Thèse de doctorat

Images fixes, regards en mouvement

Pratiques photographiques et quotidien migratoire

des exilé·es syrien·nes en France

María Ignacia ALCALÁ SUCRE

Soutenue le 09 décembre 2025

sous la direction de Maxime CERVULLE

Discipline
Sciences de l'information et de la communication

École doctorale
ED 401 Sciences sociales

Laboratoire/Partenaires de recherche
CEMTI. Centre d'études sur les médias, les technologies et l'internationalisation
Institut Convergences Migrations

Composition du jury

Maxime CERVULLE Directeur de thèse
Professeure des universités, Université Paris 8, Vincennes-Saint Denis

Émilie DA LAGE Rapporteuse
Professeure des universités, Université de Lille

Koen LEURS Examinateur
Associate Professor, Utrecht University

Tristan MATTELART Rapporteur
Professeur des universités, Université Paris 2, Panthéon-Assas

Ulrike Lune RIBONI Examinatrice
Maîtresse des conférences, Université Paris 8, Vincennes-Saint Denis

Alexandra SAEMMER Examinatrice
Professeure des universités, Université Paris 8, Vincennes-Saint Denis

Dedicada a quienes tejieron la Caracas que añoro

Cette thèse a bénéficié d'un financement, sous forme de contrat doctoral de trois ans, octroyé par Le Labex Arts-H2H, laboratoire d'excellence porté par l'Université Paris 8 Vincennes–Saint-Denis et soutenu par l'Agence Nationale de la Recherche (convention attributive d'aide n° ANR-10-LABX-80-01).

Titre :

Images fixes, regards en mouvement. Pratiques photographiques et quotidien migratoire des exilé·es syrien·nes en France

Résumé :

Située à la croisée des études sur les pratiques médiatiques et communicationnelles en migration forcée, des études visuelles, ainsi que des études sur le quotidien, la présente recherche s'intéresse aux pratiques photographiques des demandeurs, demandeuses d'asile et des réfugié·es syrien·nes résidant en France depuis 2011. Plus spécifiquement, elle interroge le rôle joué par ces pratiques dans la modulation du quotidien migratoire. Le dispositif d'enquête – construit à partir des postulats des épistémologies féministes, des méthodologies visuelles et de l'éthique du *care* – a consisté en 29 entretiens de « *photo-elicitation* » (stimulation photographique) entre 2016 et 2020. À partir des données de terrain, j'ai pu observer que les pratiques photographiques des enquêté·es sont insérées dans un éventail de pratiques communicationnelles et médiatiques préexistantes, et y ont pris une place considérable, même pour les personnes qui s'en déclaraient originellement éloignées. De ce fait, les pratiques photographiques ont participé de « [la réinvention] de [leur] quotidien » (Certeau, 1990). Elles ont été employées de la reconstruction, reconfiguration et transformation des pratiques survenues comme conséquence de la migration forcée. J'ai identifié trois domaines d'intervention des photographies : la transplantation dans le pays d'accueil ; la construction, la reconstruction et le maintien des liens de sociabilité ; la reconfiguration des subjectivités en exil.

Mots clés :

Pratiques photographiques ; quotidien ; migration forcée ; accueil ; sociabilité ; identité

Title:

Still Images, Moving Gazes. Photographic Practices and Everyday Life of Syrian Exiles in France

Abstract:

Drawing on research in the fields of Media and Communication Studies, Digital Migration Studies, Visual Culture Studies and Everyday Life Studies, this dissertation focuses on the photographic practices of asylum seekers and Syrian refugees residing in France since 2011. More specifically, it examines the role played by these practices in modulating everyday migratory life. The research protocol was constructed taking inspiration from the postulates of feminist epistemologies, visual methodologies and ethics of care. It took the form of 29 photo-elicitation interviews carried out between 2016 and 2020. From the field data, I was able to observe that the photographic practices of the respondents articulated with a range of pre-existing communication and media practices. They came to occupy a considerable position in the lives of the exiles, even those who at first declared otherwise. As a result, photographic practices participated in "the (re)invention of their daily lives" (Certeau, 1990). Respondents employed photographic practices to reconstruct their everyday lives. I have identified three areas of intervention of photographs: the transplantation in the host country; the construction, reconstruction and maintenance of social relations; the reconfiguration of subjectivities in exile.

Keywords:

Photographic practices, everyday life, forced migration, social relations, identity, integration

Remerciements

Je vis dans et à travers l'espagnol, l'anglais et le français D'entre ces trois langues, je préfère, pour désigner la reconnaissance, l'un des termes anglais : *thankfulness*. Il me semble que ce mot décrit avec éloquence la touchante complétude que je ressens quand on me donne un coup de main. Son usage est particulièrement pertinent dans le cadre de cette thèse : si elle existe, c'est grâce au soutien des dizaines de personnes depuis plusieurs pays ; grâce à leur soutien, leurs conseils, leurs histoires et leur temps. Chaque page en est remplie, et moi avec elles : *I'm so thankful*.

Ce qui suit est un récit trilingue, incomplet et imparfait de ces générosités.

Lundi 30 septembre 2013 j'arrivais à mon premier cours de Master : « Méthodologie de la recherche en sciences sociales », dispensé par Maxime Cervulle. *It's an understatement* de dire que cette rencontre a été importante et bienvenue. Maxime Cervulle a été mon directeur de mémoires et de thèse. Pendant ce long chemin, il est resté curieux, à l'écoute, respectueux, présent. Alliant conseils et ouverture, exigence académique et bienveillance, il n'a jamais renoncé à cette recherche (même quand j'étais prête à le faire). Les mots me manquent pour lui signifier ma gratitude et mon admiration. J'espère que nos dialogues se poursuivront pendant d'autres (multiples) lundis.

Je remercie sincère et profondément Alexandra Saemmer, Ulrike Lune Riboni et Tristan Mattelart pour nos échanges scientifiques. Leurs conseils ont été déclencheurs de moments charnières de ce doctorat. Ils, elles, ont accepté de siéger dans mon jury de thèse, tout comme Émilie Da Lage et Koen Leurs. Je en suis reconnaissante.

A Erica Guevara la conocí como profesora de Master. Me sorprendió su entusiasmo contagioso dentro del aula, y el cuidado que ponía en leer nuestros trabajos estudiantes. Desde ese momento se convirtió en una sólida fuente de apoyo; ya fuera escuchando una audición para el contrato doctoral, aconsejándome sobre la docencia, dándome información sobre el proceso de naturalización o releyendo un capítulo. Le agradezco profondément dans toutes les langues *that we share.*

Une autre personne présente depuis le début est Sébastien Appiotti, *trailblazer* et soutien indéfectible. Je le remercie de son temps, ses relectures, ses conseils à chaque étape du parcours doctoral.

Florian Vörös ha sido oídos, ojos, casa. Sus consejos, su hospitalidad, sus relecturas y sus mensajes fueron fundamentales. Je le remercie aussi de m'avoir présenté Annie Gal, qui m'a chaleureusement accueillie à Francillon.

Véra Leon a été collègue, ensuite très chère amie. À Paris, à Pantin, à l'Île d'Yeu, j'ai été (je le suis encore) émerveillée et reconaissante par ses lumières généreuses.

Je remercie les collègues du CEMTI pour les échanges et les encouragements qui ont nourri cette thèse. J'ai beaucoup appris de Sophie Jehel lors des stages au sein du projet de recherche « Les adolescentes face aux images trash ». L'invitation de la part de Fabien Granjon, Jacques Guyot et Christophe Magis à écrire un chapitre pour le tome 3 de l'ouvrage *Matérialismes, cultures & communication* m'a permis de découvrir en profondeur le travail d'Antonio Pasquali. Je remercie également Sébastien Brocca, Keivan Djavadzadeh, Julie Peghini Giuseppina Sapio et Aurélie Tavernier. J'ai une pensée pour les doctorant·es et docteur·es du laboratoire, compagnons et compagnes d'aventure.

J'adresse ici mes précieux remerciements à Tiphaine Carton, pour la résidence d'écriture ; à Adrien Péquignot, interlocuteur attentif, soutenant et généreux ; à Céline Charrier, pour ses encouragements et son dévouement dans la mise en page du manuscrit (ce si joli bb !). Merci à Maël Alonzo pour avoir partagé le lien des rendez-vous de *Parenthèses en ligne*. Je remercie également Inès Picaud-Larrandart pour la relecture d'un chapitre. Merci aux fidèles de « Les Rendez-vous à la MR » : Ludovic Bonduel, Anna Coli Luna Kondombo.

Je souhaite remercier plusieurs collègues rencontré·es pendant ces années de doctorat pour les échanges, les conseils, les portes ouvertes : Maxime Boidy, Max Bonhomme, Marion Dalibert, Fred Pailler, Amandine Turri-Hoelken. Je remercie les membres du chantier *Photo, savoirs, critiques* de l'Association de recherche sur l'image photographique et les collègues de l'Institut Convergences Migrations.

Soazig Dollet a été cruciale pour la réalisation de cette recherche : elle a partagé ses savoirs et ses contacts : grâce à elle j'ai rencontré la majorité des enquêté·es.

Je remercie également Pauline Blain, Lucile Froitier, Roman-Olivier Foy et les membres des associations *JRS* et *Revivre* pour leur aide précieuse dans la prise de contacts des enquêté·es.

Ma reconnaissance profonde va aux seize personnes qui ont accepté de partager avec moi leurs histoires, leurs images, leurs regards. Je reste marquée à vie par nos rencontres.

Merci aussi aux participant·es des ateliers d'analyse des représentations sur les migrations, *y a lxs compatriotas* de *Nuestros Ojos, Nuestras Historias. Gracias a Bonnie Arque pour autorizar la reproducción de sus fotografías.*

Je remercie Naoual Fassal des retranscriptions. Sa connaissance de l'arabe les a rendues d'autant plus riches.

J'ai un immense sentiment de gratitude envers l'équipe de relecture : Sébastien Appiotti, Caroline Brillet, Héctor Cavallaro, Erica Guevara, Laure Guillot Farneti, Véra Leon, Inès Picaud-Larrandart, Rafael Serrano, Florian Vörös.

Que soient ici remercié·es les collègues (enseignant·es, chercheurs, chercheuses, personnel administratif) de l'UFR Culture et Communication de l'Université Paris 8, ainsi que du département Infocom au sein de l'IUT Nancy-Charlemagne pour leur disponibilité. Merci également au personnel de l'École doctorale sciences sociales, du Labex Arts H2H, de la BNF, de la BU, du SCUIOP, d'Acc&s Paris-Nord pour leur accompagnement.

Je souhaite remercier les camarades de *Parenthèse en ligne*. Vous avez été une bouée de sauvetage lors de la période finale de rédaction.

Tout au long de la recherche doctorale, trois rivières parallèles l'ont nourrie et l'ont rendue possible : la naturalisation française, le parcours de santé mentale, les jobs alimentaires. Mes sincères remerciements à : Erica Guevara, Stefania Straga, Paulina Acosta del Río, Louise Baron, Christine Berthon, Lucile Biaud, Natacha Deery, Bernard Granger, Vanessa Lanz, Delphine Lelièvre. Merci aux collègues du BNP Paribas, DSD organisation, Groupe Duval, Kelly Services, La Droguerie.

Gracias, Babys Originales, 4 por el Mundo. Thank you, boredwives. My special thanks to Agata, Carly, Heba, Samira. Thank you for the books, the virtual coffees, the voice notes, the help with pseudonyms, the yarn. Gracias a la familia escogida (y… ¡Divina!) : Eva, Fuji, Ire, Nabila, Sebas, Théo. Nunca una tesista comió tan bien en fase de redacción. Gracias John y FX por cuidar de Senda. Gracias a the well-wishers, especialmente a: Alberto, Beatriz Elena, Beth, Carlos, Claudia, Ewout, Florangel, Joseíto, Julian, Mariana, Marysol, Rebeca. Merci aux voisin·nes du 19ème et du 17ème.

Gracias a mi familia, por supuesto y por tanto: a lxs Alcalá-Sucre, a lxs Hermanas y sobrinos, a Carmela. Gracias a lxs que están y a lxs que se fueron. Gracias por el apoyo financiero, emocional, de cerca y a distancia. Soy y estoy gracias a ustedes.

Gracias a mi esposo, Rafael Serrano, quien atravesó conmigo picos, valles y tormentas, de la mano y con humor. Eres, junto con Senda, el mejor equipo para el cotidiano migratorio que hubiese podido desear.

Table des matières

TABLE DES MATIERES **11**

INTRODUCTION : **15**

1 De l'expérience incarnée de la migration à l'étude du quotidien migratoire **15**

2 Cadre théorique **22**

3 Hypothèses **23**

4 Méthodologie **24**

5 Sur l'écriture inclusive et la reproduction des entretiens **26**

6 Plan de la thèse **26**

CHAPITRE 1 : QUOTIDIEN EN MIGRATION : L'EBRANLEMENT DE PRATIQUES **27**

1.1 Ce récalcitrant objet d'étude **30**

1.2 Le quotidien comme la danse des pratiques **35**

1.3 Quotidien en migration forcée **37**

CHAPITRE 2 : PRATIQUES COMMUNICATIONNELLES ET MEDIATIQUES EN MIGRATION : ICI, LA-BAS ET AU-DELA **41**

2.1 Les pratiques communicationnelles en migration comme espace pour la prise de parole, comme contrepoids et comme regard décalé **42**
2.1.1 Des protagonistes muets et aplatis : tendances dans la médiatisation des migrations 43
2.1.2 Postures épistémiques privilégiées 46

2.2 Les recherches qui ont frayé le chemin **47**
2.2.1 Sayad, Diminescu, Mattelart : des travaux pionniers aux immigré·es considéré·es comme usager·es ordinaires 47
2.2.2 Travaux sur les TICs et les migrations forcées 51

2.3 Définir le périmètre de ma recherche **57**

CHAPITRE 3 : DES CRITIQUES DE LA PHOTOGRAPHIE A L'ETUDE DES PRATIQUES PHOTOGRAPHIQUES **59**

3.1 Petite histoire (critique) de la photographie… en tant que document **61**
3.1.1 La photographie comme mimèsis du réel 62
3.1.2 La photographie comme transformation du réel 64
3.1.3 La photographie comme indice du réel 74
3.1.4 La photographie comme monde possible 75

3.2 Pourquoi et sur quoi insister ? L'étude des pratiques photographiques **76**

3.3 Les pratiques photographiques : un point d'entrée privilégié pour comprendre les expériences de migration forcée **80**

CHAPITRE 4 : CULTURE VISUELLE ET VULNERABILITES : UNE METHODOLOGIE ORIENTEE PAR LE *CARE* 83

4.1 Une méthodologie critique et éthique 85
4.1.1 Éthique du care et épistémologie du point de vue 85
4.1.2 Les entretiens de « stimulation photographique » comme méthodologie visuelle critique 88

4.2 Présentation de la population d'enquête 94
4.2.1 Demandeur, demandeuse d'asile et réfugié·e : des catégorisations arbitraires comme critère du bornage de la population 94
4.2.2 Politique française de l'asile (2011-2020) : trois logiques en tension et le non-accueil contemporain 98
4.2.3 Du processus révolutionnaire en Syrie à l'accueil des exilé·es syrien·nes en France 102
4.2.4 Recherches sensibles : faire face à l'épaisseur des vies 110

CHAPITRE 5 : FAIRE DU TERRAIN EN IMMIGREE 113

5.1 L'accès à la population 114

5.2 Relations d'enquête 121

5.3 Les à-côtés de l'enquête qui n'a pas été 129

CHAPITRE 6 : PROBLEMATIQUE ET METHODE D'ANALYSE DES DONNEES 137

6.1 Des versions de problématique 137
6.1.1 2016-2018 : double terrain 138
6.1.2 2018-2021 : la question inversée 139

6.2 2021-2025 : la modulation du quotidien 139
6.2.1 Terrain 139
6.2.2 Positionnement théorico-méthodologique et formulation de la problématique 141

6.3 Sur l'analyse de données 144
6.3.1 Où sont les photos dans une thèse sur les pratiques photographiques ? 145
6.3.2 Retranscriptions et fiches 145

CHAPITRE 7 : LES PRATIQUES PHOTOGRAPHIQUES ET LA TRANSPLANTATION DANS UNE NOUVELLE TERRE 149

7.1 Demandeurs, demandeuses d'asile et réfugié·es syrien·nes : vulnérables, équipé·es en TICs et agissant 150

7.2 Les pratiques photogaphiques comme outils pratiques 154
7.2.1 Un porte-documents bureaucratique 154
7.2.2 Cartes, codes 156
7.2.3 Les photo-pages 157
7.2.4 Voir pour quoi on paie : les photographies comme instruments de travail 158

7.3 Les pratiques photographiques comme outils de gestion émotionnelle 159
7.3.1 Des photos de ce qu'on va quitter, des photos comme des voyages imaginaires, des photos comme incantations 160
7.3.2 Les photos dans le deuil à distance 163
7.3.3 L'expérience de l'ennui 165
7.3.4 Outil d'exploration et de sublimation d'états émotionnels intenses 166
7.3.5 Outil dans la recherche de validation et de sensations agréables 168

CHAPITRE 8 : LES PRATIQUES PHOTOGRAPHIQUES ET LA SOCIABILITE .. 171

8.1 Ruptures biographiques, ruptures de sociabilité 173
8.1.1 Les effets contradictoires de la révolution et du conflit armé sur les socialités 174

8.2 L'impact des exils sur les sociabilités 176
8.2.1 Les effets de l'exil sur les liens avec les personnes dans le pays d'accueil 177
8.2.2 Les effets de l'exil sur les liens avec les personnes restées en Syrie 183

8.3 Les pratiques photographiques dans la reconfiguration des sociabilités 188
8.3.1 Les pratiques photographiques et la coprésence 188
8.3.2 Les pratiques photographiques comme huile dans les rouages des relations sociales 190
8.3.3 Les pratiques photographiques et les pratiques de care 195

CHAPITRE 9 : PRATIQUES PHOTOGRAPHIQUES ET SUBJECTIVATION EN EXIL 205

9.1 Subjectivations en Syrie : du statisme autoritaire à la révolution-conflit 206
9.1.1 Subjectivations minoritaires 207
9.1.2 Subjectivations en autoritarisme 216
9.1.3 Subjectivations en révolution-conflit : tout dépasser 220

9.2 Subjectivation en exil 222
9.2.1 Corps et esprits en décalage ou le deuil de l'exil 222
9.2.2 Interruption du parcours professionnel et académique 224

9.3 Pratiques photographiques et subjectivités en exil. Continuités, ruptures 227
9.3.1 Continuer ailleurs 228
9.3.2 Qui je suis ici 240

CONCLUSION 245

1 Trois domaines : transplantation,sociabilités, reconfiguration identitaire 247
1.1 Les pratiques photographiques pour se transplanter dans le pays d'accueil 247
1.2 Les pratiques photographiques pour tisser, retisser, et maintenir les liens 249
1.3 Les pratiques phtographiques pour reconfigurer l'identité 250

2 Observations générales sur les pratiques photographiques des exilé·es syrien·nes 252

3 Ouvertures 253

4 Apports de la recherche 254

BIBLIOGRAPHIE 257

Références bibliographiques 257

Références numériques 275

ANNEXES 283

Annexe 1 : Modèle texte du mail de prise de contact (exilé·es) 283

Annexe 2 : Modèle texte du mail de prise de contact (photojournalistes) 287

Annexe 3 : Feuilles de contact (distribuées dans un cours de français imparti par l'association *Revivre*) .291

Annexe 4 : Guide d'entretien (exilé·es) 293

Annexe 5 : Guide d'entretien (photojournalistes) 297

Annexe 6 : Article de presse avec la photographie qui a été utilisée pour l'analyse de représentations médiatiques sur les migrations.....300

Annexe 7 : Cartographie de catégories et méta-catégories identifiées dans les données (à partir des fiches cartonnées).....301

Introduction :

1 De l'expérience incarnée de la migration à l'étude du quotidien migratoire

« *¿Cuándo vas a comprarte el cordón umbilical ?* » (« Quand vas-tu enfin acheter un cordon ombilical ? ») Cette question formulée par ma mère constitue, d'une certaine manière, le point de départ de mon intérêt pour l'usage des technologies de l'information et de la communication en situation de migration. Elle ne se référait pas à un véritable cordon ombilical mais, dans une métaphore du lien et de ce qui permet le maintien en vie, à l'achat d'un *smartphone*. En 2013 j'ai quitté le Venezuela afin de réaliser un Master et de m'éloigner d'une situation économique, politique et sociale qui s'annonçait de plus en plus compliquée. À mon arrivée, et suivant les sollicitations maternelles, j'ai acheté mon premier *smartphone*[1] et j'ai découvert des dynamiques de communication très différentes de celles que j'avais connues lors d'un premier séjour à l'étranger (2003-2005). Le contact avec les proches était fréquent et court, moins attaché aux formes épistolaires des courriels. Les images en venaient à jouer un rôle important dans ces échanges : elles donnaient chair aux récits et à l'évocation du quotidien ; elles montraient les nouveaux paysages, le déroulement des saisons, les aptitudes nouvellement acquises ou le devenir des cadeaux envoyés par-delà les frontières.

L'usage des photographies ne se limitait pourtant pas à ma sociabilité à distance : elles pouvaient constituer une aide dans la réalisation de démarches, elles permettraient de garder la trace des cartes, et donc de s'orienter quand la connexion internet faisait défaut, ou encore elles constituaient la matière première de certaines publications sur les réseaux sociaux numériques.

C'est à partir de ces expériences personnelles et des réflexions qu'elles ont suscitées sur la place des images dans le processus migratoire que j'ai commencé à étudier – dans le cadre du Master en Industries créatives de l'UFR Culture et communication de l'Université Paris 8 – les pratiques photographiques des immigré·es latino-américain·es en France, d'abord de façon générale, et ensuite en m'intéressant à une population spécifique : les immigré·es latino-américain·es venu·es en France grâce à un contrat de « stagiaire aide familial étranger », figure connue comme jeune fille ou jeune homme *au pair*.

[1] Au Venezuela j'avais un téléphone très basique. Je n'étais pas spécialement intéressée par les applications. De plus, et compte tenu le niveau de délinquance que sévissait à cette époque le pays, il me semblait que posséder un tel appareil m'exposait à des risques inutiles.

Au moment où j'envisageais de poursuivre la recherche dans le cadre d'une thèse de doctorat (2015-2016), le conflit en Syrie et ses nombreux exilé·es occupaient le devant de la scène politique et médiatique. « En 2015 […], non loin de cinq millions de ses habitants [avaient fui] le pays depuis 2011, dont au moins les trois quarts dans les pays voisins (Liban, Jordanie et Turquie) » (Morice, 2019 : 48). Une partie de la presse quotidienne nationale parlait alors de « crise migratoire[2] », expression non seulement imprécise mais politiquement chargée. Ainsi, « pour présenter cette crise comme exceptionnelle, écrivaient Sara Casella-Colombeau et Olivier Clochard (2017 : 30), les chiffres ont généralement été diffusés en valeur absolue (plutôt que relative), de manière décontextualisée et partielle ». À titre d'exemple, en octobre 2015 l'agence de contrôle de frontières Frontex déclarait une hausse exponentielle dans les entrées illégales sur le territoire de l'Union européenne (710 000 entrées entre janvier et septembre, par rapport au 40 000 enregistrées pendant la même période en 2014). Cette déclaration ne spécifiait pourtant le fait que ce chiffre se référait au nombre de franchissements irréguliers, et non au nombre de personnes ayant traversé les frontières. De ce fait, une même personne pouvait être comptée plusieurs fois selon leur trajet (Rodier, 2016 : 179). Surtout, plus que d'une crise « des migrant·es » ou « des réfugié·es » comme « ce sont empressés de la qualifier presque unanimement politiciens et journalistes » (Morice 2019), on peut plutôt parler d'une « crise de l'accueil » (Lendaro, Rodier, Vertongen, 2019). Comme l'expliquent Annalisa Lendaro, Claire Rodier et Youri Lou Vertongen, la situation géopolitique de pays tels que la Syrie ou la Lybie laissaient présager d'importants mouvements migratoires, et « si l'on considère ce phénomène du point de vue du droit d'asile, on s'aperçoit qu'il puise ses racines dans le décalage, voire l'incompatibilité, perceptibles dès le milieu des années 1990, entre les choix politiques de l'UE et les fondements de la Convention de Genève sur les réfugiés de 1951 » (Lendaro, Rodier et Vertongen, 2019 : 12).

Au printemps 2015, après les naufrages en Méditerranée de deux embarcations qui ont conduit à près de 1500 décès, les réunions, sommets conseils nationaux, internationaux ou européens se sont multipliés pour traiter la « question des *migrant·es* », soudainement saillante dans l'agenda politique (Lendaro, Rodier et Vertongen, 2019 : 11). « La particularité de cet épisode

[2] Voici trois exemples : BAROTTE, Nicolas, « Pour Angela Merkel, la crise migratoire devient politique », *Le Figaro*, 2015, consulté en ligne le 31/03/2022 sur : https://www.lefigaro.fr/international/2015/11/05/01003-20151105ARTFIG00418-pour-angela-merkel-la-crise-migratoire-devient-politique.php ; STOLZ, Joëlle, « Crise migratoire : 'Si tu viens en Hongrie, tu dois respecter nos lois' », *Le Monde*, 2015, consulté en ligne le 31/03/2022 sur : https://www.lemonde.fr/europe/article/2015/07/02/crise-migratoire-si-tu-viens-en-hongrie-tu-dois-respecter-nos-lois_4667716_3214.html ; QUATREMER, Jean, « Crise migratoire : 'C'est ainsi que naissent les conflits' », *Libération*, 2015, consulté en ligne le 31/03/2022 sur : https://www.liberation.fr/planete/2015/10/28/c-est-ainsi-que-naissent-les-conflits_1409600/

[a été] que, par un mouvement de ciseaux devenu classique, tous les États [se sont alarmés] ensemble et [ont annoncé] des décisions drastiques tout en affectant de respecter les droits (théoriques) des refugié[·es], tandis que chacun d'entre eux [s'est préparé] à prendre pour son propre compte des mesures (concrètes celles-là) contre l''invasion' qui [ont contredit] cette harmonie de façade » (Morice, 2019 : 49).

La couverture médiatique de ces mouvements migratoires était aussi particulièrement intense. À titre d'illustration, une recherche sur le sujet dans la base de données *Europresse* pour les éditions papier des journaux *Le Monde*, *Le Figaro* et *Libération* – trois titres appartenant à la presse quotidienne nationale « dite de "référence" ou "haut de gamme"» (Dalibert, 2012 : 49) – entre 2011 (année du début du conflit syrien) et 2017 (année précédant le début de mon travail de terrain)[3] montre une explosion de la couverture : on trouve 1096 articles en 2015, contre 255 en 2014 et 962 en 2016[4].

Il semblait important de se pencher sur les enjeux soulevés à l'occasion de cet évènement et penser le rapport à la photographie et aux TIC dans le contexte particulier de la migration forcée. J'ai donc orienté mon attention vers les pratiques photographiques et la migration forcée des syrien·es. Non seulement le sujet était d'une grande actualité, mais je constatais une relative absence de recherches sur le sujet en sciences de l'information et de la communication.

> Quand on aborde des questions autour des migrations, des médias et des SIC, les travaux se sont intéressés principalement – comme le note bien Kevin Smets (2018) – aux immigré·es "établi·es de façon permanente dans le pays d'accueil et ayant formé des communautés diasporiques" (p.2) plutôt qu'aux demandeurs, demandeuses d'asile, réfugié·es ou migrant·es forcé·es qui sont, soit en route, soit bloqué·es dans des pays intermédiaires, soit arrivé·es depuis peu dans des pays d'accueil. Ce n'est que récemment que plus d'attention a été accordée, dans le domaine de la recherche sur les médias et la communication, aux réalités de la 'migration forcée' et des 'migrants forcés' (Mattelart, 2019 : 577).

Mon projet initial portait sur les pratiques photographiques des demandeurs, demandeuses d'asile et des réfugié·es syrien·es résidant en France depuis 2011, ainsi que sur les pratiques

[3] Les critères de sélection ont été ainsi définis : le titre devait contenir les mots réfugié-e-s et/ou migrant-e-s et le corps du texte devait contenir les mots réfugié-e-s et/ou France et/ou Syrie et/ou migrant-e-s.

[4] Voici les résultats complets de la recherche : 202 articles en 2011 ; 133 en 2012 ; 14 en 2013 ; 255 en 2014 ; 1096 en 2015 ; 962 en 2016 ; et 581 en 2017.

photographiques des photojournalistes couvrant les migrations en Europe. Le choix n'a pourtant pas été simple. Depuis les prémisses de ma recherche, j'ai réfléchi à (et questionné) ma légitimité à travailler avec des personnes provenant d'un espace culturel si différent du mien, et ayant vécu des situations et des conflits que je pouvais à peine imaginer. Je n'avais jamais visité leur pays, je ne parlais pas (et ne parle pas) leurs langues. Certaines positions sociales et engagements me rassuraient : mon statut d'immigrée (et avec cela, la connaissance située de certains obstacles, de certaines difficultés et de certaines tristesses), le fait que je provenais d'un pays ayant aussi beaucoup souffert, mon engagement dans des associations travaillant auprès de personnes en situation d'exil[5]. Ces doutes ne m'ont pourtant jamais quitté : ils ont retardé mon entrée dans le terrain, et ont contribué à des blocages dans l'écriture.

Entretemps, ce qui a commencé pour moi comme une migration souhaitée – préparée et engagée dans des conditions relativement privilégiées (en termes de statut migratoire et de moyens financiers) – a commencé à ressembler de plus en plus à un exil. Après mon arrivée en France, la situation au Venezuela s'est progressivement détériorée. Depuis 2013 a eu lieu une série d'événements qui ont profondément transformé le pays : deux vagues de manifestations brutalement réprimées ; la destitution de l'Assemblée Nationale (seule instance du gouvernement où l'opposition avait regagné le contrôle suite aux élections législatives de 2015) ; des reconversions monétaires successives pour essayer d'endiguer l'hyperinflation ; une crise humanitaire complexe qui laisse des millions de personnes dans la pauvreté ; des niveaux très élevés de malnutrition et de malnutrition infantile[6] ; l'incapacité de l'opposition à s'affirmer comme une alternative à un régime de plus en plus autoritaire ; de scandales de corruption multiples ; de pannes d'électricité à l'échelle nationale qui ont laissé la majorité de vénézuélien.nes dans la désolation et la peur pendant des jours[7]… et une longue liste d'etcetera. Si en 2013 mon projet était de réaliser un ou deux ans d'études en France et de retourner vivre à Caracas, il s'est progressivement transformé en projet à long terme, et probablement à vie. Le Venezuela, qui depuis la fin du XIXème siècle et surtout au cours du XXème siècle avait été un pays d'accueil[8], est soudain devenu un pays d'origine de migrations internationales. La plateforme de coordination inter-agences pour les réfugié·es et migrant·es vénézuélien·nes

[5] Notamment au sein du *Service jésuite des réfugiés* (JRS) et de l'association *Revivre*. Pour plus de détails, se référer au chapitre 5.

[6] Les rapports de la *Mission internationale indépendante d'établissement des faits sur la République bolivarienne du Venezuela* déploient avec détail beaucoup de ces éléments. Pour y accéder : https://www.ohchr.org/FR/HRBodies/HRC/FFMV/Pages/Index.aspx

[7] Voir : « Victime d'une panne électrique historique, la situation du Venezuela s'assombrit encore » https://www.lemonde.fr/international/article/2019/03/09/victime-d-une-panne-electrique-historique-la-situation-du-venezuela-s-assombrit-encore_5433612_3210.html

[8] Pour donner un ordre d'idées : le recensement de 1960 comptait 7 millions de vénézuélien.nes. De ces 7 millions, environ 15% était des étranger.es (Páez, 2016 : 26).

estime que plus de 7,5 millions de ses habitant·es ont quitté le pays depuis une dizaine d'années[9].

Je me suis retrouvée à étudier un exil de masse provenant d'un pays et d'une culture qui m'étaient étrangers quand mon propre pays traversait un phénomène migratoire d'énorme envergure. Je me suis retrouvée à voir dans la presse des images de vénézuélien.nes sur les routes d'Amérique latine ; des images semblables à celles des migrations vers l'Europe qui circulaient en 2015[10]. Je me suis retrouvée à traverser mon propre deuil, ma propre « double absence » (Sayad, 1991) tandis que j'étudiais celles de mes enquêté.es.

Si je m'étais auparavant sentie illégitime pour comprendre les syrien.nes, je me sentais désormais également coupable de ne pas essayer de mieux comprendre ce qui se jouait pour le Venezuela.

À certains moments, il était trop douloureux de travailler sur la thèse, car elle cristallisait non seulement des insécurités et des peurs, mais des blessures profondes[11]. Je me suis mise à éviter : à éviter ma thèse et à éviter les actualités sur mon pays. Cela me protégeait et, en même temps, me plongeait dans l'immobilité et la honte[12] : honte de ne pas travailler, honte de ne pas contribuer, honte de ne pas assez lire, faire, savoir.

Vous lisez ce texte, ce qui veut dire que j'ai trouvé des moyens pour le faire exister[13]. Je préciserai plus tard les choix scientifiques opérés. Je voudrais d'abord expliciter les raisons pour lesquels je choisis ici dévoiler les difficultés qui ont émaillé la construction de l'objet de

[9] Cette plateforme, dirigée par l'Organisation internationale pour les migrations (OIM) et l'Agence des Nations Unies pour les réfugiés (UNHCR pour ses sigles en anglais) rassemble plus de 200 organisations (agences de l'Onu, organisations non gouvernementales, associations religieuses, etc.) pour répondre aux besoins des vénézuélien·nes en Amérique latine et le Caraïbe. Pour plus d'informations, voir : https://www.r4v.info/es

[10] Les parallélismes ne s'arrêtent pas à la représentation médiatique : des officiels de l'Agence des Nations Unies pour les Réfugiés, ainsi que d'autres organismes de recherche et action comparent l'exode vénézuélien au syrien. Pour plus d'information : (Bahar et Dooley, 2019) disponible sur : https://www.brookings.edu/blog/up-front/2019/12/09/venezuela-refugee-crisis-to-become-the-largest-and-most-underfunded-in-modern-history/ ; (Agence des Nations Unies pour les réfugiés, 2022) disponible sur : https://www.unhcr.org/venezuela-emergency.html

[11] Car ma socialisation politique s'est opérée, depuis le début, dans la crise et l'échec. Le « Vendredi noir », jour de dévaluation importante du Bolívar face au Dollar qui a signé la fin d'une époque de prospérité au Venezuela arrive en 1983, deux ans avant ma naissance. À mes 18 ans j'avais déjà vécu deux tentatives de coup d'État, la victoire d'Hugo Chávez, une grève nationale pétrolière, la répression violente de manifestations, la montée de la délinquance, la polarisation politique.

[12] Cela était aussi le produit d'un trouble de déficit d'attention avec hyperactivité, présent, mais non diagnostiqué.

[13] Avec, entre autres, le soutien de mon directeur de thèse et de collègues, et un long travail en psychothérapie, mais également par l'engagement bénévole auprès des exilé.es et par la co-conception et co-animation de l'atelier de photographie et narrative visuelle *Nuestros Ojos, Nuestras Historias* (Nos yeux, nos histoires) sur l'expérience de vénézuélien.nes en France. Le temps passé auprès des compatriotes m'a permis de revenir un peu plus sereinement sur le sujet.

cette recherche. Si, comme le soutiennent les épistémologies de point de vue (Haraway, 2007 ; Harding, 1993) toute connaissance est produite depuis une position socialement située, si elle porte les empreintes des personnes et communautés qui la construisent (Harding, 1993 : 57)[14], il est nécessaire de livrer quelques éléments concrets afin de mieux comprendre ces traces (Trainoir, 2017: 16). Il s'agit, si l'on veut, de construire une carte ou une boussole qui permettra non seulement de donner des clefs de lecture, mais également de prendre la responsabilité pour la connaissance produite (Haraway, 2007 : 117), et cela en dépit du risque que la démarche puisse être perçue « comme (trop) impudique » (Trainoir, 2017 : 16). Il me semble en outre important de ne pas cacher les affects qui participent de tout travail de recherche, mais de montrer ce qu'ils font de nous et de nos approches scientifiques – voire même de souligner à quelles conditions ils peuvent devenir des outils heuristiques, méthodologiques et épistémologiques.

Revenons donc à la construction de l'objet de recherche. La première décision a été de réduire le terrain : bien que j'eusse déjà commencé les entretiens avec les photojournalistes, et que la recherche depuis les deux sites d'énonciation s'annonçait passionnante, le souci de faisabilité (Van Campenhoudt et Quivy, 2011 : 29) m'a mené à me concentrer uniquement sur les pratiques photographiques de demandeurs, demandeuses d'asile et des réfugié·es syrien·nes résidant en France depuis 2011. Ce choix, qui s'apparentait d'abord à un aveu d'échec, fut finalement un soulagement, une décision nécessaire qui m'a permis de poursuivre le travail.

La deuxième décision a été de focaliser la recherche sur la place occupée par les pratiques photographiques dans le quotidien des exilé·es syrien·es. Cette transformation s'est d'abord produite intuitivement : l'entrée dans le terrain m'a fait découvrir qu'au milieu des horreurs il y avait des mariages, des fruits qui poussaient, des moments de calme, des gestes de soin (Fisher et Tronto citées par Tronto, 2009 : 37). Je m'accrochais à ces anecdotes pour pouvoir supporter le poids de leurs douleurs, et des miennes.

La prise en compte des expériences quotidiennes de l'exil s'est avérée fertile d'un point de vue scientifique. Elle suit également la voie tracée par les épistémologies féministes du point de vue, car elle « démarre la réflexion depuis des vies marginalisées et problématise la vie de tous les jours » (Harding, 1993 : 50). Si l'insistance sur les vies marginalisées est régulièrement au centre de l'attention des chercheuses et chercheurs qui se réclament de telles épistémologies, la

[14] Sauf mention contraire, toutes les traductions ont été assurées par mes soins.

question du quotidien, de la trame ordinaire de ces vies occupe moins souvent une place centrale.

Étudier les pratiques photographiques des exilé·es signifie aussi s'inscrire dans la lignée de travaux (Diminescu, 2002, 2014, 2019 ; Gillespie, 1995 ; Gillespie, Osseiran et Cheesman, 2018 ; Leurs, 2017, 2019, 2023 ; Leurs, Udwan et Alencar, 2020 ; Mattelart, 2017) qui opèrent un renversement de perspective face à la construction publique et médiatique des migrante·es (Benson, 2017 ; Van Dijk, 2000 ; Dalibert et Doytcheva, 2014 ; Jacquez, 2017). Ces recherches mettent à l'avant-plan les expériences des personnes en migration, qu'elles considèrent comme des acteurs et actrices, comme des producteurs et productrices culturelles, et non comme de simples objets de représentation. Un tel renversement comporte pourtant un risque, celui d'effacer la richesse, la complexité et l'hétérogénéité de leurs pratiques culturelles sur le mode d'une essentialisation, dès lors que l'on considère trop rapidement que les pratiques seraient pleinement déterminées par le statut migratoire, et que les personnes en migration constitueraient en soi un public ou des producteurs et productrices culturels *spécifique*s[15]. Il existe également un autre risque : tomber dans le piège d'une célébration acritique de leurs pratiques qui, tout en essayant de s'éloigner de l'eurocentrisme, basculerait dans une forme d'héroïsation de tout ce qui proviendrait du Sud global (Shohat et Stam, 2014 : 3).

Il me semble que, menée avec précaution, l'étude des pratiques photographiques telles qu'elles s'inscrivent dans le quotidien permet de déjouer ce double risque. Les pratiques photographiques révèlent de tensions, de choix, mais aussi de soumissions à des injonctions de divers ordres. Ces pratiques peuvent manifester aussi bien des moments d'engagement politique et citoyen, que la conformation à des normes, avec l'utilisation de filtres pour améliorer l'apparence physique. Elles peuvent être la trace de brouilles avec la famille tout autant que se déployer dans des moments d'ennui. Cette approche par la vie quotidienne permet d'écouter ces personnes, de les voir, à la fois sous contrainte et agissantes, des sujets mais aussi assujettis.

C'est en suivant ce fil de réflexion que cette recherche a été construite. Elle tente de répondre à la question suivante : dans quelle mesure et de quelles façons les pratiques photographiques des demandeurs, demandeuses d'asile et des réfugié·es syrien·nes modulent leur quotidien migratoire ?

[15] Pour une historiographie critique des recherches sur les « médias diasporiques », voir : Mattelart Tristan, 2007, « Médias, migrations et théories de la transnationalisation », dans : Tristan Mattelart éd., *Médias, migrations et cultures transnationales*, Louvain-la-Neuve, De Boeck Supérieur, « Médias-Recherches », p. 13-56.

2 Cadre théorique

Ce travail doctoral se situe au croisement de trois dimensions de l'expérience des demandeurs, demandeuses d'asile et réfugié·es syrien·nes résidant en France depuis 2011 : les pratiques photographiques dans lesquelles ils, elles s'engagent, le vécu de la migration forcée, et la trame de leur quotidien. Il interroge la capacité des pratiques photographiques à moduler le quotidien migratoire, ainsi que les formes prises par ladite modulation. Pour ce faire, j'adopte une posture pragmatiste et critique et je mobilise des références provenant des trois domaines principaux : des études sur le quotidien, des études sur les pratiques médiatiques et communicationnelles en migration forcée et des études visuelles.

Pour ce qui est des études sur la vie quotidienne, je m'inspire des travaux de Michel de Certeau, plus spécifiquement, des recherches publiées en deux tomes sous le titre *L'invention du quotidien* (1990 ; 1994 [1980]). Je reprends en particulier trois éléments : la reconnaissance de la singularité des objets et des situations d'étude, l'insistance sur la complexité et l'intérêt pour ce qui surgit dans les interstices des dominations. Suivant ce positionnement certalien, je considère le quotidien comme le terreau où se développent les pratiques ordinaires (Trainoir, 2017 : 104). Inversement, je considère les pratiques comme l'étoffe du quotidien.

A partir de ce positionnement, l'exploration du quotidien des demandeurs, demandeuses d'asile et des réfugié·es syrien·nes résidant en France depuis 2011 fait ressortir des perturbations multiples : un voyage, une nouvelle langue, un autre système bureaucratique, la séparation vis-à-vis des réseaux de sociabilité ordinaires, et une longue liste d'etcétéras. En somme, un quotidien ébranlé. Cela amène une compréhension particulière des migrations : elles apparaissent comme des processus qui viendraient modifier, interrompre, rompre, ou encore désaxer un vaste ensemble de pratiques, soit, le quotidien. Dans le cas des migrations forcées, les changements arrivent soudainement, lors de situations extrêmement violentes et traumatiques, ou dans leur sillage.

Dans le domaine des recherches sur les pratiques communicationnelles et médiatiques en situation de migration forcée, je m'inscris dans la lignée des travaux qui explorent leur rôle dans le franchissement les frontières érigées par des politiques nationales et transnationales (Mattelart, 2019 : 586). Cette thèse s'intéresse surtout aux pratiques des exilé·es syrien·nes une fois arrivé·es en France. Beaucoup d'attention a été prêtée à la façon dont les technologies interviennent dans l'établissement et le maintiens des liens transnationaux avec des ami·es ou

des membres de la famille. Je m'y intéresse, mais sans négliger le rôle des pratiques photographiques comme « un moyen important d'organiser localement [la survie des enquêté·es] […] et de lutter quotidiennement contre la condition de "précarité" dans laquelle ils, elles sont de plus en plus contraint·es de vivre, en raison du durcissement des régimes frontaliers européens » (Mattelart, 2019 : 588).

Les études visuelles sont définies par Margaret Dikovitskaya comme « un domaine de recherche et une initiative pédagogique qui prend l'image visuelle comme un point focal des processus de création de significations dans un contexte culturel » (Dikovitskaya, 2012 : 68-69). Leur influence dans cette thèse se traduit en un positionnement pragmatique et critique à propos des photographies. Suivant les travaux de Pierre Bourdieu, Georges Didi-Huberman, Deborah Poole, Gillian Rose, entre autres, je m'intéresse non seulement à ce qu'une image montre, mais, aussi et surtout, à ce qui est fait avec les images. De plus, je place l'accent sur la façon dont les pratiques photographiques s'insèrent dans la construction et le maintien des rapports sociaux, ainsi que dans les détournements et résistances auxdits rapports. Je définis ainsi les pratiques photographiques : des façons répétées et assez cohérentes de prendre, manipuler retoucher, afficher, partager (via différentes plateformes et logiciels), effacer, archiver et regarder des photographies.

3 Hypothèses

Revenons à la question de recherche : dans quelle mesure et de quelles façons les pratiques photographiques des demandeurs, demandeuses d'asile et des réfugié·es syrien·nes modulent leur quotidien migratoire ?

Mon hypothèse principale est la suivante : car elles sont relativement faciles d'accès – tant en termes d'équipement qu'en termes de savoir-faire technique – et car il existe une amplification de l'importance du visuel dans l'expérience humaine contemporaine (Mirzoeff, 1994 : 4), les pratiques photographiques s'insèrent dans un éventail de pratiques communicationnelles et médiatiques, et y prennent une place considérable, même pour les personnes qui s'en déclarent éloignées. De ce fait, les pratiques photographiques s'insèrent dans « [la réinvention] de [leur] quotidien » (Certeau, 1990). Elles le modulent en participant de la reconstruction, reconfiguration et transformation des pratiques survenues comme conséquence de la migration forcée.

Les photographies prises, recherchées, partagées et publiées interviennent dans le domaine de pratiques directement liées à la migration. Elles s'intègrent aussi dans des pratiques communes à des personnes immigrées comme non-immigrées. J'identifie trois types principaux de pratiques reconstruites à l'aide, entre autres, de la pratique photographique.

La première catégorie est constituée par les pratiques d'installation dans le pays d'accueil et d'adaptation à ce dernier. Cela se réfère non seulement aux aspects concrets (se repérer dans l'espace, comprendre un nouvel espace sémiotique ou « sémiosphère » [Lotman, 1999 : 10], assurer l'accès à un logement ou à un travail), mais aussi au soutien émotionnel (pour traverser de traumas, du deuil migratoire). La deuxième catégorie de pratiques concerne celles liées à l'établissement et au maintien de liens de sociabilité, que ce soit localement ou à distance. Les enquêté·es tissent des nouvelles relations (amicales, amoureuses) tout en gardant (tant bien que mal) celles déjà existantes en Syrie ou dans tout un ensemble des pays d'accueil où se trouvent ami·es et membres de la famille. La troisième catégorie est celle des pratiques de subjectivation. À un moment de rupture biographique, il m'intéresse d'appréhender le rôle subjectivant que jouent les pratiques photographiques, et la manière dont elles permettent de soutenir un récit de soi cohérent. Je veux donc explorer les formes d'expression et de reconstruction des subjectivités, « dont la singularité manifeste autant l'emprise des rapports sociaux que l'incapacité de ceux-ci à limiter pleinement les sujets qui en sont le produit » (Cervulle et Testenoire, 2012 : 5).

4 Méthodologie

Ce travail doctoral s'est également construit à partir d'une profonde réflexion méthodologique, nourrie par les épistémologies féministes, les méthodologies visuelles critiques et l'éthique du *care*. J'ai construit un dispositif autour de deux entretiens de « *photo-elicitation* » (Harper, 2012 : 155) – une technique parfois traduite en français comme « stimulation photographique » (Meyer, 2013 : 158).

	Entretien biographique	**Entretien sur les pratiques photographiques**
Description	Entretien biographique ou de récit de vie basé sur quelques images choisies préalablement par l'enquêté·e	Entretien sur les pratiques photographiques à partir des archives photographiques et des publications sur les RSN de l'enquêté·e
Instruction donnée à l'enquêté·e	J'aimerais te demander, avant de nous voir, de choisir 9 photos (en papier ou numériques, prises par toi ou prises par d'autres personnes) pour représenter ton histoire de vie	J'aimerais en savoir un peu plus sur les photographies que tu prends, que tu envoies à des amis ou à ta famille, que tu publies sur des réseaux sociaux.
Population	Demandeurs, demandeuses d'asile et réfugié·es syrien·nes résidant en France depuis 2011	Demandeurs, demandeuses d'asile et réfugié·es syrien·nes résidant en France depuis 2011
Entretien individuel/collectif	Individuel	Individuel
Nombre de photos demandées	Neuf	Non défini
Personne qui prend les photos	Plusieurs	Plusieurs
Personne qui choisit les photos	Enquêté·e	Enquêté·e
Critères pour le choix des photos	Images qui représentent/évoquent la biographie de l'enquêté·e	Images prises, partagées, archivées, publiées, reçues par l'enquêté·e dans leur quotidien depuis la migration forcée

Table 0. Présentation du dispositif d'enquête constitué de deux entretiens de stimulation photographique

Dans un premier temps, des images photographiques d'archives (personnelles, familiales, professionnelles, etc.) ont servi à déclencher les récits de vie à partir d'une invitation à partager neuf photographies choisies. Les enquêté·es ont construit un discours sur leur vie à l'aide des photographies sélectionnées, en identifiant des personnes et des moments clefs pour elles et eux. Dans un deuxième temps, j'ai réalisé des entretiens semi-directifs avec les mêmes personnes à propos de leurs pratiques photographiques. Pour cet échange, je ne demandais aucune sélection au préalable mais plutôt la mise à disposition, pendant l'entretien, d'une partie de leurs archives et/ou de leurs publications sur des réseaux socio-numériques. J'ai réalisé 29 entretiens avec 13 personnes entre 2016 et 2020.

5 Sur l'écriture inclusive et la reproduction des entretiens

Étant donné le caractère très sensible des informations partagées lors des entretiens, et afin de respecter des engagements pris envers des enquêté·es, j'ai décidé de ne pas inclure l'intégralité des retranscriptions dans ce manuscrit. J'ai, néanmoins, inclus des extraits assez longs : cela illustre la richesse des échanges et laisse plus de place aux discours de ces personnes. J'ai également choisi de laisser les entretiens dans leurs langues originales. J'utilise des prénoms et des pseudonymes en accord avec les préférences des enquêté·es

« Au-delà des expérimentations pour "démasculiniser" la langue dans lesquelles ce texte s'inscrit, le type d'écriture inclusive permet de gagner en précision dans la description […] et le récit de l'expérience de terrain. Ainsi, il ne s'agit pas de réduire l'usage de l'écriture inclusive à son caractère militant, ce qui pourrait par ailleurs être disqualifiant, mais de l'inscrire dans des pratiques scientifiques d'écriture visant la précision » (Da Lage, 2021 : vi). Cette thèse suit donc les préconisations pour l'écriture inclusive spécifiées dans le mémoire d'HDR d'Émilie Da Lage.

6 Plan de la thèse

Ce manuscrit est composé par la présente introduction, neuf chapitres et une conclusion générale. Les premiers trois chapitres sont consacrés à l'état de l'art : j'y mobilise les références (sur le quotidien, sur les pratiques communicationnelles et médiatiques en migration, et sur la photographie) qui participent à configurer mon objet de recherche, tout en soulignant les tensions avec d'autres pans de la littérature existante. Le quatrième et cinquième chapitre portent sur la méthodologie et sur le terrain. Le sixième chapitre présente la problématique définitive, et introduit l'analyse des données en explicitant ses conditions de réalisation. Les trois derniers chapitres s'occupent d'expliquer les rôles joués par les pratiques photographiques dans trois aspects du quotidien migratoire : la transplantation dans le pays d'accueil, la construction, reconstruction et maintien des sociabilités, la reconfiguration de la subjectivité en exil. Dans les conclusions générales je reviens sur les principaux résultats et je propose des ouvertures pour des futures recherches.

Chapitre 1 : Quotidien en migration : l'ébranlement de pratiques



Image 1. « TpRl0zCtAlDmEiR0a », de la série *N0_C1UDAD* (N0N_V1LLE), Bonnie Arque

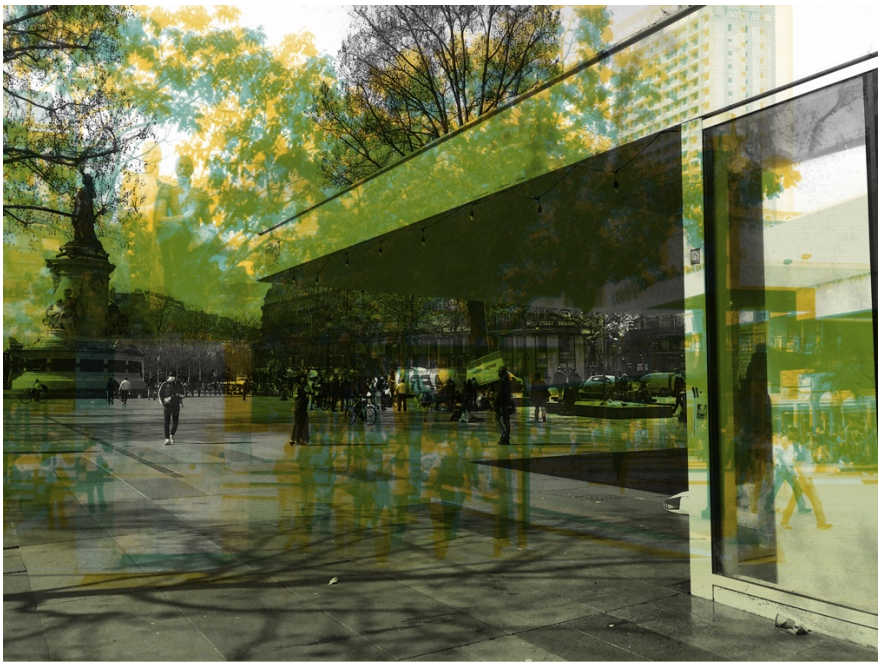

Image 2. « RbErPcUhBaLc1aQiUtEo », de la série *N0_C1UDAD* (N0N_V1LLE), Bonnie Arque

Paris : un obélisque en transparence colorée s'érige au-dessus de Trocadéro. Sur la place de la République, à côté de Marianne, on aperçoit Simón Bolívar[16] entouré de feuillage. Les deux images ci-dessus font partie de la série « *N0_C1UDAD* » (N0N_V1LLE), réalisée par Bonnie Arque (Bárbara Araque)[17] dans le cadre d'un atelier de photographie et narration visuelle sur les expériences d'immigré·es vénézuélien·nes en France[18]. Araque a pris des photos d'endroits situés en Île-de-France qui, par leur architecture ou d'autres éléments, produisaient en elle un effet particulier : ils la transportaient à Caracas. Ils la projetaient dans certaines parties de la ville qu'elle avait l'habitude de fréquenter ou qui gardaient pour elle un poids symbolique particulier. Afin de représenter cette sensation, elle a superposé aux photos franciliennes des photos *caraqueñas* trouvées sur Internet. Elle a ensuite introduit un léger décalage dans la superposition, comme s'il s'agissait d'une erreur d'imprimerie ou d'un *glitch*[19].

On trouve une variation sur le même thème dans *Le piano oriental* – la bande dessinée de l'autrice franco-libanaise Zeina Abirached – qui raconte deux histoires en miroir entre le Liban et l'Europe. On y lit la phrase suivante : « être un piano oriental, c'est ouvrir une fenêtre à Paris et s'attendre à voir la mer » (Abirached, 2015 : 149). On découvre ensuite de magnifiques planches illustrées où l'autrice a combiné Paris et Beyrouth. Derrière les immeubles haussmanniens, on peut voir, la nuit, les lumières des bateaux de pêche (150-153).

Araque et Abirached expriment, par des moyens différents, un même trouble causé par la migration. Perplexes face à ce qui se trouve sous leurs yeux, elles ne voient plus les paysages, les bâtiments et les objets qu'elles avaient l'habitude de voir tous les jours. Leurs œuvres constituent également une belle entrée en matière pour ce chapitre, dont l'objectif principal est de commencer à expliciter les outils théoriques choisis pour comprendre les expériences migratoires des enquêté·es. Suivant le positionnement de Michel de Certeau, attentif autant aux

[16] Né à Caracas en 1783, Simón Bolívar a été une figure phare dans les processus d'indépendance des territoires aujourd'hui connus comme la Bolivie, la Colombie, l'Équateur, le Panama, le Pérou et le Venezuela.

[17] Par souci de simplicité, et avec son accord, j'ai choisi dans ce texte de me référer à Bonnie Arque par le pronom « elle ». Il est néanmoins important de noter que Bonnie Arque utilise tous les pronoms. Pour plus d'information sur le travail de cet architecte-artiste : https://www.instagram.com/bonniearque/

[18] « *Nuestros Ojos, Nuestras Historias* » (Nos yeux, nos histoires) est un atelier de photographie et de narration visuelle sur les expériences migratoires des vénézuélien·nes en France, co-conçu et co-animé avec Rafael Serrano, qui a été organisé à Paris en ANNEE. Pour plus d'information, voir le chapitre 5 ou : https://reseau-diagonal.com/projet/nuestros-ojos-mrd

[19] Voici deux extraits du texte qui ont accompagné la présentation originale de la série : « Si le contexte façonne l'esprit à travers notre expérience corporelle, créant ainsi notre identité, que se passe-t-il quand il change soudainement ? L'esprit cherche des références déjà connues, l'"ici" cherche à être le "là-bas" dans les rues de PAR1S » « En ce moment tout ce qui m'habite est une présence de doubles-réalités avec des visions qui se superposent dans le virtuel. Le "maintenant" n'est plus l'"ici" ni le "là-bas". Au même temps il est les deux et aucun de deux » (Araque, 2021 : 8).

dominations qu'aux résistances, je considère le quotidien comme le terreau où se développent les pratiques ordinaires (Trainoir, 2017 : 104). Inversement, je considère les pratiques comme l'étoffe du quotidien. Les regarder attentivement nous permet d'approcher (sans jamais toutefois y parvenir totalement) la compréhension de cet objet contradictoire et récalcitrant (Highmore, 2002 : 2) qu'est la vie de tous les jours.

La force heuristique et critique de l'approche du quotidien par le biais des pratiques, ainsi que leur inscription dans la lignée certalienne, vient de son application à des contextes spécifiques. Dans ces recherches et comme nous y enjoint le professeur d'études culturelles Ben Highmore, il s'agit de ne pas oublier la question suivante : « [on étudie] le quotidien de qui ? » (2002 : 1). Dans le cadre de cette thèse, il s'agit du quotidien des demandeurs, demandeuses d'asile et des réfugié·es syrien·nes résidant en France depuis 2011. Dès que l'on observe ce quotidien, on assiste à des perturbations multiples : un voyage, une nouvelle langue, un autre système bureaucratique, la séparation vis-à-vis des réseaux de sociabilité ordinaires, et une longue liste d'etcétéras. En somme, un quotidien brisé. Loin du « tous les jours » fait de la danse des pratiques, ce quotidien-là ouvre une fenêtre sur une compréhension particulière des migrations : elles apparaissent comme des processus qui viendraient modifier, interrompre, rompre, ou encore désaxer un vaste ensemble de pratiques, soit, le quotidien. Les migrations touchent non seulement les pratiques liées à la sociabilité, à la famille, au métier, mais aussi celles plus élémentaires telles que les pratiques langagières, les pratiques vestimentaires, les pratiques alimentaires. Dans le cas des migrations forcées, les changements arrivent soudainement, lors de situations extrêmement violentes et traumatiques, ou dans leur sillage. Ce chapitre interrogera donc la question du quotidien comme un moyen d'appréhender les nuances de l'expérience de l'exil.

Le chapitre est divisé en trois sections. Dans la première partie, je dessine cinq points de tension permettant d'expliquer les difficultés que pose la constitution du quotidien en objet d'étude. Je m'attarde ensuite sur l'approche de Michel de Certeau, qui me semble particulièrement heuristique pour saisir les complexités de la vie quotidienne, et plus particulièrement pour les appréhender depuis un positionnement critique. J'examine ce que Ben Highmore appelle la « méta-méthodologie » (2006 : 8) commune à tous ses écrits, ainsi que d'autres études consacrées spécifiquement au quotidien. Je conclus cette première section en annonçant trois façons dont j'emploie l'approche certalienne dans le cadre de cette thèse : la première est la traduction en « pratiques » de ce qu'il « nomme, entre autres synonymes, "opérations des usagers", "manières" ou "arts de faire" » (Trainoir, 2017 : 108). La seconde est la

compréhension du quotidien comme scène d'apparition des pratiques, et des pratiques comme matière première du quotidien ; la troisième, est sous-tendue par la nécessité de ne pas traiter le quotidien comme une notion générale et uniforme, sous peine de la transformer en outil de domination (Highmore, 2002 : 1).

La deuxième section de ce chapitre part de la traduction des différentes formules certaliennes en « pratique ». J'y explore la littérature sur le sujet, en en soulignant deux points communs : le déplacement de l'ontologie sociale vers la *praxis,* et la présence des notions de corps, objets, savoirs partagés et répétitions dans les descriptions de ce qu'est une pratique. Ce passage se conclut par l'établissement du lien entre quotidien et pratiques, et ouvre la voie à la troisième et dernière partie de ce chapitre, qui est liée au cadre spécifique de cette thèse.

Inspirée de la question précitée — « [on étudie] le quotidien de qui ? » (2002 : 1) — la dernière partie de ce chapitre porte sur la population d'enquête, et plus particulièrement sur ce que la migration forcée représente pour leur vie de tous les jours. Cette relecture de la théorie à partir des éléments empiriques m'amène à conceptualiser les migrations comme des événements qui fracturent un vaste ensemble de pratiques. Elle montre aussi la pertinence d'étudier leurs pratiques pendant ce moment très particulier de (ré)invention de leur quotidien.

1.1 Ce récalcitrant objet d'étude

Occupons-nous dans cette première partie du quotidien, en le comprenant simultanément comme problème et comme possibilité (Higmore, 2002 : 3) épistémique. Ayant attiré l'attention de chercheurs et chercheuses depuis le début du XXème siècle[20], la vie quotidienne a commencé à se constituer comme champ d'analyse autour des années 1960. Vingt ans plus tard elle a été élevée au rang de préoccupation sociale et scientifique en France (Trainoir, 2017 : 98-99)[21] et y occupe encore aujourd'hui une position importante[22]. Son succès ne vient pourtant pas de son apparente simplicité ou de sa totale cohérence. « Le quotidien est […] contradictoire. Il est poreux, informel et atmosphérique, mais aussi structurel, systématique et sans relâche […]. Il

[20] Je pense, par exemple, aux travaux de Robert Ezra Park avec Ernest Watson Burgess sur « l'écologie humaine » (Mattelart, A. et Mattelart, M. 2018 : 15-16).

[21] Pour des synthèses sur ce sujet, voir : MATTELART, Armand et MATTELART, Michelle, « VI. Le retour du quotidien », MATTELART, Armand et MATTELART, Michelle, *Histoire des théories de la communication*, Paris, La Découverte, 2018, 76-9 ; TRAINOIR, Marianne, « Chapitre 2 – Entre anthropologie du faire et sociologie des usages, une approche écologique des pratiques numériques », Ethnographie des pratiques numériques des personnes à la rue, Thèse de doctorat en sciences de l'éducation, Rennes, Université de Rennes II, 2017, 95-133.

[22] Si l'on écrit le mot « quotidien » dans le moteur de recherche du site scientifique OpenEdition, on trouve, le 26/07/2025, plus de 90.000 articles scientifiques et presque 80.000 ouvrages.

marque l'un des lieux d'expérience les plus courants, mais constitue aussi une catégorie hautement instable qui peut ressembler à un piège » (Berry, 2025). J'identifie dans les recherches sur le quotidien cinq points de tension, que je développerai ci-après : 1) il est immédiat et semble facilement accessible mais il n'est jamais complètement appréhensible ; 2) il se trouve entre le général (les structures, les institutions) et le particulier (les gestes, les actions) ; 3) il est à la fois un site de formation des dominations et des résistances ; 4) il est fait de répétitions et de ruptures ; 5) il est ce qui protège mais aussi ce qui enferme.

On pourrait penser qu'il n'existe rien de plus simple que d'étudier le quotidien : il suffirait d'y diriger l'attention, d'aiguiser les sens. Il n'y aurait même nul besoin d'être dans la rue, car l'espace domestique est aussi son terrain (Schor citée par Higmore, 2002 : 15). Or, derrière cette apparente proximité, derrière cette évidence facile, se trouve un objet d'étude à la fois en deçà et au-delà de nos capacités de connaissance scientifique. Michael E. Gardiner avertit que « certains aspects de la vie quotidienne restent cachés et obscurs » (2001 : 12), tandis que Ben Highmore formule cette difficulté en termes d'excès : elle dépasserait en permanence notre capacité à l'enregistrer (2002 : 3).

Le quotidien serait donc comme une carpe dans un étang peu profond, que l'on peut voir et même toucher, mais qu'il est plus difficile d'attraper. Pour expliquer ce paradoxe, je m'appuierai particulièrement sur deux des points de tension que j'ai soulignés : l'existence de la vie quotidienne dans les interstices entre le général et le particulier, et le fait que s'y forgent les dominations et les résistances. En effet, elle « marque l'intersection de l'expérience subjective avec les conditions générales – relations de pouvoir, objets de masse, politiques, atmosphères, institutions et infrastructures – qui le façonnent et le transforment » (Berry, 2025). Dans ce croisement demeure un mélange incomplet et hétérodoxe de pratiques et de pensées fluides, multiples et symboliquement denses, qui ne serait pas toujours perçu par le regard panoptique du pouvoir bureaucratique (Gardiner, 2001 : 16).

Les deux derniers pôles de tension (entre répétition et rupture ; entre ce qui protège et ce qui enferme) se réfèrent plutôt aux expériences de la vie quotidienne. Marianne Trainoir est une maîtresse de conférences en sciences de l'éducation dont les travaux sur « les pratiques ordinaires des acteurs sociaux en situation de domination » (Université Rennes 2, 2025 : ¶ 5) ont grandement inspiré cette thèse. Elle écrit :

> Le quotidien se vit en premier lieu au rythme des régularités et des répétitions. Chaque jour ordinaire obéit à un partage du temps relativement stable. A cette répétition journalière des activités s'ajoutent des activités périodiquement reproduites. Ces activités du temps libre rythment par contraste la succession des semaines et des mois. Il peut y avoir enfermement dans cette temporalité cyclique […]. Mais cette répétition est aussi un facteur de sécurisation. En agissant contre l'inattendu, il protège. Si le dispositif est dérèglé[23], l'individu peut avoir le sentiment de perdre une de ses protections contre les aléas de l'existence (Balandier, 1983). (2017 : 100).

La théoricienne de l'art Josephine Berry relève, quant à elle, un autre aspect de cette alternance. Pour elle, « le quotidien est l'espace de l'habitude et de la monotonie, mais aussi des éclairs de beauté, d'invention et d'imagination. En fait, l'un force l'autre : l'habitude crée le besoin de réinvention, et la réinvention transforme l'habitude » (Berry, 2025).

Comment rendre compte de ce faisceau de tensions ? Comment le faire depuis un positionnement critique ? Une route possible est de dialoguer avec Michel de Certeau afin de s'inspirer de son approche, au-delà de la célèbre (et importante) réflexion sur les « stratégies » et les « tactiques » (1990 : xlvi). Prêtre jésuite, théologien, philosophe, historien, Michel de Certeau a notamment étudié : la vie du prêtre Pierre Favre ; les cas de possession démoniaque dans la ville de Loudun à partir de 1632 ; le mysticisme ; la psychanalyse lacanienne ; les écrits de Leibniz ; les événements de mai 1968 en France ; la spiritualité aux XVIème et XVIIème siècles ; la linguistique ou encore les mouvements de paysans en Amérique latine (Giard, 1990 : IV ; Highmore, 2006 : 7-8). Pour ne pas m'égarer dans ce foisonnement scientifique, je procéderai en deux temps. J'explorerai d'abord ce qui relie la « diversité déconcertante » de thématiques qu'il a abordées, soit le voile commun drapé sur ses travaux et décrit par Ben Highmore comme une « méta-méthodologie penchée vers l'encouragement de l'hétérogénéité et de l'altérité » (2006 : 8). Il s'agira ensuite d'aller chercher spécifiquement, dans ses études sur le quotidien, ce qui pourrait nourrir cette thèse.

J'identifie deux socles à partir desquels s'est bâti le positionnement certalien : sa boussole éthique et son expérience du métier scientifique[24]. Placé les yeux bien ouverts au milieu d'un terrain parsemé d'injustices, le Nord éthique de Certeau est la justice et la multiplication de toutes les formes *autres*. D'où son insistance, face aux dominations, d'y déceler « comment une

[23] Je reviendrai plus tard sur ces dérèglements.
[24] J'utilise le terme « métier » en m'inspirant de Howard S. Becker (2002).

société entière ne s'y réduit pas » (Certeau, 1990 : xxxix-xl), comment des résistances, minimes et presque invisibles, continuent de fleurir[25]. On retrouve ce même type d'orientation éthique dans les écrits de Judith Butler : face à la violence du langage qui enfermerait la multiplicité des corps et des relations dans un binarisme sexué, Butler appelle à une « politique de la parodie » (2006) qui ferait proliférer des formes d'expériences possibles et qui, par ce même foisonnement, montrerait combien les normes en place sont arbitraires. David Morley se penche sur un autre sujet, mais il le fait en marchant vers la même direction que Certeau et que Butler. Dans l'ouvrage *Home Territories. Media, Mobility and Identity*, il déclare d'emblée que son projet est de « proposer une définition progressiste des concepts tels que chez-soi, *Heimat* et communauté. Cette définition ne dépendrait pas, pour son fonctionnement, de l'exclusion de toutes les formes d'altérité qualifiées comme intrinsèquement menaçantes pour sa propre identité et cohérence » (2000 : 6).

Paré de cette boussole, Michel de Certeau affronte, dans ses manières d'historien, la même frustration rencontrée par d'autres avant lui : le fait que la matière première de l'histoire soit un ensemble de traces incomplètes, traversées de toutes parts par des rapports de pouvoir qui dictent, entre autres, quelles vies sont dignes d'être enregistrées et quelles vies on laisse s'évanouir dans le néant. L'historien s'empare de ces morceaux rugueux, pointus, troués et les tisse ensemble dans un récit forcément imparfait. Cependant, car l'auteur est un vrai « ornithorynque intellectuel » (Lapierre, 2024 : 8)[26] – multiple et presqu'inclassable, alternant entre différents mondes – il retrouve des difficultés similaires dans d'autres disciplines telles que l'anthropologie. Sa conclusion est qu' « il n'existe tout simplement pas d'accès privilégié au réel. Il n'y a pas d'autre choix que de travailler dans un monde de visions partielles » (Highmore, 2006 : 9) et d'en faire des récits.

Ce qui commence comme une critique épistémologique devient, au sein de la morale certalienne, une opportunité. La condition limitée et narrative du savoir « constitue à la fois une forme de libération pour le travail scientifique et une obligation éthique. Elle autorise des expérimentations scientifiques, non pas parce que "tout est permis", mais parce qu'il existe une obligation de trouver de meilleures façons de raconter le passé et le présent » (Highmore, 2006 : 8-9). Il plaide pour une science de la singularité qui permettrait de regarder l'objet avec

[25] Comme le dit le poème du vénézuélien Rafael Cadenas : « *Florecemos / en un abismo* (Nous fleurissons / dans un abîme) » (1977).

[26] Je détourne ici l'adjectif que Lapierre a utilisé pour décrire Raymond Roussel et Marcel Duchamp, pour l'appliquer à Michel de Certeau.

moins de violence (car regarder sans aucune violence est impossible) et qui accepterait ses propres limites et ses responsabilités. On retrouve ici de fortes ressemblances avec le projet des épistémologies féministes du point de vue[27], notamment avec les écrits de Donna Haraway sur les « savoirs situés » (2007 [1988]).

Une traduction concrète de cette méta-méthodologie se situe dans les études que Michel de Certeau a réalisées (et dirigées) sur le quotidien, notamment les recherches qu'il a menées entre 1974 et 1977 à la demande de la Délégation générale à la recherche scientifique et technique (DGSRT), qui résulteront dans les célèbres deux tomes de *L'invention du quotidien* (1990 ; 1994 [1980])[28]. Nourris par des disciplines plurielles (la linguistique, la sociologie, la philosophie, entre autres), ces ouvrages laissent un héritage dense et remarquable. J'isolerai en particulier trois éléments : la reconnaissance de la singularité des objets et des situations d'étude, l'insistance sur la complexité et, finalement, l'intérêt pour ce qui surgit dans les interstices des dominations.

Michel de Certeau (ainsi que Luce Giard et Pierre Mayol, dans le second tome) s'attache à baliser les champs traversés avec ses recherches. Il ouvre le texte en déclarant qu'il voudrait « présenter [leur paysage] et, par cette composition de lieu, indiquer les repères entre lesquels se déroule une action. La marche d'une analyse », poursuit-il, « inscrit ses pas, réguliers ou zigzagants, sur un sol habité depuis longtemps » (1990 [1980] : xxxiii). Il se regarde avec les mêmes yeux qui dépeignent chaque individualité comme « le lieu où joue une pluralité incohérente (et souvent contradictoire) de ses déterminations relationnelles » (Certeau, 1990 : xxxvi)[29]. Il ne s'agit pas seulement d'énoncer les références scientifiques, mais également de *situer la scène* (un exemple est le chapitre rédigé par Pierre Mayol et consacré aux passé et présent du quartier de la Croix-Rousse et de la famille R. protagonistes de la recherche). Ce faisant, l'ouvrage « articule l'ambition de théoriser les pratiques à la nécessité d'une réflexion sur les conditions de [ses propres pratiques] de recherche » (Le Marec, 2004 : 142) et insiste sur leur caractère partiel et contingent.

[27] Ma posture de recherche a été fortement inspirée par ces épistémologies. Pour plus d'informations, se référer au chapitre 4.

[28] Luce Giard, collègue, collaboratrice et héritière intellectuelle de Certeau (Proulx, 1994 : 173), inaugure la réédition du tome I avec l'« Histoire d'une recherche » (1990 : I-XXX) où elle retrace, entre autres, les conditions de réalisation du projet.

[29] On retrouve le même type d'arguments dans les écrits de Chantal Mouffe, Chantal Mouffe et Ernesto Laclau, et Kristie McClure. Chantal Mouffe, par exemple, parle des identités hétérogènes et multiples des agents sociaux, qui seraient « socialement situées, temporellement spécifiques et potentiellement déchirées dans un réseau de différences relationnelles » (Mouffe citée par Rodríguez, 2001 : 18).

« Sur la base d'une critique serrée des positions de Foucault et Bourdieu » (Le Marec, 2004 : 141), et sans nier l'ubiquité des rapports de pouvoir, Certeau s'obstine à voir des éclairs de résistances. Pour ce faire, il porte le regard sur ce que l'on pourrait nommer le *kairos* ou l'occasion. « Empruntant au lexique militaire, les termes de stratégie (comme art de disposer une armée avant la bataille) et de tactique (comme manière de la diriger durant l'assaut), il développe la métaphore de la tactique pour décrire les usages quotidiens et les savoir-faire artisanaux qui déjouent les grands discours et les mises en ordre disciplinaires du pouvoir stratège » (Trainoir, 2017 : 96-97). Ces actions, « fourmilières » (Certeau, 1990 : xxxix), « possèdent simultanément une dimension esthétique (un "style"), un aspect économique (il y a échange mais en dehors des lois du marché), une composante éthique (une résistance, une ténacité en même temps qu'une lucidité) et finalement, une dimension polémologique (cette pratique de résistance se situe dans un rapport de forces et tente de faire "un bon usage de la circonstance") (1983a : 85-86) » (Proulx, 1994 : 177).

Dans le cadre de cette thèse, je traduis les leçons de l'approche certalienne de trois façons. La première est d'ordre taxinomique : ce que Michel de Certeau « nomme, entre autres synonymes, "opérations des usagers", "manières" ou "arts de faire" » (Trainoir, 2017 : 108), je nommerai « pratique » afin de dialoguer avec la littérature sur la pragmatique en sciences humaines et sociales. La deuxième manière de traduire les leçons certaliennes a pour but de fournir des outils épistémiques concrets qui permettront l'étude du quotidien. Je le considérerai comme le terreau où émergent les pratiques (Trainoir, 2017 : 104), et les pratiques comme la matière première du quotidien. La troisième traduction veut préserver la force critique des études sur le quotidien. Elle apparaît sous la forme de question : le quotidien de qui (Highmore, 2002 : 1) ? Le reste du chapitre sera consacré à ces trois opérations.

1.2 Le quotidien comme la danse des pratiques

Si la notion de pratique bénéficie, depuis au moins quatre décennies, d'un succès tel que certain·es sociologues et philosophes y voient un « tournant » dans les sciences sociales (Schatzki, Knorr-Cetina et Savigny cité·es par Trainoir, 2017 : 96), les recherches s'y intéressant ne forment aucunement une approche unifiée (Schatzki, 2005 : 11). Il s'agit plutôt d'un ensemble multiforme d'écrits et de positionnements aux racines profondes – le pan pragmatique de la linguistique, les écrits de Wittgenstein, entre autres – et aux branches s'étant développées dans diverses disciplines, telles que la sociologie, la sémiotique, les études des

sciences et technologies. Je ne m'aventurerai pas dans une démarche exhaustive d'histoire des idées : je m'emparerai de certains éléments, communs au-delà de la multiplicité, afin d'honorer l'approche certalienne et d'avoir une prise empirique (Swidler, 2005 : 84) qui me permettra d'étudier le quotidien. J'ai identifié dans cet ensemble deux points saillants : le déplacement de l'ontologie sociale d'une part, et des définitions qui reviennent sur les mêmes composantes (corps, objets, savoirs partagés, répétition)[30], d'autre part.

Commençons avec le déplacement de l'ontologie sociale. Selon le sociologue allemand Andreas Reckwitz, les approches pragmatiques placent le noyau du social ailleurs (Reckwitz, 2002 : 245) que d'autres écoles des théories sociales et culturelles. « Le social serait [pour les pragmatiques] un champ de pratiques incarnées, matériellement imbriquées, et organisées autour de savoir pratiques partagés. Cette conception contraste avec les approches qui privilégient – dans leurs définitions – les individus, les (inter)actions, le langage, les systèmes de signes, le monde-vie (*life world*), les institutions/rôles, les structures ou les systèmes » (Schatzki, 2005 : 12).

On retrouve ici le deuxième élément : un bouquet d'ingrédients principaux que plusieurs auteurs et autrices combinent dans leurs conceptualisations : des corps, des éléments matériels, des activités ou interactions répétées, des savoirs partagés. Voyons quelques exemples des définitions données, en commençant par celle d'Andreas Reckwitz. Il définit une pratique comme « un type de comportement routinier, composé par plusieurs éléments interconnectés : des formes d'activités corporelles, des formes d'activités mentales, des "choses" et leur utilisation, une connaissance de base » (Recwitz, 2002 : 249). La sociologue états-unienne Ann Swidler, pour sa part, explique :

> Les pratiques peuvent être les routines d'acteurs individuels, inscrites dans la manière dont ils, elles utilisent leur corps, dans leurs habitudes, dans leur perception préconçue de l'espace, de l'habillement, de la nourriture, des goûts musicaux – dans les routines sociales qu'ils, elles connaissent si bien qu'ils, elles peuvent improviser spontanément sans arrière-pensée (Sudnow 1978 ; Bourdieu 1976, 1984). Les pratiques peuvent également être trans-personnelles, ancrées dans les routines que les organisations utilisent pour traiter les personnes et les choses, dans les critères préconçus qui

[30] Pour une synthèse des tendances dans les théories des pratiques, voir l'introduction rédigée par Theodor R. Schatzki dans l'ouvrage collectif « *The Practice Turn in Contemporary Theory* » (2005). Pour placer lesdites théories au sein du paysage des sciences sociales voir RECKWITZ, Andreas, « Toward a Theory of Social Practices. A Development in Culturalist Theorizing », *European Journal of Social Theory*, 5(2), 2002, 243-263.

> distinguent une catégorie de personne ou d'événement d'une autre – "l'art" de ce qui n'en est pas (Williams 1981 ; Becker 1982), ou le sain d'esprit du fou (Foucault 1965, 1983) (Swidler, 2005 : 83-84).

On observe alors qu'un « noyau central de théoricien·nes conçoit les pratiques comme des ensembles d'activités humaines –incarnées et médiatisées matériellement– organisées autour d'une compréhension pratique partagée » (Schatzki, 2005 : 11). Le transfert ontologique opéré par les théories sociales des pratiques, ainsi que le répertoire d'éléments composant les définitions évoquées ci-dessus, sont cohérents avec les écrits de Michel de Certeau car ils permettent de saisir les formes prises par les rapports sociaux mais, aussi ce qui agit face à ceux-ci. Ces écrits fournissent d'ailleurs une prise empirique dans l'étude du quotidien, à condition de le définir comme la scène où dansent (et parfois s'entrechoquent) les pratiques, ces assemblages d'actions et de paroles organisés par des règles, des savoirs et des finalités (Schatzki, 2005 : 61). L'adoption d'une approche pragmatique me semble un pas certes nécessaire, mais insuffisant dans le cheminement qui mène à une approche certalienne. Il faut aussi prêter attention à la singularité des objets et s'attacher à reconnaître tant les dominations comme les résistances. On arrive donc à ne pas étudier *le* quotidien, mais un quotidien : le quotidien d'un groupe de personnes spécifique, à un moment spécifique, à partir de questions et de méthodes de recherche spécifiques. Dans le cadre de cette thèse, il s'agit du quotidien de 16 personnes syriennes – demandeurs, demandeuses d'asile ou réfugié·es[31] – arrivées en France entre 2011 et 2018. La prochaine partie précisera les particularités de ce quotidien spécifique.

1.3 Quotidien en migration forcée

J'ai déjà évoqué que l'une des tensions du quotidien est l'alternance entre routines et événements. En effet, « routines et ruptures s'opposent un peu à la manière d'une promenade sans histoires et d'un brusque accident de parcours. Or, toute trajectoire de vie comporte des ruptures. Certaines d'entre elles sont plus problématiques mais pour la plupart des individus des dispositifs d'amortissement sont solidement instaurés lors de la socialisation primaire, ce qui n'exclut pas, sur le moment, de grands désarrois » (Trainoir, 2017 : 104). Les personnes rencontrées dans le cadre de cette recherche ont, elles aussi, traversée des ruptures biographiques. Parfois elles ont été désirées, comme le déménagement dans une autre ville pour des études universitaires, le mariage, la naissance d'un enfant. Certaines – au contraire – ont

[31] Dans le chapitre 4, je reviens sur ma décision d'utiliser ces catégories administratives comme critère de bornage de la population d'enquête.

été subies, comme l'emprisonnement, la torture, l'obligation de quitter le foyer familial. La révolution et le conflit armé qui a suivi ont été des ruptures fondamentales et ont entraîné une autre série de ruptures fondamentales. Ils ont été à la racine d'un événement majeur : la migration forcée. Si les chapitres suivants dessineront un portrait plus complet des enquêté·es, je mentionnerai ici quelques éléments pertinents afin de donner chair aux arguments exposés ci-dessus.

Parmi les 16 personnes que j'ai rencontrées, seulement deux avaient déjà émigré pour d'autres motifs, avant le 15 mars 2011. Quatre d'entre elles ont pu prendre un peu de temps pour organiser leur départ. Les huit personnes restantes ont dû quitter le pays à la hâte et dans la peur. À cette migration soudaine – souvent inenvisageable avant de devenir réelle – s'ajoute le fait que, pour la moitié des enquêté·es la France a été un pays d'accueil « par défaut » ; celui choisi après des refus d'autres demandes de visa, ou par simple coïncidence[32]. Qu'elle ait été voulue ou non, la France comme destination représentait pour eux un changement de topographie, de langue, de signalétique, de système de transport, d'organisation dans les supermarchés, de codes vestimentaires… Un changement complet d'espace sémiotique ou de « sémiosphère » (Lotman, 1999 : 10). Au sein de ce nouveau contexte, et alors qu'elles portaient les blessures ouvertes de la violence et de l'exil, ces personnes ont dû se plier aux exigences de la procédure de demande d'asile. Omar le décrit comme un choc.

> Quand je dis le choc, c'est pas le choc de civilisations, c'est, tu étais révolutionnaire 24 heures sur 24, et je pense que maintenant tu trouves presque que tu es à la retraite (rires) […]. Oui, c'est un changement, mais tu as changé d'autres choses, le rythme de ta vie, l'administration, le système, la langue... Tu étais en train, je sais pas, d'inventer quelque chose en politique, et maintenant tu es obligé de passer six heures devant la préfecture pour dire « acceptez-moi » (Entretien avec Omar, 16/08/2018).

En considérant toutes ces métamorphoses à la lumière de l'argumentation développée tout au long du chapitre, je propose de comprendre les migrations non seulement comme des mouvements de populations, mais comme des événements qui vont modifier, interrompre, rompre et désaxer des pratiques. Dans le cas des migrations forcées, cet événement a rarement été souhaité et il a souvent été peu préparé.

[32] Les cas d'Ali et de Mazen sont un exemple de cela : ils ont tous les deux (séparément), été approchés et invités en France par du personnel de l'Ofpra dans un camp à Munich, suite aux réactions politiques lors de la publication de la photo d'Aylan Kurdi.

Je reviens encore une fois à la littérature sur la pragmatique afin de spécifier ma proposition. Ann Swidler s'est demandé si on pouvait déceler une hiérarchie entre l'ensemble des pratiques, si certaines d'entre elles « organisent, ancrent ou contraignent d'autres » (2005 : 83). Après le passage en revue de trois études de cas, l'autrice conclut qu' au moins dans certains cas, de telles « pratiques d'ancrages » existent, et elle identifie deux éléments permettant de l'expliquer. Le premier élément est que les « pratiques d'ancrage » sont souvent liées à l'établissement et/ou à la reproduction des « règles constitutives », ces actes qui définissent et délimitent les institutions sociales (D'Andrade cité par Swidler, 2005 : 91). Le second élément est que ce type particulier de pratiques est imbriqué avec « des relations sociales centrales mais structurées de manière informelle » (Swidler, 2005 : 100). En prenant appui sur ces notions, je soutiens que les migrations viennent bouleverser un vaste ensemble de pratiques, y compris des pratiques d'ancrage. Le quotidien migratoire est, en conséquence, un quotidien qui exige une (ré)invention. S'intéresser aux pratiques de ces personnes, pendant ces moments, fournit l'opportunité d'observer autant les déchirures que ce qui permet de les réparer.

Chapitre 2 : Pratiques communicationnelles et médiatiques en migration : ici, là-bas et au-delà

Un film français par jour. Tel est le rituel auquel s'est plié Khalil pendant un an. L'objectif : « avancer sur la langue française, la culture, toutes les anecdotes, les trucs comme ça » (21/02/2019). Shadi a également regardé beaucoup de films durant sa première année en France (12/06/2018), mais pour lui il s'agissait plutôt de faire passer le temps pendant une période de solitude et de relative précarité financière. Moemen, qui se déclare détaché de la télévision depuis les jours mouvementés de la Révolution syrienne – et qui déteste le football – prend néanmoins la peine de chercher les principaux résultats afin de pouvoir échanger avec sa famille quand il leur rend visite à Lyon. Moemen pointe aussi la Révolution comme l'origine de son indifférence à l'égard des smartphones (il en avait perdu six en trois ans) (13/05/2018). Duha, au contraire, affirme : « toute ma vie est là, dans le téléphone. Parce qu'il n'y a pas de choses... De place stable, de pays stable, donc ma vie est ici » (11/07/2019). Sa vie inclut, entre autres, la continuation de son militantisme. Elle écrit des billets de blog, publie sur les réseaux sociaux numériques. Rudi s'en sert aussi pour exprimer ses opinions politiques. Il a même créé un second profil *Facebook* où il publie surtout en français. Il décrit le premier – celui en arabe – comme ne lui appartenant pas en tant qu'individu, étant plutôt lié à la Révolution et au conflit syriens. Celui en français, bien que pensé originellement comme un outil d'échange personnel, s'est également transformé en canal pour aborder la situation en Syrie, ou encore les politiques migratoires et les conditions de l'accueil en France (17/08/2018). Ali avait, quant à lui, opté pour le silence presque total sur ces plateformes, par peur que ses publications soient utilisées par le régime pour nuire à sa famille, ou qu'elles soient considérées comme un manque de solidarité avec ses compatriotes (16/03/2019).

Voici un bref (et nullement exhaustif) aperçu des attitudes, discours et pratiques des enquêté·es en ce qui concerne les médias et les TICs. Leur multiplicité est d'autant plus saillante qu'il s'agit d'un groupe relativement homogène33. Ce corpus montre aussi la richesse, la profondeur de ce que leur observation peut nous faire découvrir. Après avoir défini, lors du chapitre précédent, les migrations en tant que mouvements qui bousculent tout un ensemble de pratiques et qui, donc, appellent à la (ré)invention du quotidien, ce chapitre est consacré à l'étude des pratiques médiatiques et communicationnelles en situation de migration. Je soutiens que ces recherches peuvent être heuristiques et politiquement efficaces, à condition de ne pas tomber

[33] Voir le chapitre 5 pour plus de détails à ce sujet.

dans les pièges du médiacentrisme, de l'eurocentrisme, de l'emphase unique sur les communications transnationales, ou d'une célébration acritique de toute expression provenant des personnes immigrées.

Le chapitre s'organise en trois parties. Dans la première, j'argumente que l'étude de pratiques médiatiques et communicationnelles est non seulement importante d'un point de vue éthique et politique, mais aussi pertinente d'un point de vue scientifique. D'un point de vue politique et éthique, les recherches sur les médias et les TICs en migration peuvent constituer une intervention dans l'espace public au travers des discours fondés et nuancés, loin des représentations hégémoniques qui sont généralement stigmatisantes et essentialisantes. D'un point de vue scientifique, les positions épistémiques privilégiées des immigré·es fournissent des opportunités précieuses de mettre en lumière plusieurs aspects de la société qui restent souvent dans l'ombre.

Après cette justification éthique, politique et épistémique, la deuxième section est consacrée au passage en revue de recherches sur les pratiques médiatiques et communicationnelles de plusieurs types de populations en migration qui ont inspiré mon approche. Je prête une attention spéciale aux travaux portant sur les migrations forcées, ce sous-champ récent de la recherche, ainsi qu'à leurs « promesses et leurs pièges » (Mattelart, 2019 : 582).

Après le tour d'horizon des travaux, la troisième partie revient sur le choix du terme « pratique », ainsi que sur d'autres décisions pensées pour éviter les principaux écueils liés à ce type de recherche : l'inobservation des divers obstacles aux pratiques médiatiques et communicationnelles en migration et la propension aux études partielles qui oublieraient les rôles des médias et des TICs autant dans la construction de frontières que dans leur détournement (Mattelart, 2019 : 591).

2.1 Les pratiques communicationnelles en migration comme espace pour la prise de parole, comme contrepoids et comme regard décalé

La décision de se concentrer sur les pratiques communicationnelles et médiatiques des immigré·es revêt un intérêt autant scientifique que politique. Commençons par développer le second aspect : dans un contexte franco-européen[34] de contrôle, d'empêchement et de

[34] Je mentionnerai seulement trois exemples de ce contexte. L'ex-premier ministre français François Bayrou avait, lors d'une apparition médiatique en janvier 2025, utilisé le vocable « submersion » pour se référer à la situation

stigmatisation des migrations, il est vital[35] de proposer des discours alternatifs à ceux circulant majoritairement dans l'espace public. Une illustration de ces discours dominants se trouve dans les représentations médiatiques[36] des processus migratoires, ainsi que de leurs protagonistes. Même si cette recherche ne prétend pas analyser ces représentations, je reviendrai sur deux aspects : la dynamique de citations et les opérations de « désindividualisation » et « décontextualisation » (Chouliaraki et Zaborowski, 2017 : 2).

2.1.1 Des protagonistes muets et aplatis : tendances dans la médiatisation des migrations

Plusieurs recherches concernent l'inclusion ou l'exclusion de certaines sources pour traiter les migrations (préciser que tu parles bien du traitement médiatique. Dans la presse écrite ?). Les citations sont souvent insérées non seulement pour leur contenu, mais aussi car elles confèrent une certaine légitimité et authenticité aux textes médiatiques (Zelizer citée par Benson et Wood, 2015 : 804-805). Dans une étude comparative sur la médiatisation de « migrations non autorisées » (aux États-Unis, en France et en Norvège), Rodney Benson et Tim Wood ont montré que, si l'on agrège les pourcentages de citations des politicien·nes avec ceux de policier·es, juges et employé·es du gouvernement on compte un nombre important de citations provenant de sources gouvernementales au sens large du terme : 45% aux États-Unis, 49% en France et 34% en Norvège (Benson et Wood, 2015 : 810). La tendance à favoriser les sources gouvernementales est aussi présente dans des pays tels que la Suède, l'Allemagne et l'Italie (Berry, García-Blanco, Moore, 2015 : 7).

Le revers de la sur-représentation des sources politiques est la sous-représentation des sources immigré·es. À propos de leur recherche comparative entre 8 pays sur les représentations médiatiques de la « crise migratoire », Lilie Chouliaraki et Rafal Zaborowski déclarent :

migratoire à Mayotte et dans d'autres départements français. Le 18 et 19 juin 2025 le ministère de l'intérieur a mené une opération massive de contrôles dans les gares et les bus afin d'identifier, interpeller et expulser des sans-papiers. Le 6 août 2025 est entré en vigueur un accord négocié entre la France et le Royaume-Uni. Surnommé « *One In, One Out* », il permet le renvoi réciproque des personnes sans titre de séjour. Le Royaume-Uni expulserait vers la France des personnes étant arrivées via des embarcations de fortune et la France enverrait à son tour des personnes exprimant le désir de demander l'asile en Grande Bretagne.

[35] L'adjectif peut être compris dans son sens littéral : l'articulation de discours de pratiques et de politiques provoque la mort de personnes (dans la mer, à l'intérieur de containers, dans des camps). Pour des recherches innovantes à ce sujet, se référer aux travaux de *Forensic Architecture*. Créée au sein de l'université de Goldsmiths au Royaume-Uni, cette équipe multidisciplinaire enquête sur les violences étatique et d'entreprise, dont les naufrages en mer Méditerranée.

[36] L'intérêt d'une telle focalisation peut s'expliquer par le poids considérable qu'ont les médias de masse dans « la description et […] la définition des événements survenant dans le monde » (Hall, 2007 : 95).

> La question de savoir qui parle dans la presse européenne appelle une réponse directe : ce sont les politicien·nes, pas les réfugié·es. Dans notre corpus de 1200 articles, les propos de migrant·es ou de réfugié·es ne représentent que 16,6% de l'ensemble des citations, contre 66% pour celles de politicien·nes (nationaux ou européens). Une fois considérées les différences en termes de format des journaux et de longueur des articles, cette tendance s'est avérée une constante pour tous les pays de notre échantillon (Chouliaraki et Zaborowski, 2017 : 9).

La sous-représentation s'aggrave pour les femmes. Un rapport commandé par le Conseil de l'Europe sur la couverture des migrations pendant l'année 2015 signale l'absence non seulement d'articles focalisés sur les femmes immigrées, mais aussi la rareté de leur apparition en tant que source (Georgiou et Zaborowski, 2017 : 11).

Un tel déséquilibre résulte d'une médiatisation partiale et partielle, qui tend le microphone de façon répétée à certains acteurs tandis qu'elle rend difficile l'auto-représentation de la part des protagonistes principaux des parcours migratoires. D'autres acteurs sont très peu cités : les chercheurs et chercheuses, les représentant·es syndicaux, les expert·es de *think-tanks*. Lors de la XXIVème édition du congrès de la Société française des sciences de l'information et de la communication, Emilie Da Lage a présenté « Mémofront », un projet en cours dont le but est d'archiver les « ressources (documentaires ou non) et les témoignages issus des pratiques militantes ou bénévoles, des pratiques artistiques ou de recherche, des expériences de l'exil » (Da Lage, 2025). Si l'initiative en est à son début, les premières explorations des archives militantes semblent confirmer la progressive disparition de la présence associative et militante dans les médias depuis le début des années 2000 (Da Lage, 2025).

Atardons-nous à présent sur ce que Chouliaraki et Zaborowski appellent la « désindividualisation » et la « décontextualisation » (2017) dans les représentations médiatiques des mouvements migratoires récents. La désindividualisation réside dans le déni de la subjectivité des migrant·es et immigré·es, que ce soit par le recours répété aux statistiques[37] ou par leur représentation en masse, par leur figuration comme des groupes de gens nécessiteux, au sein desquels il est impossible de distinguer une personne de l'autre, d'isoler un individu (Chouliaraki et Zaborowski, 2017 : 6). L'analyse de la médiatisation des migrations (2015-2017) en Belgique et en Suède fournit un exemple clair du mécanisme : « les

[37] Voir, à ce sujet les écrits de Sara Casella-Colombeau (par exemple dans l'édition de 2017 de l'*Atlas des migrants en Europe*), ou encore ceux de Claire Rodier (par exemple sa contribution à l'ouvrage collectif *Vers la guerre des identités ? De la fracture coloniale à la révolution ultranationale*).

trois quarts (76,5 %) de l'ensemble des articles belges et suédois représentent les réfugiés comme une masse indifférenciée – un flux sans fin. D'autre part, moins de 4 % des articles décrivent les réfugié·es de manière individuelle. Enfin, environ 20 % des articles mêlent portraits collectifs et portraits individuels » (De Cock, Sundin et Mistiaen, 2019 : 52). La présence d'une « iconographie de l'arrivée » qui réduit les images des migrations au seul moment de l'entrée sur le sol du pays d'accueil (Dahmani, 2017 : 2), joue également un rôle clé dans ce mécanisme. Que ce soit en tant que chiffre ou en tant qu'image, les personnes en migration sont dessinées d'un seul trait, rendant difficile la mise en singularité des individus.

De façon complémentaire, bien que distincte, la décontextualisation détache les immigré·es, non seulement des circonstances historiques qui ont partiellement déterminé leurs départs, mais aussi de leurs histoires sociales et personnelles (Dal Lago cité par Horsti, 2008 : 132). Ils et elles apparaissent comme des figures spectrales[38], arrivant soudain, sans histoire (Chouliaraki et Zaborowski, 2017 : 16-17). L'étude comparative de la couverture médiatique de la « crise migratoire » conduite par Myria Georgiou et Rafal Zaborowski signale, par exemple, que l'identification des migrant·es passe surtout par la référence à la nationalité.

> Nous avons constaté que bien que beaucoup ait été écrit pour et à propos des réfugié·es dans la presse européenne, les descriptions de ces dernier·es sont très limitées dans leur portée. Plus particulièrement, les réfugié·es sont majoritairement décrits dans la presse comme ressortissants d'un certain pays (62 % des articles de l'échantillon). Seuls 24 % des articles distinguent les hommes et les femmes parmi les réfugié·es et moins d'un tiers mentionnent leur classe d'âge. Étonnamment, seuls 16 % des articles incluent les noms des réfugié·es et on n'en dénombre que 7 % qui incluent une mention de leurs professions (Georgiou et Zaborowski, 2017 : 10).

Il est facile de voir en quoi des dynamiques de citation qui favorisent les sources politiques et qui laissent peu de place aux immigré·es renforcent le mécanisme de décontextualisation. Si on parle peu, on a peu de chances d'expliquer et de s'expliquer ; de raconter des histoires et son histoire.

Face à cela, des recherches sur les pratiques médiatiques et communicationnelles des personnes en migration effectuent un revirement en les plaçant au centre et en les considérant comme

[38] Pour des observations similaires sur la médiatisation des militant·es antiracistes dans le cadre d'une controverse dans le domaine du théâtre, voir : Cervulle, Maxime, « L'espace public médiatique comme scène de disparition : sources d'information et rapports sociaux de race », *« Le théâtre subventionné face à ses spectres : publics, diversité et controverse sur le racisme »*, p. 91-148

acteurs, actrices, comme des voix dignes d'être écoutées. Elles ouvrent aussi la porte à la compréhension de discours en contexte, à des représentations multidimensionnelles et nuancées.

2.1.2 Postures épistémiques privilégiées

Au-delà de la nécessité politique de ces approches, étudier les pratiques communicationnelles et médiatiques en migration revêt un fort intérêt scientifique. En suivant les postulats de certaines réflexions féministes sur la connaissance, on peut affirmer que le groupe social des immigré·es – en tant que soumis à des rapports de pouvoir qui les rendent vulnérables, souvent indésirables (Agier, 2012 : 18) – serait dans des positions épistémiques privilégiées (Haraway, 2007 [1988] ; Harding, 1986). Ils, elles, peuvent nous dévoiler des aspects passés sous silence, non seulement sur les processus migratoires et sur les dynamiques de construction de frontières autant physiques que symboliques (Chouliaraki et Georgiou, 2022), mais aussi sur les pays d'accueil, à l'instar de l'anecdote relatée par Rudi, où le regard –inversé, critique – surprend et incommode les invité·es à une fête.

> Rudi : Cette autre photo, c'était une soirée déguisée, le thème c'était la France. Donc tout le monde vient avec Napoléon, Georges Brassens... et moi pour moi la France c'était toujours des SDF, je ne vois rien en France à part ça, à Paris je ne vois que ça, et pour moi la France dans ma tête c'était toujours ça. Donc quand je suis arrivé j'étais comme ça, j'ai mis de la poudre noire sur les dents... tout le monde était choqué mais... (rires).
>
> María : C'était un choc pour toi de voir autant de SDFs quand tu es arrivé en France ?
>
> Rudi : Oui, parce qu'en Syrie avant la guerre il n'y avait pas, c'était trop dur de trouver des SDF, de trouver quelqu'un qui demande de l'argent (Entretien avec Rudi, 17/08/2018).

S'intéresser aux immigré·es en tant que producteurs, productrices culturel·les fournit des opportunités scientifiques et politiques riches. J'utilise le lexique des potentialités à dessein, car ce positionnement ne garantit pas automatiquement de tels résultats. On court le risque de

célébrer toute pratique immigrée comme hybride et résistante, sans apporter des nuances. On risque aussi d'isoler lesdites pratiques de leurs contextes économiques, politiques et sociaux (Mattelart, 2007 : 24). On risque, finalement, de surévaluer l'influence de l'immigration dans la relation de ces personnes aux TICs, au détriment d'autres éléments tels que l'âge, le genre, la classe (Mattelart, 2007 : 38-39)[39]. La partie suivante sera consacrée au passage en revue des recherches centrales dans la configuration de mon objet de recherche, ainsi qu'à l'identification des tensions avec d'autres pans de la littérature existante.

2.2 Les recherches qui ont frayé le chemin

Cette thèse porte sur les demandeurs, demandeuses d'asile et réfugié·es syrien·nes résidant en France depuis 2011. Je me réfère donc majoritairement aux travaux sur les pratiques communicationnelles et médiatiques en migration forcée. J'inclus néanmoins quelques références clefs sur les relations entre les TICs, les médias et les migrations au sens large qui ont accompagné le développement de mon argumentation.

2.2.1 Sayad, Diminescu, Mattelart : des travaux pionniers aux immigré·es considéré·es comme usager·es ordinaires

Commençons par mentionner les travaux d'Abdelmalek Sayad (1933-1998). Au-delà de ses apports à la sociologie de migrations en France[40], qui lui ont valu de devenir l'une des figures phare concernant la thématique, il avait, dès les années 1980, introduit la question des pratiques des TICs. Dans un article[41] au sujet des messages sur cassette échangés entre personnes en Algérie et en France, il affirme : « tout groupe dispose à chaque moment, pour pouvoir communiquer avec ses membres absents (ou ses émigré[·e]s), d'un ensemble d'instruments qui forment système » (Sayad, 1991 : 147). L'existence de ce texte sert comme antidote au biais anhistorique, qui voudrait que l'avènement des technologies numériques de l'information et de la communication auraient inauguré les communications en migration. Plusieurs de ses observations, par exemple, sur la « quasi négation (magique) de l'absence » (Sayad, 1991 : 169) – opérée par et dans l'enregistrement des messages– me semblent particulièrement pertinentes.

[39] Tristan Mattelart passe en revue un éventail de recherches sur les médias et les migrations afin d'émettre ces mises en garde. Si le texte a été écrit en 2007, les avertissements sont toujours pertinents.

[40] Sayad conduisit plusieurs enquêtes de terrain (ciblées sur la population kabyle) et écrivit abondamment sur le sujet. Son but était de considérer le processus d'émigration/immigration comme un fait social total (Saada, 2000 Sayad ? : 28) qui, pour être compris, requiert que soient mobilisées diverses disciplines. Mettant l'accent sur les contradictions, paradoxes et ambigüités qui entourent les processus migratoires (Saada, 2000 : 36), le chercheur a dévoilé avec lucidité plusieurs aspects clefs des déplacements de personnes.

[41] Texte initialement publié en 1985 et repris dans le livre *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité*.

Elles pourraient être une riche source d'inspiration pour les études sur les plateformes de messagerie (*WhatsApp*, par exemple), qui offrent la possibilité d'échanger des « notes vocales ». Il a aussi le mérite de porter le regard sur les possibilités apportées par le magnétophone (ce que plus tard on appellerait *affordances*), et sur la place que le social joue dans leurs appropriations. Moins utile est l'assignation essentialisante de beaucoup de qualités « féminines »[42] à la technique de l'enregistrement : « intimité, intériorité, affectivité, spontanéité ; chaleur authenticité et fidélité du message » (Sayad, 1991 : 169).

Dès la fin des années 1990, la sociologue Dana Diminescu explore les articulations entre migrations et technologies numériques de l'information et de la communication. Elle a le mérite de s'être penchée sur ces sujets bien avant l'avènement des *smartphones* et des réseaux sociaux numériques, que ce soit par des enquêtes propres ou par la direction des numéros de revue[43]. Elle est surtout connue pour avoir proposé le concept de « migrant[·e] connecté[·e] », afin de dessiner une nouvelle figure de personnes en migration, qui s'éloignerait des immigré·es doublement absent·es[44] décrit·es par Abdelmalek Sayad. Elle déclarait, en 2006, que :

> « Le concept du migrant comme divisé, brisé, doublement absent, tient difficilement dans un monde [...] atteint par une mobilité généralisée et par une complexification sans précédent de la communication. [...] Le déraciné, en tant que figure paradigmatique du monde migrant s'éloigne, et fait place à une autre figure encore mal définie, dont on reconnaît qu'elle correspond à celle du migrant qui se déplace, et qui fait appel à des alliances à l'extérieur de son groupe d'appartenance, sans pour autant se détacher de son réseau d'origine » (Diminescu, 2006).

Cette conceptualisation me semble stimulante, mais peu nuancée pour décrire finement les personnes en migration. Elle est par ailleurs trop optimiste, aveugle aux rapports sociaux et aux complexités des mouvements migratoires et de leurs interactions avec les technologies. Bien que, déjà en 2005, Diminescu parlait des contrôles au travers des systèmes numériques opérés par les autorités aux les frontières et qu'elle avait signalé que « les TIC offrent certes des opportunités sans précèdent à la société des migrants, mais aussi des contraintes nouvelles,

[42] Sayad a lui-même inclut des guillemets dans « féminines ». Peut-être s'agit-il d'une preuve de nuance.

[43] DIMINESCU, Dana, « Les migrants connectés, T.I.C., mobilités et migrations », *Réseaux*, No. 159, 2010.

[44] Le concept central de Sayad vise à expliquer la relation de l'immigré·e avec ceux, celles qui sont resté·es et avec ceux, celles qu'il, elle rencontre : la « double absence ». Il décrit le fait que, « d'une part, l'immigré·e est toujours un·e émigré·e – absent·e dans la société d'origine, et progressivement éloigné·e de cette société culturellement et psychologiquement. D'autre part, l'immigré·e reste un·e étranger·e dans la société d'accueil, sujet à un statut résidentiel toujours conditionnel et révocable, et empêché·e de participer à la société civile » (Saada, 2000 : 37).

inattendues » (Diminescu, 2014 : 8-9), elle continue à l'employer de façon assez peu critique en 2022. Elle le décrit comme

> « Un migrant équipé avec au moins un outil digitalisé qui lui permet de switcher instantanément entre plusieurs mondes d'existence. Cet outil lui donne accès et lui permet de naviguer dans un environnement digitalisé connecté. Cet environnement peut être dans le pays d'accueil, dans celui de destination, ou ailleurs. Le migrant connecté porte son "chez-lui" via son capital d'accès, son téléphone mobile, sa carte bancaire, son passeport biométrique, etc. Cela comprend toutes ses appartenances aux territoires, aux institutions civiles (sécurité sociale, banque, transport, etc.), ainsi que ses réseaux familiaux, professionnels et amicaux. Je le vois donc plus proche de la figure du navigateur que de celle du déraciné » (Diminescu, 2022 : 8).

En parallèle, dès le début des années 2000, depuis une perspective critique des sciences de l'information et de la communication, on trouve les travaux de Tristan Mattelart. Ayant dirigé deux livres et un numéro de revue sur le sujet (2007 ; 2014 ; 2019)[45], il joue le rôle fondamental de facilitateur et de traducteur/médiateur : au-delà de rassembler des chercheurs, chercheuses pertinent·es, ces ouvrages contiennent des lectures critiques sur l'état de la question, sous la forme d'introductions. Il permet ainsi l'appropriation dans l'espace francophone de références clefs issues du monde académique anglo-états-unien, tout en érigeant des avertissements sur leurs potentiels écueils.

Mattelart a également réalisé des recherches empiriques, notamment l'étude qualitative conduite en 2012 avec Karima Aoudia et Elyamine Settoul « auprès de 40 familles d'origine maghrébine vivant à Paris ou dans ses environs » (Mattelart, 2019 : 1). Cette enquête prend appui sur deux types de critiques formulées à l'encontre des travaux sur les audiences diasporiques. *Primo*, la surévaluation de l'emploi des TICs dans le maintien des connexions transnationales, au détriment des usages plus ordinaires (Asoy et Robins cité·es par Mattelart, Aoudia, Settoul, 2014. 471). *Deuxio*, la tendance « à se concentrer sur un aspect particulier des pratiques médiatiques d'une diaspora donnée : soit la réception des médias "traditionnels", soit leurs usages des technologies de communication, sans que la globalité de ces pratiques ne soit considérée » (Mattelart, 2019 : 4). Mattelart, Aoudia et Settoul ont donc conçu une grille d'entretien qui laissait la place à tout type d'usage des TICs, et qui incluait également l'étude

[45] MATTELART, Tristan, *Médias, migrations et cultures transnationales,* Paris, De Boeck supérieur, 2007 ; MATTELART, Tristan, *Médias et migrations dans l'espace euro-méditerranéen*, Paris, mare & martin, 2014 ; MATTELART, Tristan, « Media, communication technologies and forced migration », *European Journal of Communications*, Vol. 34, No. 6, 2019.

de la réception des médias. À défaut de passer en revue tous les résultats, j'en retiendrai ici quatre qui me semblent spécialement heuristiques pour cette thèse.

Le premier est « la grande hétérogénéité dans les pratiques médiatiques de [leurs enquêté·es] — hétérogénéité fondée sur des variables telles que l'âge, le genre, le niveau d'éducation, l'appartenance sociale, mais aussi le type de relations ayant été cultivées avec le pays d'origine ou la maîtrise des langues qui y sont parlées » (Mattelart, 2019 : 5).

Le deuxième résultat que je souhaite souligner est le fait que si certaines pratiques médiatiques servent à panser les blessures de la nostalgie, elles y parviennent parfois par des chemins inattendus (des programmes des chaînes nationales françaises sur leur pays d'origine ou même des programmes sur d'autres pays qui y font penser) (Mattelart, 2019 : 5).

Une autre conclusion importante est le fait que certaines évolutions des TICs – telles que l'apparition des forfaits téléphoniques permettant des appels illimités, ou encore le développement des plateformes de messagerie et de visio-conférence – vont amplement faciliter, mais jamais garantir, le maintien ou la fréquence des liens transnationaux. Deux facteurs peuvent représenter des freins auxdites connexions : le manque de ressources (du temps, des compétences techniques ou linguistiques) et les divergences géographiques, sociales ou culturelles (Mattelart, 2019 : 13).

Finalement, on retrouve l'importance du local dans les pratiques des enquêté·es : « les mêmes instruments qui sont utilisés plus ou moins épisodiquement pour communiquer à une échelle transnationale avec la famille au loin sont aussi utilisés de manière suivie pour communiquer avec des parents ou des amis, tant à une échelle locale que nationale » (Mattelart, 2019 : 13-14). Cela coïncide avec les réflexions de David Morley. Dans son livre « *Communications and Mobility. The Migrant, the Mobile Phone, and the Container Box* », il déclare que « non seulement la télévision […], mais aussi une grande partie du trafic d'Internet circule encore à l'intérieur, plutôt qu'à travers des frontières culturelles et linguistiques » (Morley, 2017 : 3).

La littérature sur le sujet ne se limite évidemment ni à ces auteurs, autrices, ni à l'espace français[46]. Je viens de montrer un fragment minime d'un corpus de recherche, riche et varié,

[46] Pour ce qui est de textes en français, on peut se référer par exemple aux numéros 151 (2014) et 132 (2010) de la revue *Migrations, sociéte*, ainsi qu'au numéro 107 (2001) de la revue *Réseaux*. Pour de travaux à l'international,

qui montre les façons dont les médias et les TICs ont historiquement joué un rôle essentiel dans la vie quotidienne des migrant·es et des immigré·es à travers le monde (Leurs et Smets, 2018 : 2). La section suivante sera consacrée plus spécifiquement aux travaux qui, au sein de ce domaine, abordent les migrations forcées.

2.2.2 Travaux sur les TICs et les migrations forcées

Revenons pour cela aux écrits de Tristan Mattelart, avec un article publié dans l'*European Journal of Communication* (2019). Il y prend note de la naissance de ce qu'on pourrait appeler un sous-champ de recherche, accélérée par la crise européenne de l'accueil de 2015. À partir du passage en revue de plusieurs références clefs, l'auteur se propose d'identifier cinq axes souscrivant à deux tendances principales. Il souligne aussi leurs « promesses et leurs pièges » (2019 : 582).

J'ai déjà évoqué quelques textes appartenant au premier axe. Il est constitué par des travaux qui, dans la lignée d'une tradition déjà établie depuis plusieurs décennies sur la médiatisation des groupes minorisés, identifient les médias comme « des institutions cruciales dans la construction des frontières symboliques » (Mattelart, 2019 : 583). Ils s'attèlent à étudier les structures et les pratiques professionnelles donnant naissance à des représentations fermées et exclusives des états-nations, ainsi que les formes et mécanismes desdites représentations.

Le deuxième axe découle des constats alarmants sur la médiatisation des migrations forcées, ainsi que de l'avènement du numérique. Il interroge les potentialités et les limites du web et des TICs pour répondre aux représentations et les équilibrer. Mattelart constate que les résultats les plus stimulants viennent des travaux qui, tout en répertoriant des initiatives et pratiques intéressantes, reconnaissent le fait que « les médias en ligne sont loin d'être des outils magiques dont l'utilisation permettrait aux migrant·es forcé·es de dépasser les relations de pouvoir dans lesquelles s'inscrivent leurs représentations médiatisées » (Mattelart, 2019 : 584).

On change de sujet avec le troisième axe, car il ne s'intéresse pas à la construction ou détournement des frontières symboliques, mais plutôt des TICs comme des instruments employés par les personnes en mouvement pour essayer de ? passer à travers les frontières concrètes érigées par des politiques nationales et transnationales (Mattelart, 2019 : 586). Il

on peut mentionner les écrits de Néstor García Canclini (1990), de Marie Gillespie (1995), et l'ouvrage « Média and Migration, Constructions of Mobility and Difference » dirigé par Russell King et Nancy Wood (2001).

s'agit ici de voir les façons dont les fonctionnalités des dispositifs (leurs *affordances*) sont employées par des formes diverses et variées. Elles servent à se repérer, à communiquer avec des passeurs, à obtenir des informations actualisées sur les routes à prendre ou à éviter, à faire passer le temps, etc. Les risques de ce type de recherches incluent la minoration des obstacles à une telle utilisation des technologies (comme le manque d'équipement, de couverture ou de réseau interne), ainsi que le passage sous silence du fait que l'augmentation de l'importance des dispositifs numériques lors des migrations répond à un resserrement des frontières (Mattelart, 586-587) qui les rend fragmentées, difficiles, souvent mortelles.

Les personnes qui ont réussi à traverser les territoires constituent le centre d'intérêt d'un autre groupe de recherches, qui étudient leurs pratiques numériques une fois arrivées dans le pays d'accueil (Mattelart, 587). Si beaucoup d'attention a été prêtée à la façon dont les technologies interviennent dans l'établissement et le maintiens des liens transnationaux avec des ami·es ou des membres de la famille, quelques travaux (comme ceux de Nicholas Harney, 2013) ont souligné l'utilité des TICs comme « un moyen important d'organiser localement leur survie dans leur pays d'accueil et de lutter quotidiennement contre la condition de "précarité" dans laquelle ils, elles sont de plus en plus contraint·es de vivre, en raison du durcissement des régimes frontaliers européens » (Mattelart, 2019 : 588). Si ce quatrième axe de recherche doit se prémunir contre les risques de minoration d'obstacles et des dynamiques de frontiérisation, il doit également prendre en compte le fait que quand on communique avec des personnes à travers le monde, les infrastructures communicationnelles des différents pays détermineront l'établissement (ou non) des connexions numériques transnationales (Kutscher et Kreß citées par Mattelart, 2019 : 588).

Le cinquième et dernier axe identifié par l'auteur concerne les pratiques médiatiques et communicationnelles des personnes qui, à cause des politiques de « frontiérisation » (Chouliaraki, 2017), n'ont pas pu arriver à leurs destinations et sont « coincées dans des conditions de déplacement prolongé », dans une « immobilité territoriale et bureaucratique » (Donà citée par Mattelart, 2019 : 589). Les travaux ici répertoriés s'intéressent aux usages des technologies et des médias : pour garder le lien, pour échapper d'une situation subie, entre autres.

Les cinq axes s'organisent autour de deux tendances principales : celle qui perçoit les médias et les TICs comme contribuant à la construction de frontières symboliques, et celle qui, au

contraire, les considère comme des outils facilitant le contournement des frontières symboliques et territoriales (Mattelart, 2019 : 582-583). « Cependant [affirme Mattelart], loin d'être antithétiques, [elles] doivent être considérées comme faisant partie d'un même processus : un processus dans lequel les migrant·es forcé·es ont été contraint·es d'utiliser tous les moyens possibles pour tenter d'échapper aux effets néfastes du durcissement des régimes frontaliers européens » (2019 : 591).

Le présent travail, inscrit dans le troisième et quatrième axe, veut prendre en compte les avertissements de Mattelart. Pour cela, je m'inspire des auteurs, autrices, qui ont mené des recherches stimulantes et nuancées (Da Lage, 2019, 2021 ; Gillespie, Osseiran et Cheesman, 2018 ; Leurs, 2017, 2019, 2023 ; Leurs et Smets, 2018 ; Moss, 2016 ; Udwan, Leurs, Alencar, 2020).

Commençons avec une étude menée par Marie Gillespie[47], Souad Osseiran et Margie Cheesman auprès des exilé·es iraquien·nes et syrien·nes en France. Depuis une approche qualitative qui prend en compte non seulement les *affordances* des appareils mais, aussi, « un ensemble hétérogène de formes, de pratiques et de contingences sociotechniques et matérielles » (Gillespie, Osseiran, Cheesman, 2018 : 2), ils, elles explorent les rôles des *smartphones* dans les migrations des enquêté·es. Les résultats indiquent que ces dispositifs constituent des véritables « lignes de vie », mais, aussi, des vecteurs de risque.

> Les *smartphones* sont essentiels, aussi importants que l'eau et la nourriture. Ils permettent de planifier, de naviguer et de documenter les voyages, rendent possible les contacts réguliers avec leur famille, leurs ami·es, les passeurs et ceux, celles qui les aident. Cependant, les [enquêté·es] sont simultanément exposé·es à de nouvelles formes d'exploitation et de surveillance via leurs téléphones, car les migrations sont financiarisées par les passeurs et criminalisées par les politiques européennes (Gillespie, Osseiran, Cheesman, 2018 : 1).

Du côté français, on trouve également les travaux d'Emilie Da Lage. Ayant réalisé une ethnographie entre 2015 et 2017 sur le camp dit de la Linière à Grande-Synthe, elle écrit sur les expériences musicales qu'elle y a rencontrées (Da Lage, 2021 : 13). Partant d'une compréhension large, non exclusive des pratiques, elle a pu noter la façon dont plusieurs

[47] Anthropologue et professeure au sein de l'Open University, Marie Gillespie a été l'une des premières à s'intéresser à la réception de médias auprès des publics diasporiques. Sa thèse de doctorat publiée en 1995 sous le titre « Television, Ethnicity and Cultural Change » est le fruit d'une ethnographie de la consommation de télévision « auprès des jeunes d'origine pendjabie vivant à Southall, dans la banlieue sud de Londres » (Mattelart, 2007 : 35).

acteurs, actrices issu·es des mondes sociaux de la musique (notamment des équipes de gestions de festivals, ainsi que des personnes liées aux *free parties*) ont traduit leurs savoir-faire (dans la gestion des déchets et des espaces autogérés, entre autres) pour s'engager sur site face aux politiques de non-accueil (2022). Au-delà de ces transferts de compétences, les pratiques musicales (autant de création comme d'écoute) dans le camp ont été employées dans différentes situations et avec des fins multiples. Au même titre que certains objets, elles servaient à « aménager un espace à soi dans un monde [celui du camp] que l'on ne peut pas habiter » (2022). La musique servait également à reprendre la main sur le temps : un temps qui y est marqué par les innombrables attentes entrecoupées soudainement par des épisodes d'accélération. Une autre fonction de la musique émerge quand elle est vécue avec d'autres personnes : elle participe au façonnement d'expériences sensibles partagées qui réalisent un travail émotionnel dans un contexte « limite »[48]. Pour certaines personnes en migration, finalement, le fait de jouer un instrument leur permet d'occuper une place singulière dans le camp, de gagner en reconnaissance, et de s'affirmer comme individu (Da Lage, 2019 : 1) dans un contexte où, comme on l'a vu avec leurs représentations médiatiques, règnent la « désindividualisation » et la « décontextualisation » (Chouliaraki et Zaborowski, 2017 : 2).

Si l'on se penche sur les pratiques des exilé·es déjà installé·es dans plusieurs pays, on trouve les recherches de la sociologue Dana Moss. Elle a réalisé une étude qualitative auprès de 79 activistes ayant soutenu la révolution syrienne à travers les frontières (depuis les États-Unis et l'Angleterre). Elle s'est intéressée à « leurs expériences de mobilisation pour leur pays d'origine, leurs rencontres avec la répression de l'État avant et après l'émigration, leurs utilisations des TIC dans la mobilisation et leurs décisions de s'identifier publiquement aux révolutions (ou non) en ligne » (Moss, 2016 : 6). Partant des notions de « répression transnationale »[49] (2016) et d'« autoritarisme en réseau »[50] (Mackinnon, 2011), et à l'encontre des textes qui vantent les espaces numériques comme des oasis pour la mobilisation politique, elle montre que l'activisme en ligne peut comporter des risques considérables. En conséquence, « l'autoritarisme en réseau atténue les voix et les tactiques des membres de la diaspora pendant

[48] « Comme le souligne Michèle Leclerc Olive, les expériences des exilé.e.s aujourd'hui sont des expériences "limites", c'est-à-dire qu'elles ne sont pas radicalement "autres", mais paradoxales, proprement inouïes » (Da Lage, 2019 : 3).

[49] « Les efforts directs et indirects des régimes des pays d'origine […] consacrés à surveiller les communautés diasporiques, à menacer ou blesser des activistes, à empêcher leur retour et à punir leurs familles et leurs collègues resté-e-s au pays sous prétexte de déloyauté » (Moss 2016 : 4).

[50] L'adaptation des régimes autoritaires aux évolutions technologiques afin de maintenir la répression et le contrôle social (MacKinnon citée par Moss, 2016 : 3).

de périodes de conflits, précisément au moment où l'activisme à travers les TICs pourrait contribuer significativement aux mouvements sociaux du pays d'origine » (Moss, 2016 : 1).

J'aborderai finalement les écrits de Koen Leurs. Cet enseignant-chercheur néerlandais étudie depuis plus de 15 ans les articulations entre médias, TICs et différents types de migrations. Il est à l'origine (individuellement ou avec d'autres chercheurs, chercheuses)[51] de dizaines de publications sur le sujet, dont des enquêtes empiriques et des états de l'art critiques. Je me concentrerai ici sur un livre paru en 2023 intitulé « *Digital Migration Studies* », ainsi que trois articles. Ces papiers me semblent particulièrement utiles dans le cadre de cette recherche, car consacrés aux expériences des personnes qui ont obtenu le statut de réfugié·e. En effet, « l'obtention de l'asile et la période de réinstallation qui s'ensuit sont généralement perçues comme la fin de l'incertitude et de la marginalisation et le début d'une nouvelle vie […]. Cependant, l'acculturation, l'intégration et l'identification interculturelle constituent de sérieux défis, susceptibles d'engendrer un "stress post-migration" » (Groen *et al* cité·es par Udwan, Leurs et Alencar, 2020 : 1).

Dans une étude sur les usages des réseaux sociaux numériques par des jeunes réfugié·es installé·es aux Pays-Bas, et inspiré par des théories de la performance des droits humains (Slyomovics citée par Leurs, 2017 : 683), l'auteur « détaille les façons dont les pratiques numériques peuvent invoquer les idéaux des droits humains, notamment le droit à l'autodétermination, le droit à l'expression de soi, le droit à l'information, le droit à la vie de famille et le droit à l'identité culturelle » (Leurs, 2017 : 674). Afin de tempérer ce qui pourrait ressembler à une vision trop optimiste desdites pratiques, il reprend les avertissements de Judith Butler pour préciser que « La performativité numérique des droits de communication prend tout son sens lorsqu'elle est fondamentalement située dans des relations de pouvoir hiérarchiques et inter-sectionnelles de genre, de race, de nationalité, entre autres, et qu'elle est intrinsèquement liée aux conditions matérielles et à d'autres droits humains fondamentaux, notamment l'accès au logement, à la nourriture, au bien-être et à l'éducation » (683-684).

Koen Leurs s'est à nouveau intéressé aux usages des réseaux sociaux numériques des réfugié·es dans un texte écrit avec Ghadeer Udwan et Amanda Alencar (2020). Depuis une approche critique des injonctions à la résilience des exilé·es (injonctions opérées dans un contexte contemporain de coupures budgétaires pour les infrastructures d'accueil aux Pays-Bas), les

[51] Pour la liste des publications voir : (Leurs, 2025) http://www.koenleurs.net/p/publications.html

auteurs, autrices ont exploré les expériences quotidiennes de jeunes syrien·nes, dont les rôles différenciés[52] des RSNs dans la négociation de défis, d'obstacles et d'attentes (Udwan, Leurs, Alencar, 202 : 4). Les plateformes permettent la mise en place de tactiques dans trois domaines : le lien et le soutien social, la santé physique et mentale, la négociation des identités (Udwan, Leurs, Alencar, 2020 : 2).

Un troisième texte se focalise sur un aspect spécifique de la vie en migration : le maintien de liens affectifs à distance (2019). Prêtant attention aux *affordances* des dispositifs numériques utilisés, ainsi qu'aux réalités matérielles des réfugié·es et de leurs proches, Koen Leurs caractérise la connectivité transnationale de jeunes réfugié·es avec qui il a mené cette enquête comme étant paradoxale, car suscitant non seulement des émotions positives, mais également desémotions telles que la peur, la culpabilité ou la honte (641). Le fait que les enquêté·es restent connecté·es malgré ces sentiments (et malgré le temps, l'énergie et l'attention que cela requiert) amène l'auteur à proposer le concept de « *Digital care labour* » (travail numérique de *care*). Il y est défini comme « le travail émotionnel et numérique nécessaire au maintien de liens entre des personnes vivant à distance, dans des conditions matérielles radicalement différentes » (641)[53].

Plus récemment (2023), Koen Leurs a continué et déployé, sous forme de livre, les réflexions initiées avec Kevin Smets dans le recueil d'articles intitulé « F*orced Migration and Digital Connectivity in(to) Europe* » (Migration forcée et connectivité numérique en(vers) Europe) (2018). Tout comme Tristan Mattelart (2019), il atteste de l'augmentation des travaux scientifiques sur l'intersection des technologies et des migrations, comme réponse à l'importance accrue que celles-ci ont acquise dans les politiques, les pratiques et les discours lors de la dernière décennie (Leurs, 2023 : 1). L'auteur identifie ce foisonnement sous le nom de *Digital Migration Studies*, non afin de créer un nouveau champ de recherche qui profiterait de son actuelle popularité pour accaparer des ressources, mais pour marquer un point de rencontre et faciliter des dialogues inter et transdisciplinaires (2023 : 2). Organisé à partir de cinq entrées thématiques (infrastructures, connexions, représentations, affects et émotions, histoires), l'ouvrage vise « une compréhension plus complète et critique du rôle des technologies numériques dans les migrations, et vice versa » (2023 : 2).

[52] Selon les profils socio-culturels de chaque personne (Udwan, Leurs, Alencar, 2020 : 1).

[53] Dans le chapitre 8 je reviendrai sur cette notion pour apporter de précisions afin de la rendre heuristique dans le cadre de cette thèse.

Les recherches citées ci-dessus montrent des chemins qui esquivent les pièges identifiés par Tristan Mattelart. Elles s'intéressent non seulement aux objets, mais aussi aux corps, aux lieux et aux contextes pour relever les textures multiples des pratiques médiatiques et communicationnelles en migration forcée. Elles naviguent sur une ligne de crête qui ne nie pas les rapports de pouvoir, ni les « politiques d'inhospitalité » (Da Lage, 2022), mais qui, en même temps, témoigne des capacités d'agir des exilé·es. Elles répondent au plaidoyer de David Morley. Dans son livre *Home Territories* il dresse des critiques contre le médiacentrisme, l'eurocentrisme et le présentisme culturel. Il plaide pour revenir à une définition large des communications « afin d'y inclure (comme c'était historiquement le cas) les domaines de la mobilité matérielle, du transport et de la géographie » (2017 : 1). Plus encore, elles affrontent les dilemmes et prennent leurs responsabilités éthiques face à des sujets qui le réclament[54]. Nourrie, inspirée, je délimite, pour finir ce chapitre, les contours de mon approche.

2.3 Définir le périmètre de ma recherche

Commençons par dire un mot sur ma décision d'utiliser le vocable « pratique ». Le chapitre précédent a établi non seulement la définition de pratique sociale retenue pour les fins de cette recherche, mais aussi la place centrale qu'elle occupe dans ma façon de comprendre les migrations. Cela pourrait suffire à justifier le choix de ce même terme, au lieu de celui d'usage55, pour le domaine de la communication. Il s'agirait simplement d'un souci de cohérence lexicale. Je souhaite pourtant étoffer cette justification en reprenant l'argument de Houssein Charmarkeh. Dans sa thèse sur les pratiques médiatiques et les usages des médias sociaux des somalien·nes en France, il s'appuie sur les écrits de Josiane Jouët (1993) – ainsi que ceux de Philippe Breton et Serge Proulx (2002) – pour affirmer que la distinction entre pratique et usage est importante : l'usage dessinerait un cadre plus restreint, limité à l'utilisation des TICs, tandis que la pratique inclurait également les attitudes, représentations, discours, interactions liés aux usages, et leur imbrication dans de domaines d'activités plus larges. (Charmarkeh, 2013 : 115). Ce spectre plus large me semble adapté pour saisir l'épaisseur du sujet, de cette population contrainte et agissante, autant « ordinaire » (Asoy et Robins cité·es par Mattelart, Aoudia, Settoul, 2014. 471) que tout à fait particulière.

[54] Pour plus de détail sur les considérations éthiques, voir les chapitres 4 et 5.

[55] Pour des lectures critiques sur la sociologie des usages voir : JOUËT, Josiane, « Retour critique sur la sociologie des usages », *Réseaux*, Vol. 18, No. 100, p. 487-521 ;

Chapitre 3 : Des critiques de la photographie à l'étude des pratiques photographiques

Il y a quelques années, je marchais dans les couloirs du métro parisien quand un panneau publicitaire a capté mon attention. Le graphisme n'était pas spécialement réussi, le produit vendu pas particulièrement attirant (des repas précuits à réchauffer). Ce qui a arrêté mon chemin a été sa stratégie rhétorique. Le panneau montrait l'un de ces produits, couvert à moitié, par un emballage arborant la photo du plat. Au-delà du logo de la marque se trouvait un texte (assez imposant au regard de la taille de l'image) qui affirmait : « ENFIN UN PLAT CUISINÉ QUI RESSEMBLE À LA PHOTO ! »[56]. Autour de cette publicité qui signalait de façon claire les manipulations possibles de l'image photographique, d'autres affiches disposées dans la station les utilisaient avec confiance, sans remettre en cause la capacité de la photographie à représenter la « réalité ». Amusée par la situation, et pensant également que cette image pourrait me servir, dans mes recherches, dans des cours ou dans des séminaires, j'ai sorti de ma poche un *smartphone* pour prendre en photo ce panneau, afin de l'enregistrer, mais surtout de le garder en mémoire.

Cette anecdote cristallise différents enjeux qui seront traités dans les pages qui suivent. Tout d'abord, elle montre les tensions entre confiance et méfiance vis-à-vis du statut documentaire de l'image photographique, ainsi que la victoire (partielle et toujours contingente) de la foi dans la capacité de la photographie à retranscrire de façon réaliste et fidèle son objet. En effet, comme le soutiennent Philippe Dubois et Geneviève Van Cauwenberge, « quelque chose de singulier subsiste *malgré tout* dans l'image photographique, qui la différencie des autres modes de représentation : un sentiment de réalité incontournable dont on n'arrive pas à se défaire malgré la conscience de tous les codes qui y sont en jeu et qui ont procédé à son élaboration » (Dubois, Van Cauwenberge, 1990 : 20). Si cette citation provient d'un ouvrage publié en 1990 – avant l'expansion de la photographie numérique, du développement des réseaux sociaux numériques, des filtres d'*Instagram* ou de *Snapchat* – il me semble qu'elle est encore pertinente. Malgré la perception de la photographie numérique comme instable et labile, mon terrain montre que ce sentiment subsiste.

[56] Pour plus d'informations et pour voir une version de la publicité en question : Curious Lab, 2018.

La scène racontée illustre, en outre, la multiplicité des usages de la photographie : celle-ci peut aussi bien être utilisée dans le cadre de la rhétorique publicitaire, être employée comme la trace d'un moment, servir d'aide-mémoire ou devenir un futur instrument pédagogique. Finalement, l'action de me servir de l'appareil photographique du *smartphone* montre surtout les transformations amenées par la photographie numérique, ainsi que par la présence accrue de dispositifs permettant la prise, la retouche et la diffusion d'images. Si les différences entre la technique argentique et la numérique « ne sont plus de degré mais de nature » (Rouillé, 2008 : ¶ 2), et si certains usages ont évolué, ils portent cependant encore la trace « de significations et des valeurs qu'elles avaient avant que les produits chimiques ne soient remplacés par des algorithmes » (Summers, 2012 : 447).

Ce chapitre cherche à démontrer la pertinence de l'étude des pratiques photographiques en situation de migration forcée. Mon positionnement est à la fois pragmatique et critique. Cela veut dire que, suivant les travaux de Pierre Bourdieu, Georges Didi-Huberman, Deborah Poole, Gillian Rose, entre autres, je m'intéresse non seulement à ce qu'une image montre, mais, aussi et surtout, à ce qui est fait avec les images. De plus, je place l'accent sur la façon dont les pratiques photographiques s'insèrent dans la construction et le maintien des rapports sociaux, ainsi que dans les détournements et résistances auxdits rapports.

La relation compliquée de la photographie avec le pouvoir est intimement liée aux croyances en sa capacité à représenter fidèlement la « réalité ». Depuis une perspective foucaldienne articulant savoir et pouvoir, on peut comprendre en quoi le rôle de la photographie comme appareil de preuve est essentiel dans la partition du social. En tant que moyen de représentation qualifié d'universel, objectif et neutre, elle se transforme en un puissant outil de construction de vérités et de contrôle des corps, des ressources et des lieux. Il m'a donc semblé important de consacrer la première section à effectuer une lecture de l'historiographie de la photographie à partir de sa relation avec la question de la preuve, la notion d'évidence et le concept de « vérité ». Cela afin de mettre en lumière les liaisons dangereuses de la photographie avec différents types de dominations.

Une deuxième section soulignera l'importance de l'étude de la photographie malgré son usage dans des systèmes de partition sociale. Afin de prendre en compte ce lourd héritage, sans toutefois effacer les usages détournés ou résistants, je propose non pas de considérer « la »

photographie comme un bloc monolithique, mais de m'intéresser plutôt aux *pratiques photographiques* (Rose, 2010) telles qu'elles se déploient en contexte.

La troisième et dernière section revient à la question des migrations. Ayant démontré lors de des chapitres précédents que l'étude des pratiques médiatiques et communicationnelles peut être heuristique dans les recherches critiques sur les expériences quotidiennes des migrations, je soutiendrai que l'exploration des pratiques photographiques peut en constituer un point d'entrée privilégié. Étant des objets relativement économiques et facilement réalisables, et jouissant d'une confiance générale dans sa capacité documentaire, elles viennent s'intégrer dans la (re)invention du quotidien en exil.

3.1 Petite histoire (critique) de la photographie… en tant que document

Depuis la présentation du daguerréotype par François Arago à la Chambre des députés le 3 juillet 1839, puis à l'Académie des sciences pendant la séance du 19 août 1839, et tout au long de son histoire, la photographie est apparue comme le terrain de jeu de différentes tensions : entre confiance et méfiance quant à sa capacité à représenter le « réel » de manière authentique ; entre son statut comme document ou comme expression artistique (Gunthert et Poivert, 2007) ; entre des usages autoritaires et émancipateurs ; entre sacralisation du passé et partage du présent.

Occupons-nous des disputes autour de la photographie en tant que medium vu comme apte ou non à retranscrire de façon fiable les objets qu'il capte. Ces querelles, présentes depuis ses premières implantations dans les domaines scientifiques, judiciaires et politiques, se sont souvent soldées par un regain de confiance envers la photographie, renforçant la conviction que la photographie nous livre des informations certaines sur le monde. Elle a fréquemment profité d'une certaine crédibilité en étant chargée d'un « poids du réel tout à fait singulier » (Dubois et Van Cauwenberge, 1990 : 19).

Suivant les orientations de Philippe Dubois et Geneviève van Cauwenberge dans un chapitre intitulé « De la verisimilitude à l'index. Petite rétrospective historique sur la question du réalisme en photographie », je réaliserai une lecture analytique de « différentes positions tenues au cours de l'histoire par les critiques et théoriciens [théoriciennes] de la photographie quant [au] principe de réalité propre au rapport de l'image […] et à son référent » (Dubois et Van Cauwenberge, 1990 : 19-20). Il ne s'agit pas ici d'une démarche historiographique : je souhaite

plutôt mettre en dialogue, depuis un point de vue critique, des exemples clés présentés par Dubois et Van Cauwenberge avec les apports d'autres auteurs et autrices qui ont également exploré les liens entre photo et vérité. Le parcours présenté dans ledit chapitre est organisé en trois temps : 1) « la photographie comme miroir du réel » ; 2) « la photographie comme transformation du réel » ; et 3) « la photographie comme trace du réel » (Dubois et Van Cauwenberge, 1990 : 17-53). À cela il est pertinent d'ajouter les réflexions postérieures de Dubois sur les conséquences de l'avènement et de la prévalence actuelle des images numériques : sur le passage de l'image trace à une « image-fiction », qui ne montre pas nécessairement le « ça-a-été », mais plutôt le « ceci-est-ici » : des images montrant « un monde ''plausible'', qui a sa logique, sa cohérence, ses règles » (Dubois, 2016 : 22). L'organisation de la réflexion ne doit pas ici être prise comme une progression avec des coupures nettes (Dubois et Van Cauwenberge sont d'ailleurs attentives à inclure régulièrement des contre-exemples). Elle permet avant tout de dégager des tendances théoriques fortes, ainsi que leur influence sur les discours portés sur la photographie hors du champ scientifique.

3.1.1 La photographie comme mimèsis du réel

Avec la naissance des daguerréotypes, des calotypes et d'autres formes photographiques initiales, est aussi née – à partir de 1839 – la désignation de la photographie comme mimèsis. Cela a constitué le « discours premier (et primaire) sur la photographie » (Dubois et Van Cauwenberge, 1990 : 21). Pendant tout le reste du XIXème siècle, hommes politiques, poètes, artistes, écrivain·es, publicitaires se sont précipité·es pour découvrir, comprendre, promouvoir, critiquer ou vendre cette nouvelle invention et, ce faisant, ils et elles ont produit pléthore de textes sur la photographie. Elle a été tour à tour dépeinte comme un « moyen de reproduction si exact et si prompt » par l'homme politique François Arago (1839 : 26) ; comme un « miroir doté de mémoire » par le médecin et poète Oliver Wendell Holmes (cité par Fontcuberta, 1997 : 37) ; ou même encore comme une technique où « les objets se dessinent eux-mêmes sans intervention humaine par le photographe et inventeur Albert Brisbee (cité par Fontcuberta, 1997 : 26-27). La photographie a été accompagnée d'un métalangage abondant, puissant – bien que souvent contradictoire[57] – basé sur sa description « comme *une imitation on ne peut plus parfaite de la réalité* » (Dubois et Van Cauwenberge, 1990 : 21).

[57] L'implantation sociale de la photographie a en effet également fait face à des critiques. L'une de plus célèbres provient sûrement du poète Charles Baudelaire. Notons par exemple le texte *Le public moderne et la photographie* (1999 [1859]). Ses condamnations ne remettaient pourtant pas en cause la capacité mimétique du médium photographique.

De tels discours se tissent tout au long du XIXème siècle, dans un contexte socio-historique spécifique : celui du renforcement des empires coloniaux anglais et français, de la croissante industrialisation de ces pays et de la montée du positivisme comme paradigme scientifique. Ils arrivent également quelques décennies après ce que Jonathan Crary définit comme une transformation transcendantale de la figure de l'observateur[58]. Si pendant les XVIIème et XVIIIème siècles les modèles de vision occultaient le sujet observateur, le début du XIXème siècle constitue l'observateur comme centre des connaissances scientifiques et philosophiques (Crary, 1990 : 9-14). Les conceptions de la photographie construites à cette époque sont donc empreintes d'une épistémologie qui « combine la foi dans l'universalité des sciences naturelles et la croyance dans la transparence de la représentation » (Sekula, 2013 : 193). On retrouve aussi dans cette épistémologie positiviste l'importance de la vision comme mode de rationalisation de différents domaines de l'activité humaine (Crary, 1990 : 16). Dans le sillage de Crary, l'anthropologue Christopher Pinney affirme que le rôle joué par la photographie en Europe et en Amérique du Nord a été rendu possible par « un contexte socio-culturel déterminé de façon cruciale par ce que Heidegger (1977) appelle le "monde comme image" contrôlé par des sujets humains. Cette histoire culturelle spécifique a donc produit un monde cartésien postmédiéval qui se présentait comme transformable par l'action humaine, disponible pour un regard détaché et susceptible de régulation mathématique » (Pinney, 2003 : 12).

Dès lors que les images photographiques sont perçues comme des productions « automatisées », réalisées au travers d'une technique considérée comme « neutre », elles apparaissent donc comme des *documents* (Lugon, 2011) dignes de confiance et qui donneraient même à voir bien plus que l'œil « ne saurait percevoir » (Didi-Huberman : 36). La photographie constituerait en outre un langage autonome et global, « un solvant universel miraculeux des barrières linguistiques entre les peuples » (Sekula, 2013 : 207). Nous trouvons un exemple de cette conviction de l'universalité de la photographie dans l'œuvre de Paul Otlet, juriste et bibliographe – connu notamment pour la co-création de la classification décimale universelle qui a permis la standardisation des références et la communication entre bibliothèques. Dans un ouvrage publié en 1934, il envisageait la création de la *documentologie*, science des documents (Mattelart, s.d. : ¶ 5). Cette science instaurerait une équivalence de traitement entre la photographie et l'écrit. Grâce à ses qualités supposées de réalisme, d'objectivité et d'universalité, le médium photographique était considéré par Otlet, dans sa conception de la

[58] On peut penser que la figure de l'observatrice se construit très différemment en raison de l'asymétrie de genre.

documentologie comme instrument de savoir et de pédagogie, comme un support jouissant « d'une parfaite égalité statutaire avec le livre » (Lugon, 2007 : 364).

Une si grande confiance dans la photographie – comme copie fiable des objets et comme langage autonome et universel –, bien qu'exprimée en 1934, contraste fortement avec l'appréhension dominante au XXème siècle, puisqu'« on pourrait dire […] que le XXe siècle […] insiste davantage sur l'idée de la transformation du réel par la photo » (Dubois et Van Cauwenberge, 1990 : 31). Cela ne devrait cependant pas étonner car « le discours de la mimèsis […], s'il caractérise massivement les esthétiques du XIXème siècle, ne s'arrête pas pour autant brusquement en 1901 » (Dubois et Van Cauwenberge, 1990 : 28) : il persiste même avec force dans la presse, la publicité et d'autres champs. Il réapparaît encore dans certains usages sociaux identifiés dans mon terrain : la famille de certain·es enquêté·es, par exemple, demande des photos pour attester que leur être cher va bien.

Inversement, on trouve depuis le XIXème siècle des traces (sur un mode mineur, voire minoré) de positions théoriques qui insistent sur les changements qu'opère le medium photographique sur la réalité représentée (Dubois et Van Cauwenberge, 1990 : 32). Déjà en 1857, l'historienne de l'art Lady Elizabeth Eastlake insistait sur « l'inaptitude de la photographie à rendre compte de toute la subtilité des nuances lumineuses » (Dubois et Van Cauwenberge, 1990 : 33). Ce type de critique, innovante, voire impensable à l'époque de sa publication, va devenir plus commune durant les décennies suivantes.

3.1.2 La photographie comme transformation du réel

La majorité du XXème siècle, au moins jusqu'aux années 1980, est dominée par des textes s'élevant donc contre les discours de la mimèsis et de la transparence photographiques. Ils insistent sur le fait que les codes photographiques, qu'ils soient techniques, culturels ou sociologiques, construisent plutôt que reflètent les objets représentés (Dubois et Van Cauwenberge, 1990 : 31). Philippe Dubois et Geneviève Van Cauwenberge identifient trois groupes d'écrits : ceux qui s'inspirent de théories de la perception, ceux qui contestent la neutralité et le réalisme de la technique photographique et ceux qui explorent la détermination sociale des usages photographiques. Bien qu'utile, cette classification manque de perspective critique. Je remédierai à cela, notamment par l'articulation avec d'autres références plus explicitement consacrées aux relations entre photographie et pouvoir, et par l'addition d'une

partie consacrée aux liaisons dangereuses de la photographie ; c'est-à-dire, son instrumentalisation dans les pratiques de hiérarchisation sociale.

Un premier groupe d'écrits insiste sur les différences entre la technique photographique et le fonctionnement de l'appareil perceptif humain. Ils viennent mettre en mots ce qui était déjà une suspicion pendant les premières décennies de lune de miel avec la photographie. « Alors même [que pendant l'époque dorée de la photographie comme *miroir doté de mémoire*] on se fait fort de produire par l'enregistrement de la vérité nue, des faits ''qui parlent d'eux-mêmes'', jamais en réalité on ne laisse ce document [photographique] ''parler'' seul, prenant soin de toujours l'insérer dans un discours qui lui confère sa force de persuasion et le transforme en pièce à conviction » (Lugon, 2007 : 380).

Un autre signe avant-coureur de la crise du discours de la mimèsis se trouve dans un manuel de photographie naturaliste rédigé en 1889 par Henry Peter Emerson, où il « recommandait aux photographes de régler l'objectif de l'appareil de sorte qu'il soit légèrement flou » (Fontcuberta, 1997 : 107). Comme l'écrit Joan Fontcuberta, « selon Emerson les photographies obtenues seraient ainsi plus proches de notre vision, dans laquelle la zone centrale est clairement définie mais les marges apparaissent plus ou moins diffuses » (*ibid*.). Si Emerson voulait *corriger* l'excès de netteté de l'appareil pour l'adapter à notre perception, en 1932 le théoricien Rudolf Arnheim, quant à lui, a énuméré les réductions de la photographie par rapport au réel :

> D'abord la photographie offre au monde une image déterminée à la fois par l'angle de vue choisi, par sa distance à l'objet et par le cadrage ; ensuite, elle réduit d'une part la tridimensionnalité de l'objet à une image bidimensionnelle et d'autre part tout le champ des variations chromatiques à un contraste noir et blanc ; enfin, elle isole un point précis de l'espace-temps et elle est purement visuelle […] à l'exclusion de toute autre sensation, olfactive ou tactile (Dubois, Van Cauwenberge, 1990 : 33).

Situant la vision produite par l'appareil, soit au-delà, soit en deçà du système perceptif humain, ces propositions commencent progressivement à remettre en question la photographie en tant que copie du monde extérieur.

Nous trouvons ensuite des textes qui ne se contentent plus de pointer les différences entre appareil photographique et mécanisme de perception humaine. D'une visée plus engagée, ils contestent la neutralité et l'objectivité de la photographie, et qualifient les positions qui les

défendent d'idéologiques (Dubois et Van Cauwenberge, 1990 : 34). Il y a tout d'abord des critiques portant sur le dispositif en soi. Elles vont à contre-courant de la « garantie d'objectivité » qui jusqu'ici lui semblait fournie par son origine technologique (Fontcuberta, 1997 : 120-121. Hubert Damisch et Pierre Bourdieu prennent comme exemple la chambre noire, prétendument neutre et innocente (Dubois et Van Cauwenberge, 1990 : 34), quand en réalité elle est basée sur un « système conventionnel qui exprime l'espace selon les lois de la perspective [linéaire, imposée comme mode hégémonique de représentation du monde en Europe depuis le *Quatroccento*] » (Bourdieu, 1965 : 108). Bourdieu dénonce une logique viciée dans l'élévation de la photographie comme technique réaliste. Avec un tel geste, la société se confirme elle-même « dans la certitude tautologique qu'une image du réel conforme à sa représentation de l'objectivité est vraiment objective » (Bourdieu, 1965 : 113). La photographie conforterait donc les visions dominantes du monde et évincerait la possibilité d'autres configurations sociales.

Cette voie se verra plus tard prolongée dans des travaux comme ceux de Richard Dyer (1997) ou Lorna Roth (2009). Dans son ouvrage *White*[59], Dyer étudie les processus de racialisation depuis un point de vue novateur : il réalise une analyse critique des dispositifs photo-cinématographiques et il y trouve une *blanchité*[60] matérialisée. Son point de départ est que « toute technologie est à la fois technique au sens le plus restreint (celui de ses propriétés matérielles et de son fonctionnement) et sociales (elle renvoie à l'économique, au culturel, à l'idéologique) » (Dyer, 2015 : 18). L'auteur focalise son attention sur la dimension raciale desdites technologies, complétant ainsi des recherches antérieures ayant porté sur le rôle de l'adoption de la perspective linéaire dans la construction d'une norme de vision individualiste privilégiant les hommes et la bourgeoisie (Dyer, 2015 : 18). Un de ses arguments principaux est que « la photographie et le cinéma, en tant que médias de lumière, se prêtent à privilégier les personnes blanches » (Dyer, 2007 : 83). À partir du constat que différentes couleurs de peau reflètent la lumière à différents degrés, il soutient :

> Que l'on considère le développement des pellicules, des caméras ou encore de l'éclairage, le visage blanc a en effet toujours servi d'étalon. Le protocole technique qui en découle a fini par être perçu comme fixe et incontournable, comme s'il existait indépendamment de toute construction et intervention humaine. Or s'il est vrai – et s'il a sans doute été vrai – que les

[59] Une traduction française du chapitre « La lumière du monde » a été rendue disponible par la revue *POLI - , Politique de l'image*, voir Dyer, 2015. Pour une lecture analytique (en anglais) de l'ouvrage phare de Dyer, se référer au texte « Looking into the light : Whiteness, racism and regimes of representation » (Cervulle, 2017) qui préface l'édition anniversaire de l'ouvrage.

[60] Pour des réflexions sur le concept de blanchité depuis un contexte français, voir Cervulle, 2021.

> dispositifs photographiques et filmiques semblent mieux fonctionner pour les personnes aux peaux claires, c'est principalement parce qu'ils ont été fabriqués comme cela et non parce qu'il n'y avait pas d'autres moyens (Dyer, 2015 : 25-26).

L'imposition d'un tel dispositif implique que, pendant des années, la représentation des peaux non blanches a été considérée un « problème », ou au moins un défi technique. Les inadéquations des pellicules sont compensées par des astuces d'éclairage, de maquillage et de développement en laboratoire.

Lorna Roth va dans le sens des écrits de Dyer. Elle identifie également des biais racistes intégrés dans les technologies photographiques et télévisuelles. Son article de 2009 *Looking at Shirley, the Ultimate Norm: Colour Balance, Image Technologies, and Cognitive Equity*, illustre de façon claire et précise ces biais à partir de l'exemple central de la *Carte Shirley*[61]. Fabriquée pour l'ajustement professionnel de couleur en photographie, elle a connu différentes versions depuis son introduction au début du XXème siècle. L'autrice passe en revue certaines de ces transformations « pour refléter l'évolution des rapports entre race et pratiques esthétiques » (Roth, 2009 : 111). Ce faisant, elle dessine un panorama complexe de changements (Roth, 2009 : 116). Elle montre donc que les technologies ne sont pas neutres, et, plus important encore, que l'on peut faire autrement. Avec l'introduction du concept d'*équité cognitive*[62] elle reprend les appels déjà faits par des auteurs comme Stuart Hall – qui considérait la culture visuelle comme un terrain de bataille idéologique pour l'antiracisme (Hall, 2014). Roth demande que les efforts antiracistes ne soient pas limités à de simples enjeux législatifs ou d'accès aux institutions, mais qu'ils s'étendent au développement d'une conception multiculturelle des technologies, des objets et de leurs usages (Roth, 2009 : 127).

Si un premier groupe de textes remet en question les caractéristiques techniques du dispositif photographique en soi, un deuxième ensemble d'écrits critiquent le dispositif en action ; autrement dit ils interrogent les normes esthétiques de réalisme, d'exactitude et d'objectivité imposées dans les représentations photographiques. Ce faisant, ils dévoilent des inconsistances. Ce qui est considéré comme esthétiquement réaliste et objectif change avec le temps. Qui plus

[61] Le nom « Shirley » provient du modèle qui apparaissait dans la première version de la carte et demeure encore (Roth, 2009 : 112).

[62] Elle est définie comme « une stratégie […] pour créer et promouvoir l'équité. Il s'agirait d'inclure une gamme plus large de tons de peau dans les technologies de l'image, ainsi que dans les produits et dans les pratiques des industries visuelles » (Roth, 2009 : 111).

est lesdits critères de réalisme ou d'objectivité non seulement se succèdent, mais s'affrontent au fil des années. Attardons-nous sur trois exemples. Le premier exemple concerne le journal *L'illustration* qui, « à partir de 1904, […] franchit le pas et adopte parmi ses critères de sélection une esthétique de la vérité véhiculée par les formes de la photographie. Des images instantanées arrêtant le mouvement ou des flous engendrés par l'éloignement ou la précipitation sont désormais autant de garanties pour le journal de l'authenticité de l'image publiée » (Gervais et Morel, 2007 : 318).

Quelques décennies après seulement, et tandis que Robert Capa marquait le canon du réalisme avec ses reportages en noir et blanc sur la Guerre civile en Espagne, Albert Kahn démarre dans les années 1930 la coordination du vaste projet *Les archives de la planète*. Son objectif, résolument documentaire, était de constituer une sorte de catalogue de l'état du monde au début de XXème siècle (Musée Albert Kahn, s.d. : ¶ 2). Si la finalité était de capter le monde de la façon la plus fidèle possible, il est étonnant que le format de prise de vue choisi ait été l'*autochrome*[63], permettant de réaliser des images en couleur mais de faible définition. Un tel contraste « montre bien l'extrême diversité et instabilité des critères documentaires à travers le siècle » (Lugon, 2007 : 365).

Je termine cette série d'exemples avec la série *Hommes du XXème siècle* du photographe allemand August Sander : conçu à l'orée des années 1920, « il avait pour objectif de réaliser par les moyens de la photographie le portrait systématique de l'Allemagne de la république de Weimar sur le mode d'une sorte d'inventaire sociologique de tous les types humains correspondant aux divers métiers et classes sociales du pays et de l'époque » (Dubois, s.d. : ¶ 1). Au-delà des photographies, « c'est surtout son principe de neutralité qui prend valeur d'exemple à la fin de la décennie 1920. Cet effet d'impersonnalité, Sander le construit par une série de partis pris formels [hérités des conventions du portrait d'atelier] : netteté, frontalité, cadrage simplifié, pose assumée et statisme presque rigide des modèles » (Lugon, 2007 : 379).

Si on se fie aux différentes prescriptions déjà évoquées on voit donc que, pour être considérées comme objectives et réalistes, les photos doivent être éloignées et floues, ou proches de l'action

[63] L'autochrome est « une plaque photographique en verre, en noir et blanc, que l'on enduit d'une mosaïque de particules microscopiques de fécule de pomme de terre, teintes en bleu, vert et rouge, jouant le rôle de filtres. Développée en diapositive, la plaque conserve cette trame de microfiltres et restitue par transparence les couleurs originales. Commercialisée en 1907, l'autochrome est resté jusqu'en 1935 le principal support de la photographie en couleurs » (Le Goff, s.d. : ¶ 1).

et floues. Elles doivent tantôt montrer les couleurs au détriment de la netteté, tantôt privilégier la mise au point et le cadrage frontal et austère. Elles doivent saisir le mouvement, ou plutôt chercher le statisme. Les exemples traversés témoignent du fait que la qualification de réalisme et d'objectivité est plus liée à son champ social de référence qu'à une parfaite représentation de la « réalité ».

Dans les critiques idéologiques de la photographie il existe finalement des analyses explorant ce qui est peu montré ou même effacé du champ des représentations photographiques. Dans son travail sur l'iconographie photographique de la Salpêtrière, plus spécifiquement sur les représentations des « hystériques » à la fin du XIXème siècle, Georges Didi-Huberman met la lumière sur certaines de ces absences. Tout en se targuant d'être la preuve ultime de l'existence du mal « inventé » et systématisé par Charcot, les photographies ne montraient rien des négociations, des chantages au cœur de leur production : « ou bien tu me séduis (te démontrant, par là-même, hystérique), ou bien je te considère, moi, comme une Incurable, et alors tu seras à jamais, non plus exhibée, mais cachée, au noir » (Didi-Huberman, 1982 : 169). Elles ne montraient non plus « rien de la manière dont on touchait les hystériques. Elle[s] montr[aient] seulement, c'est-à-dire, tent[aient] de prouver qu'on n'y touchait pas à ce prodigieux corps de l'hystérique et que "ça" se faisait tout seul » (Didi-Huberman, 1982 : 173).

D'autres auteurs et autrices contemporaines ont revisité les séries photographiques commandées aux États-Unis par la Farm Security Administration (FSA), « l'incarnation la plus célèbre d'un mouvement plus général de cristallisation du discours documentaire au cours des années 1930 » (Lugon, 2007 : 386). Dans un texte intitulé *Puncture Wounds*[64], William E. Jones avance l'hypothèse que les négatifs des photos qui montraient clairement des personnes *queer*, étaient écartés des publications officielles (PPP Editions, s.d. : ¶ 2). Cela dit, « dans quelques [séries photographiques], les conditions matérielles engendrées par certaines vocations – les travaux saisonniers comme l'exploitation forestière, par exemple, ou des métiers genrés tels que le travail du sexe ou le divertissement public – révèlent par inadvertance des circonstances *queer* : des structures familiales non normatives et des corps irréguliers qui résistent à la normalisation visuelle » (Cartwright, 2021 : 51).

[64] Le titre, qui peut être traduit comme « des plaies par perforation », fait référence aux trous percés dans les images que l'administration ne jugeait pas aptes à la publication.

Que ce soit en interrogeant les caractéristiques techniques, les codes esthétiques du réalisme, ou les normes qui distribuent les présences et les absences dans les images photographiques atteignant la sphère publique, les écrits évoqués démontent le discours mimétique de la photographie, révélant ainsi son aspect idéologique. Certains de ces textes vont plus loin : ils expliquent les choix opérés (techniques, esthétiques, représentationnels) en établissant des liens entre la photographie et ses ancrages sociaux. Les paragraphes qui suivent traitent précisément de cette question.

Un premier volet de critiques insiste sur la détermination culturelle de l'interprétation des messages photographiques. Le postulat principal est que leurs significations ne vont pas *de soi.* La réception de photographies « nécessite un apprentissage des codes de lecture » (Dubois et Van Cauwenberge, 1990 : 37). L'essai *Sur l'invention du sens dans la photographie* d'Allan Sekula en est un exemple phare. Contre l'idée de la photographie comme langage universel et autonome, il déclare : « si nous acceptons le postulat fondamental selon lequel l'information est l'aboutissement d'une relation culturellement déterminée, nous ne pouvons plus attribuer une signification intrinsèque, ou universelle, à l'image photographique » (Sekula, 2013 : 69).

Également frappant est l'argument construit (sans mots) par *Evidence*, publié par Mike Mandel et Larry Sultan en 1977. Il s'agit d'un livre sans texte où des images photographiques sont censées *parler d'elles-mêmes.* Mandel et Sultan sont allés fouiller dans des archives de « laboratoires de recherche, de départements de vétérinaire et de criminologie, d'archives de sapeurs-pompiers, d'instituts aéronautiques et d'études agricoles » (Fontcuberta, 1997 : 64). Si dans leurs contextes les images étaient parfaitement intelligibles – voire banales – dans l'ouvrage elles deviennent cryptiques et inquiétantes. En sortant ces clichés de leur contexte, Mandel et Sultan modifient non seulement leur valeur d'usage, mais pulvérisent aussi l'idée de la photographie comme preuve (Fontcuberta, 1997 : 65) et, qui plus est, sa prétention à être un langage autonome et universellement compréhensible.

Le deuxième volet de critiques concerne ce qu'on pourrait appeler les liaisons dangereuses de la photographie. « Si [elle] est considérée comme un enregistrement parfaitement réaliste et objectif du monde visible, c'est qu'on lui a assigné (dès l'origine) des usages sociaux tenus pour ‘‘réalistes’’ et ‘‘objectifs’’ » (Bourdieu, 1965 : 108-109). De plus la photographie a très souvent été mise au service de la partition du social. En effet « durant la seconde moitié du XIXème siècle, une tension fondamentale s'est développée entre les usages de la photographie

qui comblaient une conception bourgeoise du soi et ceux qui cherchaient à établir et à délimiter le territoire de l'*autre* » (Sekula, 2013 : 185). Elle s'est donc érigée en bâtisseuse de divisions.

La photographie a effectivement été l'un des instruments centraux dans la construction des différences, notamment dans la production des distinctions de classe, de la « différence des sexes » ou encore de l'altérité raciale. Dès le XIXème siècle, en même temps que se propageaient des portraits de notables et des vues de paysages,

> [Des] institutions variées – la police, les prisons, les orphelinats, le gouvernement local, les médias de masse émergents – ont déclaré pouvoir détecter, punir ou guérir le criminel, le malade, l'orphelin, le fou, le dégénéré (en s'appuyant, notamment sur le statut scientifique des discours de la physionomie et de la phrénologie […]). À travers la production d'un certain régime de vérité, ces institutions ont utilisé la photographie comme une technologie cruciale à travers laquelle ces distinctions étaient rendues visibles (Rose, 2016 : 224).

Une telle appropriation socio-scientifique de la photographie aboutit à ce qu'Allan Sekula nomme « le *réalisme instrumental* : des projets voués à de nouvelles techniques d'évaluation et de contrôle sociaux, et à la nomination, la catégorisation et l'isolation systématiques d'une altérité supposée déterminée par la biologie et que le ‘‘langage’’ du corps manifesterait » (Sekula, 2013 : 186). La photographie a donc été mise au service de la domination et de la discrimination ou, à l'inverse, de l'autre face de la même pièce : « la détection, la célébration et la mise à l'honneur du moral, du familial et du bienséant dans les portraits photographiques bourgeois » (Rose, 2016 : 224).

Je me limiterai ici à quelques exemples de la « fonction répressive » de la photographie (Sekula, 2013 : 235). Le premier renvoie à l'implantation rapide (guidée par les pseudosciences de la physiognomonie et de la phrénologie) du medium photographique dans le champ pénal-policier[65]. Dès 1846, la réformatrice pénale Eliza Farnham commande des séries de portraits de détenu·es dans deux prisons de New York. Ils seront plus tard publiés dans une nouvelle édition du livre *Rationale of Crime* (Sekula, 2013 : 238-239). Un sommet de ladite imbrication est atteint avec la création du premier service photographique policier, installé à la Préfecture de Paris dès 1872 ainsi qu'avec la mise au point (entre 1881 et 1888) du système de l'anthropométrie judiciaire par Alphonse Bertillon. La méthode incluait des mesures et des

[65] Allan Sekula en fait une analyse très stimulante dans l'essai « Le corps et l'archive » (Sekula, 2013).

codifications corporelles ainsi que des images prises selon un protocole spécifique (Dufrennoy, 2016 : 2). De façon presque simultanée est inauguré à l'hôpital de la Salpêtrière un service photographique auquel on a donné des moyens considérables : il comptait des ateliers, des laboratoires, des dispositifs protocolaires de prise de vue et des procédures d'archivage (Didi-Huberman, 1982 : 47-50).

Au-delà de la contemporanéité, « la connivence fut exquise, tacite et impeccable, entre Salpêtrière et Préfecture de police : les techniques photographiques y furent les mêmes, et elles portaient mêmes espoirs » (Didi-Huberman, 1982 : 59). Ce qui se tisse entre ces deux services est une conception spécifique de l'identité (renvoyant dans ces cas précis à une altérité problématique). Regarder un cliché photographique va devenir un jeu d'identification. « Plus même : la photographie fut la machinerie nouvelle d'une légende : *le devoir-lire d'identité dans l'image* » (Didi-Huberman, 1982 : 59)

Cette légende ne dépolit pas. « Traversant les époques, la photographie n'a cessé depuis son invention de se plier aux besoins de l'identification et du fichage » (Dufrennoy, 2016 : 1). Y sont soumis les criminel·les, les migrant·es, les opposant·es politiques… autrement dit toute personne que les systèmes de partition social ont besoin d'identifier, de surveiller, parfois de punir et, souvent, de stigmatiser.

La force historique de ces usages ne veut pas pour autant dire que la photographie serait fatalement destinée à être un instrument des pouvoirs en place. Examinons donc des arguments qui nuancent l'idée selon laquelle les images photographiques seraient vouées à être des outils autoritaires omnipotents. Dans le domaine de l'anthropologie, d'abord, les travaux de Deborah Poole permettent d'identifier deux spécificités du medium photographique qui déjouent l'idée d'une complicité de principe avec logiques de domination. Elle évoque en premier lieu le fait que malgré les intentions totalisantes de certaines des disciplines qui y ont eu recours, la photographie ne peut que montrer des moments singuliers, des individus, des corps particuliers (à ce propos, voir aussi Pinney, 2003 : 6). Poole mentionne ensuite l'intimité propre aux clichés photographiques : ces derniers ne constituent pas uniquement un enregistrement, mais aussi la trace d'une rencontre, d'un échange, d'une interaction (Poole, 2005 : 166). Ariella Azoulay suit le même fil argumentatif en déclarant que « toute photographie d'autrui porte les traces de la rencontre entre les personnes photographiées et les photographes, dont aucune ne peut, à elle seule, déterminer comment cette image va s'inscrire dans la photo résultante » (Azoulay, 2008 :

11). De tels arguments sont partiellement contredits par le développement de toute une panoplie de dispositifs – tels que les *drones* et les caméras de sécurité, entre autres – destinés à capter des images de façon automatique et souvent à longue distance. Son existence met à mal la notion de rencontre nécessaire. Quoi qu'il en soit, dans bien de cas, une photographie équivaut à un contact entre personnes.

Au-delà des failles dans les ambitions tyranniques des usages administratifs et politiques de la photographie, parlons maintenant des résistances à la photographie et des usages résistants. Commençons avec l'exemple de Tasunke Witco, membre des Oglala Lakota (situés actuellement aux États-Unis) et né en 1840, à une époque d'affrontements « où la terre devenait un sujet de discorde mortelle et où les coutumes autochtones traditionnelles étaient menacées et opprimées » (Crazy Horse Memorial, s.d. : ¶ 1). Dans ce contexte, il n'a jamais consenti à être pris en photo, et cela même après avoir été emprisonné. Son refus de la photographie pourrait être lu comme un rejet d'une modernité violente et prédatrice, ou encore comme « le refus de s'inscrire dans une mémoire qu'il ne reconnaissait pas comme sienne ; le refus de s'inscrire dans une mémoire belligérante » (Fontcuberta, 1997 : 31).

Si le rejet de la photographie est une rébellion en soi, il existe des usages détournés, révoltés de la photo : elle sert non seulement à stigmatiser, mais aussi à documenter des abus du pouvoir, à galvaniser des mouvements sociaux, entre autres. Allissa V. Richardson (2022) écrit par exemple sur les images produites par des témoins (très souvent des personnes noires) de violences policières racistes aux États-Unis. Ces images, diffusées sur différents canaux et médias (principalement les réseaux sociaux numériques), deviennent la matière première d'une iconographie révoltée qui prend forme dans le montage et la juxtaposition d'images de violences avec d'autres images du mouvement de droits civiques du XXème siècle (Richardson, 2022 : 604-606) ; dans la répétition lors de manifestations de poses, de gestes et de mots des victimes (Cervulle, 2017 : 10 ; Richardson, 2022 : 606) ; ou dans la création de répertoires d'actions collectives pensées non seulement pour occuper la rue, mais aussi le champ visuel d'Internet (Miranda cité par Richardson, 2022 : 607).

Ces témoignages visuels engagés, catalyseurs d'iconographies résistantes, peuvent aussi être lus au prisme de travaux conduits par Ariella Azoulay. Partant de la conception de révolution « non comme un événement historique mais comme un langage enrichi de dialectes locaux et composé d'énoncés, de pratiques, de gestes, de règles et d'une grammaire civile s'opposant à

l'exclusion » (2013), Azoulay considère que les photographies y ont un rôle à jouer qui dépasse la simple représentation : elles font partie du langage révolutionnaire. « Disséminées avec d'autres éléments, verbaux ou spatiaux, les photographies deviennent facilement reconnaissables pour ceux et celles qui connaissaient cette langue [contestataire] » (Azoulay, 2013).

3.1.3 La photographie comme indice du réel

Dans les années 1980 plusieurs textes théoriques prendront une direction divergente à celles qui ont été exposées dans la section précédente. Sans nier les transformations, voire les manipulations du médium photographique par rapport au réel, ils vont se concentrer sur un élément ponctuel de son fonctionnement : la trace lumineuse. À partir de la connaissance du processus technique de la photographie argentique (l'enregistrement sur une surface sensible des rayons de lumière reflétés par les objets photographiés), ces théories placeront la photographie dans l'ordre de ce que Charles S. Peirce nomme l'*index*[66]. (Dubois et Van Cauwenberge, 1990 : 40-41). Si l'index ou indice « est un signe qui renvoie à l'objet qu'il dénote parce qu'il est réellement affecté par cet objet » (Peirce cité par Schaeffer, 1987 : 55-56), la photographie renvoie à ces objets de représentation car la lumière reflétée par eux impressionne la pellicule et permet l'existence de l'image. Depuis cette perspective, il y aurait un lien – direct, bien que limité – entre la photographie et le réel.

Une référence incontournable de ce type de pensée est l'ouvrage *La chambre claire. Note sur la photographie* écrit par Roland Barthes et publiée en 1980. Ce livre, construit sous le signe du deuil (la mère de Barthes était décédée peu de temps auparavant) propose entre autres une définition ontologique de la photographie qui expliquerait sa puissance émotive, son pouvoir blessant (le *punctum*). À partir d'une réflexion sur un portrait de sa mère enfant (une image dont il parlera tout au long de l'ouvrage sans jamais la montrer) il affirme :

> Dans la Photographie, je ne puis jamais nier que la chose a été là. Il y a double position conjointe : de réalité et de passé. Et puisque cette contrainte n'existe que pour elle, on doit la tenir, par réduction, pour l'essence même, le noème de la Photographie. Ce que j'intentionnalise dans une photo (ne parlons pas encore du cinéma), ce n'est ni l'Art, ni la Communication, c'est la Référence, qui est l'ordre fondateur de la Photographie. (Barthes, 1980 : 120).

[66] Si on poursuit la mise en relation entre les théories sur la photographie et la classification tripartite du signe proposée par Peirce, on dira que les modèles insistant sur la mimèsis placent la photographie en tant qu'*icône* et ceux qui signalent les manipulations de la photographie par rapport à son objet la placent plutôt dans la catégorie de *symbole* (Dubois et Van Cauwenberge, 1990 : 40-41).

La chambre claire inaugurait une décennie de foisonnement théorique autour de l'idée du signe photographique indiciel[67]. Ces travaux, en un mouvement de synthèse, semblaient avoir résolu les questions posées par les autres deux moments théoriques. Ils affirmaient que la ressemblance entre la photographie et l'objet était possible, mais non inévitable, puisque la trace photographique pouvait ne pas dessiner clairement son objet originaire. Ils abritaient la possibilité de critiques sur les transformations et les manipulations photographiques, puisque « le principe de la trace, tout essentiel qu'il soit, marque seulement un *moment* dans l'ensemble du processus photographique » (Dubois et Van Cauwenberge, 1990 : 47). Les images seraient donc des empreintes filtrées, codifiées (Fontcuberta, 1997 : 79-80), mais des empreintes tout de même.

3.1.4 La photographie comme monde possible

Les questionnements sur la relation entre la photographie et le réel ne se sont pourtant pas arrêtés. Un nouveau moment d'effervescence théorique est survenu au XXIème siècle avec le « tournant numérique » (Dubois, 2016 : ¶ 15). Il s'agissait de repenser la notion de trace à partir de la généralisation d'un processus technique très différent : « alors que la photographie convertit de l'énergie lumineuse en énergie chimique selon les principes de la thermodynamique, l'image numérique est le produit d'algorithmes, de symboles logico-mathématiques gérés par des langages de programmation » (Rouillé, 2008 : ¶ 7). Le nouveau procédé ébranlait le fondement des théories de la photographie comme index ou indice du monde.

Dans un texte de 2016 Philippe Dubois commence à esquisser des pistes pour penser les images numériques, des représentations qui peuvent correspondre *ou non* à une chose réelle ; qui peuvent avoir été inventées (totalement ou partiellement) par des machines (¶ 20). En se basant sur les théories littéraires des mondes possibles, il propose l'étiquette d'i*mage-fiction* : « non plus quelque chose "qui a été (là)" dans le monde réel mais quelque chose "qui est (ici)", devant nous, quelque chose que l'on peut accepter (ou refuser), non pas comme trace de quelque chose qui a été, mais pour ce qu'il est, ou plus exactement pour ce qu'il montre qu'il est : un "monde possible", ni plus ni moins, qui existe parallèlement au "monde actuel" »(Dubois, 2016 : ¶ 22). Bien qu'intéressante, cette proposition théorique n'est pas encore majoritaire dans les discours

[67] Pour un inventaire non exhaustif de publications d'ouvrages, création de revues et autres activités scientifiques de l'époque, voir Dubois, 2016.

non scientifiques qui entourent la photographie[68]. Si la photographie numérique amène de nouvelles potentialités et de nouveaux enjeux, elle ne se substitue pas aux discours antérieurs, car ils ne sont pas construits uniquement à partir de réflexions technologiques (Emerling, 2012 : 6-7). Les trois autres paradigmes (la photographie comme mimèsis, la photographie comme transformation ou la photographie comme indice) sont beaucoup plus répandus, s'affrontant ou se complétant selon les cas. Et il semblerait que le lien entre photographie et « réalité » ne soit pas encore fracturé. La confiance dans la photo survit : elle a été maintes fois mise à mal et diminuée, mais elle est encore vivante.

3.2 Pourquoi et sur quoi insister ? L'étude des pratiques photographiques

Au cœur de cette thèse se trouvent les pratiques photographiques d'une population spécifique (des demandeurs, demandeuses d'asile et réfugié·es syrien·es résidant en France) et à un moment très précis (entre 2011 et 2020). Pourquoi avoir donc entrepris le cheminement tracé ci-dessus ? Premièrement, parce que cette série d'instantanés montre bien l'influence réciproque des discours scientifiques, économiques, politiques et esthétiques. Elle illustre également que sur le chemin de la théorisation de la photographie, comme sur celui du discours social porté sur elle, il n'y a pas de téléologie (et l'analyse des données empiriques de cette recherche renforcera d'ailleurs cet argument). Les différents paradigmes s'affrontent, s'effacent, s'épaulent. Ils s'accumulent ou se fondent les uns sur les autres pour réapparaître ensuite sous des formes différentes (Wells cité par Emerling, 2012 : 3). L'intérêt d'une telle traversée des discours sur la photographie est, deuxièmement, de souligner le poids qu'y occupent les considérations sur sa capacité de représentation documentaire. Plus encore, on mesure ainsi le rôle que ces considérations ont joué dans l'incroyable succès dont a joui la photographie comme outil de légitimation et normalisation des rapports de pouvoir en place (Sekula cité par Emerling, 2012 : 123).

Si la photographie est marquée par cette triste réussite, elle n'est pourtant pas destinée à n'être qu'un des « outils du maître » (Lorde, 1987 : 1). En d'autres termes, s'il existe des connexions historiques, des traces persistantes (Hall, 2014 : 40), des applications autoritaires de la photographie, celles-ci n'épuisent pas son champ d'action. D'ailleurs, ce qui a été dans le passé influence, certes, mais ne dicte pas inéluctablement ce qui sera dans le futur. Pour saisir de façon plus complète et nuancée ces potentialités il est nécessaire d'abandonner définitivement

[68] À l'exception peut-être des publicités sur Youtube des téléphones de Google. Dans une vidéo pour vendre le modèle *Pixel 6*, une voix off nous assure qu'avec la technologie du dispositif nous réussirons à adapter l'image à notre mémoire d'un moment. Elle dit : « Pour que vos photos soient aussi belles que vos souvenirs ».

l'horizon de théorisation de « *la* » photographie comme bloc monolithique. Cette recherche la considère donc comme un « médium mondialement disséminé et localement adapté » (Pinney, 2003 : 1). Elle étudie donc non pas une hypothétique spécificité du médium, mais des pratiques photographiques intégrées dans des contextes et des relations sociales situées.

Cette voie n'est bien sûr pas nouvelle. En 1965 le sociologue Pierre Bourdieu dirige l'ouvrage collectif[69] *Un art moyen : essai sur les usages sociaux de la photographie*. Presque 60 ans après sa parution, il reste une référence clé en la matière. Issu d'une commande de *Kodak-Pathé* (de Vendeuvre, 1965 : 10), le livre établi comme déclencheur la notion centrale de *photographiable*, « le contingent de photographies "faisables" ou "à faire", par opposition à l'univers des réalités qui sont objectivement photographiables étant donné les possibilités techniques de l'appareil » (Bourdieu, 1965 : 24). Le photographiable n'est d'ailleurs pas un répertoire unifié. Chaque groupe social en détermine les contours suivant des modèles implicites. Afin de saisir ces modèles, les auteur·es entreprennent donc l'étude de pratiques photographiques diverses et variées : la photo de famille, les photo-clubs, la photo de presse, la photo publicitaire.

D'une formidable richesse, *Un art moyen* interroge également les discours artistiques sur la photographie, et s'intéresse, depuis une perspective ancrée dans la sociologie des professions, au métier de photographe. Je retiens particulièrement le lien construit entre pratique photographique et sociabilité ; qu'il s'agisse des sociabilités familiales ou professionnelles. Une autre analyse particulièrement éclairante concerne la focalisation, dans la partie sur les photos de famille, sur les conditions d'affichage (ou de conservation à l'abri des regards), sur les rapports à la circulation et au partage d'images. Le concept de photographiable infuse aussi profondément mes recherches de terrain, et inspire la construction de la notion annexe de *publiable* : le contingent de photographies dignes d'être rendues publiques ; que ce soit à travers la publication sur des réseaux sociaux numériques ou à travers le partage via *e-mail* ou d'autres plateformes de messagerie.

Cela dit, il me semble que l'ouvrage de Pierre Bourdieu privilégie l'étude des pratiques photographiques depuis les perspectives propres « à une classe, à une profession ou à une chapelle artistique » (Bourdieu, 1965 : 24-25), au dépit d'autres aspects comme le parcours

[69] Avec de textes écrits par Bourdieu lui-même, ainsi que par : Luc Boltanski, Robert Castel, Jean-Claude Chamboredon, Gérard Lagneau et Dominique Schnapper.

migratoire[70] ou l'identification ethno-raciale. De plus, l'attention est principalement portée sur la photographie comme instrument de fixation, sacralisation, élévation de son objet (Bourdieu, 1965 : 24). Si une telle emphase est compréhensible, étant donné le contexte technologique et matériel de l'époque, la prolifération de dispositifs permettant facilement la prise de vue, la retouche et le partage de photographies via Internet, oblige à élargir l'éventail des usages considérés : enregistrement d'événements quotidiens, ajout de nouvelles couleurs à la sociabilité de proximité et mise en scène des individualités, entre autres (Pharabod *et al* cités par Beuscart *et al*, 2009 : 93). Ces fonctions prennent en compte l'ubiquité, voire la banalisation des images photographiques, qui peuvent disparaître avec la même facilité avec laquelle elles ont été créées[71].

Si l'on prend *Un art moyen* comme point de départ, on peut suivre à la trace une multitude d'ouvrages focalisés sur les usages et venant de champs aussi variés tels que l'histoire de l'art, la philosophie, la sociologie l'anthropologie, les études linguistiques et littéraires ou les sciences de l'information et de la communication. Les thématiques sont également variées. Une liste (sans prétention d'exhaustivité) le montre, avec des recherches sur les usages et pratiques photographiques dans la sphère domestique (Rose, 2010), à l'hôpital (Didi-Huberman, 1982 ; Sekula, 1986 ; Tagg, 1988), dans le monde policier (Sekula, 1986 ; Tagg 1988), dans les politiques de la ville (Tagg, 1988 ; De Larminat, 2019), dans les albums de photographie publicitaires (Rodríguez Lehmann, 2018), dans les studios photographiques (Pinney et Punjabi, 2014), dans les agences de presse (Grossi, 2018), ou encore dans les musées (Appiotti, 2020).

Un de ces travaux a été particulièrement important pour cette recherche. Il s'agit de l'ouvrage *Doing Family Photography*, publié par la géographe – et figure clé des études visuelles britanniques – Gillian Rose. L'ouvrage se fonde sur une enquête par entretiens menée auprès de mères de jeunes enfants, ainsi que sur l'analyse de la médiatisation des photos de famille dans le cadre de l'attaque terroriste qui a touché Londres en 2005. Son positionnement suit la lignée de Mieke Bal, qui plaide pour recentrer les études visuelles sur les « événements visuels » – ces moments de rencontre entre personnes et images ou sur la médiation des relations entre personnes par les images – ainsi que sur la performativité des actes de regard (Bal cité par Rose, 2012 : 542). Il s'inspire également des travaux d'anthropologues tels que Arjun

[70] Bourdieu avait pourtant déjà fait un séjour en Algérie, et – en 1965, date de publication du livre – il connaissait Abdelmalek Sayad, qui serait une figure de proue dans la sociologie de migrations en France.

[71] Pensons à la quantité des images effacées (intentionnellement ou non) des archives numériques et au succès de *Snapchat*, plateforme basée sur le caractère éphémère des images et vidéos qui y sont publiées.

Appadurai, Elizabeth Edwards, Daniel Miller et les déjà cité·es Christopher Pinney et Deborah Poole, en s'appuyant sur leur conception des photographies comme objets culturels à appréhender dans le cadre des interactions dans lesquelles elles s'insèrent (Rose, 2010 :3). Dans le cas de l'étude de Rose, cela signifie que « les photos de famille ne peuvent être identifiées sur la seule base de ce qu'elles montrent […]. leur contenu n'est qu'une partie de ce qui les définit comme des photographies de famille » (Rose, 2010 : 14). Il est tout aussi important d'étudier ce qui est fait avec les images, et les effets desdites actions.

Gillian Rose aborde donc les photos de famille moins comme des images que comme des pratiques. La notion de pratique s'avère centrale, autant pour le livre de Rose que pour la présente thèse. Elle la définit comme « une façon assez cohérente de faire quelque chose, de déployer certains objets, savoirs, gestes corporels et émotions » (Rose, 2010 : 18). Les pratiques pourraient aussi être comprises comme une série d'opérations. Le chapitre 3 de *Doing Family Photography*, intitulé « What is done with Family snaps? »[72] en énumère plusieurs : la prise de vue, l'ajout de légendes (par exemple la date), le stockage, l'affichage, le partage (par voie postale ou par mail), le fait de regarder ou d'effacer une photo[73]. Voici les composantes des pratiques photographiques, un répertoire d'actions à disposition dont une partie ou la totalité seront mobilisées par différentes personnes situées socialement avec des objectifs divers.

Si l'on revient à la définition de pratique proposée par Rose, on rencontre l'explication suivante : « c'est à travers des pratiques que les relations sociales et les institutions se produisent, et à travers des pratiques que les positions et les identités de sujet sont exécutées (Rose, 2010 : 18).

L'autrice déploie cette idée à partir du terrain réalisé. Pour les femmes qui se sont entretenues avec Rose, les pratiques photographiques familiales jouent un rôle dans leur transformation en mères. Prendre des photos de leurs enfants, les envoyer à des proches, les organiser, les dater, les placer dans un album pour les regarder dans le futur : toutes ces actions les aideraient à naviguer la bifurcation biographique de la maternité.

[72] On pourrait le traduire par : Que fait-on des photos de famille (ou avec les photos de famille) ?

[73] Une observation très intéressante à ce sujet est le fait que les pratiques photographiques de famille ont été identifiées par les enquêtées comme partie de leur travail domestique (Rose, 2010 : 33).

En m'inspirant du concept de pratique de Rose, ainsi que des opérations identifiées ci-dessus, j'avancerai une définition de la pratique photographique qui inclut également d'autres opérations repérées au cours de mon travail de terrain. Je définis les pratiques photographiques comme des façons répétées et assez cohérentes de prendre, manipuler retoucher, afficher, partager (via différentes plateformes et logiciels), effacer, archiver et regarder des photographies à l'aide des dispositifs divers et variés (appareils, *smartphones*, tablettes).

3.3 Les pratiques photographiques : un point d'entrée privilégié pour comprendre les expériences de migration forcée

Je viens de démontrer l'intérêt d'étudier non *la* photographie mais des pratiques photographiques intégrées dans des contextes et des relations sociales situées. L'étude de pratiques photographiques me semble particulièrement utile pour mieux comprendre les expériences de migration forcée. Examinons cette proposition plus en détail.

Je signalerai, d'abord, une tension productive entre l'ancrage topographique des pratiques et le mouvement impliqué par les migrations forcées. En effet, « le mouvement et les espaces occupent une place importante dans l'expérience des migrant·es forcé·es, car les individus franchissent les frontières internationales, entreprennent des voyages longs et fragmentés, passent du temps en transit. Même après leur arrivée à destination ils, elles peuvent continuer, ou faire des aller-retours » (Donà et Godin, 2019 : 127-128). Si, comme l'affirme Rose, les pratiques sont articulées à des endroits spécifiques et que cette situation influe sur leur signification et leur capacité à remplir de fonctions souhaitées (2010 : 22), les changements de l'exil appellent de nécessaires transformations dans les pratiques de ces personnes. Elles réveillent aussi des évaluations sur les écarts entre ce qu'elles faisaient auparavant et ce qu'elles font actuellement. De plus, les migrations forcées altèrent les sociabilités et l'identité, deux éléments centraux dans la photographie.

Effectivement, l'une des conséquences marquantes de la migration (forcée ou souhaitée) est la reconfiguration, voire l'explosion des réseaux familiaux et amicaux[74]. Si – comme il a déjà été démontré – les pratiques photographiques sont liées étroitement à la sociabilité, il sera particulièrement intéressant d'observer comment elles agissent suite à un tel séisme social. Dans *Doing Family Photography*, par exemple, Gillian Rose a rencontré des femmes ayant

[74] Sur la relation entre exil, trauma et lien social : (Maurin, 2018). Sur l'articulation entre liens transnationaux et santé mentale : (Pannetier, 2018).

récemment emménagé au Royaume Uni, et elle a noté que cette migration avait signifié non seulement l'augmentation dans l'envoi d'images (2010 : 35) mais aussi une importance accrue conférée audit échange (2010 : 46).

Si l'on s'occupe maintenant de l'identité, « ce par quoi l'individu se perçoit et tente de se construire, contre les assignations diverses qui tendent à le contraindre de jouer des partitions imposées » (Gohard-Radenkovic et Rachedi, 2009 : 7), on peut supposer que la migration forcée invite ou plutôt oblige ses protagonistes à remanier leur identité (Tcholakova, 2016). Les images photographiques jouent de leur côté un rôle crucial dans le processus de subjectivation, non seulement à travers leur création et leur partage, mais aussi à travers « la prise de conscience de notre propre représentativité [photographique] dans le champ de vision, et de la forme que cette représentation pourrait prendre » (Summers, 2012 : 448). Il est donc passionnant de regarder les pratiques photographiques durant ces temps de transformation identitaire. De plus, à une époque de prévalence des appareils et plateformes qui facilitent la prise de vue, la retouche et la mise en circulation d'images, ainsi que de la multiplication des interactions à partir de leur diffusion, l'étude des pratiques photographiques a beaucoup à nous apprendre sur les connexions entre partage d'images, sociabilité et subjectivation. En effet « les individus articulent leur identité en tant qu'êtres sociaux non seulement en prenant et en stockant des photographies pour documenter leur vie, mais en participant à des échanges photographiques communautaires qui marquent leur identité en tant que producteurs et consommateurs interactifs de culture » (Van Dijk, J., 2008 : 62-63).

Revenons maintenant aux considérations relatives à la photographie comme bâtisseuse de « vérités ». J'ai établi dans la première partie du chapitre la persistance de la confiance dans les capacités documentaires de la photographie. Comme l'affirme Fiona Summers, « les photographies ont toujours beaucoup d'importance en tant qu'objets à travers lesquels témoigner et se souvenir » (2012 : 454). L'étude des photographies prises, partagées et stockées (ou au contraire effacées) permettra de mettre en lumière ce que les enquêté·es trouvent digne d'enregistrer. On trouvera aussi les pratiques photographiques utilisées à des fins diverses et variées.

Les relations entre photographie et migration forcée font de l'exploration des pratiques photographiques des demandeurs, demandeuses d'asile et réfugié·es syrien·es résidant en France un terrain fertile pour comprendre plus, autant sur ce medium compliqué – lesté d'un

lourd héritage mais qui ne saurait y être réduit – que sur les expériences multiples de l'exil au XXIème siècle. L'étude de ces pratiques non seulement place ces personnes au centre, elle permet aussi une observation nuancée et en contexte, loin des discours simplistes qui aplatissent leur complexité par l'héroïsation ou par la stigmatisation. En nous glissant dans les *smartphones*, tablettes, ordinateurs des exilé·es nous ouvrons une fenêtre sur leur quotidien.

Chapitre 4 : Culture visuelle et vulnérabilités : une méthodologie orientée par le *care*

C'était le 10 décembre 2016. Quand je repensais à l'incident de la veille, mon corps recevait des vagues, passagères mais intenses, de tristesse et de honte. Suite à la demande d'une ancienne camarade de Master, j'avais accepté de co-animer bénévolement une vente aux enchères solidaire où cinq photojournalistes avaient mis à disposition leurs images sur les migrations afin de récolter des fonds pour l'association *Singa*[75]. Pendant la présentation, j'avais qualifié le conflit en Syrie de « guerre civile ». Dans le public, une voix à l'accent français m'avait immédiatement interrompue pour me reprendre. « Révolution devenue guerre civile », avais-je dit, en essayant de corriger, mais la voix n'en démordait pas de sa colère. Selon elle, employer l'expression « guerre civile » revenait à prolonger un discours fallacieux, qui mettrait sur un pied d'égalité les ressources et les motivations du régime et du peuple syrien. Le visage en feu, le cœur trépidant, j'avais fait en sorte de finir ce pourquoi je m'étais engagée et de rester quelques minutes, avant de partir en éprouvant encore longtemps un sentiment de gêne. La justesse de cette interpellation – quoique chargée d'un certain degré de violence –, venait exacerber mes doutes et mes questionnements : comment pouvais-je étudier une situation, une population dont je connaissais si peu ? Avais-je la capacité de les comprendre ? Étais-je à ma place ou devais-je bifurquer, chercher un autre chemin ?

Si la situation décrite ci-dessus est survenue au début de la thèse, les émotions et les questions suscitées seraient présentes de façon durable (quoique intermittente) tout au long de mon parcours doctoral. Ce chapitre explicite l'élaboration et la mise en œuvre d'un dispositif méthodologique placé sous le signe du doute et de l'inconfort. Au-delà de la contrainte académique, le présent exercice me semble essentiel, et cela pour des raisons heuristiques, pédagogiques et éthiques.

Premièrement, il permet de clarifier la façon dont les données de recherche ont été collectées, avec leurs spécificités et leurs lacunes. Ce chapitre montrera également les tensions entre d'un côté mon positionnement initial, ma volonté de construire une méthodologie visuelle critique (Rose, 2016) nourrie par une éthique du *care* (Gilligan citée par Svandra, 2015 : 19) et, de

[75] Une association qui cherche à mettre en lien de personnes immigrées et de personnes locales afin de favoriser l'insertion sociale et professionnelle des nouveaux, nouvelles arrivantes. Pour plus d'information sur l'événement en question, voir : https://www.facebook.com/events/1777473632501616/?ref=newsfeed

l'autre, les contraintes matérielles, ma socialisation, ma situation sociale et migratoire, mon pays d'origine et une neurodivergence diagnostiquée tardivement[76]. Je pourrai ainsi prendre plus clairement la responsabilité de mes savoirs situés et de mes ignorances partielles (Haraway, 2017 [1988]).

Deuxièmement, ces réflexions méthodologiques pourraient être utiles aux futur·es chercheur·es s'intéressant aux pratiques médiatiques et culturelles, et notamment aux pratiques photographiques, en situation de migration forcée. Je les souhaiterais également opportunes pour les personnes envisageant la mise en place de méthodologies visuelles (Rose, 2016) et plus encore pour celles et ceux qui ne se sentent tout à fait à leur place dans le monde de la recherche. Pendant mes années de thèse il y a eu des conversations et des lectures qui m'ont émue et soulagée : elles dévoilaient les tâtonnements, les vacillements et les échecs de la recherche en train de se faire[77]. Je serais satisfaite si, à la lecture de ce texte, au moins une personne pouvait se voir rassurée et encouragée à continuer.

Finalement, il me semble important de laisser une trace des dilemmes éthiques qui ont surgi pendant le travail de terrain, non seulement car le processus d'écriture peut m'aider à mieux les comprendre, mais aussi car j'aimerais contribuer aux conversations sur l'éthique et la déontologie dans la recherche en sciences sociales (Clair, 2016) auprès des populations dites vulnérables[78] , en particulier avec l'appui des méthodes visuelles.

Ce chapitre est organisé en trois parties. Une première partie établit ma posture de recherche et décrit le dispositif méthodologique, la deuxième est consacrée à la présentation de la population d'enquête, tandis qu'une troisième et dernière partie propose un retour réflexif sur le déroulement de l'enquête.

[76] En 2023 j'ai été diagnostiquée avec un trouble du déficit de l'attention avec hyperactivité (TDAH) : Il s'agit d'un « TDAH trouble du neuro-développement qui entraîne des difficultés à s'auto-moduler, à contrôler et à freiner les idées (inattention), les gestes (bougeotte physique) et les comportements (impulsivité). Chez certains, le TDAH peut aussi entrainer une difficulté dans l'auto-gestion des émotions (hyper-réactivité émotionnelle) » Vincent, 2024 : ¶ 1).

[77] Des conversations pendant les réunions de direction de thèse et pendant les comités de suivi, la lecture de textes de Howard Becker.

[78] Si la notion de vulnérabilité présente des opportunités autant pour la compréhension scientifique des phénomènes sociaux que pour l'action politique, elle comporte aussi des risques. Pour une réflexion plus longue à propos de l'utilisation de ce concept : http://revue-signes.gsu.edu.tr/article/-LrOjxUcQGExDxW6pWc8

4.1 Une méthodologie critique et éthique

Ma posture de recherche s'est construite à partir de deux socles principaux : les études visuelles et les études féministes. En ce qui concerne les études visuelles, je m'inscris dans le sillage de la *méthodologie visuelle critique* telle que conçue par Gillian Rose (2016). Du point de vue des études féministes, je puise mon inspiration du côté des études sur l'éthique du *care*, et plus particulièrement des écrits de Joan Tronto et des réflexions de Sandra Laugier, Patricia Paperman et Layla Raïd (2021), pour ne citer ici que quelques autrices. Mon approche suit également la voie ouverte par les épistémologies féministes qui, à partir de la prise en compte des contextes sociaux dans lesquels la connaissance scientifique est produite, repensent les standards de l'objectivité tout en évitant le piège du relativisme radical (Flores-Espínola, 2012 : 99).

4.1.1 Éthique du care et épistémologie du point de vue

Les études sur le *care* sont nées aux États-Unis durant les années 1980[79]. J'ai commencé à explorer cette littérature à l'occasion de la rédaction d'un mémoire de Master sur les pratiques photographiques de jeunes *au pair* latino-américain·es en France. La découverte d'une de ces définitions, élaborée par Berenice Fisher et Joan Tronto, a été l'étincelle d'une incandescence intellectuelle. L'observation du *care*, cette « activité caractéristique de l'espèce humaine qui inclut tout ce que nous faisons en vue de maintenir, de continuer ou de réparer notre "monde" de telle sorte que nous puissions vivre aussi bien que possible[80] » (Fisher et Tronto citées par Tronto, 2021 : 37) a ébranlé ma manière de concevoir certains métiers, certaines activités, certains rapports sociaux[81]. Il est juste de dire que, comme le soutient Tronto, en adoptant cette définition du *care*, « tout d'un coup [je] ne [voyais plus] simplement le monde comme un ensemble d'individus autonomes poursuivant des fins rationnelles et des projets de vie, mais […] comme un ensemble de personnes prises dans des réseaux de *care* et engagées à répondre

[79] Lors des premières importations de ces écrits, le concept a été traduit avec les termes « soin » ou « sollicitude ». Il a par la suite été largement conservé dans sa langue originale, car les autres mots ne permettaient pas d'inclure certains aspects importants du concept, telles que la dimension organisée des relations ou le travail du *care*. (voir Molinier, Laugier, Paperman, 2021 : 30).

[80] Afin de faciliter la lecture, j'ai éliminé du paragraphe la dernière partie de la définition. Elle me semble néanmoins importante pour la suite de l'argumentation. Voici donc la définition en entier : « une activité caractéristique de l'espèce humaine qui inclut tout ce que nous faisons en vue de maintenir, de continuer ou de réparer notre "monde" de telle sorte que nous puissions vivre aussi bien que possible. Ce monde inclut nos corps, nos individualités (*selves*) et notre environnement, que nous cherchons à tisser ensemble dans un maillage complexe qui soutient la vie » (Fisher et Tronto citées par Tronto, 2021 : 37).

[81] Il est important de noter que j'adhère aux positions scientifiques sur le *care* qui refusent toute essentialisation, genrée des capacités ou compétences pour ce type d'activités. En paraphrasant la célèbre phrase de Simone de Beauvoir, on ne naît pas *caring*, on le devient.

aux besoins de *care* qui les entourent » (Tronto, 2021 : 39). Ce renversement de perspective est également proposé, dans d'autres termes, par les écrits de Judith Butler sur la vulnérabilité.

Si les travaux étudiant les activités de soin ont été mon point d'entrée vers la conceptualisation du *care*, j'ai rencontré peu après des lectures permettant d'aborder un versant complémentaire : l'éthique du *care*. Cette théorie morale contextuelle est « fondée non sur des principes, mais une question : comment faire, dans telle situation, pour préserver et entretenir les relations humaines qui y sont en jeu ? » (Laugier, 2021 : 159). En partant de la définition évoquée plus haut, nous pourrions élargir la question pour y inclure la préservation de « nos individualités (*selves*) et de notre environnement » (Fisher et Tronto citées par Tronto, 2021 : 37).

L'adoption d'une éthique du *care* dans mon enquête s'est traduite de trois façons. Tout d'abord il a été question d'une sensibilité spécifique, afin de garder en tête les apprentissages qui découlent de la conception du *care* que je viens de restituer. Ensuite, quand des dilemmes moraux se sont présenté sur le terrain, il s'est agi de les approcher en prenant en compte les émotions et le contexte, avec le souci de préserver les liens sociaux (Gilligan citée par Svandra, 2015 : 21). Troisièmement, il a été crucial d'inclure des activités concrètes de *care* dans le spectre de l'enquête : dans la prise de contacts, dans la négociation et définition du cadre des entretiens (Barbot, 2012 : 122), ainsi que dans les interactions pendant et après les entretiens. La traduction d'une éthique contextuelle dans le cadre d'une enquête de terrain signifie qu'il n'y a pas de principes universels à suivre. Une éthique du *care* est une éthique sans manuel. C'est aussi une éthique à risque, pour les autres et pour soi-même. Je développerai plus tard certaines de ces difficultés.

En complément des réflexions sur l'éthique du *care*, je souhaite à présent m'arrêter sur les épistémologies féministes. Cela me semble pertinent pour deux raisons. Premièrement parce que les germes desdites épistémologies se trouvent – entre autres – dans les travaux qui, en constatant la répartition inégale des activités de *care* (réalisées de façon prédominante par des femmes) ainsi que leur invisibilisation dans les sciences (Flores-Espínola, 2012 : 105), en sont venus à questionner les contextes de production et de validation des connaissances scientifiques. Deuxièmement car les épistémologies féministes, tout comme l'éthique du *care*, réfutent la conception d'un individu abstrait, général, désincarné. Dans les études du *care*, cette réfutation est fondée sur la prise en compte de la vulnérabilité, commune à tous les êtres humains – en tant qu'êtres dotés d'un corps et vivant en société – mais distribuée de façon

radicalement inégale à travers le monde, en raison des rapports sociaux mais aussi, plus spécifiquement, des normes différenciées de reconnaissance dont ils sont le support (Butler, 2005 : 59 et 71)[82]. Les épistémologies féministes, à leur tour, vont s'opposer à l'idée d'un sujet de la connaissance neutre, autonome, imperméable à son contexte social comme aux situations spécifiques d'enquête.

Parmi les réflexions féministes sur la connaissance, les épistémologies du point de vue occupent une place notable et constituent une source d'inspiration pour mon positionnement en tant que chercheuse. Développées aux États-Unis dans les dernières décennies du vingtième siècle, elles constituent moins une théorie unifiée qu'une constellation de propositions dont le constat d'origine commun est que certains groupes sociaux marqués par une situation structurelle de vulnérabilité, minorisation ou subalternité – par exemple le groupe social des femmes (avec un point de vue inné) ou des féministes (avec un point de vue appris)[83] – seraient plus à même, en raison de cette position particulière, de comprendre le monde social ou certains de ses aspects (Flores-Espínola, 2012 : 101).

Au-delà des débats, critiques et contre-arguments qu'elles ont suscités[84], les épistémologies du point de vue ont été utiles dans la construction du dispositif méthodologique. Leur première fut la reconnaissance du fait que toute connaissance est contingente et socialement située. Les épistémologies du point de vue ne restent pas indifférentes ? à ce constat – une immobilité qui entraînerait le basculement dans le relativisme. À l'inverse, elles œuvrent pour la construction de « récits fidèles d'un monde ‘‘réel’’ qui puissent être partiellement partagés et ouverts aux projets planétaires de liberté mesurée, de richesse matérielle acceptable, de tempérance dans le sens donné à la souffrance et de bonheur limité » (Haraway, 2007 [1988] : 113).

Leur deuxième enseignement est une conséquence de ce premier postulat : si toute connaissance est produite par des êtres humains incarnés et vivant dans un contexte socio-historique spécifique, le sujet omniscient et neutre n'existe pas. Ce sujet n'est pas, somme toute, fondamentalement différent des objets de connaissance qu'il étudie (Cervulle, 2015).

[82] Judith Butler ne s'inscrit pas dans les études du *care*, mais sa conception de la vulnérabilité me semble pouvoir converger avec ces dernières. Elle en outre particulièrement heuristique pour comprendre les arguments des théoricien·es du *care*.

[83] Je trouve plus convaincants les écrits qui prennent en compte la socialisation des individus plutôt que ceux fondés sur l'idée d'un point de vue prétendument inné.

[84] Pour commencer à les explorer, je recommande l'article d'Artemisa Flores-Espínola intitulé « Subjectivité et connaissance : réflexions sur les épistémologies du 'point de vue' » publié dans le numéro 53 de la revue *Cahiers du genre* en 2012.

Si ces théories parlent de positions épistémiques privilégiées, celles dont je m'inspire refusent une quelconque idéalisation et/ou essentialisation. Les places privilégiées de la connaissance sont apprises et elles ne détiennent aucun avantage de façon automatique, incontestée ou pérenne. « Voir d'en bas ne s'apprend pas facilement et n'est pas sans problème, même si "nous" habitons "naturellement" le grand terrain souterrain des savoirs assujettis » (Haraway, 2007 [1988] : 119).

Les épistémologies du point de vue appellent une posture scientifique spécifique ; une posture où l'on ne prétend pas être détachée ni au-delà de notre thème de recherche ; où la place circonscrite depuis laquelle on observe, enquête et écrit est montrée plutôt qu'occultée, et cela non pour s'exhiber, mais afin de prendre la responsabilités des connaissances que l'on a élaborées (Haraway, 2007 : 117) depuis le champ discursif scientifique, qui jouit d'une puissance épistémique considérable (Harding citée par Cervulle, 2015). Cela me semble d'autant plus urgent lorsque, comme c'est le cas de cette thèse, on travaille avec des populations ayant expérimenté tant d'épreuves, et que les savoirs produits peuvent devenir des instruments au service de la persistance des dominations.

4.1.2 Les entretiens de « stimulation photographique » comme méthodologie visuelle critique

Comme je l'ai évoqué lors des chapitres précédents, les discours sur la vision, autant que les photographies ou d'autres types de matériaux visuels, ont été mis au service des dominations et des rapports de pouvoir. Mon approche des méthodologies visuelles vise donc à répondre à l'appel de Donna Haraway, lorsqu'elle écrit : « Je veux une écriture féministe du corps qui remette en valeur les métaphores visuelles, parce que nous avons besoin de reconquérir ce sens pour trouver notre chemin au milieu de toutes les ruses et de tous les pouvoirs de représentation visuelle des sciences et des technologies modernes qui ont métamorphosé les débats sur l'objectivité » (Haraway, 2007 [1988] : 117).

Un chemin possible est de converser avec les écrits de Gillian Rose qui, dans son livre *Visual Methodologies* met à disposition des outils théoriques et méthodologiques pour (se) saisir des matériaux visuels. Son mérite principal est de les rendre accessibles sans effacer la complexité des débats, ainsi que de permettre la mise en place de méthodologies visuelles capables de rendre compte des rapports sociaux et des asymétries de pouvoir à l'œuvre non seulement dans

les terrains étudiés, mais également dans les protocoles de recherche eux-mêmes. Elles peuvent en effet permettre de penser ces asymétries à condition de ne pas tomber dans des écueils que Rose a identifiés dans un autre texte, soulignant un défaut implicite des méthodologies les plus récurrentes au sein des études visuelles : « la tendance à se concentrer sur les signifiés et l'interprétation, l'absence de recherches sur les publics réels, une certaine occultation de la chercheuse […] et une quête de résultats critiques ou contestataires » (Rose, 2012 : 5). Avant de développer plus en détail les particularités des différentes manières de faire de la recherche à partir de matériaux visuels, Rose leur construit un foyer collectif dans la méthodologie visuelle critique, soit « une approche qui pense le visuel à partir des significations culturelles, des pratiques sociales et des rapports de pouvoir dans lesquels il est encastré ; et qui réfléchit aux rapports de pouvoir qui produisent, sont articulés, et peuvent être contestés à travers des manières de regarder et faire des images » (Rose, 2016 : xxi). Suivant les écrits de Mieke Bal, Rose s'éloigne ainsi de la seule recherche de significations et préfère se concentrer sur des « événements visuels ». (Bal cité par Rose, 2012 : 1). Elle énumère trois conditions fondamentales pour le déploiement d'une telle méthodologie.

La première est de prendre les images au sérieux, de les regarder avec soin car leurs significations et effets seront influencés par le contexte, sans qu'il puisse les épuiser. La deuxième condition est le complément de la première : si l'on doit considérer les images, on doit en faire autant avec les conditions sociales indissociables de leur création, de leur mise en circulation et de leur réception. L'appropriation des propositions de Mieke Bal par Rose consiste à prêter attention aux pratiques visuelles. Son argument est le suivant : « les pratiques sociales qui créent et mettent en circulation des images produisent des inclusions et des exclusions, dont elles sont dépendantes. Une approche critique doit étudier autant les pratiques que leurs significations culturelles et leurs effets » (Rose, 2016 : 22). En cela, elle se rapproche de la sémio-pragmatique telle que développée – entre autres – par Roger Odin, qui articule l'étude immanentiste des signes avec une attention aiguë aux contextes, qu'il nomme « espaces de communication » (Odin, 2011). La troisième condition se superpose avec certains des postulats des épistémologies du point de vue : il faut prendre en compte de façon réflexive et critique sa propre manière de regarder les matériaux visuels que l'on analyse.

Ces trois approches (l'éthique du *care*, les épistémologies du point de vue et la méthodologie visuelle critique), qui émanent des études féministes et des études visuelles, résonnent entre elles, et font écho à ma propre sensibilité. Je les considère, par elles-mêmes et plus encore dans leur mise en dialogue, particulièrement adaptées à mon objet de recherche. En premier lieu la

méthodologie visuelle critique, les études sur l'éthique du *care* et les épistémologies de point de vue s'attèlent à la tâche de regarder, écouter, poser notre attention sur des populations et des aspects de la vie qui sont très souvent passés sous silence. Dans le cas des exilé·es syrien·nes, il s'agit de trouver dans leur quotidien des descriptions, denses, complexes, nuancées, de leurs histoires et leurs pratiques, qui ne se limitent pas à leur migration forcée ou à leurs souffrances. En deuxième lieu, les méthodologies visuelles critiques appellent à s'intéresser non seulement aux images en tant que représentations, mais aussi en tant que gestes, actes, paroles. Les images doivent non seulement être saisies comme support de significations, mais aussi comme des instruments ou la finalité de certains types de pratiques et d'actes sociaux. Finalement, l'éthique du *care* adaptée à la recherche me semble un moyen possible de « faire du terrain en féministe » (Clair, 2016), d'aborder l'enquête de façon éthique dans le cadre d'un travail avec des populations qui ont été marginalisées.

À partir de cette posture de recherche, marquée par une sensibilité féministe et suivant les trois préceptes de la méthodologie visuelle critique, j'ai construit un dispositif consistant en deux séries d'entretiens de « *photo-elicitation* » (Harper, 2012 : 1555) – une technique parfois traduite en français comme « stimulation photographique » (Meyer, 2013 : 158) – afin de saisir les pratiques photographiques des demandeurs, demandeuses d'asile et réfugié·es syrien·nes résidant en France depuis 2011.

La stimulation photographique, évoquée dès la décennie de 1967 par John Collier comme « *photographic interviewing* » (ou « entretien photographique » en français) a été systématisée dans les écrits de Douglas Harper (2002 ; 2012). Elle est une méthode d'enquête consistant en l'inclusion d'une ou plusieurs photographies lors des entretiens (Harper cité par Rose, 2016 : 314). Elle implique l'usage de photographies « comme un outil ou un moyen plutôt que comme une fin en soi. [Cette méthode] se base sur la collaboration : l'enquêteur, enquêteuse et les enquêté·es utilisent des images de formats divers et variés pour apprendre quelque chose ensemble » (Harper, 2012 : 155). Célébrée comme une technique faisant ressortir des informations différentes que les entretiens *classiques* (Bolton *et al* et Mannay cité·es par Rose, 2016 : 315), et des discours plus émotionnels ou affectifs (Bagnoli cité par Rose, 2016 : 315), elle est aussi décrite comme une méthode particulièrement utile pour l'exploration du quotidien, ainsi que des éléments souvent passés sous silence ou pris pour acquis (Rose, 2016 : 316). Car elle se construit à partir d'une idée simple et ouverte – l'introduction d'images photographiques lors des entretiens doit être affinée et délimitée pour chaque projet de recherche. Douglas Harper dresse une liste de questions à se poser pour guider ce processus.

> Combien de photos faut-il utiliser dans un entretien typique ? Qu'est-ce qui doit guider le choix des photographies utilisées dans les entretiens ? Qui doit prendre les photos ? Les personnes doivent-elles être interrogées seules ou en groupes de discussion ? Comment construire une étude à partir de la masse d'informations produites par les entretiens ? Quelles parties des données recueillies lors de l'entretien doivent être présentées en l'état et quelles parties pourraient ou devraient être résumées ? Comment éviter que l'entretien ne devienne une conversation de routine sur des problèmes courants ? (Harper, 2012 : 159).

Inspirée par ces interrogations, j'ai construit un tableau récapitulatif présentant mon dispositif d'enquête. Je reviendrai ensuite sur les raisons qui ont guidé mes choix.

	Entretien biographique	**Entretien sur les pratiques photographiques**
Description	Entretien biographique ou de récit de vie basé sur quelques images choisies préalablement par l'enquêté·e	Entretien sur les pratiques photographiques à partir des archives photographiques et des publications sur les RSN de l'enquêté·e
Instruction donnée à l'enquêté·e	J'aimerais te demander, avant de nous voir, de choisir 9 photos (en papier ou numériques, prises par toi ou prises par d'autres personnes) pour représenter ton histoire de vie	J'aimerais en savoir un peu plus sur les photographies que tu prends, que tu envoies à des amis ou à ta famille, que tu publies sur des réseaux sociaux.
Population	Demandeurs, demandeuses d'asile et réfugié·es syrien·nes résidant en France depuis 2011	Demandeurs, demandeuses d'asile et réfugié·es syrien·nes résidant en France depuis 2011
Entretien individuel/collectif	Individuel	Individuel
Nombre de photos demandées	Neuf	Non défini
Personne qui prend les photos	Plusieurs	Plusieurs
Personne qui choisit les photos	Enquêté·e	Enquêté·e
Critères pour le choix des photos	Images qui représentent/évoquent la biographie de l'enquêté·e	Images prises, partagées, archivées, publiées, reçues par l'enquêté·e dans leur quotidien depuis la migration forcée

Table 1. Présentation du dispositif d'enquête constitué de deux entretiens de stimulation photographique

Dans un premier temps, des images photographiques d'archives (personnelles, familiales, professionnelles, etc.) ont servi à déclencher les récits de vie à partir d'une invitation à partager neuf photographies choisies. Les enquêté·es ont construit un discours sur leur vie à l'aide des photographies sélectionnées, en identifiant des personnes et des moments clés pour elles et eux.

Dans un deuxième temps, j'ai réalisé des entretiens semi-directifs avec les mêmes personnes à propos de leurs pratiques photographiques. Pour cet échange, je ne demandais aucune sélection au préalable mais plutôt la mise à disposition, pendant l'entretien, d'une partie de leurs archives et/ou de leurs publications sur des réseaux socio-numériques. La consigne initiale était : « Parle-moi des photographies que tu prends depuis que tu as quitté la Syrie. Montre-moi des exemples sur ton téléphone, ta tablette ou ton ordinateur »87. J'informais les enquêté·es sur les modalités de la deuxième rencontre à plusieurs reprises, et cela afin de leur laisser la possibilité de cacher ou d'effacer certaines images. Cette méthode m'a permis d'explorer les usages des photographies prises, ainsi que les dynamiques de stockage et de partage avec différentes personnes et à travers des réseaux multiples. Je me suis concentrée sur leurs pratiques photographiques à partir de leur départ de la Syrie, bien que des comparaisons sur leurs pratiques avant la migration soient bienvenues.

Plusieurs raisons expliquent le choix de structuration de l'enquête en deux entretiens. D'abord, il aurait été presque impossible (et très lourd pour les enquêté·es comme pour moi-même) d'obtenir en une seule occasion des informations à la fois sur la biographie et sur les pratiques photographiques de ces personnes. La division thématique – un premier entretien consacré au récit de vie et un deuxième focalisé sur les pratiques photographiques – est aussi un moyen d'organiser, dès le terrain, l'information recueillie et de faciliter le traitement des données. Finalement, le fait de voir la personne enquêtée plus d'une fois aide à l'établissement d'un lien et, je l'espérais, d'une relation de confiance.

J'ai opté pour des entretiens individuels car les informations partagées étaient particulièrement sensibles. En me familiarisant avec le terrain, notamment avec l'étendue de la répression transnationale (Moss, 2016) du régime syrien, j'ai été confortée dans ma décision.

[87] Consigne initiale tirée du guide d'entretien disponible en annexes.

Le nombre d'images demandées pour l'entretien biographique (neuf) obéit à la recherche d'un équilibre : l'idée était de disposer d'une quantité adéquate de photos : suffisantes pour déclencher les récits et me donner de la matière pour des relances, mais pas trop nombreuses pour ne pas noyer l'entretien. J'ai également voulu que la consigne ne soit pas perçue comme trop lourde pour mes enquêté·es. En outre, le chiffre neuf étant divisible par trois, j'ai imaginé que trois photos pourraient correspondre aux trois actes du récit aristotélique.

Deux autres éléments du dispositif peuvent interroger : la grande variété de photographies admises pour le premier entretien, et la grande marge de manœuvre laissée aux enquêté·es dans le choix des images montrées (ou non). Ils s'expliquent autant par ma posture de recherche déployée plus haut que par certaines caractéristiques de la population d'enquête. S'agissant de migrant·es forcé·es provenant d'un pays secoué par une guerre, ces personnes avaient rarement accès à la totalité (ou même à une partie) de leurs archives photographiques personnelles et familiales, qu'elles aient été laissées dans le pays d'origine avec la famille, perdues dans des bombardements ou des invasions de leurs logements, ou effacées des disque-durs. Il m'importait moins d'avoir uniquement sous les yeux des images prises dans leurs cercles de sociabilité que de retrouver des photographies qu'ils et elles pensaient importantes pour leurs récits de vie. Quant aux marges de manœuvre : ces personnes ont vécu durant des décennies au milieu d'un contexte répressif, violent et contraignant, marqué par la surveillance généralisée (Bader-Eddin, 2024 : 12-13). Beaucoup d'entre elles ont également souffert de traumas en lien avec la révolution, le conflit et la migration. Elles ont dû ensuite se plier à l'exercice de la demande d'asile en France, rempli d'exigences parfois contradictoires[88]. La décision de leur laisser la main sur le choix des images se voulait un geste à contre-courant de ces violences, une invitation à prendre part, quoique partiellement, dans la construction de la recherche. Elle était aussi guidée par un souci de faisabilité. J'ai considéré que ces conditions de participation augmentaient les chances de trouver des enquêté·es prêt·es à participer à une étude nécessitant une certaine implication[89]. Finalement, cette décision corrobore la prémisse de la thèse, basée sur un renversement de perspective par rapport aux représentations circulant le plus largement dans l'espace public et qui placent les immigré·es comme objets et non sujets des pratiques culturelles.

[88] Karen Akoka les résume ainsi : « Exigence de preuves, quand les persécutions sont généralement tenues secrètes par les persécuteurs et la culture écrite des pays d'origine peu développée ; exigence de motivations "purement" politiques, qui ne correspond ni à la complexité des existences ni aux dimensions plurielles de l'exil ; exigence de persécutions individuelles, quand la plupart des oppressions sont collectives ; exigence de cohérence et de précision, quand les mémoires sont traumatisées par les violences du départ, de la route et de l'arrivée » (Akoka, 2020 : 317).

[89] Je reviendrai sur ce point, notamment sur les limites de mon approche et mes tactiques méthodologiques, dans la troisième partie.

4.2 Présentation de la population d'enquête

Après avoir décrit mon dispositif d'enquête ainsi que le positionnement épistémologique et éthique qui le sous-tend, je présenterai dans cette partie la population d'enquête : les demandeurs, demandeuses d'asile et réfugié·es syrien·nes résidant en France depuis 2011. J'expliciterai ainsi mon choix d'enquêté·es et développerai également quelques-unes de leurs caractéristiques saillantes.

4.2.1 Demandeur, demandeuse d'asile et réfugié·e : des catégorisations arbitraires comme critère du bornage de la population

> « Ben en fait, c'était toujours... c'est des sentiments bizarres, tu vois. T'as jamais senti que tu vas être un réfugié. T'as jamais pensé que tu vas passer les frontières et que tu vas galérer. C'est un autre truc, c'est pas la guerre, c'est un autre truc mais c'est dur aussi » (Entretien avec Kah, 07/06/2018).

Ces mots de Kah, prononcés lors de notre premier entretien, ont été durablement gravés dans ma mémoire, tant ils me semblaient lucides. Ils expriment la surprise face à une situation inattendue. J'y lis aussi l'étonnement face à la désignation de sa situation comme celle d'un réfugié. Comme si l'image dans le miroir avait soudainement changé et lui montrait un nouveau reflet auquel il faudrait s'habituer.

Au gré de mon parcours doctoral, j'ai moi-même été étonnée voire irritée par ces catégorisations et leurs conséquences, et je me suis posée plusieurs fois la question des termes. J'ai retenu les appellations de demandeur, demandeuse d'asile, réfugié·e et bénéficiaire de protection subsidiaire – ainsi définis par les institutions gouvernementales – comme paramètres pour la recherche d'enquêté·es. Les pages qui suivent expliquent ce choix.

Commençons par expliciter la position scientifique et politique qui le fonde, et qui s'inspire notamment des travaux de Karen Akoka. Comme l'explique cette sociologue, tout processus de classification d'individus, dont l'expérience sociale est nécessairement complexe, implique une part d'arbitraire (Akoka, 2017 : 18). Il convient donc de s'opposer « à la vision essentialiste qui considère le statut de réfugié comme une qualité (la "qualité de réfugié") » et de considérer plutôt « que ce statut ne constitue rien de plus qu'une catégorie administrative ». Ainsi, comme l'explique Karen Akoka en se référant à la théorie de l'étiquetage de Howard Becker, un·e

réfugié·e « est tout simplement une personne à qui le qualificatif a été appliqué (Akoka, 2020 : 8). Dans un ouvrage remarquable, elle étudie les institutions chargées de l'asile, et les pratiques qui s'y sont développées, en France tout au long du XXème et le début du XXIème siècle : des offices des Réfugié·es, en passant par la création en 1952 de l'Office français de protection des réfugiés et apatrides (Ofpra), jusqu'à son évolution dans les années 2010. Son enquête lui permet d'identifier, à partir des années 1980, un double mouvement de transformation de la catégorie de réfugié, avec d'un côté sa « rigidification », de l'autre sa « dualisation ». « La rigidification, écrit-elle, entraîne la clôture et la séparation stricte de la catégorie de réfugié avec les autres étrangers. La dualisation engendre sa division et la naissance de la catégorie de demandeur d'asile » (Akoka, 2020 : 19).

« Réfugié », « demandeur d'asile » : ces deux termes existent aux côtés d'autres tels qu'« immigré », « migrant », « exilé », « sans-papiers »… définis et mis en circulation par différents acteurs au sein de contextes discursifs spécifiques. Une cartographie de ces acteurs, discours et concepts dépasse les objectifs de cette thèse. Il importe néanmoins de réaffirmer que dans le contexte actuel « les catégories de réfugiés et de migrants ont été à tel point réifiées, solidifiées, dichotomisées qu'elles ne correspondent en rien aux réalités de l'exil » (Akoka, 2020 : 316). Face à cela, les chercheurs et chercheuses ont emprunté différents chemins. Karen Akoka identifie dans la littérature anglophone plusieurs auteurs et autrices qui utilisent le terme de « réfugié·e sociologique », censé désigner les personnes qui, bien qu'elles n'aient pas obtenu ce statut légal, seraient des réfugié·es.

> Sous des allures scientifiques, cette expression est éminemment problématique : elle vient renforcer l'idée selon laquelle il existerait bien des "vrais" et des "faux", sans que les chercheurs qui l'utilisent n'explicitent jamais par où passe la frontière dont ils suggèrent l'existence. La substitution de jugements sociologiques à ceux de l'institution participe, dès lors, à renforcer la dichotomie réfugiés/migrants, au lieu de la déconstruire (Akoka, 2020 : 10).

Une autre voie est suggérée par Michel Agier, qui propose d'utiliser « des termes plutôt historiques que juridiques ou politiques, à savoir l'errant, le métèque, le paria » :

> On reproduit en effet dans nos sociétés contemporaines des figures très anciennes et anthropologiques du migrant : il y a l'errant, pour qui aucun horizon ne s'ouvre, qui est décentré par rapport à sa société de départ, à la société de destination, mais aussi par rapport au monde

> en général ; la figure du métèque, très ancienne, que la Grèce antique a fait vivre à côté de la démocratie, et qui prouve que l'on peut être utile économiquement et indésirable socialement puisqu'il n'a pas de droits politiques, pas de droit à la propriété ni à la parole, en revanche il fait fonctionner la société ; la troisième figure, enfin, qui émerge et s'installe maintenant dans le paysage européen est celle du paria, mis à l'écart dans un camp (Agier, 2017 : 23).

Bien qu'elle soit particulièrement intéressante, j'ai choisi de ne pas emprunté cette voie. Il me semble que, dans le cas de cette thèse, les termes proposés par Michel Agier pourraient ajouter à la cacophonie actuelle et prêter à confusion. J'ai donc limité ma recherche d'enquêté·es aux personnes en processus de demande d'asile et à celles ayant obtenu le statut de réfugié·e ou la protection subsidiaire. J'ai opéré ce choix même si les enquêtes empiriques montrent qu'à « l'injonction dominante de cesser d'amalgamer migrants et réfugiés, asile et immigration, il conviendrait de répondre qu'on doit au contraire cesser de les opposer et substituer à la dichotomie réfugié/migrant l'idée d'un continuum entre asile et immigration » (Akoka, 2020 : 313). J'ai choisi ces termes comme critères de sélection car, bien qu'ils en disent moins sur les personnes qu'ils sont censés décrire que sur celles qui apposent ces qualifications et décident d'attribuer ces statuts (Akoka, 2020 ; Bauman cité par Morley, 2000 : 34 ; O'Reilly, 2001 : 173), ils ont des conséquences matérielles fortes sur la vie de celles et ceux ainsi marqué·es par cette catégorie. Tournons-nous donc maintenant vers leur définition.

Les demandeurs et demandeuses d'asile sont des personnes ayant sollicité une protection auprès de l'Ofpra et dont la demande est en cours d'examen (Ofpra, 2024 : ¶ 4). Si elles sont aujourd'hui « [des figures prédominantes dans les] politiques de l'asile, tel n'a pas toujours été le cas. La catégorie n'apparaît que dans le courant des années 1980, aussi bien dans les textes réglementaires et juridiques que dans les médias et dans le vocabulaire quotidien de l'Ofpra » (Akoka, 2020 : 247).

Un·e réfugié· est une personne qui, suite à la procédure auprès de l'Ofpra (et, dans certains cas, au terme d'un recours auprès de la CNDA[90]) a obtenu l'asile. En France, quatre voies sont possibles pour l'octroi de ce statut. La première est celle stipulée dans le texte de la Convention des Nations Unies de Genève (1951)[91] qui désigne un·e réfugié·e comme :

[90] La Cour nationale du droit d'asile

[91] Le Protocole de New York de 1967 étend le droit d'asile, pensé par la Convention de Genève pour les ressortissant·es européen·nes, à l'ensemble des pays du monde, (Fassin et Kobelinsky, 2012 : 669).

> Toute personne craignant avec raison d'être persécutée du fait de sa race, de sa religion, de sa nationalité, de son appartenance à un certain groupe social ou de ses opinions politiques, se trouve hors du pays dont elle a et qui ne peut ou, du fait de cette crainte, ne veut se réclamer de la protection de ce pays ; ou qui, si elle n'a pas de nationalité et se trouve hors du pays dans lequel elle avait sa résidence habituelle à la suite de tels évènements, ne peut ou, en raison de ladite crainte, ne veut y retourner (ONU cité par Ofpra, 2016 : § 1).

Une deuxième voie est d'obtenir l'asile grâce au « mandat strict » du Haut-Commissariat des Nations unies pour les Réfugiés (CNDA, 2024 : ¶ 5), ouverte quand un·e étranger·e qui a obtenu la protection de l'UNCHR dans son pays ne peut pas y rester et arrive sur le territoire français (Service public, 2024 : ¶ 7).

La troisième voie est celle de l'« asile constitutionnel », dérivé non des conventions internationales mais du Code de l'entrée et du séjour des étrangers et du droit d'asile (Ceseda). Il est octroyé aux personnes « [étrangères persécutées] dans [leur] pays en raison de [leur] action en faveur de la liberté. Il peut s'agir, par exemple, de militants politiques ou syndicalistes, de journalistes, d'artistes ou d'intellectuels menacés pour leur engagement en faveur de la démocratie dans leur pays » (Service public, 2024 : ¶ 6).

Quatrièmement, le statut « peut également être accordé en application du principe de l'unité de famille à certains membres de la famille d'un·e réfugié·e. Certains articles du Ceseda « prévoient qu'une carte de résident de dix ans est délivrée de plein droit à [l'étranger·e] qui a obtenu le statut de réfugié ainsi qu'à certains membres de sa famille » (CNDA, 2024 : ¶ 6).

Ces distinctions, connues des institutions étatiques, des associations et des militant·es du droit d'asile, ne circulent pas largement dans l'espace public, où l'on parle de réfugié·es de façon générale.

La dernière catégorie que j'ai retenue, la protection subsidiaire, est également peu connue au-delà des cercles liés aux politiques migratoires. Elle est octroyée aux personnes dont les situations ne répondent pas à la définition du statut de réfugié, mais pour lesquelles il existe des motifs sérieux et avérés de croire qu'elles encourraient dans leurs pays un risque réel de subir l'une des atteintes graves suivantes : la peine de mort ou une exécution ; la torture ou des peines et traitements inhumains ou dégradants ; pour des civils, une menace grave et individuelle

mettant leur vie ou leur intégrité en danger en raison d'une violence aveugle résultant d'une situation de conflit armé interne ou international (CESEDA cité par Ofpra, 2016 : ¶ 1-2).

Pour des raisons de faisabilité, cette thèse n'inclut pas dans son périmètre les apatrides, bien qu'ils soient protégé·es par l'Ofpra. Elle ne porte pas non plus sur celles et ceux qui sont appelé·es « les débouté·es », c'est-à-dire, les personnes « dont la demande d'asile a été rejetée définitivement par l'Ofpra et par la CNDA et ayant épuisé tous les recours possibles » (CNDA, 2024 : ¶ 2).

4.2.2 Politique française de l'asile (2011-2020) : trois logiques en tension et le non-accueil contemporain

Explorons à présent l'impact de ces catégories sur les personnes ainsi identifiées en prenant pour point de départ certains moments clés de l'histoire des politiques françaises d'asile, ainsi que la présentation des situations concrètes d'accueil (ou de non-accueil) entre 2011 et 2020. Avant de poursuivre, quelques remarques sur leurs contours sont néanmoins pertinentes.

Il faut d'abord souligner que même si – pour des raisons de faisabilité – je me concentre sur l'asile, on ne peut pas séparer politiques de l'asile et politiques migratoires : elles s'influencent mutuellement. À mesure que les politiques migratoires deviennent plus restrictives, on observe un accroissement de la pression sur le système d'asile, l'une des seules voies légales de séjour sur le territoire[92].

Deuxièmement, à propos des limites géographiques de l'étude, bien que je parle ici de la France, où est localisé mon terrain, il ne faut pas oublier que son positionnement sur l'asile est imbriqué dans un cadre géopolitique plus vaste, des traités et conventions internationales auxquels elle a adhéré (les exemples le plus saillants étant ici la Convention de Genève et le Protocole de New York), aux directives européennes qu'elle doit suivre en la matière.

Enfin, s'agissant des bornes temporelles de cette recherche, l'accent est mis sur la période entre 2011 (début de la Révolution syrienne) et 2020 (année de mon dernier entretien). Il est

[92] Et pour faire face aux discours qui parleraient des *faux réfugié·es* qui mentent et profitent du système de l'asile, permettez-moi d'insister encore une fois sur le fait que « les réfugiés et les migrants ne sont pas deux espèces distinctes que l'on rencontrerait dans la vie sociale, mais des catégories administratives destinées à dissocier des situations qui relèvent en réalité d'un seul et même continuum » (Akoka, 2020 : 327).

néanmoins essentiel de faire un bref rappel des fondements historiques de l'asile contemporain, en soulignant les années 1980-1990, qui ont marqué un tournant dans sa gestion.

Commençons donc par ce rappel, qui prendra comme point de départ l'année 1951. Dans un contexte d'après-Guerre mondiale et de Guerre froide, la Convention de Genève des Nations Unies institutionnalise l'asile[93] à un niveau international. Par la même occasion, elle définit les critères d'éligibilité comme réponse à la situation géopolitique de l'époque : elle instaure la définition de la personne réfugiée comme persécutée. Loin d'être neutre, cette caractérisation « permet de dénoncer les violences politiques commises par les gouvernements autoritaires contre leurs citoyens, et de protéger les libertés politiques dans la lignée de l'héritage idéologique des Lumières, tourné vers un ordre libéral et démocratique qui dénonce la tyrannie mais néglige les injustices socio-économiques » (Akoka, 2020 : 43).

Si la Convention de Genève, proclamée au début de la Guerre froide, écartait déjà les victimes des injustices socio-économiques, la fin du conflit a signifié un nouveau tour de vis dans les politiques d'asile, avec des interprétations restrictives du texte qui excluent les victimes des acteurs non étatiques et élèvent la persécution individuelle au rang de condition nécessaire pour l'obtention de la protection (Akoka, 2020 : 340).

La décennie 1990 a également été le théâtre d'une métamorphose de l'Ofpra, acteur majeur des politiques françaises de l'asile. La confluence de trois « crises » (de la gestion de l'État, de l'État-providence et de l'immigration) l'a profondément transformée. Si jusqu'à ce point, elle « s'apparentait à bien des égards à un consulat, [elle] devient […] une administration nationale désormais pilotée selon les principes de gestion néomanagériale » (Akoka, 2020 : 239-240). Une lecture plus étroite de la Convention de Genève et ces changements au sein de l'Ofpra, entre autres facteurs, ont marqué le passage « d'un régime de confiance, dans lequel le récit du demandeur suffisait le plus souvent […], à un régime de défiance dans lequel une accumulation de preuves est de plus en plus nécessaire mais rarement suffisante, puisque les requêtes aboutissent près de neuf fois sur dix à des rejets par l'Ofpra et que les décisions en appel de la CNDA n'inversent ces derniers qu'une fois sur cinq » (Fassin et Kobelinsky, 2012 : 668).

[93] Cette Convention, pensée pour les ressortissant·es européen·nes, a été révisée par le Protocole de New York de 1967 afin d'élargir la définition du statut aux autres nationalités (Fassin et Kobelisnky, 2012 : 658).

Durant les années 2010, la politique française de l'asile est marquée par trois logiques souvent en tension les unes avec les autres. La logique politique cherche à limiter l'accès au droit d'asile[94] par des mesures mises en place tant en amont des frontières que sur le territoire. En amont avec, entre autres, l'exigence de visas et l'imposition de sanctions contre les compagnies de transport qui auraient autorisé le voyage de passagers en situation irrégulière (Lendaro, Rodier, Verongen, 2019 : 13). Une fois sur le territoire avec, par exemple, l'application du règlement de Dublin[95], l'accroissement des procédures *prioritaires* et des restrictions envers les agents de l'Ofpra (Fassin et Kobelinsky, 2012 : 663). La logique juridique oblige l'État français, signataire de conventions internationales, à respecter le droit d'asile sous peine de sanctions. La logique gestionnaire, impulsée par des dynamiques de « bureaucratisation néolibérale » (Akoka, 2020 : 283) consiste en la recherche de performance administrative (Fassin et Kobelinsky, 2012 : 664). Auprès de l'Opfra, cette recherche prend la forme d'une série de dispositifs « mis en exergue par Anne-Marie Dujarier pour d'autres institutions : des dispositifs de finalités qui indiquent aux agents les objectifs quantifiés à atteindre ; des dispositifs de procédés qui leur indiquent comment faire et selon quelles étapes ; et des dispositifs d'enrôlement qui visent l'acceptation et la participation des travailleurs aux dispositifs de procédés et de finalités » (Akoka, 2020 : 283).

Ces trois logiques articulées rendent la procédure d'asile violente et affectent (bien qu'à des niveaux et avec des conséquences différentes) les agent·es des institutions chargées de les mettre en place, les demandeurs, demandeuses d'asile, et les personnes qui les accompagnent (des proches ou des personnes appartenant aux associations ou à des organismes de travail social) (Akoka, 2020 : XX). Outre les difficultés logistiques – par exemple la création en 2015 du « Guichet Unique de la Demande d'Asile (Guda) » qui a abouti à une détérioration des conditions d'accueil et de travail des « Plateformes d'accueil de demandeurs d'asile (Pada) » (Pada, 2016 : ¶ 4) – les critères pour obtenir l'asile deviennent pratiquement inatteignables, avec leur panoplie d'exigences.

> Exigence de preuves, quand les persécutions sont généralement tenues secrètes par les persécuteurs et la culture écrite des pays d'origine peu développée ; exigence de motivations « purement » politiques, qui ne correspond ni à la complexité des existences

[94] Cette tendance restrictive est généralisée dans l'Union européenne. Au cours des trois dernières décennies les États membres durcissent « les conditions d'octroi et de maintien des différents statuts de la protection humanitaire et en limitant, au nom de la lutte contre l'immigration "clandestine", l'accès de leur territoire à ceux qui pourraient s'en prévaloir » (Lendaro, Rodier, Vertongen, 2019 : 12).

[95] Pour plus d'information pour ce règlement, voir : https://www.migrationsenquestions.fr/question_reponse/667-quest-ce-que-le-reglement-dublin/

> ni aux dimensions plurielles de l'exil ; exigence de persécutions individuelles, quand la plupart des oppressions sont collectives ; exigence de cohérence et de précision, quand les mémoires sont traumatisées par les violences du départ, de la route et de l'arrivée (Akoka, 2020 : 317).

De cette imbrication de logiques, résultent des situations concrètes d'accueil difficiles, voire insupportables, pour les demandeurs, demandeuses d'asile, mais également pour celles et ceux ayant déjà obtenu une protection. Une circulaire publiée en 1991 interdit aux demandeurs, demandeuses d'asile de travailler et donc de cotiser auprès de la Sécurité Sociale. Non seulement cette suppression les transforme « en charge pour l'État, [justifiant] en retour l'effort de réduction de leur nombre » (Akoka, 2020 : 251), mais elle augmente leur précarité financière, les contraint à l'inactivité et marque leur quotidien par le poids de l'attente, par la dilatation du temps et, pour celles et ceux hébergé·es dans des Centres d'accueil de demandeurs d'asile (Cada), par une rétractation de l'espace, couplée à une surveillance de leurs activités et communications (Kobelinsky, 2012 : 183 ; 186-187). Dans un texte de 2012, dont certains aspects font aujourd'hui écho à l'expérience de la pandémie de coronavirus, Carolina Kobelinsky (2012 : 186) décrit ces centres comme « des espaces de confinement ».

Un moment illustrant parfaitement les conséquences de ces logiques a été la très médiatisée « crise des migrant·es » de 2014-2015. Bien qu'il y ait eu une augmentation importante « d'entrées dans l'UE de personnes sans visa ni titre de séjour, mais éligibles à une protection internationale » (Bouaggaga, Barré et al., 2022 : 388), c'est plutôt l'arrivée de migrant·es dans des îles, lieux réduits par définition, qui a cristallisé cette condensation rejouée à plusieurs reprises au gré des contrôles frontaliers (Bouaggaga, Barré et al, 2022 : 388-389). « Surgissent [donc] en divers lieux des camps, qui sont, pour certains, devenus de véritables capitales d'une géographie européenne de l'exil : Lesbos, Idomeni, Lampedusa, Calais, Vintimille… » (Bouaggaga, Barré et al, 2022 : 387).

Un autre aspect de cet accueil difficile est lié à l'apprentissage du français. Omar Guerrero, psychologue spécialisé dans l'écoute des exilé·es au sein du Centre Primo Levi, distingue les opportunités offertes aux enfants (liées à l'Éducation nationale) de celles disponibles pour les adultes (liées au gouvernement ou à des associations). Selon Guerrero, l'apprentissage du français pour les enfants est beaucoup plus facile, car gratuit et associé à la continuité scolaire (primaire, collège, lycée). Pour les adultes, les cours gratuits sont souvent limités à un nombre

d'heures déterminé par les autorités. Au-delà de celles-ci, les personnes doivent payer ou se diriger vers des associations pour continuer l'apprentissage. Il souligne aussi, pour les adultes, le lien entre la non-maîtrise de la langue et des sentiments de honte et d'insécurité (Guerrero, 2016).

Si les difficultés sont beaucoup plus prononcées pour les demandeurs, demandeuses d'asile, elles sont toujours présentes pour les réfugié·es. On peut souligner, à titre d'exemple, les déclarations de Frédéric Anquetil. Référent pour le logement auprès de l'association Revivre, il estime qu'il faut entre deux et trois ans pour qu'un·e réfugié·e ait accès à un logement permanent. « Les réfugiés peuvent [également] être soumis et de façon répétée à différentes formes de reconnaissance négative dont la plus typique est la non-reconnaissance structurelle de leurs qualifications et compétences, et l'impossibilité de faire reconnaître et de valider leurs diplômes et expériences antérieurs à l'exil » (Tcholakova, 2016 : ¶ 19).

L'accueil des exilé·es en France a été pensé et mis en place depuis les institutions politiques et les autorités publiques ?. Elles ne sont pourtant pas seules à s'y impliquer. L'accueil se joue aussi dans la participation de différents acteurs de la société civile : associations internationales et nationales, associations d'exilé·es, collectifs, réseaux de voisin·es, entre autres. Ces acteurs assument des positionnement divers et variés, dans un spectre qui va de la contestation politique ouverte à des formes d'intervention proches de l'assistance humanitaire. Une liste non exhaustive des actions menées en faveur de l'accueil inclut les distributions alimentaires et de produits sanitaires, l'organisation de vestiaires solidaires, des cours de français dans des locaux ou en plein air, l'occupation de lieux afin de les convertir en hébergement, la rédaction de guides de survie multilingues afin de fournir des informations pratiques, la mise en place de permanences d'aide juridique, l'hébergement à domicile, le plaidoyer auprès de différentes instances de gouvernement, l'organisation de manifestations, la mise en place de moments d'échange entre exilé·es et locaux et la création de dispositifs visant à faciliter l'accès à l'éducation supérieure.

4.2.3 Du processus révolutionnaire en Syrie à l'accueil des exilé·es syrien·nes en France

Si la section précédente a été consacrée aux catégories (demandeur, demandeuse d'asile ou réfugié·e), la présente section montre que la nationalité est un concept tout aussi complexe et incommode. Bien que consciente du caractère arbitraire (non nécessaire) des États-nations (Sayad, 1991 : 299) et du fait qu'ils peuvent être – au mieux – une communauté politique

imaginaire et imaginée (Anderson, 1996 : 19) ou – au pire – une fiction oppressante, je sais également que la nationalité regroupe des histoires, des pratiques, des langues. Face à une population de demandeurs, demandeuses d'asile et de réfugié·es très diverse, j'ai décidé de me concentrer sur les Syrien·nes pour des raisons de pertinence et de faisabilité[96]. Ce choix, nécessaire, ne résout pourtant toutes les difficultés, car la Syrie est un endroit porteur d'histoires riches dont les racines, mêlées à celles des premières écritures et premières villes, remontent au IVème millénaire avant notre ère (Tannous, 2022 : ¶ 2). Ne l'ayant pas visité ; ne comprenant ni l'arabe (la langue officielle) ni les autres langues du pays (le kurde, l'arménien), je ne prétends aucunement en être une experte. Je me contenterai de fournir quelques éléments qui faciliteront la compréhension de la population d'enquête. Cette section rappellera donc des informations générales sur la Syrie, la révolution et sa transformation en conflit armé, et enfin l'accueil des syrien·nes en France depuis 2011.

La République arabe syrienne s'érige dans de territoires habités depuis 12000 ans avant notre ère (Tannous, 2022 : ¶ 2). Située entre les actuels Iraq, Israël-Palestine, Jordanie, Liban et Turquie, elle a été occupée, a fait partie de nombreux empires, et continue d'être l'objet « des ambitions d'Empires et d'États, ce qui à la fois compromet et remet en cause son indépendance […] et son intégrité territoriale » (Alsadhan, 2022 : 21).

> [Le pays occupe une superficie de 185 000 km2. Ses frontières actuelles ont été dessinées] après la Première guerre mondiale, suite au dépeçage de l'Empire ottoman par les français et les britanniques, au lendemain des accords de San Remo en 1920. Sous mandat français jusqu'en 1946, la Syrie indépendante a connu des épisodes démocratiques puis des coups d'États militaires dont celui du parti Baath en 1963 qui a établi le régime actuel. En 1970, Hafez Al-Assad, père de Bachar, s'empare du pouvoir par un putsch, se débarrasse de ses adversaires et établit une dictature sécuritaire verrouillée. À sa mort en 2000, la constitution du pays est modifiée afin que son fils lui succède. Après une courte période de libéralisation, surtout économique, Bachar rétablit un système autoritaire (Da Silva, 2019 : 25).

Si on s'intéresse à l'articulation entre les groupes ethniques-religieux et le régime de Hafez et ultérieurement de Bachar Al-Assad, on retrouve deux visions différentes (et parfois opposées) qui comportent néanmoins certains éléments communs.

[96] Je reviendrai plus en détail sur les motifs et les implications d'un tel choix.

Une première vision identifie la communauté alaouite comme pilier du régime syrien, occupant la majorité des postes publics. Après deux décennies triomphales (1970-1980) – avec un État hyper développé qui permettait aux divers groupes ethniques et religieux d'être employés par le secteur public – la réduction (néo-)libérale de la taille de l'État à partir des années 1990-2000 a signifié que les autres groupes ont beaucoup moins résisté aux éliminations de postes, sans que cela ait été une volonté délibérée du Président. La fonction publique étant devenue l'apanage des alaouites, ils et elles ont privilégié les membres de sa communauté lors des recrutements à tous les échelons du système (Balanche, 2016 : 127-128). Cette vision présente les alaouites comme un groupe jouissant des avantages d'un échange clientéliste (Balanche, 2016 : 127) et, en même temps, craignant des représailles si le régime d'Assad venait à tomber. Elle affirme que la compréhension de la société syrienne ne peut pas se passer de la considération du facteur communautaire (Balanche, 2016 : 128).

Une seconde vision invite à nuancer le poids de ce facteur. En se référant aux discours qui décrivent le régime d'Assad comme « alaouite » – reposant entre les mains d'un groupe monolithique et homogène qui donnerait une coloration religieuse particulière – et qui qualifient la révolution de conflit entre une minorité alaouite au pouvoir, une minorité chrétienne apeurée et une majorité sunnite opprimée, Akram Kachee rétorque que ces discours sont bâtis sur une analyse inexacte et simplificatrice, autant des Syrien·nes que de l'appareil de pouvoir (2013 : 107). Dans ces discours, les Syrien·nes seraient dépeints comme des individus à l'identité et à l'appartenance unidimensionnelles, dénuées de complexité ; on effacerait également les purges et détentions des alaouites déployées par le gouvernement et on oublierait que ni Assad père ni Assad fils ont développé un projet politique spécifiquement alaouite (Kachee, 2013 : 107). Ces deux points de vue s'accordent, pourtant, sur le rôle-clé du système Assad pour entretenir la méfiance entre les groupes (Balanche, 2016 : 130 ; Kachee, 2013 : 107), bloquant les tentatives de construction d'autres formes de solidarité (Balanche, 2016 : 130).

Au-delà des dissensions, plusieurs auteurs ou autrices signalent l'autoritarisme, la répression féroce de toute opposition, la politique de la peur et la répartition inégale des richesses profitant largement aux élites proches du pouvoir (Alsadhan, 2022 : 23 ; Kachee, 2013 : 106 ; Napolitano, 2018 : 223). Un exemple montre éloquemment la violence du régime : selon le chercheur Eylaf Bader Eddin, il est rare, dans la période actuelle, que des Syrien·nes – appartenant à différentes classes et provenant de différentes régions – aient ne serait-ce qu'un·e proche qui ne soit pas passé·e par les prisons politiques du pays.·Cela imprègne les esprits des

récits d'enfermement et de torture (Bader-Eddin, 2024 : 12-13). Une autre caractéristique des régimes Assad a été la saturation des espaces sémiotiques avec de la propagande autant visuelle (muraux, panneaux, etc.) que musicale (hymnes, chansons) (Bader-Eddin, 2024 : 15) contribuant ainsi, comme dans d'autres systèmes autoritaires, au verrouillage des registres de représentation et à l'exclusion des individus de la construction symbolique de leurs identités (Riboni, 2016 : 119). Cette panoplie de signes était non seulement déployée, mais également imposée aux habitant·es, qui devaient s'en emparer afin d'agir « comme si » ils et elles croyaient à leurs messages (Weeden citée par Bader-Eddin, 2024 : 13). Une telle tyrannie a, bien-sûr, provoqué différents mouvements sociaux tout au long de ses 54 ans[97]. Intéressons-nous à présent à celui déclenché en mars 2011 et qui a pris une envergure telle qu'il a mérité l'appellatif de « Révolution ».

Dans un contexte régional de révoltes (Tunisie, Égypte, Lybie), la contestation a commencé à Deraa, située à 150 km au sud de Damas, dans l'une des zones qui, bien que négligées par l'accélération de la libéralisation économique et insuffisamment dotées de services publics, demeuraient étouffées par les contraintes sécuritaires et policières (Balanche, 2011 : 437 ; Kachee, 2013 : 106). Déclenchée par l'emprisonnement et la torture d'adolescents qui avaient réalisé des graffitis contre le régime, elle s'est ensuite propagée à d'autres parties du pays et a été brutalement réprimée par le gouvernement. « Peu à peu, face à la répression, le mouvement de contestation se transforme en rébellion armée » (Alsadhan, 2022 : 24) et ensuite en conflit[98] qui implique, de près ou de loin, soixante pays et qui bouscule le jeu d'alliances dans la région (Da Silva, 2019 : 25). On peut identifier cinq étapes dans ce processus révolutionnaire.

La première étape est celle des manifestations pacifiques réprimées, d'une effervescence politique, civique et artistique multi-située où « l'alternative entre le régime dictatorial d'al-

[97] À titre d'exemple, « Dans les années 1980, la contes- tation, puisant dans les registres d'action hérités des ères ottomane et mandataire, gagne de larges segments de la population et est brisée par le Léviathan étatique qui musèle en retour la société : en 1982, en trois semaines, l'armée syrienne aidée par les services de renseignement écrase un soulèvement à Hama faisant entre 20 000 et 40 000 morts et détruit deux tiers de la ville, rafles et disparitions se prolongeant jusque dans les années 1990. Ces mobilisations et leur répression marquent un coup d'arrêt à l'essor d'études sur un pays pourtant doté de traditions de sciences sociales et historiques non négligeables » (Rey et Tannous, 2022 : 120).

[98] J'ai décidé d'utiliser les termes « révolution » et « conflit » afin de rendre compte de la transformation d'un mouvement social en un affrontement caractérisé par des stratégies et tactiques de guerre. Pour une réflexion sur l'usage de ces termes, je renvoie à un texte de Charlotte Al-Khalili que j'ai trouvé pertinent à la lumière des propos que j'ai recueillis en entretien. Produit d'une ethnographie auprès des exilé·es syrien·nes en Turquie, la chercheuse propose « de s'intéresser à la redéfinition de la notion de « révolution » [dégagée] de l'expérience révolutionnaire syrienne [qui] permet de sortir d'une vision selon laquelle la révolution est d'abord et avant tout une coupure radicale dans l'Histoire, un événement limité dans le temps et sanctionné par le renversement d'un régime à l'échelle étatique (Arendt 1965 ; Koselleck 1985). Elle nous invite à envisager la révolution comme un processus impliquant la mise en place d'une multiplication de contre-pouvoirs locaux conduisant à des changements sociaux, politiques ; individuels et collectifs sur le long terme » (Al-Khalili, 2023 : 4).

Assad et une domination islamiste était loin d'être la seule » (Aubin-Boltanski, 2018 : ¶ 2) et d'un passage progressif aux armes.

> Jusqu'en avril 2013, le régime subit des reculs face à l'opposition, et reçoit l'appui militaire de l'Iran et du Hezbollah. Il a recours à plusieurs reprises à des armes chimiques contre sa propre population, notamment dans la Ghouta orientale, où une attaque, en août 2013 a fait plus de 1500 victimes. [Graduellement], des organisations terroristes (Daech et Al-Qaeda) s'implantent sur le théâtre syrien à la faveur de la crise (Ministère de l'Europe et des Affaires étrangères, 2024 : ¶ 11).

La recrudescence des attaques du gouvernement, la présence des organisations terroristes et l'abandon des frappes états-uniennes suite à un accord avec la Russie sur le démantèlement de l'arsenal chimique syrien (Da Silva, 2019 : 26) clôturent cette première phase.

En 2013, malgré les attaques du régime et l'entrée d'autres acteurs, les deux tiers du pays sont entre les mains de l'opposition, dont Homs et Alep. C'est le moment des conseils locaux, une forme novatrice d'autogouvernement (Cantine syrienne de Montreuil, 2024). Mais la percée des groupes terroristes djihadistes affaiblit autant les forces militaires d'Assad que les enclaves de l'opposition. En janvier 2014 Daech s'empare de Raqqa et en juin il « annonce la mise en place d'un "califat" dans les régions conquises en Syrie et en Iraq » (Da Silva, 2019 : 26).

Une troisième étape est marquée par le retour en force du régime d'Assad. Si en 2015 il était encore fragile et faisant face à une vaste contre-offensive de l'opposition, l'aide russe – manifestée, entre autres, par des frappes aériennes – lui permet de renverser la situation. Ayant déjà repris Homs, les militaires font tomber Alep (2016), la Ghouta orientale (2018) ou encore Deraa (2018), trois bastions historiques de la révolution (Da Silva, 2019 : 26 ; Ministère de l'Europe et des Affaires étrangères, 2024 ¶ 12).

Lors de la quatrième étape, à partir de 2017-2018, dans un contexte de gouvernement accroché au pouvoir, et de recul de Daech[99], coexistent trois grandes zones d'influence : l'ouest, contrôlé par le régime et ses alliés ; le nord-est, divisé en plusieurs territoires où une coalition internationale lutte contre l'État islamique ; et le nord-ouest, où se situent plusieurs groupes

[99] Même si, en août 2024, on observe une augmentation des attaques qui laisse deviner la reconstitution de ses forces. Voir, par exemple : CONNAN, Julie, « Cinq ans après sa défaite, Daesh poursuit sa recomposition en Irak et en Syrie », *La Croix*, 07/08/2014, disponible sur : https://www.la-croix.com/international/cinq-ans-apres-sa-defaite-daesh-poursuit-sa-recomposition-en-irak-et-en-syrie-20240807

armés d'opposition et où certaines parties sont sous influence de la Turquie (Ministère de l'Europe et des Affaires étrangères, 2024 : ¶ 13-16).

Le 8 décembre 2024, des forces rebelles lidérées par Abou Mohammed Al-Joulani, qui dirigeait la force Hayat Tahrir al-Sham ont pris le contrôle du pays. Treize ans après les premières manifestations, Bachar Al-Assad quittait finalement le gouvernement et le pays. S'inaugurait ainsi une étape de transition politique toujours en cours.

Les conséquences de cette révolution-conflit sont difficiles à saisir, tellement elles sont contrastées, multiples et changeantes, au gré du temps. Essayons néanmoins d'en identifier quelques-unes. La première est peut-être la plus terrible : « plus de 500.000 morts d'après les estimations de diverses ONG et de l'ONU, la moitié de la population syrienne déplacée, cinq à six millions de [syrien·nes ayant dû quitter le pays] » (Alsadhan, 2022 : 25). On constate aussi l'augmentation exponentielle des prisonnier·es politiques qui sont exposé·es à des violations de droits incluant – mais ne se limitant pas – à la torture. Si l'époque faisant suite au soulèvement de Hama détenait le record de privations de libertés pour des raisons politiques (environ 7000 détenu·es), l'année 2011 l'a surpassée, avec plus de 20.000 emprisonnements (Bader-Eddin, 2024 : 225-226). Les chiffres ont depuis continué d'augmenter. Bien que le gouvernement soit responsable de la majorité des détentions, il est loin d'être le seul. À titre d'exemple, un rapport d'Amnesty International publié en 2024 dénonce l'enfermement de plus de 50.000 personnes (la plupart de façon arbitraire et indéterminée) aux mains de la coalition installée au nord-est du pays après la défaite de Daech (2024 : ¶ 1-4).

Un autre effet est la dévastation de l'économie et des services publics.

> Au milieu de l'année 2023, plus de 90 % des [syrien·nes] vivaient en-dessous du seuil de pauvreté. Au moins 12 millions d'entre eux [et elles] – plus de la moitié de la population – n'avaient pas accès à une nourriture correcte, ou pas les moyens d'en acheter, et plus de 15 millions avaient besoin d'une forme d'aide humanitaire pour survivre. Au moins 600.000 enfants souffraient de malnutrition chronique. Plus de douze années de guerre ont décimé les infrastructures et services civils, affectant gravement l'accès aux refuges, aux soins médicaux, à l'électricité, à l'éducation, aux transports publics, à l'eau et à l'assainissement (Human Rights Watch, 2024 : ¶ 20).

Une autre répercussion a été l'isolement diplomatique, économique et politique du pays par rapport aux gouvernements du Nord global. Si l'Union européenne tient depuis trois ans un débat à huis-clos sur la nécessité de changer l'approche envers le régime d'Assad et de reprendre le dialogue (Chypre, la Grèce, l'Italie et la République Tchèque ont même rétabli des liens diplomatiques), la Syrie reste coupée de pays comme l'Allemagne et la France (Bedin, Guendouz et Levallois, 2024 : 89 ; Kaval et Sallon, 2024 : ¶ 1).

Soulignons également l'alternance entre des moments où les risques limitent voire empêchent la présence de journalistes et chercheurs, chercheuses sur le terrain syrien (Rey et Tannous, 2022 : 128), et un intérêt pour comprendre la situation, motivé par l'urgence. On observe donc autant le silence (Bader-Eddin, 2024 : 4) que des pics de publications (médiatiques, scientifiques), sur le sujet[100] reposant non seulement sur des séjours dans les zones du pays redevenant (parfois temporairement) accessibles, mais aussi sur des méthodes de recherche à distance et sur le travail avec les exilé·es syrien·nes.

En écoutant les protagonistes du mouvement social, on retrouve une autre série de conséquences. Pour ces personnes, « malgré son apparente défaite dans le champ politique […], la révolution syrienne est souvent perçue comme ayant déjà un effet dans le présent. De fait, elle a entrainé de profonds changements, avant tout sociaux. Ces changements […] sont en outre pensés comme irréversibles […]. Il s'agit donc d'un processus qui revêt différentes temporalités et significations en fonction du domaine dans lequel il s'inscrit » (Al-Khalili, 2023 : 4-5). On peut mentionner comme exemple l'installation des conseils locaux dans de nombreuses petites et moyennes villes, devenus « des laboratoires du collectif pour des [Syrien·nes] privé[·es] de toute possibilité de se constituer en société civile durant plus de quatre décennies » (Kachee, 2013 : 104). Un espace de création bouillonnant et multiforme a également éclos : partout en Syrie sont apparus des affiches, des chansons, des slogans, des banderoles, des photos, des articles (et une longue liste d'etcétéras). « L'expansion de la révolte a libéré des énergies emprisonnées dans l'obscurité de la tyrannie pendant des décennies. Elle a libéré toutes ces énergies créatrices, latentes, spontanées ou organisées et enfin surgies en pleine lumière ». Telles sont les déclarations de Sana Yazigi, graphiste à l'origine du site web Mémoire créative de la révolution syrienne, vaste archive en ligne d'expressions artistiques, intellectuelles, médiatiques réalisées à partir de 2011 (2019 : 4).

[100] Au sujet des recherches sur la Syrie, voir : REY, Mathieu, TANNOUS, Manon-Nour, « *Still researching*. La Syrie comme objet d'étude (des années 1980 aux années 2010) », *Mondes Arabes*, No. 1, 2022, 119-140.

Finalement – malgré et en raison de l'échec politique de la révolution –, on retrouve de transformations « à l'échelle intime (au niveau du sujet) et cosmologique (au niveau des coordonnées spatio-temporelles), mais aussi dans la sphère sociale (au niveau des relations, de la vie quotidienne, des normes de genre et des modes d'alliance) » (Al-Khalili, 2023 : 10). Pour illustrer l'un de ces points, je reprends les conclusions d'un panel d'activistes féministes syriennes à l'édition 2018 du festival d'art engagé Syrien n'est fait. Depuis un positionnement critique qui ne nie pas les indicibles violences ni les conséquences différenciées (et parfois contradictoires) de la révolution sur les droits des femmes, elles se sont accordées pour affirmer que les événements de 2011 avaient permis une importante prise de conscience sur les rapports sociaux de genre (Al-Abdeh, Al-Rahabi, Al-Zahre, Merei, 2018). C'est peut-être l'ampleur de ces transformations qui explique en partie la réticence de certain·es enquêté·es à relater leur vie d'avant car, comme Mazen le décrit : « pour moi, avant la révolution, c'était une autre vie […]. Pour moi en fait, ça commence en 2011 » (Entretien avec Mazen, 07/06/2018).

Après ce tour d'horizon, évoquons quelques éléments sur l'accueil des Syrien·nes en France. Avant de franchir les frontières internationales, ces personnes ont fait de nombreux déplacements à l'intérieur de leur pays pour essayer de trouver des endroits sûrs (Alsadhan, 2022 : 47). Quand elles quittent la Syrie, l'Europe et la France sont loin d'être leurs premières destinations. Si l'Hexagone a témoigné d'une augmentation considérable des arrivées, « la Turquie accueille le plus de ressortissant[·es] syrien[·nes] (2,9 millions) [et], une fois rapporté[·es] à la population nationale, le Liban […] produit l'effort d'accueil le plus conséquent, avec plus d'un million de réfugié[·es] pour près de 4 millions d'habitant[·es] » (Dahdah, Puig et al, 2022 : 10). Si l'on admet qu'un pays devrait recevoir des exilé·es enregistré·es en Europe selon ses caractéristiques structurelles, la France – réunissant 15% de la population de l'UE et 17% de son PIB – aurait dû prendre en charge entre 170.000 et 200.000 demandes syriennes, contrastant avec l'enregistrement de moins de 50.000 d'entre elles (Héran, 2022 : 43 ; 2023 : ¶ 3). Quoi qu'il en soit, les demandes enregistrées ont été très souvent acceptées : « entre 2013 et 2017 [par exemple] le taux d'accord des syrien[·nes] à l'Ofpra oscille entre 95% et 100%, ce qui les place en première position en termes de pourcentage de reconnaissance » (Akoka, 2020 : 343).

La grande probabilité d'obtenir un accord n'est pourtant pas la garantie d'un accueil généreux. Loin d'être acheminé·es jusqu'en Europe comme l'étaient les ex-indochinois·es, ils et elles

doivent franchir – souvent illégalement – de nombreux obstacles pour arriver sur le continent et accéder à des traitements plus ou moins favorables selon les États. Si entre 2013 et 2017, les Syrien·nes ont obtenu l'accord à leurs demandes d'asile dans la presque totalité des cas, un tiers d'entre eux et elles se sont vu délivrer la protection subsidiaire, un statut moins favorable que celui de réfugié·e (Akoka, 2020 : 344).

4.2.4 Recherches sensibles : faire face à l'épaisseur des vies

En 2015, lors des débuts de cette thèse, la Syrie et les Syrien·nes occupaient le devant de la scène médiatique et politique101. Il m'a semblé important et opportun de diriger mon attention scientifique vers cette population. J'ai donc décidé que la population d'enquête serait celle des demandeurs, demandeuses d'asile et des réfugié·es syrien·nes résidant en France depuis 2011. Ces personnes ont vécu pendant des décennies sous le poids d'un régime autoritaire et violent. En mars 2011, certaines ont construit la révolution et profité des multiples révolutions sociales et culturelles déclenchées par celle-ci[102]. Elles ont expérimenté l'euphorie politique, la fierté de participer au tissage d'une histoire plus juste. D'autres ont ressenti le mouvement social comme la fin d'une stabilité. Toutes ont souffert de l'explosion de la violence. Elles ont vu le sang et ressenti la faim. Ces personnes portent les traces de la surveillance, de l'éclatement du maillage social. Elles ont quitté leur pays pour réaliser une procédure lente et anxiogène.

Dans les récits des enquêté·es, on trouve toute cette épaisseur des vies : il y a des enfermements, des matchs de football, des salles pleines de proches qui mangent et dansent, des étés sans eau courante, des ami·es mort·es, des mariages, des chansons, des traversées, des naufrages. Décider de travailler avec eux et elles, signifie rentrer frontalement dans le domaine des recherches sensibles : celles qui demandent le dévoilement d'informations intimes, douloureuses, voire potentiellement dangereuses (Hennequin ; Lee et Renzetti cité·es par Gagnon, Beaudry et Deschenaux, 2019 : 72). Le choix de cette population réaffirme la

[101] « Nous avons été frappées par les chiffres, inédits, qui recensent les migrations forcées auxquelles les Syriens ont été confrontés à cause des violences subies en Syrie depuis 2011. Près de 13 millions de syriens ont connu un déplacement forcé. Presque 60% de la population estimée du pays a quitté son foyer. Ce qui peut se traduire par le fait que près d'un réfugié sur 4 dans le monde est Syrien.151 Selon le Haut-commissaire des Nations Unies pour les réfugiés Antonio Guterres, il est signalé en septembre 2013 que la situation en Syrie est devenue « une calamité humanitaire indigne avec des souffrances et des déplacements de populations sans précédent dans l'histoire récente »152 . La guerre civile en Syrie était un phénomène de violations massives de droits de l'homme de grande ampleur. Entre 2020-2021, 90% des enfants en Syrie ont besoin de l'aide humanitaire »153 (Hashem, 2023 : 44).

[102] L'idée sous-tendant ces affirmations est que la révolution a laissé des marques indélébiles au niveau social. « Les transformations sociales sont perçues comme profondes et irréversibles et comme le terreau d'une future révolution qui, cette fois, aboutirait au renversement du régime. L'esprit révolutionnaire apparaît donc comme l'expression d'une contestation de l'ordre établi politique, social ou familial ; comme la manifestation d'une colère profonde et le moteur de transformations du lebenswelt des Syrien·nes » (Al-Khalili, 2023 : 10).

pertinence de la mise en pratique d'une méthodologie visuelle critique nourrie par une éthique du care, méthodologie à laquelle la partie suivante sera consacrée.

Chapitre 5 : Faire du terrain en immigrée

« *¿Con qué se come eso ?* » (« Ça se mange avec quoi, ça ? »). Voici un dicton vénézuélien qui m'accompagne depuis des années. Prenant la forme d'une question, il constitue pour moi un avertissement contre des recherches qui partiraient trop loin dans le chemin de l'abstraction. Après avoir déployé, lors du chapitre précédent, les fondements théoriques et éthiques du dispositif méthodologique ainsi que les spécificités de la population d'enquête, j'aborderai à présent le « *¿con qué se come eso ?* », le [ça donne quoi, au juste ?]. Ce chapitre est donc consacré au terrain.

Partons d'une définition du terrain fournie par Isabelle Clair. Se saisissant d'une vision assez classique, elle définit le terrain comme l'articulation de deux éléments : « d'une part une unité spatiale et temporelle circonscrite et d'autre part la rencontre entre des personnes vivantes » (Clair, 2015). Je propose un élargissement de cette définition[103] afin de comprendre le terrain comme l'intersection de plusieurs éléments : une posture de recherche et un dispositif de collecte de données spécifique ; une population d'enquête et, plus particulièrement, les enquêté·es ; la chercheuse ; un espace-temps donné. Voici un tableau récapitulatif des composantes en jeu dans cette recherche :

[103] La chercheuse elle-même prend la définition du terrain comme un point de départ assez classique, restrictif et volontairement convergent avec les canons de l'anthropologie (Clair 2015).

Posture de recherche	Dispositif de collecte de données	Enquêté·es	La chercheuse	Espace-temps
Féministe Méthodologie visuelle critique	2 séries d'entretiens de photo-stimulation : 1 entretien biographique et 1 entretien sur les pratiques photographiques	12 hommes 4 femmes Entre 21 et 54 ans Arrivé·es entre 2011 et 2017 14 réfugié·es 2 demandeurs ; demandeuses d'asile Majoritairement diplômé·es, voire très diplômé·es Majoritairement d'opposition et engagé·es dans la Révolution syrienne	Femme Immigré·e (titre de séjour passeport-talent chercheur) Issue de la classe moyenne vénézuélienne TDAH non diagnostiqué	Île de France 2016-2020

Table 2. Composantes de mon terrain

Il s'agira, dans les pages qui suivent, d'expliciter ce qui est émergé à la croisée de ces cinq composantes du terrain. Le chapitre est structuré en trois parties. La première décrit les voies empruntées pour accéder à la population d'enquête, ainsi que les conséquences de ces décisions sur la relative homogénéité du groupe des enquêté·es. Une deuxième partie proposera un retour réflexif sur le déroulement de l'enquête. La troisième et dernière partie rendra compte d'une réduction dans le périmètre de l'enquête ainsi que des projets annexes mais connectés à la recherche doctorale.

5.1 L'accès à la population

Lors de mes années d'étude de Master j'ai travaillé avec des immigré·es latino-américain·es (principalement des étudiant·es ou des jeunes *au pair*), contacté·es grâce à mes réseaux de sociabilité ou par le biais des réseaux sociaux numériques. Le début de la thèse en 2015 a demandé une familiarisation avec le terrain et les acteurs, actrices afin de recueillir des informations précieuses, ainsi que d'accéder à la population d'enquête. J'ai procédé en avançant parallèlement sur trois voies : la participation à des événements, le bénévolat et le rassemblement des comptes-ressources sur les réseaux sociaux numériques.

J'assiste à plusieurs types d'événements : des colloques, des séances de séminaires, des présentations de livres, des vernissages d'expositions, des festivals d'art, des manifestations, des bals, des formations et des projections de films. Certains portaient sur la Syrie, d'autres sur les migrations en général ou sur les migrations forcées. Ils étaient organisés par des syndicats, des institutions scientifiques, des institutions culturelles, des associations et des collectifs. Ma participation a eu des effets divers et variés. Cela m'a permis d'acquérir des connaissances pertinentes et actualisées, ce qui s'est avéré essentiel car je travaille sur un sujet toujours en évolution. L'immersion partielle dans ces milieux a, en outre, eu un effet paradoxal sur mes doutes et sentiments d'illégitimité. D'une part, j'ai gagné en expertise, en conscience politique et en confiance car j'avais le sentiment d'être pleinement impliquée dans mon thème de recherche. D'autre part – surtout pendant les années 2016-2018 où les sujets du conflit syrien et des migrations étaient tellement saillants qu'on aurait pu remplir son agenda rien qu'en assistant à ces événements – j'ai ressenti de la « culpabilité scientifique » et politique quand la motivation faisait défaut. La presqu'omniprésence des exilé·es et de la Syrie dans la sphère publique était autant une source d'opportunités que d'angoisses, car j'avais le sentiment de ne pas faire assez. Contrairement à l'image idéale de la chercheuse, toujours assoiffée de références, je craignais les conseils et recommandations surgies quand on me posait l'inévitable question : « Elle porte sur quoi, ta thèse ? » Malgré cela, et peut-être plus significativement, grâce à ma présence à ces évènements, j'ai pu rencontrer les membres d'associations avec lesquelles j'ai été en contact par la suite, ainsi que des personnes qui deviendraient des enquêté·es.

Lors d'une conférence réalisée à Paris 8 le 10 février 2016[104], j'ai pris connaissance de *Mada Syrie*, une association active entre 2015 et 2016. Formée par des étudiant·es réfugié·es syrien·nes celle-ci avait pour but de soutenir des étudiant·es réfugié·es, ainsi que de réaliser des activités culturelles diverses pour promouvoir la connaissance sur la Syrie. J'ai pris contact avec eux, et elles, puis j'ai assisté à une première réunion le dimanche 27 mars 2016 avec l'intention de m'y intégrer. Les activités de *Mada Syrie* se sont très vite arrêtées, mais l'un de ses membres a accepté de s'entretenir avec moi. Un autre événement important dans la constitution de mon terrain a été la deuxième édition du festival d'art pluridisciplinaire *Sy rien n'est* fait[105], qui a eu lieu entre le 9 et le 13 août de 2017 dans le 14ème arrondissement de Paris.

[104] Organisée par l'UFR Textes et sociétés de l'Université Paris 8 et le Collectif La Chapelle Debout ! la rencontre était destinée à donner la parole à des réfugié·es ainsi qu'à certaines associations qui les soutiennent. Pour plus d'information, le programme est disponible sur le site web de l'Université Paris 8 : https://www.univ-paris8.fr/Conference-des-refugies-3670

[105] Le festival – organisé par l'*Association de Soutien aux Médias* Libres et le *Collectif de Développement et Secours Syrien*, en partenariat avec *Souria Houria*, *Revivre* et *Yes We Camp* – articulait des conférences, des

J'y ai rencontré de membres de *Revivre*, une association créée en 2004 initialement pour assister les quelques exilé·es syrien·nes résidant en France à l'époque – ainsi que pour informer sur la situation des droits humains du pays – et qui à partir de 2012 devient une source importante de soutien pour les syrien·nes arrivé·es après le déclenchement du conflit (Revivre, 2024 : ¶ 1-7). Grâce à cette prise de contact, et à mon implication en tant que bénévole occasionnelle[106], j'ai trouvé trois enquêtées.

Mon engagement bénévole plus conséquent a été mené au sein de *JRS France* (les sigles en anglais du service jésuite des réfugié·es), principalement au sein du programme *JRS Jeunes*[107]. Entre 2016 et 2019 – en collaboration avec le personnel salarié et d'autres bénévoles – j'ai participé à des soirées, des sorties culturelles et des cafés-débats ; j'ai animé des ateliers de conversation en français ; j'ai conçu et animé des séances d'analyse d'images politiques et médiatiques sur les migrations ainsi que des ateliers de tricot. L'articulation du travail bénévole avec le travail de recherche a été orientée par des enjeux pratiques et éthiques. D'une part, comme je l'ai déjà mentionné, les collectifs et associations travaillant directement sur le sujet étaient à la fois [ou autant... que] source de formations, d'informations et de questionnements pertinents. D'ailleurs, les enquêté·es étaient plus susceptibles d'accepter de prendre part à un projet nécessitant une certaine implication quand ils et elles l'associaient à une personne engagée pour des causes qui leur étaient chères. D'autre part, à un moment où, vu l'actualité du sujet, ces personnes étaient sollicitées par des journalistes, des chercheurs et chercheuses, entre autres, il me semblait important d'essayer de m'éloigner d'une logique d'instrumentalisation, et de consacrer du temps, de l'énergie et des compétences au travail bénévole. Comme pour la première voie (la participation à des événements), le bénévolat a fourni des contacts d'enquêté·es, de ressources précieuses et une connaissance plus fine du terrain. Il a également fait émerger de la culpabilité de ne pas assez faire, ainsi que de dilemmes éthiques[108], tant sur l'obligation potentiellement ressentie par certain·es enquêté·es de s'entretenir avec moi car associée symboliquement à une structure pourvoyeuse d'un soutien crucial, que sur

expositions, des projections, des ateliers avec des soirées et des espaces de vente. Pour le programme détaillé, voir : https://lesgrandsvoisins.org/2017/08/07/syrien-nest-fait-festival-dart-engage-9-13-aout-2017/

[106] J'ai participé à certaines activités de convivialité et j'ai co-organisé et animé un atelier de tricot.

[107] Créé en 2014 sous le nom *JRS Welcome Jeunes*, le programme « permet à des jeunes (ou moins jeunes), demandeurs[, demandeuses] d'asiles, réfugié[·es] ou locaux, de se rencontrer et de se connaître autour d'activités communes et créatives qu'ils co-animent sur un pied d'égalité. Les membres sont tour à tour participants ou animateurs et ainsi acteurs d'un programme qu'ils construisent ensemble » (JRS, 2024 ¶ 1).

[108] D'autres questionnements, plus personnels, portaient sur le fait d'un bénévolat au sein d'une association jésuite. Ayant été moi-même éduquée dans des institutions de l'ordre tandis que j'ai renoncé, dès l'âge de dix ans, à la pratique et à la croyance catholique, j'éprouve à leur égard un mélange complexe d'admiration et de rejet. À cela s'ajoutait le fait que, contrairement au Venezuela – où le catholicisme (syncrétique, hybride) infuse les mots, les gestes et les imaginaires de tous les secteurs sociaux, économiques et politiques – la connotation conservatrice des institutions catholiques françaises provoquaient une gêne politique certaine.

l'inadéquation entre leurs attentes et mes capacités en termes de « don et contre-don » (je reviendrai sur ce point plus tard à l'aide d'un exemple spécifique). Rétrospectivement, et délestée de l'illusion d'une pureté morale (Clair, 2016 : 77), je perçois ces années de volontariat comme une mise en place, concrète, quoiqu'imparfaite, de pratiques de « terrain en féministe » (Clair, 2016).

Le rassemblement de comptes-ressources sur les réseaux sociaux numériques a servi principalement à me familiariser aux enjeux et aux acteurs, actrices du terrain. Si initialement j'avais prévu d'utiliser ces données pour trouver des enquêté·es, j'ai vite compris qu'il serait mieux de passer soit par la méthode de « proche en proche » ou « boule de neige » – en mobilisant les contacts des enquêté·es – soit par la méthode de « relais institutionnel », en me servant des associations déjà mentionnées (Blanchet et Gotman, 2007 : 54-55). En effet, vu la sensibilité des données et la nature du dispositif, j'ai préféré me rabattre sur les contacts personnels.

Comme souvent dans la recherche, la plupart des enquêté·es ont été contacté·es grâce à une source improbable. Dans le cadre d'une pratique sportive, j'ai rencontré une ancienne salariée de l'Ofpra et de Reporters sans frontières. Grâce à ses conseils et contacts j'ai pu réaliser des entretiens avec six personnes. Voici donc un récapitulatif des voies d'accès aux enquêté·es :

Voie d'accès	**Nombre d'enquêté·es**
Conférence Université Paris 8	1
Bénévolat JRS	4
Bénévolat Revivre	3
Ancienne salariée d'institutions liées au sujet	6

Table 3. Voies d'accès au terrain et nombre d'enquêté·es par voie

Ce tableau montre qu'une partie conséquente des 16 personnes enquêtées provient d'une seule source. Quatre de ces enquêtés (tous des hommes) font partie d'un groupe d'amis et certains se connaissaient déjà en Syrie. Les deux restants étaient aussi amis entre eux, ayant fait connaissance après leur arrivée. Le reste de l'échantillon n'appartenait pas à un seul cercle de sociabilité mais la plupart d'entre eux, et elles s'étaient déjà croisé·es, soit dans des initiatives des associations, soit dans des événements sur la Syrie. Le résultat a été une relative

homogénéité en termes d'âge, genre, niveau de diplôme, positionnement politique et engagement révolutionnaire. Il y a eu, en revanche, de la variété concernant les lieux de naissance. Une telle uniformité s'explique par les modes d'accès à la population, mais également par le choix d'inclure seulement des personnes en processus de demande d'asile ou ayant obtenu une protection. Comme expliqué plus haut, les critères d'octroi de l'asile ou la protection subsidiaire étant assez strictes, ils ont tendance à restreindre le type de personnes qui obtiennent une réponse positive. Voici quelques tableaux récapitulatifs sur la composition de la population d'enquête :

Classe d'âge (au moment de l'entretien)	**Nombre d'enquêté·es**
20-24 ans	3
25-29 ans	2
30-34 ans	9
35-39 ans	0
40-44 ans	1
45-49 ans	0
50-54 ans	1

Table 4. Distribution des enquêté·es par classe d'âge[109]

Genre	**Nombre d'enquêté·es**
Hommes	12
Femmes	4
Non binaires, trans	0

Table 5. Distribution des enquêté·es par genre

[109] Classes d'âge à partir des catégories de l'INSEE.

Niveau de diplôme	Nombre d'enquêté·es
Bac	3
Bac + 1	1
Bac + 2	1
Bac + 3	3
Bac + 4	2
Bac + 5	5
Bac + 7	1

Table 6. Distribution des enquêté·es par niveau de diplôme

Positionnement politique	Nombre d'enquêté·es
Opposition au régime	14
Soutien au régime	0
« Ni-ni »	1
Pas d'éléments de réponse	1

Table 7. Distribution des enquêté·es par positionnement politique

Engagement révolutionnaire	Nombre d'enquêté·es
Oui	13
Non	2
Pas d'éléments de réponse	1

Table 8. Distribution des enquêté·es par engagement pendant la révolution syrienne

Lieu de naissance	Nombre d'enquêté·es
Afrin	1
Alep	3
Al-Malikiya	1
Al-Tall	1
Arabie Saoudite	1
Damas	3
Deir ez-Zor	1
Deraa	1
Homs	1
Masyaf	1
Raqqa	1
Sweida	1

Table 9. Distribution des enquêté·es par lieu de naissance

J'ai réalisé des entretiens avec douze hommes et quatre femmes. Ces personnes avaient entre 21 et 54 ans au moment du terrain. Elles avaient toutes obtenu au moins le baccalauréat. La quasi-totalité s'identifiaient comme des opposant·es politiques au gouvernement. Ils et elles sont arrivé·es entre 2011 et 2017. Parmi ces seize enquêté·es, seulement deux étaient encore en attente de réponse de leur demande d'asile : le reste avait obtenu le statut de réfugié·e. Le profil le plus commun dans mon échantillon a été celui des hommes, au début de la trentaine, diplômés voire très diplômés. Ils s'opposaient au régime et ont été profondément engagés dans la révolution. Ils ont été recherchés, menacés, emprisonnés, torturés. Ils sont arrivés en France entre 2012 et 2014. Ils ont obtenu l'asile et ils ont repris des études universitaires. J'ai pourtant pu m'entretenir avec d'autres personnes présentant des profils plus atypiques : il y a eu Duha, une femme de 54 ans, ex-militante communiste, qui avait été prisonnière politique durant les années 1990. Il y a eu Shadi, ce jeune né en Arabie Saoudite qui pendant son adolescence voulait être policier et qui a habité au Liban pendant six ans avant de venir en France grâce à un programme académique. Il y a eu Rose, cette femme de 41 ans, très ancrée dans le rite catholique arménien, qui s'étonnait de voir qu'en France les églises étaient plutôt vides. Ces entretiens montrent la multiplicité des syrien·nes et l'ampleur du terrain encore inexploré.

5.2 Relations d'enquête

Après avoir construit des voies d'accès à la population d'enquête, je me suis attelée à la tâche de contacter les potentiel·les enquêté·es. Entre 2016 et 2020 j'ai contacté 30 personnes qui répondaient aux critères préalablement décidés : syrien·ne, arrivé·e à partir de 2011, demandeur, demandeuse d'asile ou réfugié·e. Je n'ai pas fait face à des refus directs, mais plutôt à un manque de réponses. Un seul enquêté a émis une « proposition de refus » (Barbot, 2012 : 120-121), en argumentant qu'il ne prenait pas de photos. J'ai insisté, et cette personne s'est avérée non seulement intéressante en elle-même, mais aussi source d'autres enquêté·es. J'ai envoyé des SMS et des messages directs sur *Facebook* et passé des appels pour ensuite envoyer un courriel rédigé à l'avance et adapté selon les différents cas. Les objectifs de ces communications étaient multiples. Le premier était de me présenter, en mettant en avant ma trajectoire de chercheuse, – pour les convaincre du sérieux de la recherche – ainsi que mon statut d'immigrée vénézuélienne – pour communiquer ma capacité à comprendre certaines expériences. Le deuxième but était d'expliquer en quoi consistait la thèse, et quelles étaient mes demandes en termes d'entretiens. Le troisième objectif était de rassurer l'enquêté·e sur deux aspects : mon identité en tant que vraie doctorante (et par ailleurs bénévole d'une association, ou ayant des ami·es en commun) et non une agente de la « répression transnationale » (Moss, 2016) ; mon intention de sauvegarder, respecter et honorer les données qui me seraient confiées, entre autres. Finalement, les communications servaient à fixer « le cadre de l'entretien » (Barbot, 2012 : 122).

Avant de continuer le récit du terrain, il me semble important d'aborder le rôle que la temporalité des entretiens et les langues parlées (ou non) ont joué sur l'enquête et ses données. Commençons par la temporalité.

L'enquête s'est déroulée en quatre périodes temporelles distinctes. En avril 2016, lors de la préparation du projet de thèse, j'ai réalisé quatre entretiens exploratoires qui m'ont permis de tester les premières hypothèses ainsi qu'une première version des guides d'entretien. Les données étant utiles et pertinentes, j'ai décidé de les inclure dans l'analyse. Plus tard, j'ai réalisé une première salve de 21 entretiens entre mai et octobre de 2018. À ce moment j'envisageais encore d'étudier les pratiques photographiques des demandeurs, demandeuses d'asile et réfugié·es syrien·nes, ainsi que des photojournalistes travaillant sur le sujet des migrations. Il y

a donc sept entretiens non exploités[110]. Entre février et juillet 2019 j'ai réalisé une deuxième salve de dix entretiens. Finalement, j'ai mené un dernier entretien biographique en octobre 2020. Plusieurs raisons expliquent le morcellement du terrain. Tout d'abord, il obéit à des motifs logistiques : les entretiens ont eu lieu principalement pendant les moments de repos de mes missions d'enseignement. Cela me permettait de m'adapter plus facilement aux contraintes temporelles des enquêté·es et de me déplacer ou préparer mon espace domestique pour les accueillir. Cette fragmentation a également été le produit de mes doutes : j'ai longtemps ressenti (comme déjà évoqué lors du chapitre précédent) que je n'étais pas prête à faire face au terrain ; j'ai passé du temps à faire des lectures et assister à des événements dans l'espoir d'effacer les questionnements. Encouragée par ma direction de thèse, je me suis résolue à commencer les entretiens même en tremblant. Une troisième explication pour les temporalités scindées des entretiens a été l'oscillation de ma santé mentale. À partir du dernier trimestre de 2018 j'ai traversé plusieurs épisodes dépressifs causés par une multiplicité de facteurs (dont certains, comme le TDAH, n'ont pas été révélés que jusqu'en 2023). Pendant ces moments il était extrêmement difficile de réaliser une activité aussi énergivore et émotionnellement intense que des entretiens. Reprendre le rythme de l'enquête après chaque pause a demandé des efforts conséquents mais la distribution espacée de l'enquête de terrain a également eu des effets bénéfiques : elle m'a permis de diversifier l'échantillon et d'obtenir de données variées, car récoltées à des moments (de vie, de la situation en Syrie) différents.

Dans cette thèse j'ai rencontré une situation fondamentalement différente de celle de mes recherches de Master, où, travaillant avec des immigré·es latino-américain·es et hispanophones, une première langue commune avait facilité les échanges et contribué à une ambiance plus aisée lors des entretiens. Ayant considéré l'utilisation d'un·e interprète, j'ai finalement opté contre. D'une part, la grande majorité des enquêté·es recontré·es maîtrisait le français ou l'anglais. D'autre part, l'inclusion d'une troisième personne lors des entretiens représentait non seulement un défi logistique, mais aussi une complexification des dynamiques du terrain (qui risquait par exemple d'évoquer la présence d'interprètes pendant les entretiens à l'Ofpra). Ayant appréhendé la non coïncidence de nos langues maternelles, j'ai pallié cette difficulté de plusieurs manières. En premier lieu, j'ai insisté sur le fait que l'on pouvait prendre notre temps, chercher des mots ou des expressions sur internet, passer du français à l'anglais et vice-versa. J'ai également demandé à certain·es enquêté·es de dire certains mots ou certaines phrases en arabe ou kurde. Même si je ne pouvais pas comprendre, j'essayais de faire exister leurs langues

[110] Je reviendrai davantage sur ce point dans la prochaine partie.

dans l'espace de l'entretien. Finalement, j'ai montré ouvertement les ondulations qui existent entre les trois langues que je pratique : les erreurs, la poésie inattendue, le vocabulaire qui fait défaut, les passerelles étrangement construites qui permettent de commencer une phrase dans une langue et la finir dans l'autre. Bien que l'on ne partage pas une langue maternelle, les enquêté·es et moi partageons l'expérience, riche et frustrante, du multilinguisme.

Revenons au cadre de l'entretien. Si la mise en place d'un cadre rassurant est nécessaire dans toute recherche, cela me semblait crucial dans le cas des enquêtes menées avec des personnes ayant potentiellement été soumises à des interrogatoires (des services secrets syriens, des milices…) et à des entretiens officiels lors de leurs procédures d'asile. Considérant ceci, j'ai réussi à mener 14 entretiens à mon domicile, 12 chez les enquêté·es et trois dans les espaces de la Bibliothèque Nationale de France. J'acceptais volontiers les invitations, non seulement car cela me donnait une opportunité d'observer leurs lieux de vie, mais aussi car je montrais ma disponibilité à consentir à certaines de leurs envies (et à leur épargner les trajets). J'ai également beaucoup accueilli chez moi. En leur donnant la possibilité de découvrir tout ce qu'un espace domestique peut dévoiler (en termes de situation socio-économique, de goûts, entre autres) j'espérais communiquer ma volonté de me montrer, de leur rendre la confiance qu'ils et elles me donnaient avec leurs récits et d'affirmer que ce qui me constitue en tant que personne répercute dans mes positions et mes pratiques de recherche. Il s'agissait également d'accueillir, d'offrir un café, ou un jus, du chocolat ou des morceaux de pastèque (selon les saisons), de prendre soin des enquêté·es, de contenir leurs histoires dans un endroit agréable. Finalement, et cela n'est pas négligeable, je voulais leur épargner l'obligation de dépenser de l'argent (par exemple dans un café) lors des entretiens. Recevoir chez moi impliquait, en outre, du travail additionnel : du travail logistique, pour m'assurer que mon conjoint ne soit pas présent lors de ces moments et pour avoir des aliments et boissons à proposer ; du travail domestique, pour ranger et nettoyer l'appartement. Cette décision a augmenté le coût énergétique des entretiens mais je l'estimais nécessaire pour honorer mon positionnement épistémologique et éthique, ainsi que les enquêté·es.



Image 3. La table de mon salon avant un entretien

Continuons ce retour réflexif du terrain. Le dispositif était pensé pour avoir deux rencontres avec chaque personne. Pour 13 de ces 16 enquêté·es le protocole prévu a été respecté. Le premier de deux entretiens avait pour objectif de coproduire un récit de vie (enregistré) à partir de neuf images sélectionnées par la personne. La consigne initiale de l'entretien était la suivante : S'il te plaît raconte-moi ton histoire de vie à partir de ces photos[111]. Bien que basés sur un guide d'entretien[112], il s'agissait d'entretiens plutôt libres, qui suivaient le fil du discours tissé par chaque personne. Il m'intéressait de saisir en particulier les changements survenus suite à l'exil, sans pourtant tomber dans l'écueil de seulement considérer digne d'intérêt les événements survenus après leur arrivée en France. En effet, une bonne partie des rencontres a porté sur leur vie d'avant : celle d'avant 2011 et celle qui a été inauguré avec la révolution de 2011. Je demandais aussi aux enquêté·es quelle était leur relation aux autorités et à l'administration française (comment se passent les démarches qu'ils, elles doivent réaliser ?) et quels étaient leurs plans pour le futur ? Il était aussi question pendant ces entretiens de savoir quelles étaient les références visuelles les plus marquantes pour ces personnes, ainsi que de savoir quelles images de la France avaient-ils et elles en tête avant de venir, et comment celles-ci ont changées une fois arrivé·es. À la fin de l'entretien, nous nous mettions d'accord sur la date du prochain entretien et je rappelais l'objectif de la prochaine étape : la discussion de leurs pratiques photographiques et l'examen des archives de leur téléphone, tablette, ordinateur.

Les seconds entretiens, enregistrés eux aussi, commençaient avec la consigne suivante : *S'il te plaît, parle-moi des photographies que tu prends depuis que tu as quitté la Syrie. S'il te plaît,*

[111] En anglais (si nécessaire) : Please, narrate to me the history of your life starting from these photographs.
[112] Voir le guide d'entretien en annexes.

*montre-moi des exemples sur ton téléphone/tablette/ordinateur*113. Comme on peut voir, dans ce cas je me concentre sur les photographies prises, partagées et publiées suite à l'exil. Pourtant, les références à leur rapport à la photographie avant l'émigration étaient présentes et s'avéraient très utiles pour comprendre les corrélations entre les pratiques photographiques et leurs périples. Je posais des questions et effectuais des relances, selon un guide d'entretien défini114.

Concentrons-nous à présent sur les articulations et tensions entre, d'un côté, mon positionnement de recherche, marqué par les postulats d'une méthodologie visuelle critique et nourrie par une éthique du *care* et, de l'autre, les contraintes matérielles, ma socialisation (familiale, genrée), ma situation sociale-migratoire (statut d'étudiante et ensuite de « passeport talent-chercheur »), mon pays d'origine et un trouble du neuro-développement, insoupçonné mais présent pendant le terrain. Il m'intéresse de relever ce qu'elles ont fait au déploiement du dispositif méthodologique et à la récolte des données. Étant difficile de distinguer quel facteur a eu quel effet sur le terrain (puisque plusieurs éléments entrent en jeu dans chaque situation d'enquête), je mentionnerai des avantages, des difficultés ou conflits et des questions pratiques et éthiques qui m'habitaient.

Mon pays de provenance et ma situation migratoire ont contribué à créer une certaine confiance et à réduire la distance entre les enquêté·es et moi. La Syrie et le Venezuela, deux pays pétroliers pouvant être définis comme appartenant au « Sud global » (Mignolo, 2011) installent une certaine familiarité. Il existe aussi une longue histoire d'échanges migratoires entre les nations. À titre d'exemple, en 2012 l'Ambassade vénézuélienne en Syrie estimait qu'environ 60% de la population de la ville de Sweida était née au Venezuela et possédait la double nationalité. (Gómez-Pickering, 2012 : ¶ 11). Une autre raison nous rapproche : dans un classement de pays d'origine de migrant·es forcé·es, la Syrie occupe la première place avec plus de 13 millions, tandis que le Venezuela occupe la troisième place avec plus de 10 millions de personnes (World Population Review, 2024 : ¶ 9-10).

[113] En anglais (si nécessaire) : Please, tell me about the photographs that you have taken since leaving Syria. It would be great if you could show me examples in your phone, tablet or computer.
[114] Voir annexes.

COUNTRY	TOTAL REFUGEES ORIGINATED
Syria	13.5M
Ukraine	12.6M
Venezuela	10.2M
Afghanistan	9.7M
Colombia	7.8M
DR Congo	7.5M
Palestine	6.1M
Somalia	4.9M
Yemen	4.6M
Sudan	4.2M

Image 4. Tableau réalisé par l'organisation World Population Review montrant les 10 principaux pays d'origine de migrant·es forcé·es. Ces chiffres incluent les demandeurs, demandeuses d'asile, les réfugié·es et les personnes considérées par l'Agence des Nations Unies pour les réfugiés comme ayant besoin d'une protection internationale. Ils excluent les déplacé·es internes (World Population Review, 2024 : ¶ 11).

Les entretiens étaient donc une rencontre entre personnes provenant des pays avec des graves difficultés économiques, politiques et sociales ; des personnes avec une blessure ouverte, éloignées de ce qui nous avait été familier pendant des décennies. Nous pouvions raconter nos inquiétudes causées par une visite à la Préfecture pour une démarche liée à notre titre de séjour, ou blaguer sur les tentacules apparemment infinis de la bureaucratie française. Nous avons ressenti le mélange complexe d'émotions qui surgissent quand on se sent en sécurité tandis que notre pays tremble et s'écroule, la tristesse de compter en années le temps depuis la dernière étreinte avec nos parents. Il existait pourtant des différences nettes, notamment dans leurs expériences de la violence politique et d'un conflit armé, ainsi que dans ma migration, planifiée et – à bien des égards – privilégiée. Quoi qu'il en soit, ma provenance et mon statut migratoire permettaient d'avoir un terreau commun sur lequel les discours pouvaient fleurir et qui réveillaient en moi une implication émotionnelle profonde en les écoutant, à l'instar de cette entrée dans mon journal de terrain, écrite après le deuxième entretien avec Mazen.

> C'était un entretien beau et triste. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai été bouleversée quand j'ai vu les photos de son quartier en ruines. Il s'agit d'images que l'on a déjà vues, mais j'ai été touchée. Peut-être car il bougeait ses doigts en traçant une route vers

> son ancienne maison par une rue pratiquement inexistante. Peut-être car j'ai imaginé comment je réagirais si quelque chose de semblable arrivait à Sebucán115 (10/06/18).

Si les deux éléments mentionnés ci-dessus ont contribué à faciliter le terrain, c'est également car j'ai pris la décision de révéler certains aspects personnels au gré des entretiens. J'ai parlé des conflits intrafamiliaux causés par la polarisation politique, de ma peur à chaque fois que je croisais un·e policier·re ou un·e militaire au Venezuela, des moments où avec mon conjoint nous croyons voir des quartiers de Caracas à certains endroits de Paris. Introduites avec parcimonie à des moments spécifiques, ces anecdotes servaient comme exemple ou déclencheur des récits auprès des interlocuteurs·trices.

Mon pays de provenance et ma condition d'immigrée sont autant des atouts que des limites dans l'enquête. Mener une thèse qui touche de près le deuil migratoire tandis que je traversais mon propre deuil a eu des effets négatifs sur ma santé mentale. La combinaison de cela avec la dysfonction exécutive116 propre d'un TDAH – et avec la culpabilité de ne pas effectuer de recherche sur les migrations vénézuéliennes – a sérieusement impacté ma capacité de travail, ce qui, à son tour, minait encore mon état d'esprit. Les points communs augmentent aussi le risque de plaquer sur les discours des enquêté·es des interprétations correspondant à ma propre expérience migratoire. Malgré tout cela, ils ont constitué une voie intéressante pour approcher le terrain.

Ayant en tête les violences et douleurs que les enquêté·es avaient vécues, mais déterminée à ne pas les y réduire, les questions jaillissaient de partout. Je m'interrogeais, par exemple, sur mon comportement face à des récits troublants, comme le montre cette entrée de mon journal de terrain écrite après l'entretien biographique avec Mazen.

> Très difficile pour moi de réagir quand il parle de ses amis décédés. Devrais-je montrer plus d'empathie, plus d'émotion ? Moemen Ne voulait pas des démonstrations de compassion ni de pitié. Je me demande si c'est la même chose avec Mazen (07/06/18).

[115] Le quartier où ma famille habite depuis mes cinq ans.

[116] Les fonctions exécutives, décrites comme une sorte de chef d'orchestre dans le cerveau. Elles servent à coordonner les autres fonctions cognitives. Elles incluent la mémoire de travail, les capacités d'organiser, planifier et se mettre à une tâche, la capacité d'inhiber des comportements ou de résister aux distractions et la flexibilité mentale (AQNP, 2024 : ¶ 4-5). Plusieurs travaux scientifiques montrent que « les parties du cerveau impliquées dans les fonctions exécutives ont tendance à être plus petites, moins développées ou moins actives chez les personnes atteintes de TDAH » (Cleveland Clinic, 2024 : ¶ 37).

Je me sentais également tiraillée entre mon désir d'obtenir des données suffisantes pour la recherche et ma volonté de réduire les violences dans le terrain. Omar, étudiant de Master à l'École d'hautes études en sciences sociales, est intelligent, éduqué et éloquent. Pendant nos rencontres il construisait des récits qui articulaient des éléments historiques avec des observations dignes d'un cours de sociologie. Il était pourtant plus difficile de le faire parler sur ses expériences intimes. Après notre second entretien, partiellement satisfaite et partiellement frustrée, je me demandais :

> Jusqu'à quel point dois-je poser des questions spécifiques sur des expériences potentiellement traumatiques (par exemple des morts, de la torture de proches) ? (22/08/18).

Cette tension s'est également manifestée dans un excès de pudeur à l'heure de faire respecter les consignes du dispositif d'enquête auprès de personnes récalcitrantes ou oublieuses. Je sollicitais la sélection de neuf photos pour le premier entretien. Parmi les 16 personnes, sept ont suivi les instructions à la lettre, cinq ont partiellement suivi les instructions (ne respectant pas le nombre d'images demandé) et trois n'ont pas suivi les instructions. Ces écarts ne me semblent pas graves : même les entretiens sans photos ont pu être menés (mais ils ont été moins riches que ceux avec des images). Plus problématique a été le fait que je n'ai pu garder que les images de seulement cinq personnes. Le design du dispositif impliquait que je garde des exemples des photos regardées pendant les entretiens. Cela a également été communiqué lors de la prise de contact. J'ai pourtant peu insisté avec ceux et celles qui ne l'ont pas fait. Si on pourrait y deviner les potentiels risques d'une éthique du *care* fondée sur la question de la préservation et le maintien des relations humaines en jeu (Laugier, 2021 : 159) dans l'enquête, j'y identifie surtout les traces d'une sociabilité genrée qui insiste sur l'importance de ne pas gêner, de ne pas trop demander, ainsi qu'une attitude produite par ma migration : je me sentais en France comme une invitée. Je devais donc éviter de faire des vagues ou de causer des problèmes[117]. Et quand les conflits sont inévitablement arrivés car aucun terrain n'est lisse et sans tension (Vörös, 2019), le poids de ces exigences s'est fait sentir.

Explorons, à titre d'exemple, un différend surgi avec Rose, une femme syrienne rencontrée via JRS. Après l'entretien biographique, nous avons fixé le second rendez-vous. Le jour accordé, elle est arrivée, visiblement inquiète : elle ne trouvait pas de place dans l'université (son accès

[117] Cela peut se résumer par l'anecdote suivante : quand j'étais petite et j'allais chez un·e ami·e, ma mère répétait que je devais « être sage, obéir et aider ». Jusqu'à ma naturalisation française, en 2022, j'ai suivi inconsciemment cette consigne.

aux études supérieures était par ailleurs entravé car elle n'avait pas encore obtenu l'asile). Étant donné mes connaissances du monde de l'ESR, ainsi que la voie de contact (une association d'aide aux réfugié·es), elle m'a fait savoir qu'elle attendait que je l'aide dans ces démarches. Derrière cette sollicitation il y avait peut-être, il me semble, la volonté de ne pas réaliser l'entretien sur les pratiques photographiques. Elle affirmait qu'elle avait tout dit lors de notre première rencontre. Après une heure passée entre exploration des sites web des universités et négociations sur l'entretien, elle a dit qu'on pourrait le faire dans le temps qui lui restait (environ 30 minutes). Fatiguée, agacée par l'interaction, et considérant qu'il serait nuisible de lancer un entretien dans ces conditions, j'ai refusé. Voici un fragment de mon journal de terrain de ce jour.

> Il est difficile de raconter ce qu'elle m'a raconté. Elle est aussi submergée, accablée par cette histoire d'études supérieures. Et… Elle a eu peur quand je lui ai posé des questions sur la politique en Syrie. Je sentais, pourtant, que ces questions n'avaient occupé qu'une petite partie de l'entretien. La peur, la culture de la peur. Je ne sais pas si j'aurais dû rester en silence. Je ne sais pas, je ne sais pas (03/06/2019)

Il n'a jamais eu de second entretien avec Rose. Elle a aussi appelé JRS et a menti sur notre rencontre. J'ai dû expliquer que non, je ne l'avais pas obligée à dire quoi que ce soit et que j'avais répété qu'elle déciderait quelles informations dévoiler. Si ce type de situation n'est pas agréable, j'ai pourtant été surprise de la façon dont cela m'a affecté. Au lieu de le prendre comme des *gajes del oficio*, ces choses qui arrivent dans le métier scientifique, ainsi que comme source d'information sur la magnitude de la peur instillée dans les syrien·nes, j'étais horrifiée de me retrouver dans ce conflit alors que je portais le care comme une bannière. Ici encore le TDAH a pu jouer un rôle, car il implique, dans bien des cas, des difficultés de régulation émotionnelle[118], mais j'ai dû entreprendre un travail (toujours en cours) afin d'accepter qu'être *caring* n'équivaut pas à une innocence ni à une « illusoire pureté morale » (Clair, 2016 : 77), mais plutôt à un ensemble de pratiques : des gestes et des mots recommencés chaque jour.

5.3 Les à-côtés de l'enquête qui n'a pas été

Mon parcours de recherche s'est déroulé sous le signe du doute, de l'inconfort, mais aussi des expérimentations. La présente section développe certains éléments qui faisaient partie du

[118] Car le TDAH se caractérise par des anomalies des voies dopaminergiques. La dopamine est un neurotransmetteur impliqué dans l'attention, l'inhibition de l'impulsivité et l'agitation physique, ainsi que dans le contrôle émotionnel (Tricaud et Vermande, 2017 : 20).

dispositif méthodologique et qui ont été écartés de sa forme finale. Elle explore également des projets de recherche-création qui ne portaient pas exactement sur le sujet et la population de la thèse mais qui orbitaient à leur proximité, et qui ont nourri mes réflexions et mes pratiques.

Initialement, l'enquête était pensée pour étudier les pratiques photographiques de deux populations différentes : les demandeurs, demandeuses d'asile et réfugié·es syrien·nes résidant en France, ainsi que les photojournalistes qui travaillent sur les migrations forcées et qui résident en France. Avec une visée comparative, il s'agissait de mettre face à face des pratiques résultant en des représentations différentes d'un même thème. Dans une sorte de dispositif en miroir, deux entretiens de stimulation photographique étaient pensés pour les photojournalistes : un entretien biographique (qui cherchait à mettre l'accent dans leur métier de photographe) et un entretien sur leurs pratiques photographiques professionnelles[119].

Entre avril et septembre 2018 j'ai réalisé sept entretiens : six avec trois photojournalistes et un entretien exploratoire avec Gabriel Coutagne, à l'époque chef adjoint du service photographique du journal *Le Monde*. Bien que passionnante, la recherche à partir de deux sites d'énonciation dépassait les ressources que je pouvais mettre à disposition pour mener à bien le projet. J'ai donc décidé, par un souci de faisabilité (Van Campenhoudt et Quivy, 2011 : 29) de laisser de côté les photojournalistes et me concentrer uniquement sur les pratiques photographiques des exilé·es. Une trace est néanmoins restée dans les entretiens de ce dispositif initial : une partie consacrée à l'interprétation des messages médiatiques sur les migrations, composée par des questions et la co-construction de l'analyse d'une photographie de presse prise par Marko Djurica et publiée dans *Le Figaro* le 7 septembre 2015 pour accompagner l'article intitulé « Daech, migrants : Hollande rattrapé par la crise ». Si elle a permis de recueillir des données précieuses[120], l'évolution de la problématique de recherche a difficulté son intégration dans l'analyse finale.

[119] Voir le guide d'entretien en annexes.

[120] Les résultats principaux ont été présentés dans : ALCALÁ, María, « Regards en mouvement : l'interprétation des messages médiatiques sur les migrations par les exilé-e-s syrien-ne-s résidant en France », *Revue française des sciences de l'information et de la communication* [En ligne], 17 | 2019, mis en ligne le 01 septembre 2019


Jacques Cheminade.fr
La France avec les yeux du futur
La France de demain
Immigration et paix par le développement mutuel
« Télécharger la fiche résumé « Afrique »
Reçois tout homme avec un beau visage.
Traité Avoth (Pères)
L'immigration est devenue un sujet essentiel en vue de l'élection présidentielle. Il se réduit malheureusement à un débat sur qui est de trop et où. Ce débat me fait honte.
En se situant dans un monde de combats d'intérêts, les partis se rendent complices de ceux qui, à l'étage au dessus, divisent pour régner. Français ne se sentant plus « chez eux », beurs, feujs et blacks désignés et se désignant par leur apparence et non comme êtres humains, retraités livrés à l'insécurité et chibanis à une solitude misérable, roms errants et sans papiers, voilà ce qui fait le quotidien de notre pays, dans un monde en contraction éclatant en communautés de frustration et de désespoir.
Je me bats au contraire contre cette contraction, pour changer l'environnement et rétablir le principe républicain d'intégration, rendu possible par une économie en développement réel.
Dans une France sans angélisme hypocrite ni malthusianisme criminel, mais participant à un monde qui crée les emplois de l'avenir. Car c'est lorsque la situation de l'emploi, les salaires et les conditions

Image 5. Image publiée dans le programme de gouvernement de Jacques Cheminade et analysée lors de l'activité

Attardons-nous à présent sur deux projets annexes à ma recherche doctorale. En 2018, suite à l'invitation à participer dans un colloque[121], j'ai conçu un dispositif d'analyse collectif et d'action d'images sur les migrations publiées dans les sites web des candidat·es et des partis en lice pour l'élection présidentielle française de 2017. Déployé avec l'aide de l'association JRS. L'activité s'est étendue pendant une demi-journée. Le matin a été destiné à l'analyse collective de deux images, animée par moi à partir de deux guides. Après un repas partagé, nous avons dédié l'après-midi à l'action sur les images analysées, c'est-à-dire, à la manipulation physique, au découpage, au collage. Il était question, au travers ces gestes, d'agir sur les images pour construire des représentations plus adaptées aux histoires et aux désirs de participant·es[122].

[121] Le colloque international *Bataille d'images, la propagande visuelle des élections présidentielles françaises 2017 et des élections législatives italiennes 2018*, qui a eu lieu à Paris.

[122] Pour un retour réflexif sur la mise en place de ce projet : ALCALÁ, María, « "Il y a deux ans, j'étais dans cette image" : réflexions sur la mise en place d'une méthode collaborative de l'image dans l'analyse de représentations politiques de migrations », Demi-journée d'études *L'éducation à l'image en contexte numérique*, 20 mars, Maxeville, France https://vimeo.com/336842295



Image 6. Image publiée dans un livre thématique publié pendant la campagne par Jean-Luc Mélenchon et analysée lors de l'activité



Image 7. Résultat de l'activité d'action sur les images. Ouvrage créé par Lucile



Image 8. Résultat de l'activité d'action sur les images. Ouvrage créé par Mahmoud

Entre 2020 et 2021 a eu lieu l'atelier de photographie et de narration visuelle *Nuestros Ojos, Nuestras Historias* (Nos yeux, nos histoires) sur les expériences migratoires des vénézuélien·nes en France. Le projet a été conçu et développé avec l'artiste Rafael Serrano. Grâce au dispositif « Entre les images » (Réseau Diagonal et Ministère de la culture) la Maison de la photographie Robert Doisneau a financé et géré la mise en place logistique de l'initiative. 14 ressortissant·es vénézuélien·nes volontaires ont participé à six séances afin d'explorer la narration avec et par la pratique photographique (principalement via les appareils intégrés aux portables) ; mener des réflexions sur les migrations et sur les enjeux de représentation visuelle ; donner forme à leurs expériences personnelles en tant qu'immigré·es par la réalisation d'une série photographique et d'un texte qui l'accompagne.



Image 9. Exercice sur le cadrage et les angles de prise de vue

À partir de ces séries, les graphistes vénézuélien·nes (basé·es à Caracas) Gabriela Gamboa Sansón et Edgar Martínez ont conçu un recueil destiné à être imprimé (format journal afin de réduire les coûts de production) ou lu sur écran. Nous avons finalement tenu une séance publique de restitution de résultats et de présentation de la publication.

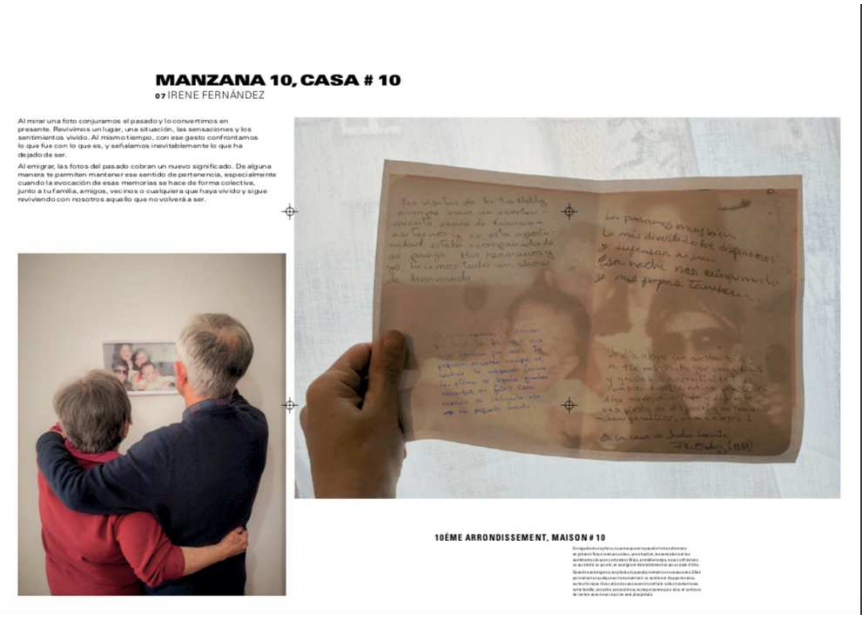

Image 10. L'une des pages de la publication montrant le project réalisé par Irene Fernández



Image 11. María Alcalá et Rafael Serrano en conversation avec Gabriela Gamboa Sansón et Edgar Martínez lors de la restitution publique de résultats de l'atelier. Crédit : Maison de la photographie Robert Doisneau

Bien qu'adressés à des populations différentes de celle de la thèse, ces projets reviennent de façon oblique sur des thèmes clés de ma recherche : les expériences migratoires, l'examen critique des représentations, les pratiques culturelles et médiatiques des immigré·es. Pensés ou

déployés avec d'autres personnes, ils semblaient plus faisables. De plus, l'inclusion des éléments créatifs et concrets a eu un effet palpable sur ma motivation. Ils ont été des étincelles quand le chemin de la thèse semblait sombre et incertain.

La réalisation de ces projets annexes a confirmé ce que plusieurs autrices ont déjà affirmé dans tant d'autres domaines : que le *care* doit être collectif pour être adéquat et durable. Peut-être devrait-on imaginer d'autres conditions (matérielles, administratives) pour que les doctorats en sciences sociales puissent accueillir ces alliances et ces équipes. Si le *care* s'oppose à la définition des sujets comme des individus autonomes qui poursuivent des fins rationnelles et des projets de vie (Tronto, 2021 : 39), pourquoi devrions-nous continuer cette fiction lors de la thèse ?

Chapitre 6 : Problématique et méthode d'analyse des données

Escribir es como tejer – écrire, c'est comme tricoter. Cette phrase m'accompagne depuis plusieurs années : elle a été inscrite sur une feuille et collée sur mon bureau. Elle est ensuite devenue fiche et glissée dans mon agenda pour la garder à portée de main. Au début, elle remplissait le rôle de vœu, de formule magique, à une époque où j'étais une tricoteuse acharnée[123] et une doctorante paralysée : je souhaitais voir les mots et les idées glisser sous mes doigts au même rythme que les mailles. Aujourd'hui je l'entends comme une affirmation. Écrire la recherche, en effet, ressemble à l'activité tricoteuse. Il s'agit d'un labeur, d'un travail, d'une pratique. L'écriture (comme le tricot) est parfois douce, fluide, source de jouissance, d'émerveillement. Parfois, au contraire, elle est âpre et douloureuse. Les textes, comme les tissus tricotés, sont faits d'allers-retours. Ils sont faits, défaits, refaits. Ce chapitre présente le récit du tricotage d'un moment clef de la thèse : la problématique de recherche. Il est structuré en trois parties. Dans la première partie je reviens sur deux versions précédentes de la question principale de recherche. Je consacre ensuite la deuxième partie à expliquer la problématique de recherche définitive, ainsi que les principaux résultats empiriques, les contraintes qui se sont imposées à moi et le positionnement théorique et méthodologique que j'ai adopté. La troisième et dernière partie explique la démarche utilisée pour l'analyse des données : elle spécifie les raisons pour lesquelles les images photographiques n'ont pas été analysées en elles-mêmes et montre ce qu'une retranscription externalisée des entretiens a permis en termes de déblocage et d'enrichissement de la recherche. Elle finit par spécifier une méthode, artisanale et concrète, d'apprivoisement des données.

6.1 Des versions de problématique

Cette thèse a été plusieurs thèses ; elle s'est métamorphosée au gré de mon parcours – scientifique et biographique –, des dialogues avec des collègues (notamment dans le cadre des réunions du comité de suivi de thèse, qui ont été particulièrement utiles), des lectures et de l'engagement dans le terrain (Da Lage, 2022). J'identifie trois étapes.

[123] Je le suis toujours.

6.1.1 2016-2018 : double terrain

Cette première étape a été marquée par l'enthousiasme naïf des commencements. Je venais d'obtenir un financement124 de trois ans avec un projet de thèse *intitulé Regards en mouvement : migrations, pratiques photographiques et contre-visualité*. J'y avais proposé une étude comparative de la production et de la réception d'images photographiques auprès de deux populations : d'un côté des demandeurs, demandeuses d'asile et des réfugié·es syrien·nes résidant en France depuis 2011 ; de l'autre, des photographes (documentaires ou photojournalistes) résidant en Europe et travaillant sur les migrations. Intéressante, la recherche ainsi prévue s'est avérée trop ambitieuse et, en conséquence, peu faisable. Comme le rappellent Luc Van Campenhoudt et Raymond Quivy :

> Les conditions de faisabilité sont de divers ordres qui doivent être tous pris en considération par [la chercheuse] : ses connaissances de base sur la question, ses compétences techniques, la possibilité de récolter le matériau indispensable […] et d'effectuer les démarches préalables, la capacité de décider les personnes clés à apporter leur concours et d'organiser éventuellement des réunions préparatoires, la capacité de trouver les documents utiles, le budget nécessaire […],les moyens logistiques […] mais aussi, dans certains cas, la capacité de dépasser des blocages psychologiques ou moraux, y compris ceux [de la chercheuse] pouvant survenir au cours du travail de terrain (Van Campenhoudt et Quivy, 2011 : 30).

Le projet de thèse, dans cette configuration spécifique, demandait non seulement la maîtrise de plusieurs cadres de références (sur les pratiques journalistiques, sur les représentations médiatiques des migrations, sur les expériences de migrations forcées, sur les pratiques photographiques ordinaires…) mais aussi des efforts conséquents (logistiques, physiques, intellectuels, émotionnels) afin de gérer un double terrain. J'ai déjà évoqué plusieurs éléments et événements pendant ces premières années de thèse : les sentiments d'insécurité et d'illégitimité relatifs au sujet de recherche ; la détérioration de la situation économique, politique et sociale au Venezuela ; mes difficultés de santé mentale. À la fin de l'année 2018, alors que j'avais réalisé sept entretiens avec des photojournalistes, j'ai décidé de réduire la portée du terrain et de me concentrer uniquement sur les demandeurs, demandeuses d'asile et les réfugié·es syrien·nes résidant en France depuis 2011. Si j'ai initialement vécu cette décision

[124] Sous forme de contrat doctoral de trois ans, octroyé par Le Labex Arts-H2H, un laboratoire d'excellence porté par l'Université Paris 8 Vincennes Saint-Denis et soutenu par l'Agence Nationale de la Recherche (convention attributive d'aide n° ANR-10-LABX-80-01).

comme un échec, elle fut finalement un soulagement, ainsi qu'une condition nécessaire pour continuer la recherche. Naissait ainsi la deuxième version de la thèse.

6.1.2 2018-2021 : la question inversée

À partir de la fin de l'année 2018 le projet de thèse avait été resserré autour d'une population. Renommé *Regards en mouvement : pratiques photographiques de l'exil et de l'asile*, Le nouveau titre provisoire s'est joint à une nouvelle question centrale : dans quelle mesure et de quelles façons la migration forcée transforme les pratiques photographiques des demandeurs, demandeuses d'asile et des réfugié·es syrien·nes résidant en France à partir de 2011 ? Si ce questionnement est important, il ne reflétait pas mon intérêt principal, l'étincelle qui était là depuis le Master. Il fallait l'inverser, interroger plutôt comment et de quelles manières les pratiques photographiques des enquêté·es transforment leurs expériences de la migration forcée.

Accompagnée par cette question, qui mettait au premier plan le vécu des enquêté·es, j'ai clos le terrain et analysé partiellement les données pour des articles de revue et des communications scientifiques. J'approchais mais je n'arrivais toujours pas à toucher le noyau, la forme définitive de la problématique. Cela viendrait en automne de l'année 2021, grâce à une notion : celle de quotidien.

6.2 2021-2025 : la modulation du quotidien

L'exploration du quotidien migratoire a été, simultanément, une décision et une trouvaille. Comme je l'ai déjà évoqué dans l'introduction et dans le chapitre consacré à la méthodologie, l'emphase sur la vie quotidienne, au même titre que la réduction du terrain, a été partiellement dictée par le besoin de tenir, de faire exister la thèse malgré des difficultés diverses et variées. Mais ce choix a également été orienté par mon positionnement théorico-méthodologique et par les données de terrain. Je développerai ces éléments davantage, en commençant par le terrain.

6.2.1 Terrain

Partons d'une acception assez classique du terrain comme l'articulation de deux éléments : « d'une part une unité spatiale et temporelle circonscrite et d'autre part la rencontre entre des personnes vivantes » (Clair, 2015). Je propose une amplification de cette définition. Le terrain, à mon sens, peut être compris comme l'intersection de plusieurs éléments : une posture de

recherche et un dispositif de collecte de données spécifique ; une population d'enquête ; la chercheuse ; un espace-temps donné.

Dans le terrain ainsi constitué j'ai rencontré des personnes et des récits qui englobaient la peur et la légèreté ; la violence et le calme ; des moments de jeu, de danse, de mort. Parfois tout se mélangeait dans des moments d'une densité désarmante, à l'instar de cette anecdote racontée par Raed alors qu'il me montrait une photo datée de 2013. On le voit, adulte, en train de jouer avec sa petite sœur (qui avait trois ans à l'époque). Peu de temps après cette photo Raed et sa sœur se sont baigné·es dans une piscine gonflable. Mais, avant, il leur a fallu attendre.

> Raed : Oui. Je t'ai dit que ce jour-là, il y avait un avion qui venait, pour frapper et repartir ? Donc on attendait qu'il reparte pour qu'on puisse mettre de l'eau et tout ça... (rires). Non, je t'ai pas dit
>
> María : Tu m'avais dit que vous aviez rempli la piscine, mais tu ne m'avais pas dit ça
>
> Raed : Oui, c'était ça. On a attendu qu'il frappe et qu'il parte, peut-être qu'il va frapper sur la maison mais s'il frappe on a rien à faire. On a attendu, il a frappé un peu loin (Entretien avec Raed, 28/04/2016).

Encore et encore, dans des contextes différents et sous des formes multiples, j'ai vu des traces de ce que les personnes, marquées indélébilement par ce qu'elles ont traversées, disaient et faisaient malgré, contre et face aux difficultés. Ces personnes racontaient être revenues sur les sites où elles avaient été arrêtées pour les re-signifier, avoir nettoyé (après avoir pleuré) des logements temporaires, s'être mises d'accord avec un conducteur de bus pour ne plus rater leur arrêt car elles s'endormaient après des journées épuisantes… Elles ont continué, continuent à vivre, tous les jours. Je m'accrochais à ces histoires : elles me fascinaient et me nourrissaient. Elles m'aidaient à poursuivre moi aussi, la thèse et la vie. Il fallait en rendre compte, mais en rendre compte scientifiquement et de façon critique, loin des discours exotisants qui, tout en essayant de s'éloigner de l'eurocentrisme, basculent dans une forme d'héroïsation de tout ce qui est fait par les personnes provenant du Sud global (Shohat et Stam, 2014 : 3). Les références théoriques et méthodologiques recueillies au fil des années se sont avérées particulièrement utiles à pour affiner ma posture de chercheuse.

6.2.2 Positionnement théorico-méthodologique et formulation de la problématique

Bien que la forme définitive de la problématique ait surgie dans une phase tardive de la thèse, ses graines (l'intérêt pour le quotidien, l'attention nuancée aux pratiques photographiques et aux expériences des migrations, l'emphase sur la méthodologie et la réflexivité) existaient déjà : les versions successives des questions de recherche qui m'ont animé incluaient déjà des mentions aux pratiques photographiques et aux migrations. En outre, les références qui m'accompagnent depuis (avant) le début de la thèse, ainsi que celles qui sont venues s'y ajouter, permettent et pointent vers l'approche déjà évoquée.

Le noyau initial des auteurs et autrices qui m'ont accompagné (Donna Haraway, Sandra Harding, Sandra Laugier, Patricia Paperman, Gillian Rose, Joan Tronto), ainsi que ceux et celles qui ont fait leur entrée en cours de route (Karima Aoudia, Isabelle Clair, Michel de Certeau, Ben Highmore, Koen Leurs, Tristan Mattelart, David Morley, Elyamine Settoul, Marianne Trainoir) écrivent depuis des positions différentes et sur des sujets parfois éloignés. Ils et elles partagent pourtant des traits communs : des approches critiques du monde social, un entêtement à naviguer toujours sur des lignes de crête (entre dominations et résistances, entre sphère microsociale et sphère macrosociale), une attention particulière aux conditions de réalisation des recherches et aux dilemmes éthiques qu'y émergent. Soutenue par ces funambules intellectuels, nourrie autant qu'affectée par le terrain et par son analyse125, j'arrive enfin à formuler la version définitive de la question de recherche : dans quelle mesure et de quelles façons les pratiques photographiques des demandeurs, demandeuses d'asile et réfugié·es syrien·nes résidant en France depuis 2011 modulent leur quotidien migratoire ?

La présence du verbe moduler dans la formulation peut surprendre. Utilisé surtout dans le champ musical pour représenter des variations sur le même ton qui suivent une certaine cadence (CNRTL, 2022 : ¶ 1-2), il signifie aussi l'acte de « faire varier d'une manière souple, pour adapter dans le détail aux conditions du moment, aux circonstances diverses ou à chaque cas particulier » (CNRTL, 2022 : ¶ 4). Je propose de transposer ce terme dans le cadre d'une recherche en sciences de l'information et de la communication. Il me semble que son utilisation peut s'avérer particulièrement utile dans ce projet, car il évoque des ajustements qui ne transforment pas essentiellement (une musique, une situation) mais qui nuancent, apportent des

[125] La troisième partie du chapitre s'attardera sur l'étape de l'analyse, et montrera comment les allers-retours entre données, références bibliographiques et dialogues avec des collègues ont participé à façonner les hypothèses présentées ci-après.

couleurs, changent, de façon modeste mais indéniable. En effet, les chapitres précédents ont en commun une tension persistante entre contrainte et résistance, capacité d'agir. La notion de modulation permet de saisir cette tension dans toute sa complexité, en tant qu'élément de variation dans l'intensité des contraintes.

Étudier les pratiques photographiques depuis cet angle me permet de proposer l'hypothèse suivante : car elles sont relativement faciles d'accès – tant en termes d'équipement qu'en termes de savoir-faire technique – et car il existe une amplification de l'importance du visuel dans l'expérience humaine contemporaine (Mirzoeff, 1994 : 4), les pratiques photographiques s'insèrent dans un éventail de pratiques communicationnelles et médiatiques, et y prennent une place considérable, même pour les personnes qui s'en déclarent éloignées. De ce fait, les pratiques photographiques s'insèrent dans « [la réinvention] de [leur] quotidien » (Certeau, 1990). Elles le modulent en participant de la reconstruction, reconfiguration et transformation des pratiques survenues comme conséquence de la migration forcée.

Les photographies prises, recherchées, partagées et publiées interviennent dans le domaine de pratiques directement liées à la migration. Elles s'intègrent aussi dans des pratiques communes à des personnes immigrées comme non-immigrées. J'identifie trois types principaux de pratiques reconstruites à l'aide, entre autres, de la pratique photographique.

La première catégorie est constituée par les pratiques d'installation dans le pays d'accueil et d'adaptation à ce dernier. Cela se réfère non seulement aux aspects concrets (se repérer dans l'espace, comprendre un nouvel espace sémiotique ou « sémiosphère » [Lotman, 1999 : 10], assurer l'accès à un logement ou à un travail), mais aussi au soutien émotionnel (pour traverser de traumas, du deuil migratoire). La deuxième catégorie de pratiques concerne celles liées à l'établissement et au maintien de liens de sociabilité, que ce soit localement ou à distance. Les enquêté·es tissent des nouvelles relations (amicales, amoureuses) tout en gardant (tant bien que mal) celles déjà existantes en Syrie ou dans tout un ensemble des pays d'accueil où se trouvent ami·es et membres de la famille. La troisième catégorie est celle des pratiques de subjectivation. À un moment de rupture biographique, il m'intéresse d'appréhender le rôle subjectivant que jouent les pratiques photographiques, et la manière dont elles permettent de soutenir un récit de soi cohérent. Je veux donc explorer les formes d'expression et de reconstruction des subjectivités, « dont la singularité manifeste autant l'emprise des rapports sociaux que

l'incapacité de ceux-ci à limiter pleinement les sujets qui en sont le produit » (Cervulle et Testenoire, 2012 : 5).

Afin de développer cette hypothèse, on peut se demander ce que les photographies font à la reconstruction, reconfiguration et transformation de pratiques. Inversement, on doit interroger ce que ce processus de réinvention des pratiques fait aux opérations des pratiques photographiques. Revenons, pour proposer des réponses, à plusieurs points développés dans les chapitres précédents.

J'ai déjà établi que, malgré la conscience des codes à l'œuvre pour leur élaboration, de toutes les manipulations possibles126, la photographie profite encore d'un statut particulier : elle réveille en nous un « sentiment de réalité incontournable dont on n'arrive pas à se défaire » (Dubois, Van Cauwenberge, 1990 : 20). Ce sentiment lui confère un poids considérable « en tant qu'objets à travers lesquels témoigner et se souvenir » (Summers, 2012 : 454), à travers lesquels faire lien, raconter et se raconter. Parce qu'on leur fait confiance, elles deviennent des outils efficaces dans la reconstruction des pratiques suite aux migrations forcées. Il existe néanmoins un autre poids symbolique et émotionnel conféré aux images photographiques. Elles peuvent également devenir la trace des brèches qui séparent des personnes qui vivent (et meurent) à distance. Elles peuvent aussi être le lieu de conflits, de tensions, de risques.

Si on se penche maintenant sur ce que les migrations forcées font aux pratiques photographiques, je mentionnerai trois transformations. La première est liée à la quantité d'images prises et partagées. On observera dans le cas de certaines personnes une augmentation de ladite quantité, liée à la nécessité de communiquer avec les proches restés au pays ou partis ailleurs. D'autres personnes, au contraire, réduiront leur débit de production car trop occupées, traversant des difficultés (matérielles, psychologiques), ou voulant protéger leur famille de « la répression transnationale [c'est-à-dire] les efforts directs et indirects des régimes des pays d'origine […] consacrés à surveiller les communautés diasporiques, à menacer ou blesser des activistes, à empêcher leur retour et à punir leurs familles et leurs collègues resté·es au pays » (Moss, 2016 : 4). On observera aussi des changements : la fréquence de prise de photographies évoluera au fil des mois et des années.

[126] Il faut noter que l'essentiel de cette recherche a été réalisé avant la prévalence des images créées à l'aide de l'intelligence artificielle. Il serait pertinent de repérer les transformations potentielles qu'en découlent.

Un deuxième changement se réfère au « photographiable », ce « contingent de photographies "faisables" ou "à faire", par opposition à l'univers des réalités qui sont objectivement photographiables étant donné les possibilités techniques de l'appareil » (Bourdieu, 1965 : 24). La production d'images pour des destinataires (parfois considérablement) différents, oblige les enquêté·es à adapter le « photographiable » et surtout le « partageable » et le « publiable » : le sous-ensemble de photographies dignes d'être partagées et/ou rendues publiques ; que ce soit à travers la publication sur des réseaux sociaux numériques ou à travers le partage via e-mail ou d'autres plateformes de messagerie. Les transformations sont influencées par une multiplicité d'éléments, parmi lesquels : la culpabilité et la honte d'avoir quitté le pays ; la peur de « la répression transnationale » (Moss 2016 : 4) ; des codes (divers et variés) à suivre afin d'assurer le « travail numérique de *care* » : « le travail émotionnel et numérique impliqué dans le maintien de liens transnationaux entre des personnes vivant à distance, dans des conditions matérielles [souvent] très divergentes » (Leurs, 2019 : 641). Les injonctions qui pèsent sur le « photographiable », le « partageable » et le « publiable » appuient la thèse selon laquelle les photographies sont à la fois des symptômes et des actrices dans les processus de changement social (Sontag citée par Honeysett, 2014 : 440).

Je soutiens, finalement que les migrations forcées jouent un rôle dans l'adoption de nouvelles opérations dans les répertoires des pratiques photographiques des enquêté·es, que ce soit le début d'une activité photographique à visée artistique afin de faire sens de la rupture biographique, ou la recherche sur internet d'images pour conjurer la nostalgie du pays d'accueil.

6.3 Sur l'analyse de données

Je consacrerai cette troisième partie au processus d'analyse des données : ses étapes, ses opérations concrètes, ses difficultés et ses fausses routes. Comme déjà évoqué dans le chapitre méthodologique, la décision de dévoiler lesdits éléments obéit à des motifs heuristiques, pédagogiques et éthiques. Je fournis ici des informations concrètes sur mon positionnement, mes pratiques de recherche, mes limites. Leurs traces se retrouvent dans les résultats, situés et partiels (Haraway, 2007 ; Harding, 1993), qui seront présentés ultérieurement. Il est donc scientifiquement nécessaire de ne pas les occulter. D'autre part, si j'ai perdu, et je me suis perdue, pendant ces longues années de thèse, j'ai également construit, trouvé, retrouvé. En décrivant de façon précise les « ficelles » (Becker, 2002) qui m'ont été utiles, j'espère éclairer, rassurer, encourager des personnes qui se trouveraient aussi sous une pluie qu'elles pensent incessante.

6.3.1 Où sont les photos dans une thèse sur les pratiques photographiques ?

Je commencerai par adresser une absence : cette thèse ne fera pas l'analyse des images en elles-mêmes. Il n'y aura ni analyse compositionnelle, ni analyse de contenu, ni analyse sémiotique. Cela est dû à des limites dans la réalisation de la recherche, ainsi qu'à mon positionnement éthique. Le chapitre méthodologique a déjà expliqué la façon dont ma socialisation genrée et mon statut migratoire – articulés avec une interprétation parfois trop rigide d'une éthique du *care* fondée sur la question de la préservation et le maintien des relations humaines (Laugier, 2021 : 159) – se sont traduits, entre autres, par un excès de pudeur à l'heure d'insister pour conserver des photographies après les entretiens. Seulement cinq personnes m'ont envoyé des images. J'ai néanmoins eu (et j'ai encore) accès aux publications des enquêté·es sur les réseaux sociaux numériques (et occasionnellement sur *WhatsApp*). Si les ai vues (avec des yeux de chercheuse), je ne les ai pas extraites afin de m'en servir comme donnée d'analyse, car cela aurait été une violation du périmètre de nos accords.

L'absence d'analyse des images ne veut pourtant pas dire que je ne les ai pas prises au sérieux (Rose, 2016 : 22). Lors des entretiens, et après, je les ai regardées, décrites, commentées, parfois dessinées. Elles n'ont pas été examinées par elles-mêmes, mais plutôt en lien avec des contextes et des discours spécifiques.

6.3.2 Retranscriptions et fiches

Si j'ai clos le terrain fin 2020, l'intégralité des retranscriptions n'a été disponible que trois ans après. Animée par l'idée que c'était moi (et seulement moi) qui devais réaliser cette tâche, qu'il s'agissait d'un passage obligé afin de mériter le statut de chercheuse, je me suis obstinée à essayer (sans succès) de la compléter. Cette idée a persisté, même après le diagnostic de TDAH qui expliquait pourtant pourquoi j'éprouvais tant de difficultés à retranscrire[127]. Il a été nécessaire que mon directeur de thèse intervienne (à un moment où je m'apprêtais à renoncer au doctorat) pour proposer une retranscription externalisée. Le travail de Naoual Fassal a permis non seulement de débloquer le processus de recherche, mais aussi de l'enrichir : étant arabophone, elle a comblé des trous, en spécifiant des noms de villes ou en ajoutant la traduction de phrases prononcées en arabe. Avec la question de recherche et les retranscriptions, j'étais bien équipée pour entreprendre l'analyse des données. J'ai pourtant marché sur une fausse route

[127] Les symptômes du TDAH incluent des difficultés à planifier, organiser, persister dans des tâches (Mayo Clinic, 2025), particulièrement si elles sont longues, répétitives et ennuyeuses (McCabe, 2020).

m'amenant vers une impasse, avant de trouver un chemin plus fertile et plus en adéquation avec mon positionnement théorique et méthodologique.

Initialement, j'ai regardé et lu les données uniquement à partir de mes hypothèses initiales, plus descriptives qu'explicatives (Quivy, Van Campenhoudt, 2011 : 30-35). Cela ne rendait aucunement compte de leur richesse, et ne permettait pas de faire justice au plaidoyer de Michel de Certeau sur la nécessité de mieux rendre compte – de façon plus vivante, viscérale et complexe (Highmore, 2006 : 21) – de l'objet d'étude. Suite aux conversations avec mon comité de suivi, j'ai plongé autrement dans les entretiens : il fallait les laisser parler, avec une démarche inductive et inspirée de la « théorisation enracinée (Guillemette, 2006 ; Luckerhoff et Guillemette, 2012) […], un processus constant de curiosité intellectuelle et de questionnement dont l'étonnement est le moteur. La démarche [combinerait] ainsi rigueur (liée à l'enracinement dans les données et aux procédures d'analyse et de vérification) et créativité (lié à l'ouverture théorique et au processus – constant – de questionnement) » (Trainoir, 2017 : 192). Pour ce faire, je suis revenue à des astuces m'ayant déjà aidé à différentes étapes : l'inclusion d'éléments créatifs et concrets.



Image 12. L'espace de travail avec les copies-doubles. Rafael Serrano

Je me suis équipée en copies-doubles. J'ai lu les retranscriptions des entretiens (d'abord tous les entretiens biographiques, ensuite tous les entretiens sur les pratiques photographiques). J'ai écrit à la main intuitivement : j'ai copié des extraits d'entretiens, noté des observations, des bribes de liens à construire. Vers la fin de la lecture j'ai basculé vers l'ordinateur, mais seulement après avoir débloqué le processus par le biais de l'écriture manuelle.



Image 13. Les fiches et leurs classeurs. Rafael Serrano

Après cela, j'ai fabriqué, à partir de feuilles cartonnées (50 x 65cm) des dizaines de fiches (8 x 12,5 cm). Je les ai trouées, j'ai cherché et trouvé des moyens pour les tenir ensemble et pour les ranger. Sur ces fiches j'ai regroupé des éléments présents dans les copies-doubles, en utilisant leurs deux faces : sur la face recto j'ai inscrit (et, si besoin, j'ai reformulé) une phrase qui résumerait ce qui se trouvait au verso. Sur la face verso j'ai noté où trouver des citations correspondant à la phrase (avec le numéro de page). J'ai parfois inclus des extraits et souvent des commentaires ou explications. Peu à peu ces fiches se sont retrouvées ordonnées et rassemblées en neuf groupes. J'ai donc ajoutée une étiquette de couleur différente afin de nommer chaque méta-catégorie[128] :

1. Ruptures biographiques (autres que la révolution et la migration internationale)
2. Éléments du contexte social en Syrie (ou du contexte spécifique des enquêté-es)
3. Contexte/pratiques culturelles, médiatiques et communicationnelles en Syrie (avant 2011)
4. Subjectivités minoritaires
5. Expériences de l'autoritarisme
6. Expériences de la révolution/du conflit
7. Expériences de la migration internationale
8. Pratiques culturelles, médiatiques, communicationnelles en migration
9. (Tout type de) pratiques photographiques

[128] Pour la liste complète de catégories et méta-catégories, voir annexes.

Ces fiches, fabriquées et écrites à la main, rangées dans des classeurs, transportables, tangibles, ont permis la mise en relief (littéralement) des points saillants. Elles ont facilité le dépassement des remarques descriptives vers la construction des hypothèses déjà évoquées. En les touchant, comme je touche des aiguilles et du fil, j'ai pu commencer à façonner la thèse devenue texte.

Chapitre 7 : Les pratiques photographiques et la transplantation dans une nouvelle terre

> Lorsque j'ai repiqué les tomates, je les ai retirées avec soin du bac de germination, en les tenant par la tige principale, et je les ai mises directement dans la terre. Quelqu'un m'avait dit que la plante ne devait pas s'en rendre compte, que le mouvement devait être aussi rapide et délicat que possible.
>
> Un jour, j'ai remarqué que *zia* Benedetta procédait différemment. À peine avait-elle sorti la plante qu'elle pressait doucement la terre pour lui faire perdre un peu sa forme rectangulaire, puis elle déroulait certaines des racines, très fines et blanches, comme de petites veines. Elle n'était pas délicate – elle le faisait avec ses ongles et soufflait dessus – mais ce premier geste de malaxer la terre comme dans une étreinte les préparait, je pense, à la suite : entrer dans le nouveau terreau, recevoir un peu d'eau et encore de la terre. Après, il était important de surveiller la plante pour voir comment elle réagissait au nouvel environnement, car étant un être vivant, elle pouvait être stressée par les changements.
>
> Avec cette expérience dans le jardin, j'ai compris qu'il ne s'agissait pas de nier la douleur du repiquage : il fallait l'accepter sans laisser, pourtant, qu'elle dévaste la vie et le processus d'adaptation.
>
> La consolation des plantes transplantées est qu'elles emportent avec elles une partie de leur terre vers le nouveau sol, avec la promesse que celui-ci sera plus large et plus profond pour que les racines puissent pousser » (Vitti, 2023 : ¶ 1-4).

Les mots ci-dessus inaugurent le texte *Trasplantarse* (Se transplanter), de la journaliste et écrivaine Minerva Vitti. Étant née et ayant grandi au Venezuela, mais avec des ancêtres italien·nes, elle s'est installée depuis quelques années dans le village familial, situé dans la région de la Ciociaria. Elle y écrit, entre autres, sur sa migration, qui est à la fois déracinement et retour aux sources. J'emprunte son analogie pour ce chapitre, le premier consacré à l'analyse des données. Il s'agira, ici, de commencer à examiner le rôle que les pratiques photographiques jouent dans le processus complexe de transplantation en France pour les demandeurs, demandeuses d'asile et réfugié·es syrien·nes y résidant depuis 2011.

L'hypothèse centrale de cette thèse est que les pratiques photographiques s'insèrent dans un éventail de pratiques communicationnelles et médiatiques, et y prennent une place considérable, même pour les personnes qui s'en déclarent éloignées. De ce fait, les pratiques photographiques s'insèrent dans « [la réinvention] de [leur] quotidien » (Certeau, 1990). Elles le modulent en participant de la reconstruction, reconfiguration et transformation des pratiques suite à la migration forcée.

Les photographies prises, recherchées, partagées ou publiées interviennent parfois dans des domaines de pratiques directement liées à la migration. Elles peuvent aussi bien entendu concerner toute une série d'autres domaines et relever de pratiques communes à des personnes immigrées ou non. J'identifie trois aspects reconstruits à l'aide, entre autres, de photographies : l'installation dans le nouveau pays et l'adaptation à ce dernier ; la création et l'entretien de liens de sociabilité ; la reconfiguration identitaire. Ce chapitre traitera plus particulièrement du premier aspect. Mon argument principal est le suivant : les enquêté·es, à la fois vulnérables (Butler 2005 : 59 et 71) et équipé·es en TICs mettent en place un ensemble de pratiques photographiques tant pour faire face à leur nouvelle situation que pour faire avec. Les pratiques photographiques deviennent pour ces personnes des outils pratiques, mais aussi des outils de soutien émotionnel. Elles constituent également des traces des difficultés et douleurs propres aux migrations forcées contemporaines.

La première partie du chapitre est consacrée à la caractérisation des demandeurs, demandeuses d'asile et des réfugié·es syrien·nes résidant en France comme des personnes à la fois vulnérables, équipées en TICs et dotées de capacité d'agir. Pour cela je reviendrai sur quelques éléments relatifs à la Syrie, ainsi que sur les conséquences que les politiques d'asile contemporaines ont sur les situations concrètes d'accueil. La deuxième partie examinera les pratiques photographiques en tant qu'outils pratiques dans le processus d'adaptation. La troisième partie sera consacrée aux manières dont de pratiques photographiques diverses et variées contribuent à la gestion émotionnelle de l'exil.

7.1 Demandeurs, demandeuses d'asile et réfugié·es syrien·nes : vulnérables, équipé·es en TICs et agissant

La notion de vulnérabilité permet de caractériser les enquêté·es comme de personnes qui agissent au sein d'un contexte contraint. Revendiquée ou contestée dans plusieurs champs des

sciences sociales et de la philosophie, elle « a émergé comme un concept clef qui circule dans [des discussions publiques contemporaines] ainsi que dans leurs analyses académiques »[129] (Koivunen, Kyrölä, Ryberg, 2018 : 1). Pour la philosophe féministe états-unienne Judith Butler, la vulnérabilité est une condition commune à tous les humains. Elle est la conséquence, en premier lieu, de notre corporéité. « Qui dit corps dit mortalité, vulnérabilité, puissance d'agir : la peau et la chair nous exposent au regard et au contact des autres, mais aussi au toucher, comme à leur violence, et nos corps font courir le danger d'en devenir également le ressort et l'instrument » (Butler 2005 : 52). Un deuxième élément caractérise cette dimension anthropologique de la vulnérabilité : le fait que nous soyons des êtres sociaux. « D'emblée livré[s] au monde des autres [nos corps] porte[nt] leur empreinte, il[s] se forme[nt] au creuset de la vie sociale » (Butler 2005 : 53). La vulnérabilité humaine commune est, pourtant, distribuée de façon radicalement inégale à travers le monde, en raison des rapports sociaux mais aussi, plus spécifiquement, des normes différenciées de reconnaissance dont ils sont le support (Butler 2005 : 59 et 71).

Si la notion de vulnérabilité présente des opportunités tant pour la compréhension scientifique des phénomènes sociaux que pour l'action politique, elle comporte aussi des risques. Depuis leurs disciplines (sciences de l'information et de la communication, études de genre), Anu Koivunen, Katariina Kyrölä et Ingrid Ryberg reprennent certaines critiques féministes : elles pointent le fait que les connotations du concept, associées à la féminité, à la dépendance ou encore à la fragilité et à la victimisation invoquent un imaginaire problématique (Gilson citée par Koivunen, Kyrölä, Ryberg, 2018 : 5). Elles mentionnent aussi le travail de Judith Butler, Zeynep Gambetti et Leticia Sabsay (2016 : 2) pour mettre en garde contre le potentiel renforcement des stéréotypes de genre, et contre le fait que « les discours autour de la vulnérabilité peuvent être associés à différents agendas politiques, y compris des agendas paternalistes, racistes, misogynes, homophobes et anti-féministes » (Koivunen, Kyrölä, Ryberg, 2018 : 5).

Malgré ces risques, il me semble important de mobiliser ce concept dans des recherches critiques car il « implique la remise en question de certaines caractérisations libérales du sujet comme autonome, indépendant, auto-suffisant, invulnérable » (Koivunen, Kyrölä, Ryberg, 2018 : 4-5). Cette remise en question ressemble au renversement de perspective proposé par les

[129] Les auteures mentionnent des discussions publiques sur des questions de pouvoir, de capacité d'agir (*agency*), de visibilité médiatique et proposent comme exemple de cristallisation de ces sujets l'émergence et la médiatisation de la cam-pagne #MeToo et de ses déclinaisons diverses et variées (Koivunen, Kyrölä, Ryberg, 2018 : 1).

théoricien·nes du *care* – dont les écrits m'ont amplement inspirée. Joan Tronto résume ainsi ce renversement : « tout d'un coup, nous ne voyons plus simplement le monde comme un ensemble d'individus autonomes poursuivant des fins rationnelles et des projets de vie, mais nous voyons le monde comme un ensemble de personnes prises dans des réseaux de *care* et engagées à répondre aux besoins de *care* qui les entourent » (Tronto 2009 : 37).

Le concept de vulnérabilité permet également d'identifier des individus et des groupes rendus vulnérables ainsi que de dévoiler les normes qui opèrent les lignes de partage entre les vies qui font l'objet de soutien et celles qui font quotidiennement face à la violence et à la précarité (Butler 2005 : 55). Elle met ainsi en lumière la distinction entre les vies qui sont ou non jugées dignes ou non « d'être pleurées », dignes ou non de deuil (Butler 2015 : 65) selon leur position dans les rapports sociaux. Le concept de vulnérabilité est ainsi « particulièrement intéressant en raison de sa capacité à saisir et exprimer les complexités, les tensions et les ambigüités des expériences de genre, de sexualité et de pouvoir dans la vie contemporaine" » (Gilson, 2016 citée dans Koivunen, Kyrölä, Ryberg, 2018 : 6).

Les demandeurs, demandeuses d'asile et les réfugié·es syrien·nes résidant en France depuis 2011 constituent l'un des groupes faisant l'expérience de la « vulnérabilité spécifique » produite par les rapports sociaux (Ghliss et Voskresenkaya, 2019). Si l'on reprend l'image de la transplantation, on pourrait dire que le sol d'origine autant que le terreau d'accueil difficultent leur fleurissement. Voyons cela plus en détail.

Je présente ci-dessous plus en détails les seize personnes rencontrées, sachant néanmoins que l'on ne pourra rendre totalement compte ici de leurs identités hétérogènes, « socialement situées, temporellement spécifiques et potentiellement déchirées dans un réseau de différences relationnelles » (Mouffe citée par Rodríguez, 2001 : 18). D'autres informations seront mentionnées tout au long des chapitres suivants, quand elles seront pertinentes.

J'ai réalisé des entretiens avec douze hommes et quatre femmes âgé·es de 21 à 54 ans au moment de l'enquête et provenant de onze villes ou villages différents[130]. Shadi est né en Arabie Saoudite et est retourné avec une partie de sa famille vers Al-Tall quand il avait sept ans. Farah, née à Damas, est palestinienne. Sa famille s'est réfugiée en Syrie il y a deux générations. Aliyah,

[130] En ordre alphabétique : Affrin, Alep, Al Malikiya, Al-Tall, Damas, Deir ez-Zor, Deraa, Homs, Masyaf, Raqqa, Sweida.

Khalil et Rudi sont kurdes. Rose fait partie de la population arménienne installée en Syrie et réunie autour du rite arménien. Anas et Duha appartiennent au groupe des sunnites. Je n'ai pas d'informations à ce sujet pour les autres enquêté·es, si ce n'est qu'à l'exception de Rose, personne ne revendique une croyance ou une pratique religieuse régulière.

La totalité des enquêté·es a des frères et/ou des sœurs. Huit personnes déclarent avoir vécu la précarité en Syrie, tandis que quatre ont grandi dans une situation d'aisance économique. Au moment des entretiens, toutes avaient obtenu au moins le baccalauréat. Onze enquêté·es sur seize détenaient un diplôme correspondant au niveau Bac + 3 ou plus.

Avant le début de la révolution, plus de deux tiers de la population d'enquête connaissait une personne ayant été arrêtée par le gouvernement. Ils et elles relatent aussi la conscience du danger de la répression, un danger qui se diffusait jusque dans l'espace domestique. À titre d'exemple, cinq enquêté·es ont mentionné spontanément, pendant leurs entretiens, la phrase : « les murs ont des oreilles ». Malgré cela, quinze personnes s'identifient comme opposantes au régime, et quatre d'entre elles s'étaient engagées dans du militantisme avant la révolution. Quand le mouvement révolutionnaire s'est déclenché, Shadi s'était installé au Liban depuis 2009 et Khalil atterrissait (le 15 mars 2011) en France. Ils ont tous les deux participé à distance. Douze autres enquêté·es ont participé à la contestation, sous des formes diverses et variées. Ces personnes ont souffert les ravages du conflit. Neuf personnes ont dû quitter leur logement, que ce soit pour se protéger des bombardements ou pour éviter des arrestations. Dix personnes ont été emprisonnées (parfois plusieurs fois) et huit relatent des tortures. Elles ont toutes expérimenté les pénuries, la détérioration des services publics, la paralysie du pays.

Shadi a ré-émigré depuis Beyrouth. Khalil, qui réalisait des études à Grenoble grâce à une bourse du gouvernement syrien, a vu son financement et ses perspectives de retour coupés, dans un exemple clair de répression transnationale[131] (Moss, 2016 : 1). Les autres enquêté·es sont parti·es à cause du conflit, parfois après plusieurs tentatives de franchissement de frontières, souvent avec l'aide de *passeurs*[132] et avec des séjours intermédiaires (plus ou moins longs) dans des pays tels que la Jordanie, le Liban et la Turquie. Ils et elles sont venu·es en France entre

[131] Pendant les premiers mois de son séjour, Khalil a participé à des manifestations et a publié des messages en soutien de la révolution. Le régime a arrêté soudainement le financement et, quand sa famille a réussi à se renseigner sur les raisons de cela, des autorités leur ont fait comprendre que cela été lié aux activités menées en France et en ligne. De plus, ils lui ont fait comprendre que s'il revenait en Syrie, il risquerait sa liberté et même sa vie.

[132] Les italiques montrent mon inconfort face à un terme imprécis qui abrite en son sein des figures et des rôles très différents.

2011 et 2017. Au moment de leur arrivée en France, seulement trois d'entre elles avaient étudié le français et une seule avait atteint un niveau avancé de maîtrise de la langue ; treize avaient des notions plus ou moins avancées d'anglais. Au moment des entretiens, deux personnes attendaient une réponse à leur demande d'asile : les autres avaient obtenu le statut de réfugié·e. Onze personnes avaient repris des études universitaires et au moins dix avaient eu des emplois formels depuis leur arrivée. La totalité des enquêté·es était équipée de *smartphones* au moment de leur migration et la presque totalité (au moins treize personnes) possédait également un autre dispositif tel qu'un ordinateur portable ou une tablette. Trois personnes possédaient un appareil photographique professionnel. Rudi avait une caméra vidéo.

Ahed, Ali, Aliyah, Anas, Duha, Farah, Khalil, Mazen, Moemen, Monzer, Omar, Raed, Rose, Rudi, Shadi et Tammam sont seize personnes éduquées, détentrices souvent d'un capital social et culturel considérable. Elles portent aussi les traces de la violence, de la peur, de la mort. Alourdies par leurs blessures, elles se sont retrouvées inespérément dans un pays autre et lointain et elles ont dû se mettre rapidement en mouvement afin de réaliser des démarches, comprendre de nouveaux codes, vivre. Dans la suite de ce chapitre, nous verrons le rôle joué par les pratiques photographiques dans ce processus.

7.2 Les pratiques photogaphiques comme outils pratiques

Les pratiques photographiques, et particulièrement celles réalisées à l'aide de dispositifs tels que de tablettes ou de *smartphones*, peuvent servir des objectifs pratiques car elles sont une manière rapide de saisir et conserver des informations. J'ai identifié cinq types d'opérations mises en place par les enquêté·es dans lesquelles les pratiques photographiques les assistent : conserver une archive bureaucratique ; se repérer dans l'espace et se souvenir d'informations ; apprendre le français ; étudier ; travailler.

7.2.1 Un porte-documents bureaucratique

Dès les premières pages du *Guide d'information pour les personnes exilées* réalisé par l'association WATIZAT, on peut lire : « **il est très important de faire des photos et des photocopies de tous les documents et courriers à <u>votre nom</u>** qui vous seront donnés pendant votre séjour en France. Gardez ces copies dans plusieurs endroits (chez un ami ou une association) et sur internet (mails ...) » (2020 : 7)[133]. On y recommande ensuite le

[133] Fragments en gras et soulignés dans l'original. J'ai utilisé comme référence le guide de septembre 2020, mais la version d'août/septembre 2025 comporte une mention similaire.

téléchargement de l'application *CamScanner* afin de faciliter cette tâche. Ces conseils semblent alignés avec les expériences des enquêté·es, qui ont dû réaliser une quantité considérable de démarches suite à leur arrivée. À titre d'exemple, je copie ci-après un extrait d'entretien où Raed décrit et explique le processus tel qu'il se déroulait en 2016.

> Raed : On commence par la demande de l'asile, qu'il faut faire chaque mercredi à la préfecture de Créteil, il faut faire la queue le matin très tôt, parce qu'ils ne prennent que 50 personnes. On demande, on dépose une demande d'asile, et on prend un dossier à remplir. On remplit le dossier, on écrit l'histoire, il faut la traduire, et on l'envoie à l'Ofpra. L'Ofpra envoie une réponse pour dire qu'ils vont étudier le dossier, et qu'ils vont nous envoyer une date, et un papier en plus. Le papier en plus, on doit retourner à la préfecture pour prendre un récépissé, le premier récépissé. Ensuite on reçoit la date. A ce moment-là, il faut renouveler le récépissé, parce que ça prend trois mois. On va à l'Ofpra, on fait l'entretien, et on attend la réponse. Quand on a la réponse positive, on va à l'Ofpra pour demander l'acte de naissance. Avec l'acte de naissance, et la réponse...
>
> María : Donc là, déjà, il y a un entretien, et ils vont évaluer ton dossier...
>
> Raed : Oui. C'est comme une investigation. Pour savoir est-ce que ce que tu dis est vrai, pourquoi tu demandes l'asile, est-ce que tu es menacé.
>
> María : Quels types de questions ils posent ?
>
> Raed : Tout type de questions. Ce qu'ils veulent.
>
> María : C'est long comme entretien ?
>
> Raed : 2 heures. Il y a deux types de réponses : soit un asile politique pour dix ans, soit une protection pour un an, soit ils refusent. On va toujours être pour les dix ans, on va faire l'acte de naissance, après on va demander la carte de dix ans, à la préfecture. L'OFPRA va envoyer l'acte de naissance, et avec l'acte de naissance on va aller à la préfecture pour demander la carte. Et quand tu as la carte, tu vas aller à la sécurité sociale. En fait ici, avec le récépissé on doit aller à la sécurité sociale, pour demander la CMU. Pour la carte vitale. Et aussi le titre de voyage. C'est toutes ces demandes à remplir, à envoyer, à prendre rendez-vous.
>
> María : Les titres de voyage, c'est quoi ?
>
> Raed : C'est pas un passeport mais c'est comme un passeport.

María : C’est à la préfecture ?

Raed : Non, on remplit un dossier, on l’envoie par courrier, et on attend la réponse, et c’est à la préfecture aussi.

María : Est-ce que les réfugiés reçoivent des aides financières de l’État, et comment faire pour...

Raed : Oui. Comme tu as plus de 25 ans, tu as le droit ici d'avoir 11 euros par jour pour attendre la décision. Avant la décision, c’est 11 euros par jour, à partir du premier récépissé. Ça, sans habitation. Si tu es hébergé, c'est 6 euros 50. A partir de la décision, tu as le droit de toucher le RSA. Pour les plus de 25 ans. Pour plus et moins de 25, pour tout le monde. Et si plus de 25 ans, tu as le RSA. Et si tu as moins, tu as des aides d'associations, qui sont environ de 250 euros, pas plus. Et la bourse, pour les étudiants. Non, soit ça, soit ça. Bourse de CROUS » (Entretien avec Raed, 20/04/2016).

Il n’est donc pas étonnant que près de la moitié des enquêté·es ait déclaré avoir des photos de leurs documents : ces personnes doivent, dans un temps relativement court, obtenir toute une série de documents que les personnes nées en France ont acquis au fur et à mesure de leurs vies. Les dispositifs numériques opèrent comme un porte-documents toujours à disposition, sans devoir dépenser de l’argent pour scanner ou photocopier les documents.

7.2.2 Cartes, codes

Parce que même avec les démarches rapides, il y a des choses que je dois faire, et aussi je dois comprendre la vie, il faut comprendre par exemple tout, au niveau des transports, de la communication, de... de tout. Pour acheter au supermarché... tout, c’est un grand changement, c’est pas une chose pareille entre pays (Entretien avec Ali, 23/02/2019).

Oui, dans toutes les choses, dans l’architecture, au supermarché... par exemple quand tu vas au supermarché, tu vas acheter quoi ? Tu ne connais rien, et tu ne peux pas lire (rires). Qu’est-ce qu’on va manger maintenant ? Merde, tout ça c’est pour manger, mais on va manger quoi ? (rires). Par exemple tu as 10 000 genres de yaourts. Tu connais les fromages, la viande, mais quelle viande je vais acheter, ça ou ça ? C’est quoi le meilleur ? Quelle est la différence entre les prix ? Tu vois, tout ça... Ce sont des détails, mais ce sont des détails fatigants (Entretien avec Omar, 16/08/2018).

Dans le discours des enquêté·es on rencontre fréquemment des phrases comme celles reproduites ci-dessus. Émigrer signifie expérimenter souvent des confusions multiples qui vont au-delà de l'aspect linguistique, que nous évoquerons plus tard. Ces personnes vont donc mettre en place un ensemble de tactiques afin de s'habituer à leur nouvelle « sémiosphère » (Lotman, 1999 : 10). Ali, qui est passé par Istanbul lors de sa route vers la France, avait pris une photo des plans de métro pour pouvoir s'y repérer. D'autres personnes photographient des codes d'accès à des immeubles. Certaines de ces images ressemblent à celles qui pourraient se trouver dans l'archive téléphonique de n'importe quelle personne.



Image 14. Photo prise par Duha

7.2.3 Les photo-pages

Les photographies sont également utilisées à des fins studieuses : elles aident dans le cadre des études universitaires ou encore dans l'apprentissage du français, cette étape cruciale de l'adaptation. Duha, qui habite dans une zone excentrée d'Île-de-France, profite de ses longs trajets (souvent réalisés pour se rendre aux cours de français proposés par l'association Revivre) pour pratiquer, à l'aide d'images prises préalablement.

María : Ça aussi, ça m'intéresse. Tu as pris des photos de la page de français

Duha : Oui, parce que j'ai... j'ai passé beaucoup de temps dans les transports, pour mémoriser...

María : Pour réviser ?

Duha : Oui (Entretien avec Duha, 11/07/2019).

7.2.4 Voir pour quoi on paie : les photographies comme instruments de travail

La migration, en tant que rupture biographique, représente aussi une interruption du parcours académique et professionnel. Cela représente parfois l'opportunité d'une réorientation vers des domaines plus adaptés à leurs intérêts, comme dans le cas de Mazen, qui a profité de son installation en France pour se consacrer aux métiers artistiques. Pour d'autres personnes, leur insertion professionnelle est plus liée à la subsistance qu'à la passion. La sociologue Albena Tcholakova écrit à ce sujet :

> Avoir à choisir entre le chômage et un travail pourvoyeur de reconnaissance sociale mais qui conduit à renoncer aux attentes de reconnaissance liées à une profession à laquelle on s'était identifié n'est pas une situation propre aux réfugiés. Ce choix relève de la problématique générale de l'imbrication des bifurcations professionnelles et biographiques, de la perte d'emploi et de la perte de soi (Linhart, 2002). S'il se présente de manière particulière dans le cas des réfugiés, c'est, d'une part, en raison des enjeux de reconnaissance spécifiques dont le travail est porteur – en raison des promesses de reconnaissance liées au statut –, et d'autre part, du contexte de ruptures biographiques structurel (l'exil) dans lequel ces bifurcations professionnelles surviennent (Tcholakova, 2016 : ¶ 26).

Que ce soit dans des métiers désirés ou dans des jobs alimentaires, les enquêté·es se servent des photographies. Ahed, qui au moment de notre entretien travaillait dans une brasserie artisanale, photographiait certaines parties spécifiques des bouteilles afin de les ajouter au registre interne. Incompréhensibles aux personnes ne connaissant pas les procédures de la brasserie, ces images étaient des aide-mémoires indispensables pour lui.

Monzer, quant à lui, s'appuie sur le statut de la photographie comme moyen de représentation fiable. Il était, à 22 ans (au moment des entretiens), la source de revenu principal de sa famille.

Il avait démarré une autoentreprise, à travers laquelle il réalise des réparations de *hardware* et de la programmation, entre autres services. Il utilise les photographies comme preuves d'un travail bien fait.

> Alors, comme je travaille en tant qu'informaticien, j'ai pris des photos par exemple pour des clients, quand j'ai nettoyé son ordinateur avant et après, comme ça il voit la différence. Il voit pourquoi il paye, c'est une valeur en plus. Parce que je peux leur dire que j'ai nettoyé, mais si la personne ne voit pas, ça veut dire quoi nettoyer son PC ? C'est important je pense pour lui (Entretien avec Monzer, 30/04/2016).

Les photographies servent donc d'adjuvants à ces exigences pratiques, gardant des informations peut-être autrement oubliées.

7.3 Les pratiques photographiques comme outils de gestion émotionnelle

La partie précédente a démontré une partie de ce que les enquêté·es ont dû faire, dire et apprendre après leur arrivée. On imagine la quantité d'énergie et de ressources ayant dû être déployées. Si cela est vrai pour n'importe quelle migration, la tâche semble encore plus écrasante pour les personnes provenant d'un pays en guerre, portant le poids non seulement des violences, des morts et de la torture, mais aussi celui de la culpabilité et de la honte d'être parti·es[134]. Les pratiques photographiques vont ainsi être utilisées pour leur aider à gérer les émotions de l'exil. J'ai identifié cinq aspects modulés par les photographies : la réparation des blessures migratoires ; la gestion du deuil à distance ; la gestion de l'ennui ; l'exploration, voire la sublimation d'états émotionnels difficiles ; la recherche de validation ou d'émotions agréables.

[134] Pour plus d'informations sur la santé mentale des exilé·es, voir le numéro 73 de la revue *Mémoires*, éditée en 2018 par le Centre Primo Levi.

7.3.1 Des photos de ce qu'on va quitter, des photos comme des voyages imaginaires, des photos comme incantations

Bien que la majorité des départs se soit faite dans la précipitation, certaines personnes ont parfois eu plusieurs heures ou plusieurs jours pour se préparer à partir. Moemen relate la dernière visite de son père à la maison familiale.

> María : When you were about to leave, did you take things like your passport... or you didn't have time?
>
> Moemen : This is the hardest thing. When he gave us this time, and... my father, he went to the house and he started to see what he will take with him, but it was hard. He wanted to put all the house in his bag, but he couldn't... he wanted to put his trees in the bag, but he couldn't... the flowers... the lemon tree... it was really hard to pass this. And he built the house with his hands, you know. It was hard for him. Then he took pictures, some things...
>
> María : He took some pictures?
>
> Moemen : Yeah, he took many pictures (Entretien avec Moemen, 13/05/2018).

Pour Monzer, préparer le départ a également signifié prendre des photos. Certaines seront ensuite imprimées et conservées dans son logement en France.

> Parce qu'en 2013 je suis retourné en Syrie 15 jours pour faire des papiers, finaliser les choses. Parce que comme on s'est décidés à vraiment déménager au Liban, il faut qu'on prépare tout pour partir de la Syrie le plus vite possible, parce que la situation n'est pas très stable. Je ne peux pas faire tout ce que je veux mais je peux quand même faire quelques choses avant de partir. Et du coup je suis revenu, et là (sur la photo) c'était l'anniversaire d'une amie à moi. Alors... en fait, j'ai fait une photo en Syrie, dans la mosquée Omeyyades. C'était pas possible pour moi de trouver une autre place, mais déjà c'est pas mal, parce que ça me rappelle un peu de mon enfance, on y allait beaucoup, et il y a un marché qui est très très ancien juste à côté, et en fait j'ai fait un petit marché là-bas et j'ai pris en photo, c'était la dernière photo en Syrie pour moi, et ça me sert de rappel de la Syrie. Du coup je vais te montrer la photo, mais juste après parce que je l'ai imprimée et je l'ai quelque part (Entretien avec Monzer, 17/04/2016).

Duha débutait notre second entretien en déclarant que les photos étaient une priorité à l'heure de choisir quoi apporter en France :

> Duha : Oui, je remarque maintenant que j'apporte des photos de Syrie, c'était la première chose que j'ai réfléchie à apporter avec moi
>
> María : Quand tu es partie en 2014 ?
>
> Duha : Oui. Mais maintenant, je cherche ces photos, il y a beaucoup de visages, beaucoup d'amis, beaucoup de proches aussi, mais il n'y a pas de places [endroits, lieux]. Maintenant je réfléchis, pourquoi ? Vraiment, les places me manquent. Mais avant... on ne pense pas aux places, parce que c'est stable, ça existe toujours. On se concentrait sur les visages, sur les moments. Mais maintenant, on est toujours intéressé par les places, parce qu'il n'y a plus de familles, plus de proches, la plupart des photos, c'était... moi et [ma fille], c'est juste ça (Entretien avec Duha, 11/07/2019).

Au-delà du fait que le répertoire du « photographiable » (Bourdieu, 1965 : 24) change les réseaux de sociabilité qui entourent la personne, ce fragment nous montre que, bien que les images puissent réutilisées à d'autres fins et dans d'autres contextes, il y aura des limites à la capacité de celles-ci à remplir de nouveaux rôles. Les photographies dont parle Duha n'ont pas été réalisées avec l'objectif d'être regardées depuis l'exil ; elles peuvent donc difficilement montrer tout ce qu'elle voudrait voir.

Outre de prendre ou apporter des photos de la Syrie, les enquêté·es ont recours à d'autres opérations photographiques pour voir à nouveau leur pays d'origine. Shadi, par exemple, effectue des recherches d'images sur *Google* et passe un peu de temps à les regarder. Mazen a vu par hasard, à deux reprises, des images montrant son quartier à Deir ez-Zor : une photo de presse dans un journal gratuit trouvé dans le métro, une vidéo sur YouTube. Dans le premier cas, il a fait une capture d'écran, a réalisé un montage avec une photo plus ancienne du même endroit, et a publié l'image composite sur *Facebook*. Dans le second cas, il a découpé le cliché et l'a gardé chez-lui.

Le premier chapitre de cette thèse débute en montrant deux photos réalisées par Bárbara Araque et en copiant une phrase de la bande dessinée *Le piano oriental* qui déclare : « être un piano oriental, c'est ouvrir une fenêtre à Paris et s'attendre à voir la mer » (Abirached, 2015 : 149).

Ce même type de désir et de perception – ce même voir le pays d'origine partout – est présent dans ce que plusieurs enquêté·es voient après leur exil. Pour Mazen, cela est arrivé lors d'un voyage dans un pays limitrophe à la Syrie.

> Mazen : En fait il y a une photo que j'ai prise en Jordanie, dans le désert rouge...
>
> María : Quand ?
>
> Mazen : Là, il y a un mois, quand j'y étais. Cette photo je l'ai prise, parce qu'au moment où j'ai pris cette photo, j'avais l'impression d'être dans un rêve. Et là j'ai trop senti que j'étais en Syrie, ça ressemble trop. Si tu vois les montagnes là... Et la nuit (Entretien avec Mazen, 11/06/2018).

D'autres enquêté·es retrouvent des échos de leur pays d'origine en France. Le sixième arrondissement de Paris est souvent indiqué comme abritant des endroits très similaires.

> Rudi : En fait quand j'étais à Paris, et pour dépasser cette crise de « j'habite ici mais je suis là », et tout ça, j'ai découvert en fait qu'à Paris il y a le quartier latin, à côté de Saint-Michel, près de Saint-Germain des Prés, il y a des petites rues, dans ces petites rues, en fait c'est Damas. C'est exactement Damas. Et chaque fois que j'ai senti que je peux plus vivre ici, je me promenais là-bas. Et j'ai découvert que j'étais pas le seul à faire ça, même Ah... tout le monde fait ça, dès que je sentais que je ne pouvais plus vivre ici, j'allais là-bas, je marchais, que ça soit la nuit, le matin tôt et tout ça. Et ça, c'était une des photos que... je suis resté dix minutes comme ça, à me dire qu'est-ce qu'il se passe, c'est la Syrie, pas la France. Même ça aussi. C'est exactement la côte syrienne, mais exactement. C'était en Corse quand on faisait la randonnée, il y a des ponts comme ça, cet arbre... En fait c'est la Syrie. Pour moi, c'était jamais jamais la France en Corse, c'était Lattaquié. Et ça, c'était comme Deraa, et Bosra al Shams, c'est les amphithéâtres romains. Pour moi, c'est la même chose.
>
> María : Donc tu prends beaucoup de photos de choses qui ressemblent à la Syrie ?
>
> Rudi : Oui, qui me donnent le sentiment que je suis encore en Syrie. Et je crois que j'ai découvert que je fais ça juste pour avoir cette paix à l'intérieur, qu'un jour je vais revenir. (Entretien avec Rudi, 17/08/2018).

Ces promenades et ces photographies, ces déambulations dans lesquelles on *voit la Syrie partout,* jouent le rôle d'un baume qui apaise. Non seulement cela : pour Rudi il s'agit d'une sorte d'incantation qui retrace le chemin vers la Syrie.

Pour certaines personnes, comme Ahed, ces pratiques s'estompent avec le temps. Pour d'autres, comme Omar, elles sont consciemment évitées. Voici sa réponse quand je lui ai demandé s'il prenait des photos des endroits ou objets qui lui faisaient penser à la Syrie.

> Non, parce que je sais que j'ai d'autres... d'autres situations, ça fait six ans que je suis parti de la Syrie, je ne sais pas si je peux la revoir, donc je fais attention, je veux pas beaucoup de souvenir de... Et moi, personnellement, je n'aime pas beaucoup la nostalgie. Tu vois, donc... je vois que ça ne m'aide pas. Il y a des choses, par exemple oui il y a quelques rues à côté de Saint-Michel qui ressemblent totalement à Damas, l'ancienne ville, vraiment là-bas j'ai vécu de bons souvenirs, mais moi je fais attention, je n'aime pas beaucoup... Même par exemple l'église syrienne à côté de Notre-Dame, où il y a beaucoup de syriens là-bas, je fais attention, je n'aime pas beaucoup, parce que je ne veux pas vivre dans la nostalgie ou dans le passé. Il y a l'avenir. Je fais attention à ce niveau, parce que je vois, qu'au niveau de la situation en Syrie, on a d'autres problèmes, ce n'est pas la peine de garder les choses qui dérangent. Et je sais que la situation là-bas n'était pas bien, et il y a des migrants, quand ils sortent de leur pays, ils commencent à penser que leur pays était le paradis. Ah non non, on n'était pas au paradis, on était dans l'enfer. Il faut être un petit peu logique. Si le pays était le paradis, pourquoi on est partis ? (Entretien avec Omar, 22/08/2018).

7.3.2 Les photos dans le deuil à distance

Bien que l'on aurait pu inclure le deuil à distance dans la section précédente, le contexte d'où proviennent les enquêté·es (un pays en guerre au moment des entretiens), a dicté le choix de leur consacrer une section spécifique. J'ai observé plusieurs manières de faire face au deuil qui s'arriment aux pratiques photographiques : les personnes prennent, publient, reçoivent, gardent et regardent des images en lien avec leurs mort·es.

> Rudi : Là c'est la première fois que... en fait j'ai écrit le nom d'un ami qui était avec moi en Jordanie, mais lui, après que je suis arrivé en France, il est rentré en Syrie. Et c'était exactement après un mois qu'il est entré en Syrie. Il était en Jordanie, mais après un mois il a réussi à rentrer en Syrie, discrètement sans que personne ne sache. Et en

novembre ou janvier, il a été mort en Syrie, il a été tué pendant qu'il filmait. Il y avait une roquette qui est descendue pendant qu'il était en train de filmer et tout ça, et il était mort. Et là, j'ai écrit son nom sur la neige, et c'était la première fois que je vis ça aussi, que c'est un ami qui est mort et que je ne peux plus rien faire. Il est un peu loin et tout.

María : Parce qu'avant tu avais des gens qui étaient décédés, mais tu étais en Syrie.

Rudi : C'est ça, moi je vais aller voir sa famille, ou visiter sa tombe... Mais là cette fois, tu sais qu'il est vraiment loin, c'est bon tu ne peux plus rien faire.

María : L'impuissance d'être loin.

Rudi : C'est ça, exactement. Donc moi je dis d'accord, donc... Comme il avait neigé ce soir-là, et que c'était la première fois aussi que je voyais la neige comme ça en France, j''i écrit son nom et j'ai pris cette photo, en disant que tu restes avec moi, même si tu es loin, tu restes quand même. C'était une façon d'exprimer que j'étais loin

María : Et cette photo tu l'as publiée quelque part ?

Rudi : Sur *Facebook* (Entretien avec Rudi, 17/08/2018).

Rudi a associé deux expériences inédites : voir la neige en France et vivre la mort d'un ami de loin. Il a également associé l'écriture sur la neige, la prise de vue et la publication sur *Facebook*. Dans les années depuis les entretiens j'ai observé, sur les comptes d'autres enquêté·es, des publications qui annonçaient le décès et honoraient la mémoire de certains de leurs ami·es ou membres de leurs familles. D'autres personnes vivent leurs deuils en privé, mais aussi à l'aide de photos. Lors du second entretien avec Mazen, j'ai cru voir une image relativement anodine en fond d'écran. L'échange qui a suivi a permis de mieux comprendre le poids symbolique qu'elle avait pour lui.

María : D'autres photos ? C'est le même genre de photos qu'on a vues la semaine dernière ?

Mazen : Ouais. Mais là c'est où les trois ils sont morts, c'est un peu bizarre comme on est à côté, on ne savait pas...

María : Comment ça allait se passer…

Mazen : Ouais.

María : C'est pour garder leur mémoire que tu les as là ?

Mazen : Oui. Je les vois toujours à l'écran, oui. (Entretien avec Mazen, 11/06/2018).

Mazen ne publie pas cette photo sur les réseaux sociaux numériques, mais elle est présente à chaque fois qu'il voit l'écran. Pour Raed, être présent pour le deuil des proches passe par la réception d'images via *WhatsApp* :

> Et ça, c'est une photo qui a été envoyée par mon ami, c'est un jour de fête islamique, mais dans cette fête les familles visitent les tombes, et c'est la grand-mère et la mère d'un ami qui ont été tuées (Entretien avec Raed, 28/04/2016).

7.3.3 L'expérience de l'ennui

J'ai déjà évoqué le fait que le quotidien des demandeurs et demandeuses d'asile est marqué, entre autres, par l'inactivité et l'attente. Même après l'obtention de l'asile, les personnes se retrouvent souvent isolées, peu occupées, ennuyées. Pour faire face à cela, elles mettent en place un ensemble de pratiques communicationnelles et médiatiques (j'ai mentionné des pratiques spectatorielles au début du deuxième chapitre, par exemple). Les pratiques photographiques y jouent aussi un rôle. Mazen rend compte d'un changement important dans les pratiques numériques de son père.

Mazen : Des fois mon père m'envoie des *selfies*. (rires). Et moi je réponds avec un *selfie*.

María : Et il te dit quoi quand il t'envoie un *selfie*, il te dit bonjour ou il te dit quoi ?

Mazen : En fait c'est rigolo parce que lui, il avait pas de *smartphone* avant tu vois, il en avait un mais il ne prenait pas des photos... il travaillait toujours, il était un patron, tu vois. Mais là *meskin*, là il travaille pas...

María : Il a beaucoup plus de temps ?

Mazen : Oui. Il passe deux ou trois heures par jour sur son portable... on dirait mon pote quoi, il m'envoie un *selfie,* ça va ou quoi ? Il parle pas, je lui demande des nouvelles ça

va, tu travailles, et il envoie un *selfie*. Je trouve ça rigolo. (Entretien avec Mazen, 11/06/2018).

Shadi, quant à lui, prend de photos et joue avec les fonctionnalités du *smartphone* et d'*Instagram*. Le résultat de ces expérimentations, pourtant, ne sera pas publié.

Shadi : Oui. J'utilise pas beaucoup ça mais parfois, comment je vais dire ça, si je n'ai pas des choses à faire et je m'ennuie, j'essaye de faire quelque chose comme ça, je fais mais j'efface tout de suite.

María : Donc tu ne publies pas de *stories* ?

Shadi : Pas toujours.

María : Donc si je comprends bien, parfois tu es chez toi, tu t'ennuies et tu prends ton téléphone ; tu fais des bêtises avec le téléphone, mais c'est juste pour passer le temps ?

Shadi : Oui. Mais c'est pas toujours avec les photos, il y a d'autres choses que je fais.

María : Mais parfois, c'est avec les photos.

Shadi : Oui, parfois oui (Entretien avec Shadi, 23/08/2018).

7.3.4 Outil d'exploration et de sublimation d'états émotionnels intenses

Lors des entretiens j'ai rencontré quelques cas où les pratiques photographiques ont servi à comprendre des états émotionnels forts. Mazen garde une sorte de journal de ce type de moments.

María : Est-ce qu'il y a des photos que tu prends juste pour toi, et que tu gardes et que tu ne montres à personne ?

Mazen : Oui

María : Comme quoi ? Il faut pas que tu me montres, mais tu peux me raconter.

> Mazen : En fait c'est un peu bizarre mais... des fois quand je suis trop trop trop déprimé, ou trop trop content, je prends un *selfie*. J'aime bien, parce qu'après je vois, ce jour-là j'étais trop content, ou trop déprimé. A cause de ça, de ça... je fais ça des fois, oui.
>
> María : Moi aussi j'ai fait ça, à certains moments. Juste pour voir ta tête, parce que tu sens, et comment ça se voit, quand tu sens.
>
> Mazen : C'est ça.
>
> María : Et ça, tu gardes?
>
> Mazen : Oui ?
>
> María : Et tu effaces, ou pas ?
>
> Mazen: Non (Entretien avec Mazen, 11/06/2018)

D'autres personnes transforment la douleur ou la peur en objet esthétique. Monzer a fait cela avec l'endroit où il a été arrêté.

> María : Et c'est cette photo là que tu voulais me montrer ?
>
> Monzer : C'est Al-Tall, et c'est exactement là, sur cet escalier, que je me suis fait arrêter. C'est là où étaient les soldats, c'est exactement sur cette marche que je me suis fait arrêter. J'ai attendu que passe le monsieur pour...
>
> María : C'est toi qui as pris cette photo après ?
>
> Monzer : Oui, après, avec la même caméra. C'est là où j'ai ouvert mon sac... Et j'aime bien cette photo parce que j'ai participé à une exposition pour les photographes, et j'ai participé avec ces trois photos. A Damas. Pour les vendre (Entretien avec Monzer, 17/04/2018).

Tammam, artiste et photographe, a été emprisonné, torturé, et ensuite recherché pendant un an. Après son départ de Syrie, il se sentait très anxieux quand il sortait avec son appareil photographique. Ses mains tremblaient et il avait du mal à faire la mise au point. Lors d'une balade pour réaliser un devoir pour l'université, il a décidé de jouer avec le flou produit par son

anxiété et d'en faire une recherche artistique. Il a commencé à faire tourner ses mains et à danser « comme un derviche tourneur » (Entretien avec Tammam, 23/03/2019). Le résultat a été une série photographique intitulée *La dense sacrée*.



Image 15. Appartenant à la série photographique *La dense sacrée*, Tammam Alomar

7.3.5 Outil dans la recherche de validation et de sensations agréables

Si les photographies servent à comprendre et transformer des émotions difficiles, elles sont également utilisées dans la recherche d'émotions agréables.

> Shadi : Si tu vois ici les oiseaux... les mouettes, j'ai pris par exemple ça... toujours, je prends des photos comme ça, mais juste pour moi.
>
> María : Ce sont des choses que tu penses, tu les prends... parce que là j'ai vu plusieurs choses, tu as pris des... c'est un voyage, donc tu veux te souvenir du voyage ; il y a la

Syrie, le souvenir du voyage, et quand tu as pris les oiseaux comme ça, c'était beau, donc des choses qui sont belles.

Shadi : Oui. Parce que moi ici, j'aime beaucoup voir les oiseaux de mer quand ils font comme ça sur la plage...

María : Quand elles planent.

Shadi : Oui, elles sont libres, elles ont la liberté d'aller en haut, et en bas, ça m'a donné des impressions très...

María : Ça t'a produit une émotion très positive, tu étais touché par ça, et donc tu as pris cette photo. C'était pour conserver un souvenir de cette émotion, ou c'était parce que c'était beau et tu veux faire une belle photo ?

Shadi : Euh, les deux choses, mais je pense que c'est une très belle vue donc je prends cette photo (Entretien avec Shadi, 23/08/2018).

Si pour Shadi la récompense émotionnelle se trouve dans l'observation de la scène et sa prise de vue, pour Aliyah elle est plutôt dans les réactions et les échanges que la publication de certaines images peut susciter. Cela oriente fortement le répertoire d'images qu'elle considère « publiables » (à partir de Bourdieu, 1965 : 24).

María: So if you're not in the picture, you feel that it's not necessarily worth publishing it?

Aliyah: Yes.

María: Why do you think that is? Because you want people to know you're doing well, because it's a way of talking to people? Let's say, when you publish on *Instagram*, and you post it, and people start saying « Oh, Aliyah, you look nice », or « it's cold ».

Aliyah: Yes (Inaudible) (35:25).

María: Ok, so you would say that it has to do with the fact that when you're in it, you can start conversations about stuff?

> Aliyah: Not conversations, but I think it's a way for people to comment nice things about you. It makes you feel good. (Entretien avec Aliyah, 02/07/2018).

Conclusion

Les demandeurs, demandeuses d'asile et réfugié·es syrien·nes résidant en France sont des personnes vulnérables et équipées en TICs. Elles agissent sous contrainte, et leurs pratiques photographiques peuvent être saisies comme le reflet de ces contraintes, mais aussi comme autant de manière d'y faire face. Dans ce chapitre, je me suis concentrée sur le rôle joué par les pratiques photographiques dans ce que l'on pourrait nommer le processus de transplantation, et plus spécifiquement de ses aspects pratiques et de la dimension émotionnelle de l'exil. Selon les profils et les histoires individuelles des enquêté·es, elles s'intègrent plus ou moins au « capital de mobilité », un ensemble des capitaux et ressources acquis avant et pendant les déplacements (Murphy-Lejeune cité par Gohard-Radenkovic et Rachedi, 2009 : 141) qui contribuent au déroulement du processus migratoire. Les pratiques photographiques permettent ainsi de soulager, sans nier, la douleur du repiquage et de faire pousser les racines arrachées.

Chapitre 8 : Les pratiques photographiques et la sociabilité

Duha : Là c'est mon frère avec ses enfants, à Istanbul.

María : C'était l'anniversaire de quelqu'un ? Waow, il y a pleins de belles choses à manger

Duha : Oui, oui. Il m'a dit « regarde, on fait l'anniversaire, mais il n'y a pas d'enfants qui acceptent l'invitation ». Donc il a fait beaucoup de choses à manger, pour faire plaisir à la petite qui manque d'amis

María : Ça fait combien de temps qu'ils habitent à Istanbul ?

Duha : Cinq ans

María : Mais c'est toujours difficile pour les amis ?

Duha : Oui (Entretien avec Duha, 11/07/2019).

Rudi : Là, c'est la dernière photo, mais... c'est à Jaurès, du côté de Crimée. Là je me suis rendu compte, dans cette photo, que j'ai une grande famille ici, que je ne suis pas du tout seul. Et c'était le moment où Khalil a eu son doctorat. Tous ces gens étaient là pour le soutenir et être avec lui. Et voilà tu vois, pour moi c'était voilà, on est une grande famille ici, tu n'es pas seul, et ce n'est pas vrai que tu es en exil, tu as une grande famille. Et moi j'ai dit « ben c'est ça la famille », et la majorité de ces gens appartiennent à […], l'association de randonnée (20:46). Donc c'est eux qui viennent, et ça devient une grande famille, et c'était ça aussi le concept de cette association, que tout le monde s'aime, reste ensemble, et fasse des relations entre eux. Et ben c'était ça, et c'était un moment où j'ai dit qu'on avait de la chance vraiment, même si on est pas en Syrie, aujourd'hui on est mieux qu'en Syrie. Et donc si tu vois la différence entre cette photo et la photo de la crémaillère, l'autre photo on ne connaissait pas de français tu vois, et cette photo, ça se voit qu'il y a des français, qu'il y a de tout, des noirs, des asiatiques, même des enfants... Et c'était ça en fait. Après six ans, tu n'es pas seul, et tu as une famille mixée, mélangée... (Entretien avec Rudi, 17/08/2018).

Deux entretiens, trois photos : ces images déclenchent des récits autour des liens qui se forment, se déforment et se reforment (Boutet et Le Douarin cité·es par Denouël, 2017 : 34) dans le sillage de la migration forcée. En effet, l'exil est une rupture biographique qui vient désaxer plusieurs aspects de la vie, dont la sociabilité, cet « ensemble des relations qu'un individu entretient avec les autres et les formes que prennent ces relations » (Merklé cité par Denouël, 2017 : 32).

Dans le chapitre précédent j'ai exploré le rôle des pratiques photographiques comme outils pratiques et instruments de soutien émotionnel. J'examinerai à présent les manières multiples et complexes par lesquelles les pratiques photographiques jouent un rôle dans la construction, la reconstruction et le maintien de relations sociales, que ce soit à distance (en Syrie et ailleurs) ou localement. J'ai classifié leur participation en trois catégories : elles sont des instruments de « coprésence » (Diminescu, 2014 : 8) ; elles servent comme huile dans les rouages des relations sociales ; et elles appuient des pratiques de *care*.

Le chapitre est structuré en trois parties. La première établira l'importance des liens sociaux pour les enquêté·es. Je mentionnerai certaines bifurcations de vie qui ont eu un impact sur ces liens. Je finirai par examiner les conséquences que la révolution et le conflit armé ont eu sur leur sociabilité. Dans la deuxième partie, je me concentrerai sur la rupture biographique de la migration forcée comme élément disruptif des liens sociaux. Je décrirai l'impact de l'exil sur les relations avec des personnes dans le pays d'origine, ainsi qu'avec celles dans le pays d'accueil. Je finirai par noter plusieurs pratiques mises en place afin de tisser, retisser et maintenir les liens. La troisième et dernière partie sera consacrée au rôle des pratiques photographiques dans la sociabilité en migration forcée. J'y détaillerai les façons dont les photos – prises, retouchées, partagées, commentées – participent de la coprésence, du maintien de l'élasticité sociale et des pratiques de *care*. Au-delà du répertoire évoqué ci-dessus, je propose trois arguments. D'abord, les croyances dans la véracité de la photographie sont mobilisées afin de mener à bien les objectifs escomptés. Ensuite, on observe encore dans ce type de pratique que les enquêté·es sont des producteurs/trices à la fois ordinaires et spécifiques. Enfin, l'impact des photographies sur les sociabilités n'est pas seulement positif, car ces images donnent également lieu à de tensions et de conflits.

8.1 Ruptures biographiques, ruptures de sociabilité

Lors des entretiens, nombreux sont les enquêté·es à raconter l'ancrage régional de leur famille, à faire état – par contraste avec le présent qui est désormais le leur à Paris – d'une vie peuplée de parents et de proches, tissant un réseau de sociabilité dense et rassurant. La famille d'Omar habitait dans la même région de Sweida depuis le XIXème siècle. À Deir ez-Zor, Mazen décrit aussi un quartier rempli de parents :

> En fait nous on habitait genre... dans le même endroit où il y a la maison de mes grands-parents, des parents de ma mère, et de mon père, dans la même rue on va dire. J'avais sept oncles qui habitent dans le même quartier ; j'ai deux autres oncles, les frères de mon père ; j'ai un cousin qui habite là-bas aussi... tu vois, c'est notre quartier (Entretien avec Mazen, 07/06/2018).

Lors de son entretien biographique Raed a décidé de me montrer en premier une image qui permettait de raconter la proximité – physique et émotionnelle – entre la maison parentale et celle de ses grands-parents :

> En fait cette photo est très précieuse pour moi, c'est dans notre petite ville [Deraa], c'est la maison de mon grand-père, où j'ai pris la photo, et c'est notre maison, et ici, c'était ma vie. Entre les deux jardins, où il y a les arbres d'olives. Oui. Parce que c'est presque fermé, et c'est comme un couloir entre les deux maisons. Et j'ai passé toute ma vie... Comme c'est la maison de mon grand-père, on passe tout notre temps ensemble, on dort ensemble, on mange ensemble presque tout le temps. Donc j'ai passé vraiment toute ma vie ici. Et quand j'étais jeune, je jouais dans tout ça, et... quand j'ai commencé à grandir, il y avait ici toujours des tables, une grande table avec des chaises pour s'asseoir, et même pendant mes études j'ai étudié beaucoup dans les arbres, et tout ça. J'ai passé beaucoup de temps ici. Pour faire des barbecues, des fêtes. (Entretien avec Raed, 20/04/2016).

Anas décrit également une vie entourée des proches : non seulement de la famille, mais aussi des ami·es et voisin·es :

> Parce que là-bas [à Homs], on a un système de quartier, ça veut dire qu'on peut sortir avec les enfants des voisins, on peut jouer dans le quartier, on est juste à côté, tout le

monde peut nous voir, tout le monde nous connaît, c'était vraiment facile de sortir (Entretien avec Anas, 13/10/2020).

Voici d'autres exemples de récits : des vendredis dédiés entièrement aux réunions familiales, des voyages avec des copains du lycée, des repas, des fêtes… Mais aussi, un ami qui s'occupe du business familial pendant la maladie du père, un ami qui reçoit un jeune en stage au sein de son entreprise, un frère qui conseille sur la marche à suivre pour le concours d'entrée aux Beaux-Arts de Damas… Les entretiens racontent la place essentielle de la sociabilité en Syrie, ainsi que l'impact des bifurcations biographiques (Denouël, 2017 : 36) et de l'autoritarisme sur celle-ci : un mariage à 19 ans cause du conflit avec la famille d'Ahed ; le déménagement à Damas pour les études constitue, pour Ali et pour Omar, la sortie du foyer familial et l'élargissement des liens ; le long emprisonnement de Duha pendant les années 1990, ainsi que le fait d'être en couple avec un alaouite, entravent ses relations sociales.

8.1.1 Les effets contradictoires de la révolution et du conflit armé sur les socialités

Les parcours biographiques des enquêté·es, déjà marqués par d'autres transformations, ont été bouleversés par les événements après le déclenchement de la révolution en mars 2011. Ce soulèvement, ainsi que le conflit armé qui s'est ensuivi, ont été le théâtre de sociabilités paradoxales.

María : Donc il y avait un truc d'être ensemble avec les autres...

Anas : C'était magnifique, ah ouais.

María : Il y avait une sorte d'énergie...

Anas : Complètement. Vraiment complètement. Quand tu entends tout le monde qui crie en même temps, tu as envie de pleurer tellement c'est beau. C'était fort, rempli de sentiments, de vérité, je ne sais pas comment dire, c'était vraiment profond. Ça touche le cœur. Tu entends ça et tu te dis "ouah, pourquoi j'ai peur en fait". C'était vraiment frappant (Entretien avec Anas, 13/10/2020).

L'extrait d'entretien ci-dessus illustre un type de discours rencontré plusieurs fois sur le terrain : l'euphorie que génère le fait d'être ensemble[135] – des moments de grande intensité émotionnelle. En effet, certain·es enquêté·es ont relaté des moments de sociabilité exacerbée, de maisons ouvertes, d'amitiés profondes, de fêtes rendues encore plus significatives par la proximité de la violence. Mais l'époque a aussi été celle de l'isolement, de la méfiance, des liens fracturés.

> Mazen : En fait, quand la révolution a commencé, tout ça, le truc des armées, ça... en fait, moi j'avais deux parties des amis, une partie, c'est des gens que je connaissais avant la révolution, et d'autres, je les ai rencontrés pendant la révolution. Et ceux à qui je fais confiance, toujours, c'est ceux que je connaissais avant. Et même pas toujours, je fais pas toujours confiance. Et ça c'est un truc, des fois, tu es fatigué.
>
> María : C'est-à-dire ?
>
> Mazen : En fait si tu as vécu des trucs, c'est dur après pour toi de faire confiance. A n'importe qui. Et là, ça veut dire que t'es plus tout seul. T'es NNNN (40:51). Genre si t'as ce truc à envoyer, ce truc, mais t'es coupé. Alors que si t'es avec quelqu'un, tu peux l'envoyer avec lui. Mais si tu fais pas confiance, t'es obligé de faire passer ça toi-même.
>
> María : Parce que tu as eu des mauvaises expériences avec des copains qui ont...
>
> Mazen : Pas que des copains, des gens, des histoires avec des amis qui ont eu des histoires comme ça. Un peu des problèmes avec une partie de ma famille, qui étaient pro-régime. J'ai eu des problèmes avec le père de ma copine, mon ex, qui était pro-régime, il m'a fait des problèmes, je me suis fait arrêter à cause de lui (Entretien avec Mazen, 07/06/2018).

Mazen décrit le doute généralisé comme conséquence de l'augmentation de la violence du régime. Pour Tammam, la révolution et le conflit lui ont coûté une relation amoureuse.

> Donc même avec [mon ex], c'était difficile. Moi en fait j'ai fini la relation avec elle, même si moi je suis vraiment amoureux d'elle, je lui ai dit je peux pas continuer comme ça, parce qu'elle elle m'envoyait toujours des messages d'amour, elle est inquiète toujours, et moi en même temps il y a un moment difficile, on a tous écrit, dans notre groupe, notre testament. Donc moi j'ai fait la comparaison avec sa situation en

[135] L'un des enquêté·es a comparé cette sensation aux effets de certaines drogues, mais en mieux.

> Allemagne, moi j'écris mon testament, et elle des messages d'amour. Donc ça c'est différent, et je peux pas faire mal à elle. Donc je t'ai dit, je suis sûr qu'on va mourir bientôt. Donc je peux pas être comme ça dans une relation. (Entretien avec Tammam, 25-26/02/2019).

Rose relate un été de confinement à Alep :

> Je me rappelle, en 2012, ou 2013, c'était catastrophique, tout le mois d'Août, on est restés à la maison, on ne peut plus sortir même pour chercher de la nourriture. Même du pain, rien. On est emprisonnés […]. Il n'y avait pas d'électricité. Et s'il y a l'électricité, elle vient très faiblement, on ne peut pas allumer le AC. Il n'y a pas d'eau pour se doucher, même s'il faisait très chaud, 40 degrés, plus. Il n'y a pas d'eau, on est restés dix jours sans bain ; plusieurs fois, on est restés sans bain. Pas d'eau potable, tout est coupé. Même le pétrole. (Entretien avec Rose, 08/05/2019).

Solitude et communion ; confiance et méfiance ; la fête et la prison. Dans les récits des enquêté·es on devine des liens créés, détruits, mis à l'épreuve par la révolution et le conflit. Ils précipiteront aussi un autre événement qui chamboulera la vie et les sociabilités de ces personnes : la migration forcée.

8.2 L'impact des exils sur les sociabilités

Lors de notre premier entretien, Omar a qualifié Paris de « capitale des opposant·es syrien·nes » (16/08/2018). Au-delà de son degré d'exactitude, l'affirmation pointe vers l'histoire entre la France et la Syrie[136] qui implique la présence réciproque des populations : des français·es en Syrie et des syrien·nes en France. En effet, treize des seize enquêté·es comptaient, au moment de leur arrivée, au moins un membre de la famille déjà installé dans l'Hexagone. Si ces présences ont été bienvenues et importantes, elles ne suffisaient pas à elles seules à amortir le choc de la migration forcée sur les relations des enquêté·es. Ces personnes sont sorties du contexte où elles avaient appris à construire et entretenir des liens. Les codes et attentes sociales diffèrent et y sont souvent implicites. Les enquêté·es doivent les apprendre, en même temps qu'elles doivent apprendre à faire famille et garder des amitiés à distance. L'exil impacte donc

[136] La France a été mandatée par la Société des Nations pour administrer les territoires des actuels Liban et Syrie. Le mandat a commencé en 1923 et s'est conclu en 1946.

autant les relations avec les personnes restées dans le pays d'accueil, qu'avec celles rencontrées dans le pays d'accueil.

8.2.1 Les effets de l'exil sur les liens avec les personnes dans le pays d'accueil

J'ai déjà démontré, lors des chapitres précédents, que la migration implique la rencontre avec une nouvelle « sémiosphère » (Lotman, 1999 : 10). Celle-ci sert également de toile de fond aux interactions interpersonnelles. Pour que le pays d'accueil devienne un peu plus un *chez-soi*, l'immigré·e doit comprendre, apprendre et pratiquer une autre grammaire relationnelle. Cette traduction n'est pas toujours aisée. Par exemple, le père de Moemen lui répète qu'il ne comprend pas pourquoi, quand il croise de personnes dans la rue, elles ne le saluent pas. Duha semble également déconcertée par les sociabilités en France.

> Duha : J'ai choisi cette photo pour dire, c'est très important pour nous en Syrie, on vit ensemble, en groupe. On est toujours avec les gens, c'est pas...
>
> María : Quelqu'un autour de nous...
>
> Duha : Oui, on peut pas vivre sans...C'est pas la famille, parce que je vis à Damas sans ma famille, mais avec mes amis, mes camarades, on a toujours tourné à ça. Et c'est dur, la photo montre ça, maintenant c'est dur, je connais plusieurs personnes mais c'est...en France, tu vois, tout le monde dit "mon ami, mon ami", mais c'est pas une relation profonde, c'est quelqu'un que tu as rencontré juste une fois...mais la relation est très vide, très superficielle, et c'est pas profonde. Il dit pas de choses profondes, de choses privées, personnelles. On ne connaît pas des détails, on ne partage pas de sentiments. Juste, on partage un plat, et c'est...
>
> María : Ça te manque beaucoup ?
>
> Duha : Oui, oui ! Et je ne comprends pas comment on peut vivre comme ça. On a beaucoup de sentiments, et on partage beaucoup de choses avec les autres, on fait toujours attention à s'associer à la nouvelle des autres, on est très chaleureux...c'est pas c'est bien ou pas, mais je pense que ça sert bien, parce que l'humain en général, est tout seul. Donc la relation réduit, diminue la solitude. On a besoin. Tout le monde, on a besoin de ça. Mais c'est pas... En France c'est bizarre pour moi (Entretien avec Duha, 03/07/2019).

L’extrait ci-dessus semble d’autant plus intéressant que Duha, avait relaté des difficultés dans ses relations en Syrie à cause de son engagement politique (dans le parti communiste) et la répression du régime, de ses années d’emprisonnement, et des différences ethno-religieuses entre sa famille et la famille de son ex-compagnon. Malgré les problèmes qu’elle a rencontré dans son pays d’accueil, Duha décrit une société plus tournée vers le contact et l’intimité.

Je voudrais à présent m’arrêter sur Shadi, car il a eu plusieurs expériences de migration à différents moments de sa vie. Né en Arabie Saoudite, il est retourné en Syrie pendant toute son enfance et une grande partie de son adolescence. Shadi a ensuite passé sept ans au Liban, avant de venir en France en 2016. Le séjour libanais a été un moment charnière : Il a quitté le foyer familial et la petite ville d’Al-Tall pour déménager à Beyrouth ; il a appris l’anglais ; il a rencontré de personnes dont les profils étaient beaucoup plus divers que celles qu’il connaissait avant ; il a élargi sa conscience politique, ainsi que son cercle social. Cette expérience a été tellement formatrice qu’il se dit autant attaché à Beyrouth qu’à Damas. On pourrait penser que, puisque Shadi avait déjà immigré, l’arrivée en France se serait déroulée sans trop de difficultés. Pourtant, la première année n’a pas été facile.

> Shadi: For me, the first year, I don't feel...Because I started to work when I was 12 or 13 years old, so it was hard for me to stay without work, I have a lot of time and I'm not fan of reading, of sport, and I don't know a lot of people here in France, so I was feeling that there is nothing to do, no one to speak with. It was so hard for me, the first year. Until I found my world where I work now. So the first year was every day, I go to university, and I don't have a lot of hours there, 3 hours every day from 3pm to 6pm, and I go back to my room. The scholarship, it's not very good, and not very bad […]

> María: And you already had the experience of being a migrant in Lebanon, but it was a very different experience ?

> Shadi: Yes

> María: Why do you think that is ?

> Shadi: The first thing is that, they don't speak the same language than me. So it's more, more easy to have friends in Lebanon, but it's very very hard to friends in France. The second point, is that I moved to Lebanon when I were 19 years old, so I was young. So

> I...I can make friends, because like, the age when you can have like a very long friendship, when you have contacts, a network, it was in Lebanon. So it was easier for me to have network in Lebanon because we spoke the same language, and I was 19 years old. The third thing, is that I don't have things that I'm interested in, like cinema, theater, some sports....I don't have these things I can share with people here in France. Here in France, especially in Paris, everyone works, works, works, every day of the week, and at the end of the week, they go out to have fun from the stress they had during the week. So they don't have time to make network, it's not gonna be something important for them. Because I can't give them anything, so I don't have like...I don't have something important for them, for their lives to have a contact with (Entretien avec Shadi, 12/06/2018).

Plusieurs éléments saillants se dégagent de cet extrait. Le premier est l'importance que le travail a pour Shadi, non seulement comme source de revenus, mais aussi comme activité qui remplit les journées et qui permet de rencontrer de personnes. Sans emploi, Shadi s'est retrouvé limité financièrement, mais aussi en termes de sociabilité. Quand je lui demande d'évaluer comparativement les deux expériences migratoires à la lumière des relations sociales qu'il a entretenu, il identifie des facteurs internes et externes. En premier lieu, Shadi mentionne la langue. J'ajouterais le fait que, malgré leurs différences, la Syrie et le Liban partagent un terreau historique et culturel qui facilite la construction de références et de codes communs. Il observe ensuite le fait qu'il est arrivé à Beyrouth assez jeune – à un moment de malléabilité de ses valeurs et de sa personnalité – et qu'il y est passé par les années formatrices de l'université. On trouve ici une explication partielle aux lamentations de Duha : étant venue en France à 49 ans, elle a dû reconstruire ses réseaux à un âge où il y a moins d'occasions de contact fréquent avec les pairs. Finalement, Shadi évoque deux styles d'entrée en relation : à la différence d'une sociabilité que l'on pourrait qualifier de diffuse, les sociabilités en France s'organiseraient autour de centres d'intérêts spécifiques.

Être jeune, et donc plus enclin à la formation de liens, n'est pas une donnée fixe : la migration forcée transforme les dynamiques familiales et peut faire grandir les individus au-delà de leur âge. Tel est le cas de Monzer. Après avoir passé un an au Liban, il est arrivé en France en 2013, à 19 ans. Je l'ai rencontré en 2016. À ce moment, il avait organisé la venue de sa famille nucléaire137 : il s'était occupé non seulement des démarches liées à la demande d'asile, mais

[137] Composée de ses parents, deux frères et une sœur (de 18 ans, 11 ans et 5 ans respectivement au moment de nos entretiens).

aussi de celles nécessaires à la scolarisation de ses frères et sœurs et pour l'apprentissage du français par ses parents. Son père étant médecin, il ne peut pas exercer sa profession en France. Monzer constituait donc une source importante de soutien financier pour la famille. Quand je lui ai demandé comment il vivait cette inversion de responsabilités, il a dressé un tableau complexe d'émotions et de conséquences.

> Oui, tout à fait. Et en fait c'est très important, et c'est vraiment quelque chose de nouveau, parce que c'est vrai que tout ça, la situation ensemble, ça fait grandir plus vite que normal. Là je sens qu'en même temps il y a un problème, et en même temps je suis très fier de ce que je fais. En même temps il y a un problème, parce qu'en fait, comme tu as beaucoup de responsabilités, tu penses comme pas à ton âge. Et c'est un problème parce que je n'arrive pas à trouver beaucoup d'amis, parce que si je trouve quelqu'un sans responsabilités, je peux pas passer une heure avec lui […]. Du coup c'est vrai que...c'est un petit peu bizarre, que tu sens que c'est toi qui est responsable, et que tes parents ne peuvent rien faire. C'est en même temps tu sens que tu as grandi, mais d'une manière qui est pas normale. Et en même temps, tu te demandes, est-ce que je veux être dans cette position? Parce qu'ok si tu regardes du dehors, c'est bien que mes parents puissent avoir un enfant qui peut les aider dans cette période critique, mais...mais sur moi, personnellement, je sens que c'est pas du tout ce que je veux, et en plus je me trouve dans une situation où je ne trouve pas un.e ami.e, parce que tout le temps avec des relations sérieuses, de travail et tout, même si tu vois des gens de ton âge, et c'est vraiment rare, on pense pas du tout de faire une amie ou de faire, je sais pas, de faire un petit voyage, non, c'était que du sérieux, des relations de travail. Donc du coup tu as tout à fait raison de me demander comment je me sens. Et à ce moment-là, je n'arrive pas du tout à reprendre mes études […]. Et...voilà, j'ai pas une idée claire de pour cet été ce que je dois faire, mais c'est plutôt pour ressentir, et reconstruire une nouvelle vie personnelle, parce que depuis 4 ans, depuis 2011, on vit dans une vie pas du tout normale, et que des responsabilités, que de courir sans arrêt (Entretien avec Monzer, 17/04/2016).

Monzer a assumé un rôle que l'on pourrait assimiler à celui de père. Cela est pour lui à la fois source de fierté, d'angoisse et de ressentiment. Avec une grande lucidité, il décrit une maturation en accéléré qui produit un gouffre avec d'autres personnes de son âge qui n'ont pas traversé d'expériences aussi intenses. Il regrette une entrée trop brusque dans l'âge adulte qui nuit non seulement ses études, mais aussi à sa capacité à établir des relations, y compris des relations amoureuses.

Au-delà de la famille, les syrien·nes en France rencontrent ou se retrouvent avec de compatriotes. Souvent, ces relations représentent un soutien crucial. Tammam, par exemple, a été très bien accompagné à son arrivée en France en 2014.

> Tammam : Après j'ai pris l'avion pour venir en France, je suis resté [à Paris] une semaine, j'ai découvert la situation de merde, difficile, et j'ai des amis qui m'ont conseillé, tu dois sortir, tu dois choisir autre ville, et j'ai commencé tout de suite pour chercher une ville, où je vais m'installer. Et un ami à Nancy m'a dit Tamam la situation ici est pas difficile, c'est très confortable, on a un appartement tu peux rester chez nous, voilà comme ça. Lui c'est le mari de ma cousine, la fille de mon oncle. Donc je l'ai appelé. Après je suis resté environ une semaine à Reims, parce que c'est proche de Paris et que j'ai beaucoup d'amis là-bas ; et mon ami à Reims ne connaît pas du tout de trucs sur les réfugiés, on va faire quoi, et ça c'est hyper important pour moi ; donc à la fin j'ai décidé d'aller m'installer à Nancy, donc je suis resté là-bas un an et demi. A Nancy. Déprimé un an, tellement déprimé, tellement déçu. Et j'ai pas l'envie pour continuer, pour apprendre le français, pour faire les choses, je suis resté chez moi comme ça, vraiment j'ai pas l'envie pour faire les choses
>
> María : Tu faisais les démarches de demande d'asile quand même ?
>
> Tammam : Oui, ça c'est obligatoire. J'ai beaucoup d'amis là-bas qui m'ont aidé à faire ça, donc moi je comprends rien à ça, mais un ami là-bas m'aide beaucoup beaucoup, il est médecin et je le rencontre comme ça, il est franco-syrien, et il fait tous les trucs à ma place. Vraiment, il fait l'agenda, et c'est pas juste moi, il fait pour quatre ou cinq réfugiés, des amis, on habite dans un appartement, il y a beaucoup de gens qui viennent nous visiter, mettre les meubles, on a rien acheté, en deux ou trois jours il est meublé, il ne manque même pas une chose (Entretien avec Tammam, 25-26/02/2019).

Les ami·es et connaissances de Tammam ont non seulement fourni des informations, mais aussi des alternatives et des aides concrètes. Il s'est installé à Nancy, une plus petite ville et dont le système d'asile semblait moins saturé. Grâce à son entourage, et bien qu'il fût dans un état de grande détresse émotionnelle, il a pu réaliser les démarches de demande d'asile et assurer un cadre de vie digne. Deux facteurs ont sûrement contribué à cet accueil : son insertion dans un maillage militant et la date de son départ. Graphiste et photographe, engagé dans une initiative de protection des droits humains (avant 2011), Tammam avait tissé un réseau dense et multiple

d’opposant·es au régime d’Al-Assad. Ainsi, son capital militant est venu nourrir son « capital de mobilité », un ensemble des capitaux et ressources acquis avant et pendant les déplacements (Murphy-Lejeune cité par Gohard-Radenkovic, 2009 : 141). Arrêtons-nous ensuite sur sa date de départ : il a quitté la Syrie en 2014, soit trois ans après le début de la révolution. Il a donc pu profiter de l’expérience et de l’expertise de ceux et celles qui l’ont précédé. À l’instar d’autres enquêté·es, Tammam poursuit à son tour cette chaîne de solidarité. L’entretien biographique s’est déroulé en deux séances car il logeait et accompagnait dans ses démarches une personne syrienne récemment arrivée.

Si la rencontre avec des syrien·nes peut être salvatrice, elle peut également être à la source de conflits, comme le montre l’expérience de Mazen.

> Mazen : Et en fait tu as beaucoup de gens qui arrivent ici et qui ne connaissent pas la révolution parce qu'ils ne l'ont pas vécue, et ils parlent méchamment sur la révolution. Ils ne sont pas pro Bachar, ils sont contre, mais ils disent « ouais, là les mecs ont fait le bordel là-bas... ». Ben non, c'est des mecs qui sont morts pour la révolution, et toi t'es en Europe...Et là, il y a beaucoup de monde, surtout là pour l'instant comme c'est plus compliqué avec les kurdes, les...Tu as des gens qui racontent de la merde. Quand je rencontre ces gens, ça m'énerve d'être en Europe. Je me suis dit je veux pas rencontrer ces gens. Parce qu'après tu vas sentir « ah les syriens c'est de la merde », mais toi tu es syrien aussi. Mais ces gens c'est pas comme toi en fait. Vous venez pas du même endroit, vous n'avez pas la même raison d'être ici
>
> María : Et vous n'avez pas vécu la même chose
>
> Mazen : Oui. Genre là moi des fois je parle de Deir ez-Zor, tu as des gens qui connaissent même pas Deir ez-Zor, et des syriens. Des fois je rencontre des gens, ils me disent « est-ce que vous aviez avant des voitures, du réseau ? ». Bah oui, ta mère quoi ! (rires) (Entretien avec Mazen, 11/06/2018).

Mazen se retrouve tiraillé entre la colère envers des personnes syriennes, et la conscience qu'émettre une critique généralisée reviendrait non seulement à un autodénigrement, mais aussi à s'écarter d'une sorte de devoir de fraternité nationale. Il résout le dilemme en se distinguant desdites personnes par la revendication d'une appartenance plus locale (pointant par le même geste leur maigre connaissance du pays) ainsi que par sa connaissance (par l'expérience militante, entre autres), des complexités du conflit. Malgré ses réticences, le cercle intime de Mazen (ami·es, amoureuse) compte néanmoins plusieurs compatriotes.

8.2.2 Les effets de l'exil sur les liens avec les personnes restées en Syrie

Avant même d'arriver en France, s'exiler signifie quitter la Syrie : quitter la famille, les ami·es, son cercle militant. Les mots d'Anas font écho aux discours de plusieurs enquêté·es.

> C'était vraiment difficile, parce que je voulais pas... Enfin c'est pas ça, en vrai je voulais, mais je voulais pas être seul, je voulais être avec mes parents. Je me rappelle pendant les bombardements, c'est vraiment la seule chose que je garde en souvenir, les visages qui ont peur, de ma mère, de ma sœur, de mon père, quand il y avait les bombardements. Je me disais quel être humain va quitter les gens pour aller quelque part et être tranquille, et laisser les gens comme ça... mais ma mère a insisté. Elle me disait tu ne comprends pas, tu es le seul qui peut faire ça, tu peux trouver un travail, faire quelque chose ; tu peux sortir, trouver un logement, on peut te rejoindre ; elle me disait, il faut voir (Entretien avec Anas, 13/10/2020).

Le refus face à l'idée même de la migration, comme s'il s'agissait d'une faute morale ; un membre de la famille qui convainc finalement la personne à partir, suivie de la prise de décision : j'ai entendu des versions similaires de cette séquence dans au moins six entretiens. Et l'ensemble des enquêté·es ont parlé d'une culpabilité plus ou moins intense mais très souvent présente. Cette culpabilité les a amené·es, entre autres, à taire des problèmes et des obstacles ; non seulement car ces personnes ne veulent pas inquiéter les proches restées en Syrie, mais aussi parce qu'elles peuvent considérer ne pas être légitimes à se plaindre puisqu'elles ont quitté un pays en guerre. Duha, qui en Syrie partageait beaucoup plus intimement avec sa famille, fait attention à garder les bonnes relations avec celle-ci. Quand on lui demande des nouvelles, elle répond, peu importe les circonstances : « toujours je suis bien, toujours, toujours » (Entretien avec Duha, 11/07/2019). Anas, qui a passé environ deux mois au Liban dans des conditions de vie déplorables, a occulté ces difficultés autant que possible.

> María : Est-ce que quand tu parlais avec ta maman et que tu étais dans cette situation très difficile, tu faisais semblant que ça allait à peu près bien ?
>
> Anas : J'ai résisté beaucoup, et j'ai craqué à la fin, j'en pouvais plus. Ma situation était meilleure qu'elle, mille fois ; moi ça allait juste mal pour moi, mais eux étaient sous les bombardements, arrivaient à peine à trouver à manger, les communications c'était cinq minutes quand il y avait l'électricité... J'ai résisté et résisté, et puis à un moment j'ai pleuré, parce que j'arrivais plus à vivre, les gens qui me volaient de l'argent...vraiment des fois je me rappelle, j'achetais le matin un truc, des petits pois par exemple, parce que c'était le moins cher, et je divisais en deux, une portion le matin, une le soir, et je mangeais que ça toute la journée... Et c'était compliqué, en plus je me rappelle quand les gars ramenaient leurs filles dans la maison là, ils disaient il faut sortir, je me faisais contrôler par les barrages du Hezbollah, pourquoi tu marches, où tu vas, qu'es-ce que tu vas faire... Enfin voilà, c'était compliqué. Le Liban donc c'était pas cool, chaque fois que je voulais travailler ils me disaient "prends le balai, montre-moi comment tu fais", les gens se moquaient de moi, avec ses potes, ils me disaient "ah oui les syriens, même le balai ils ne savent pas faire"... ils me disaient "il n'y a pas de travail pour toi", je suis allé dans un centre commercial pour voir si je pouvais travailler comme vigile, ils ne voulaient pas non plus... j'ai vu des gens, mais c'était plus humiliant que juste "non". Ils se foutaient de ma gueule, on sentait une sorte d'arrogance, une sorte de... ils sont au-dessus de tout le monde, je sentais une forme de discrimination, que j'étais pas le bienvenu. Enfin c'est pas que je le sentais, ils le disaient ouvertement. (Entretien avec Anas, 13/10/2020).

Pour Anas, le silence envers sa famille a été partiel et rapidement remplacé par une communication plus ouverte. Dans le cas d'Ahed, qui a traversé des difficultés matérielles et émotionnelles considérables[138], le silence a été prolongé et total.

> There were sometimes these feelings, especially the first year, I was feeling so guilty. I was exaggerating that, and I was not stable at all, the first year. And I remember that moment when my parents called me on the Skype of my friend, because he had a smartphone in 2012, and they asked me, « just show us your face, it's been three months that we haven't seen you ». Just... « share with us your moments right now », and I felt really weird, to open the Skype for the first time, in the street, with the mobile (Entretien avec Ahed, 15/08/2018).

[138] Ahed a vécu des périodes de grande précarité : il a notamment habité dans un *squat* pendant plusieurs mois.

Cette mise en retraite (Ahed s'est retiré des réseaux sociaux numériques et il a même donné son smartphone à un ami) a également été observé, dans ses recherches auprès d'exilé·es, par le chercheur en sciences de l'information et de la communication Kevin Smets. À contre-courant d'une littérature qui célébrerait tout contact comme une source d'apaisement entre personnes lointaines mais synchronisées, il a observé « des usages des TIC nettement asynchrones, qui bouleversent les échelles temporaires des individus » et causent malaise émotionnel (Smets, 2019 : 654-655). Pour certain·es exilé·es, s'adapter au nouveau pays implique une coupure des communications qui exacerbe des sentiments d'anxiété ou de culpabilité. Le frère d'Ahed, arrivé après lui, a pris le rôle de pont entre eux et leur famille en Syrie. Plus tard dans l'entretien Ahed établit une corrélation directe entre le processus migratoire de son frère, moins précaire, moins précipité, et sa capacité à maintenir la communication avec des proches.

Parfois les échanges s'interrompent non à cause de détresse ou de conflit, mais afin de protéger ceux et celles qui sont encore en Syrie de la répression du régime. Ali avait un cercle étroit d'amis. J'ai reconnu certains sur une photo.

> María C'est le même groupe d'amis d'Alep, de l'école ?
>
> Ali : Oui
>
> María Et eux, ils sont où maintenant ?
>
> Ali : Il y a moi en France (rires), il y a en Syrie, Turquie ; lui est aussi en Turquie, il a la nationalité ; lui est en Egypte, lui à Oman ; Etats-Unis ; Allemagne ; et lui, je pense qu'il est encore en Syrie
>
> María : De huit personnes, il reste juste deux en Syrie, et le reste vous êtes sortis
>
> Ali : Oui.
>
> María : Et ça ce sont des amis avec qui tu as fait l'école depuis petit ?
>
> Ali : Oui, jusqu'au lycée. Et on est restés en contact jusqu'à maintenant, avec la majorité. Seulement ceux qui sont en Syrie, on n'est plus en contact
>
> María : Pourquoi ?

> Ali : C'est compliqué pour eux. C'est mieux de ne pas les contacter beaucoup, pour les problèmes politiques...
>
> María : Parce qu'ils pourraient avoir des problèmes avec le régime s'ils sont en contact avec vous...
>
> Ali : Oui (Entretien avec Ali, 23/02/2019).

Son groupe d'amis a été dispersé : huit personnes résidant en sept pays. Seulement deux d'entre elles demeurent encore en Syrie. On observe à travers cet exemple que la peur de la répression va au-delà de ce qui a été décrit par Dana Moss. Il ne s'agit pas d'utilisation de TICs dans le militantisme et d'identification publique comme opposant au régime (Moss, 2016 : 6) : Ali et ses copains d'enfance censurent même les communications interpersonnelles afin de protéger ceux restés dans le pays d'origine.

Finalement, cette recherche menée avec les demandeurs, demandeuses d'asile et les réfugié·es syrien·nes résidant en France depuis 2011 arrive à des conclusions similaires à celles présentées par Tristan Mattelart, Karima Aoudia et Elyamine Settoul suite à leur enquête qualitative « auprès de 40 familles d'origine maghrébine vivant à Paris ou dans ses environs » (Mattelart, 2019 : 1). Si les évolutions technologiques facilitent amplement le maintien des liens transnationaux, elles ne le garantissent pas. Au manque de ressources (du temps, des compétences techniques) et aux divergences géographiques, sociales ou culturelles (Mattelart, 2019 : 13), s'ajoutent les failles dans l'infrastructure technologique du pays d'origine (Kutscher et Kreß citées par Mattelart, 2019 : 588).

8.2.3 Tisser, retisser, maintenir les liens

Confronté·es à de tels bouleversements, les enquêté·es ont mis en place toute une panoplie de gestes, d'actions et de pratiques afin de construire, réparer et maintenir ses réseaux relationnels.

Toutes les personnes rencontrées avaient, dans les jours, semaines ou mois précédant nos rencontres, participé à des événements ou activités, soit adressés aux immigré·es, soit en lien avec la cause syrienne. Elles ont été présentes (et ont souvent joué un rôle important) lors de manifestations, conférences, festivals, projections de films, ateliers, sorties, soirées. Plus

encore, certaines d'entre elles se sont engagées comme bénévoles ou ont même créé des associations139 de soutien aux immigré·es.

Ali, ingénieur informatique qui donne des cours de codage au sein de l'association Konexio[140], a trouvé une autre porte d'entrée pour entretenir des liens sociaux. Ayant été gamer auparavant, il a changé de loisir.

> Maintenant je joue à des jeux de société, beaucoup de jeux de société. Maintenant, c'est une partie de ma vie (Entretien avec Ali, 23/02/2019).

En adoptant un autre type de pratique ludique, et en fréquentant des lieux qui y sont consacrés, Ali s'est adapté à une caractéristique identifiée par Shadi dans son analyse des sociabilités en France : les relations se créent autour d'un centre d'intérêt particulier. Rudi, pour sa part, a été impliqué pendant plusieurs années dans la communauté *Couchsurfing*[141] de France.

Une autre façon de maintenir des relations, surtout des relations transnationales, est de faire des cadeaux, à l'instar de ceux envoyés par Monzer.

> Des fois je veux leur donner des choses, parce qu'ils s'occupent de toutes nos affaires en Syrie, donc des fois je me suis dit, comment je peux les remercier, parce qu'ils me disent toujours non mais je t'en prie, ce que tu veux quand tu veux, comme tu veux, juste appelle nous...Mais des fois tu sens que même s'ils sont tes amis les plus proches, et qu'on se soutient toujours les uns les autres, des fois ça suffit pas. J'ai même fait des choses pour eux, je leur demande ce dont ils ont besoin mais ils me disent toujours non, on a besoin que d'être ça va, et la famille tout va bien, donc des fois je leur envoie des petits montants. Par exemple il y a un de mes très proches amis qui est fiancé, je lui ai envoyé un petit cadeau en argent pour acheter des choses. Parce qu'en fait tout est cher, hyper cher, au moins s'il veut faire un cadeau à sa fiancée je peux l'aider avec cet argent-là. Donc dès que j'entends qu'ils sont en train de faire quelque chose et que je peux leur

139 Raed, Rudi et Tammam ont créé chacun une association.

140 Créée en 2016, la mission de l'association est de « est de démocratiser l'accès aux compétences numériques pour toutes et tous, en particulier pour les publics les plus éloignés de l'emploi. [Ils, elles s'engagent] à offrir des formations de qualité, tant sur les compétences techniques que comportementales et relationnelles, à accompagner les apprenantes et apprenants dans leur insertion socio-professionnelle, et à promouvoir l'inclusion des femmes et de tous les publics sous représentés à travers la Tech et dans la Tech (Konexio, 2025 : ¶ 3).

141 *Couchsurfing* est une entreprise états-unienne. Elle propose un service qui connecte de personnes à la recherche d'un hébergement temporaire, gratuit ou peu couteux, avec de personnes désireuses d'accueillir quelqu'un. De plus, les personnes inscrites organisent et/ou participent à des événements divers et variés (Couchsurfing, 2025 : ¶ 1).

> donner...Parce qu'en fait pour moi 50 ou 100 euros ce n'est pas grande chose, mais pour eux c'est beaucoup. C'est vrai que là j'ai eu des besoins et que tout ma famille est arrivée, mais on peut enlever 100 euros à la fin du mois pour envoyer à lui...parce qu'en fait ça fait beaucoup, s'il achète des manteaux, des bagues, ça va faire quelque chose, pour que je sois près de lui comme un vrai ami (Entretien avec Monzer, 30/04/2016).

Les cadeaux en argent, en plus d'être plus faciles à donner en termes logistiques[142], permettent à Monzer de rendre le don que son ami lui a fait en s'occupant des démarches. Il fait ainsi vivre, l'économie du don, qui pourrait également être comprise comme une « économie de la dette » (Gregory cité par Rose, 2010 : 63). Mais un autre élément se dégage de l'extrait : le cadeau viendrait signifier la présence (empêchée) de Monzer auprès de cette personne lors de ce moment charnière. Si être un « vrai ami » implique être là, Monzer essaie de déjouer la contrainte et d'accompagner le mariage par le biais du don.

8.3 Les pratiques photographiques dans la reconfiguration des sociabilités

J'ai déjà établi, dans l'état de l'art, la place d'honneur qui prennent les médias et les TICs dans les efforts de reconfiguration des sociabilités[143]. Je m'occuperai à présent du rôle fondamental qu'y jouent les pratiques photographiques. En tant qu'images/objets facilement réalisables, relativement économiques et dont l'une des *affordances* significatives est sa relation d'indice ou *index* avec l'objet, les photographies se transforment en outil efficaces dans la construction, reconstruction et maintien de liens. Elles participent de la « coprésence » (Diminescu, 2014 : 8) et des pratiques de *care*. Elles servent également comme huile dans les rouages des relations sociales. Observons plus en détail chacune de ces fonctions.

8.3.1 Les pratiques photographiques et la coprésence

Dans ses travaux sur les usages des TICs en migration, la sociologue Dana Diminescu reprend plusieurs auteurs et autrices pour affirmer que des plateformes diverses et variées « sont entrées dans le quotidien des migrant[·es], et ont transformé le lien à distance : désormais, il ne s'agit

[142] Car les allers-retours entre la France et la Syrie étaient perturbés.
[143] Voir notamment le chapitre 2.

plus d'une brève communication épisodique, mais d'une manière de vivre ensemble à distance (Turkle, 2011 ; Madianou et Miller, 2011 ; Beck et Beck- Gernsheim, 2013) » (Diminescu, 2014 : 8). Les entretiens montrent que cette coprésence dont parle Diminescu est bien là, aidée entre autres par les photographies. Je l'ai observée en deux situations : pendant des moments forts où la famille et les ami·es seraient d'habitude ensemble physiquement ; pendant des moments ordinaires où, néanmoins, la personne voudrait être accompagnée.

Voici un exemple du premier cas.

> María : Donc ce que je vois, c'est qu'à des moments de dates spéciales, il y a beaucoup de photos. Par exemple des anniversaires, l'Aïd...
>
> Shadi : Oui, le repas de Ramadan il y a toujours quelqu'un qui envoie une photo aux autres, et il y a toujours, pour nous qui habitent en Europe, on casse le jeûne plus tard. Donc toujours, on dit « n'envoyez pas de photos avant 20h » (rires). Moi je ne jeûne pas, mais mon frère en Allemagne oui, donc... Et pour tous les moments spéciaux, on envoie des photos. (Entretien avec Shadi, 23/08/2018).

L'extrait montre que l'échange de photos vise à pallier les distances. Pourtant, pour des événements très dépendants de l'heure (comme l'*Iftar*[144]), les images peuvent, au contraire, montrer très clairement l'éloignement géographique. Des nouvelles normes sont donc instaurées (par exemple, attendre la dernière personne qui romp le jeûne avant d'envoyer des photos) afin de pratiquer la « parenté numérique » (Wilding *et al* cité·es par Alinejad et Ponzanesi, 2020 : 626).

Aliyah, la plus jeune des enquêté·es (21 ans au moment de l'enquête), partage des photos très fréquemment avec ses amies. Elle est pourtant limitée par la capacité de stockage de son *smartphone* qui est, de surcroit, le seul dispositif qu'elle possède.

> María: Does it happen to you, for example I was going to buy some shoes, and I didn't know which ones to choose, so I took a picture and sent it to my mom so she could help me decide, do you do these kind of things?

[144] Repas qui rompe le jeune lors de la fête religieuse du *Ramadam*.

> Aliyah: Yes (laughs), with my friends I do it a lot
>
> María: Do you have pictures of those?
>
> Aliyah: No, I delete them because...
>
> María: You don't have space
>
> Aliyah: Yes, and I have a lot (Entretien avec Aliyah, 02/07/2018).

À la différence des photographies dont « l'intention [est] de fixer, c'est-à-dire de solenniser et d'éterniser » (Bourdieu, 1965 : 24), on retrouve ici un type d'image très facilement effacé. L'enjeu pour Aliyah est simplement d'utiliser la représentation photographique, estimée exacte et fiable, afin de pouvoir obtenir des conseils. Si à l'époque où Pierre Bourdieu a dirigé l'ouvrage *Un art moyen* les limites techniques rendaient les photos à la fois pérennes et précieuses, les limites techniques éprouvées par Aliyah (le fait qu'elle n'a qu'une faible capacité de stockage dans son téléphone) les rendent éphémères.

8.3.2 Les pratiques photographiques comme huile dans les rouages des relations sociales

Si l'utilisation des photographies dans les pratiques de coprésence est surtout réservée à des liens transnationaux, d'autres fonctions sont également présentes localement et à travers les frontières. Tel est le cas des pratiques photographiques comme outil réduisant la friction et maintenant les relations sociales.

Les images sont employées afin de déclencher, continuer, raviver une conversation. Parfois elles constituent à elles seules une réponse.

> Et ça, un ami m'a dit à ce moment-là, « tu fais quoi », et je lui ai juste envoyé la photo, je travaillais sur mon ordi avec le maté... le maté d'Argentine. (Entretien avec Raed, 28/04/2016).

Raed était occupé, mais il voulait répondre à la question de son ami. L'envoi de la photographie est un moyen rapide de le faire. Il a pris soin d'inclure, dans le cadrage, le mate, une boisson

sud-américaine qui est assez consommée en Syrie. J'y devine l'intention non seulement de décrire ce qu'il faisait, mais aussi de faire un clin d'œil à une référence commune. À un autre moment, il joue et sur ce qui est similaire et ce qui est différent. Ayant repris les études supérieures en mathématiques, interrompues en Syrie à cause de la révolution et du conflit, il partage une photographie d'une des salles de cours.

> Raed : Et ça c'est pour montrer à mon ami qui est en Syrie c'est quoi nos cours de mathématiques. J'ai envoyé ça sur *WhatsApp*. Mais tu vois les tableaux, les... (rires)
>
> María : C'est énorme. Parce que ce sont des cours magistraux. Donc c'est surtout pour *WhatsApp?*
>
> Raed : Oui, j'utilise pas beaucoup d'autres choses. Je n'aime pas beaucoup la technologie, juste c'est suffisant pour ma famille. On parle sur *Line*, mais parce que c'est un peu moins lourd, parce qu'il n'y a pas beaucoup de connexion Internet là-bas. Mais j'ai pas envoyé de photos sur *Line* (Entretien avec Raed, 28/04/2016).

Plusieurs éléments sont à souligner dans l'extrait ci-dessus. Le premier va dans la direction des arguments d'Allan Sekula qui, dans l'un de ses textes déclare : « si nous acceptons le postulat fondamental selon lequel l'information est l'aboutissement d'une relation culturellement déterminée, nous ne pouvons plus attribuer une signification intrinsèque, ou universelle, à l'image photographique » (Sekula, 2013 : 69). Le tableau de mathématiques acquiert un sens spécifique dans le cadre de l'échange entre Raed et son ami. Leur expérience commune de l'enseignement des mathématiques en Syrie leur permet d'apprécier la différence entre celui-ci et ce que l'image montre. Ensuite, on remarque le fait que Raed, pourtant peu friand des TICs, les utilise afin de garder le lien avec ses proches. On observe finalement que les contraintes techniques des personnes dans le pays d'accueil déterminent non seulement les plateformes utilisées mais aussi le type de contenu qu'il est possible, ou non, de partager.

Si les enquêté·es envoient des photos, ils, elles en sont également les destinataires.

> Raed : C'est un selfie de ma sœur, qui me l'a envoyé. Là c'est ma sœur, ma mère et ma petite sœur. En fait, elle était obligée de mettre le voile.
>
> María : Pourquoi ?

> Raed : Parce que quand on était dans ma petite ville, c'était musulman mais ça va, elle ne mettait pas. Mais après quand l'armée est intervenue, elle est allée à l'école, elle a dit que les soldats ont commencé à parler, à dire et faire n'importe quoi parce qu'elle, elle est sans voile, et la majorité des filles sont avec le voile. Et les militaires à l'époque, feraient ce qu'ils veulent... Donc elle a dit qu'elle allait mettre le voile, et elle l'a gardé jusqu'à maintenant. Mais quand elle va venir ici, c'est à elle de décider. (Entretien avec Raed, 28/04/2016).

Au-delà du rôle que cet échange entre Raed et sa sœur joue dans le maintien de leur relation, il permet aussi de témoigner des transformations sociales et de la dégradation des droits des femmes à Deraa. La photographie participe donc autant de « la perpétuelle mise à jour de l'interconnaissance » (Bourdieu, 1965 : 42-43), que de la mise à jour de la connaissance du pays d'origine.

Dans le cas de Tammam, il est devenu souvent le destinataire et rarement l'expéditeur de photographies suite à une situation incommode.

> Tammam : Même avec ma famille je ne peux pas partager tous les trucs, au début oui, mais après j'ai arrêté. Une petite histoire, une fois avec ma soeur, elle me demande qu'est-ce que tu manges aujourd'hui, une question normale quoi. Je lui ai dit « je cuisine du mloukhiyé », c'est un plat syrien très connu, et elle m'a dit « ah oui tu peux faire ça », j'ai dit « oui, je cuisine avec du poulet »... C'était un choc pour elle. « Du poulet ? » Elle m'a dit « hier et avant-hier on a cuisiné du poulet, on a fait deux repas avec une cuisse... ». Après j'ai arrêté d'envoyer des photos à tout le monde, même avec ma famille.
>
> María : Parce qu'il y a des gens qui me disent qu'ils envoient des photos à leur famille sur *WhatsApp* pour leur montrer qu'ils vont bien, mais qu'ils ne postent rien sur *Facebook*. Pour toi, même sur *WhatsApp*...
>
> Tammam : Oui, pour moi c'est la même chose, je ne peux pas leur envoyer une photo de quel bonheur j'ai vu, de tranquille, je suis bien, j'attends leurs photos mais je ne leur envoie pas.
>
> María : Donc tu n'envoies plus de photos ou tu envoies juste des photos de toi?
>
> Tammam : Des photos personnelles (Entretien avec Tammam, 23/03/2019).

Ce qui se voulait un échange anodin est devenu un témoignage des grandes asymétries dans les conditions matérielles d'existence entre Tammam et sa famille. Le décalage a eu comme conséquence une extrême prudence de sa part, ainsi qu'une réduction du « partageable » et du « publiable »[145] : le sous-ensemble de photographies dignes d'être partagées et/ou rendues publiques ; que ce soit à travers la publication sur des réseaux sociaux numériques ou à travers le partage via e-mail ou d'autres plateformes de messagerie.

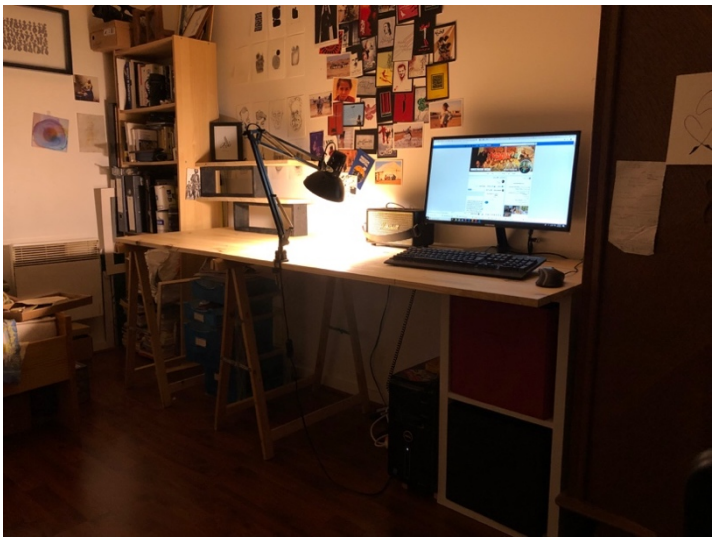

Image 16. Photo prise par Tammam. Exemple du type d'images qu'il avait envoyées à sa famille

Dans le cas du frère de Shadi, ce ne sont pas les asymétries matérielles mais la transgression des codes religieux qui a provoqué un conflit et la transformation du répertoire d'images qu'il est convenable de publier.

> Shadi : Une fois, [mon frère] a invité sa petite-amie, et avant qu'elle arrive, il a pris une photo avec une bouteille de vin, deux verres, et le plat. Il a mis ça sur *Snapchat*, et après il est parti avec elle en boîte de nuit, il a publié ça. Il a fait une discussion avec ma sœur sur ce sujet, « pourquoi tu fais comme ça, il y a mon fils sur ton *Snapchat*, il va faire des choses comme ça... ». Elle a parlé avec moi de ce sujet, donc j'ai parlé à mon frère pour qu'il ne publie pas beaucoup de choses comme ça, qu'il profite juste du moment (Entretien avec Shadi, 23/08/2018).

[145] Concept dérivé de celui de « photographiable » (Bourdieu, 1965 : 24). Voir le chapitre 6 pour plus de détail

Même sur *Snapchat*, dont la caractéristique principale est le caractère éphémère des publications, la sœur désire que les membres de la famille respectent les interdits religieux afin de se comporter en bon exemple pour ses enfants. Elle demande à Shadi d'agir en tant que médiateur, peut-être en raison de leur proximité géographique.

Finalement, et allant dans le sens d'autres recherches sur les pratiques communicationnelles et médiatiques en migration, j'ai observé que « les mêmes instruments qui sont utilisés plus ou moins épisodiquement pour communiquer à une échelle transnationale avec la famille au loin sont aussi utilisés de manière suivie pour communiquer avec des parents ou des amis, tant à une échelle locale que nationale » (Mattelart, 2019 : 13-14). Duha, qui à l'instar de plusieurs enquêté·es censure les images qui pourraient être vues par des proches en Syrie, se livre à un échange beaucoup plus fluide avec sa fille.

> María : Je voulais te demander, ta fille habite ici à Paris mais maintenant elle est en résidence universitaire. Est-ce que vous vous échangez des photos ?
>
> Duha : Oui oui, toujours. Parce qu'on a de bonnes relations, on parle toujours ensemble sur *WhatsApp*, sur téléphone, on échange les photos, les plaisanteries, les choses... Parce qu'elle travaille sur la commerce électronique, elle a des compétences sur ça. Elle cherche partout, pour tout aussi. Donc quand elle arrive à trouver quelque chose de marrant, de spécial, elle partage avec moi (Entretien avec Duha, 11/07/2019).

Duha décrit les photos comme matière première et comme reflet du lien étroit entre elle et sa fille. À plusieurs reprises elle mentionne les blagues comme faisant partie de ses conversations. Khalil, qui par ailleurs envoie très peu de photographies, va également favoriser l'humour.

> Khalil : Par exemple la première fois que j'étais dans un hôtel cinq étoiles, j'étais invité artiste je ne sais pas quoi, du coup j'ai pris quelques photos pour l'hôtel, dont je me fous totalement parce que c'est juste pour dormir, tout le temps je suis dehors, je fais des activités. Mais juste pour dire à mes amis regardez où je suis, et je profite pas (rires). Tu vois je profite pas de tous les avantages du cinq étoiles, c'est juste je dors, le matin je me réveille et je sors. C'est dans ce sens-là, j'utilise ce genre de photos
>
> María : Oui, toujours avec un côté humoristique
>
> Khalil : Oui (Entretien avec Khalil, 31/03/2019).

Rudi blague aussi avec sa compagne, avec qui il cohabite.

> Rudi : Je lui envoie quand c'est des photos d'elle, quand elle dort ou qu'elle est sur ton portable, je lui envoie comme ça, « regarde, tu me manques »
>
> María : Quand vous n'êtes pas au même endroit
>
> Rudi : C'est ça, ou je lui envoie « regarde comme tu es intéressée par ce que je te dis » (rires) (Entretien avec Rudi, 17/08/2018).

Les photos prises pendant des moments de coprésence servent à alimenter des moments à distance. Shadi opère de manière semblable avec son amoureuse.

> Si je prends des photos, on sort et quand on prend des photos quand on sort, à la fin de la journée je lui envoie sur *WhatsApp* les photos qu'on a prises ensemble. (Entretien avec Shadi, 23/08/2018).

8.3.3 Les pratiques photographiques et les pratiques de care

Par leurs mots, leurs gestes et leurs images, les enquêté·es s'engagent dans des pratiques de *care* : « une activité caractéristique de l'espèce humaine qui inclut tout ce que nous faisons en vue de maintenir, de continuer ou de réparer notre "monde" de telle sorte que nous puissions vivre aussi bien que possible. Ce monde inclut nos corps, nos individualités (*selves*) et notre environnement, que nous cherchons à tisser ensemble dans un maillage complexe qui soutient la vie » (Fisher et Tronto citées par Tronto, 2021 : 37). Lors d'une étude auprès des réfugié·es résidant aux Pays Bas, Koen Leurs avait déjà identifié ces pratiques. En se concentrant sur la médiation technologique de la connectivité transnationale, il relève les formes de travail nécessaires afin de la mener à bien (Leurs, 2019 : 643). Leurs élabore sur cette base le concept de « *digital care labour* » (travail numérique de *care*), c'est-à-dire, « le travail émotionnel et numérique nécessaire au maintien de liens entre des personnes vivant à distance, [souvent] dans des conditions matérielles radicalement différentes » (641). Je m'appuierai sur cette notion, en l'élargissant à partir des observations sur le terrain. Si j'ai rencontré des exemples qui y correspondent, j'ai également découvert d'autres formes de travail de *care*, y compris provenant des personnes en Syrie. On peut classifier les pratiques observées à partir de quatre verbes ou

locutions verbales : rassurer, réconforter, reconstruire des réseaux, construire une archive du futur. Voyons cela plus en détail.

D'entre tous, toutes les enquêté·es, Mazen est probablement la personne dont le voyage vers la France a été le plus difficile. Sorti avec son frère de Raqqa en octobre 2015, ils ont parcouru, pendant une vingtaine de jours, une partie de l'Asie et de l'Europe[146] dans une traversée ardue : l'embarcation qui traversait vers la Grèce a chaviré et ils ont dû rester 5 heures dans l'eau, jusqu'à être secourus par un navire de la gendarmerie grecque. Ils ont été arrêtés deux fois en Hongrie avant de regagner l'Allemagne et de bénéficier de l'accord sur l'accueil entre ce pays et la France. Mazen a pris la peine, au milieu du périple, de communiquer avec sa famille.

> María : Donc tu as pas mis les photos que tu as faites pendant la route, mais tu as fait quelques photos quand même ?
>
> Mazen : Oui, je vais te montrer
>
> María : Tu faisais quoi avec ces photos, tu les envoyais à ta maman par exemple ?
>
> Mazen : Oui, qu'elle voit ma tête, juste pour voir...
>
> María : Pour la rassurer un peu j'imagine
>
> Mazen : Oui, c'est ça. Mais j'ai pas pris sur toute la route parce que j'avais pas toujours de portable tu vois. Soit j'ai pas de batterie, soit j'ai pas... de réseau (Entretien avec Mazen, 11/06/2018).

Dans leurs travaux Marie Gillespie, Souad Osseiran et Margie Cheesman observent que ce qui est possible de faire avec les *smartphones* pendant la traversée ne dépend pas seulement des *affordances* intrinsèques aux *smartphones* mais également des infrastructures associées. Mazen, tout comme les enquêté·es avec lesquels Gillespie et al. se sont entretenus, « [dépendent], mais [ont] un accès limité, à des stations de recharge, des cartes SIM, du Wi-Fi [entre autres] » (Gillespie, Osseiran et Cheesman, 2018 : 2). Mes observations vont dans le même sens que ces travaux.

[146] Ali et trois amis ont emprunté une route similaire et ils sont arrivés en France en septembre 2015 grâce au même accord mentionné ci-dessus.

Les pratiques destinées à rassurer les proches se poursuivent après le mouvement migratoire en lui-même. Monzer communiquait souvent dans ce sens.

> Monzer : Ok. Là par exemple j'ai acheté ce pull avec cette chemise, et c'était pour le montrer à Maman, pour lui dire « voilà, j'achète des choses, ne pense pas à ce côté aussi, tout va bien »
>
> María : Tout était pour les rassurer ?
>
> Monzer : Je ne sais pas, je vais voir et je vais me rappeler. Mais jusqu'à ce moment-là... un bon thé aussi, pour Mama, tu te rappelles que je vivais un peu à Créteil, dans une famille, donc c'était aussi pour dire à toute la famille, je suis bien... Par exemple, là j'ai fait du *baby-sitting*, et voilà c'était la photo pour montrer à Mama qu'est-ce que je fais pour lui... C'était de la mozzarella avec des tomates. Et la photo de l'enfant que je gardais. Aussi des trucs que j'ai préparés. Là encore pour Maman, du thon avec de la mayonnaise...
>
> María : Surtout pour maman. Et pour ton père, pas beaucoup ?
>
> Monzer : Non, alors là, je vais le corriger, c'était sur le petit groupe que j'ai sur *Facebook*, c'est que la famille très, très proche, donc c'est mon frère de 18 ans, Maman et Papa ; la tante qui est en France, et l'autre tante qui vit aux Émirats. Et voilà, c'est que ce petit groupe. Parce qu'en fait, c'est vrai que c'est eux que je dois informer de ma situation, pour les rassurer que tout va bien. (Entretien avec Monzer, 30/04/2016).

Au-delà des membres la famille nucléaire résidant au Liban, Monzer envoie ce type de photos à deux de ses tantes : l'une installée en France et l'autre aux Émirats Arabes Unis. Il s'acquitte ainsi du devoir d'informer et de rassurer.

La pratique d'envoyer des photos pour tranquilliser les proches ressemble souvent à un exercice de funambule : il faut montrer que l'on va bien et, en même temps, faire attention à ne pas exhiber une abondance ou un amusement tels qu'ils pourraient être interprétés comme un manque de considération envers la situation en Syrie. Il ne faut non plus donner des preuves visuelles de transgression des normes familiales ou religieuses. Les enquêté·es portent ces contraintes, ainsi que les traces de la culpabilité d'avoir quitté le pays d'origine. Voici la description fournie par Rudi lors d'un échange sur le type d'images qu'il envoyait à sa famille.

> Rudi : Ma famille pour moi c'était toujours des photos personnelles, mon visage le matin ou je ne sais pas quand, quand ma mère me demande de lui envoyer une photo
>
> María : Mais tu n'envoies pas à ta famille par exemple « regardez, c'est mon nouvel appart », ou « regardez j'ai fait ça, la cuisine, ce plat-là »
>
> Rudi : C'était toujours...c'était un peu compliqué d'envoyer des photos au début, je crois que c'était paradoxal, à la fois tu vis...C'était lié à la révolution, il y a la souffrance de tout le monde, donc tu ne peux pas montrer que tu es content. C'était une façon de montrer que toi aussi, tu vis exactement la même chose que les gens qui sont en Syrie
>
> María : Tu parles de quand ta famille était encore en Syrie, avant qu'ils ne soient en Allemagne
>
> Rudi : Oui. Et même quand ils sont en Allemagne, je crois que ça fait seulement deux ans que j'ai décidé vraiment de dire que moi je vis comme ça, et que c'est ma façon de vivre. Et je suis complètement libre de...je ne peux pas me...comment on dit ça, c'est comme on fait un jugement, quand il y a un juge qui dit que toi tu n'as pas le droit d'être content pendant toute ta vie, parce qu'il y a des gens en Syrie qui souffrent. Et donc il y avait toujours ce sentiment que non, tu n'as pas le droit. Et que même si tu vis, il ne faut pas dire que tu vis et il faut le cacher (Entretien avec Rudi, 17/08/2018).

Il est intéressant d'observer que la réticence de la part de Rudi à partager certaines images avec ses parents subsiste même après leur déménagement en Allemagne. Très éloquente est aussi l'image qu'il emploie pour dessiner un moment de sa vie émotionnelle en exil : être heureux (ou encore l'être ouvertement) reviendrait à contester un jugement qui retire le droit à la joie. Il a dû trouver des moyens pour surmonter cette émotion et s'autoriser un bien-être moins chargé de culpabilité. Cela s'est fait, entre autres, grâce à la création d'un groupe sur *Facebook*. Nommé « A Group », ce cercle restreint d'interlocuteurs et interlocutrices lui a permis de se sentir plus libre dans les contenus qu'il transmettait.

Une deuxième façon de prendre soin des autres est de les réconforter, de leur donner du courage lors des moments difficiles. Duha combine cela avec une visée didactique dans les communications avec ses nièces.

> Mais pour le reste, les musées, j'aime beaucoup, je partage ça avec les gens, avec mes nièces, pour ouvrir, pour connaître les choses, pour réfléchir à leur avenir, c'est pour ça.

> Surtout, malheureusement en Syrie, c'est très noir, il n'y a pas beaucoup de choses colorées, pas beaucoup de choses assez anciennes et...Donc je dis toujours, il y a des guerres à Paris aussi, en France et en Allemagne, il y a eu les guerres mondiales, mais ils ont recommencé (Entretien avec Duha, 11/07/2019).

Duha se sert d'images qui, accompagnées d'autres discours, pourraient être comprises comme un partage déconsidéré : mais les photographies de beaux endroits lui servent à mettre en avant une perspective historique et montrer ainsi qu'il est possible de reconstruire après avoir vécu les destructions de la guerre.

Monzer, quant à lui, utilise un sujet beaucoup moins spectaculaire (mais tout aussi efficace) pour réconforter une ancienne amoureuse.

> Et ben là on parle des fois, pour savoir comment elle va, et on s'est rapprochés pendant un moment mais ça n'a pas marché, parce qu'au début c'était elle qui allait aller en France et moi qui restait au Liban, et quand moi je suis venu ici, elle s'est décidée à rester et continuer ses études au Liban, du coup on a essayé de s'approcher mais ça va pas marcher. Et donc pour ça je m'intéresse à ses nouvelles, à ce qu'elle fait et tout, j'essaye toujours de la soutenir, si je connais des gens qui peuvent l'aider au Liban, parce que j'ai passé pas mal de temps au Liban et je connais pas mal de gens […]. Et des fois, quand je suis à Créteil dans un parc, et je vois des trèfles, et je sais que si je trouve un trèfle à quatre feuilles je peux lui envoyer une photo pour lui dire je te souhaite bonne chance et je suis juste à côté de toi, et ben c'était ça le but de ce type de photos, je lui ai envoyé deux fois en quatre mois. (Entretien avec Monzer, 30/04/2016).

Les photos des trèfles à quatre feuilles renvoient à l'interconnaissance profonde entre Monzer et son amie : elle lui avait raconté que, depuis petite, elle était très attachée à cette petite plante et à ses connotations. Car il existe un fond de références communes, il peut envoyer l'image sans texte et elle remplira tout de même la fonction recherchée.

J'ai trouvé quelques exemples des pratiques de réconfort provenant des proches resté·es en Syrie.

> María : Vous aviez un groupe *Facebook* de toute la famille ?

Mazen : Non, c'était *WhatsApp*

María : Pardon, *WhatsApp* oui. Et tu envoyais à chacun ou au groupe ?

Mazen : Au groupe

María : Oui, moi j'ai même plusieurs groupes de ma famille. Et eux ils t'envoyaient des photos de la Syrie ?

Mazen : Oui, moi je demande en fait, toujours

María : Des photos d'eux, ou des endroits ?

Mazen : Non, genre des fois je parle avec ma sœur, et j'écoute, il y a un mariage à côté, dans la rue en bas, et elle le filme pour moi. Parce que ça me manque, tous ces trucs...Des fois, l'année dernière, j'étais pas trop bien, j'étais un peu déprimé. Il y avait l'Aïd, tu sais, la fête après le Ramadan, et j'avais un pote qui est mort juste avant, un jour avant...Bref, c'est pas très intéressant pour moi l'Aïd, mais en fait l'ambiance, tu as toujours les amis, la famille...Et là il y avait l'Aïd, j'étais trop déprimé. J'ai éteint mon portable et j'étais genre là, je réfléchissais à tout ça. Et j'ai parlé avec ma sœur, je lui ai demandé de m'envoyer un message vocal, je voulais écouter les...Parce que la nuit d'avant l'Aïd, les mosquées font comme des prières, mais comme si elles chantent. Et toutes les mosquées font ça avant l'Aïd. Et quand tu es là-bas, tu entends ça, ça veut dire que c'est l'Aïd, tout le monde est heureux, content tu vois. Et là ma sœur m'a envoyé les chants de...Et là je me suis senti mieux

María : Ça t'a aidé. Beaucoup

Mazen : Oui. Oui (Entretien avec Mazen, 11/06/2018).

L'extrait ci-dessus montre non seulement que les flux d'images sont bidirectionnels, mais aussi que les pratiques photographiques s'insèrent dans tout un éventail de pratiques communicationnelles et médiatiques. Photo, vidéo, audio, plusieurs médias sont mis en action pour prendre soin à distance d'un frère endeuillé.

Si les pratiques expliquées ci-dessus (rassurer et réconforter) ont été souvent retrouvées parmi les enquêté·es, les deux derniers types (reconstruire des réseaux et construire une archive) sont beaucoup plus singuliers. Je les ai observés chez Moemen et Monzer, respectivement.

Moemen avait, lors de nos entretiens, développé un argument très lucide sur l'importance des relations sociales.

> For me, since I arrived to France or left Syria, you know you lost friends, cities, country, things like this ; then, you start to consider - for me, speaking about myself - that your relationship with people, the contacts I know, it's the most important thing I have. It's the thing that may help me for example to find work in Turkey and at the same time protect my family, find for them a nice life. It was the thing that helped me in France to bring my sister and my brother, after it was impossible to bring them to here. And to feel that you're not a stranger here, that you're not alone (Entretien avec Moemen, 26/05/2018).

Partant de cette prémisse, et remarquant le délitement du tissu de sociabilité de ses parents, Moemen s'est donné comme mission de promouvoir la régénération de leurs réseaux de relations. Il connecte ses ami·es avec ses parents afin de les rapprocher. Dans cette tâche, les photographies jouent rôle important : il se prend en photo avec sa famille, et il envoie les images à ses ami·es et, inversement, il se prend en photo avec ses ami·es et il envoie les images à sa famille. Prendre des photos avec de relations récentes et les partager à travers les plateformes de messagerie est une bonne manière de déclencher des conversations sur ces sites et en dehors. Il semblerait qu'il ait réussi.

> Now all my friends go to Lyon visit my family, without me, I don't go with them, they call my father, and they go. They have strong relationships with all my friends (Entretien avec Moemen, 26/05/2018).

Dans cet aspect, comme dans d'autres, Moemen agit en parent de ses parents. Monzer, qui a également assumé un rôle de poids au sein de la dynamique familiale, s'est désigné comme responsable de la constitution de l'archive photographique de sa fratrie.

> Quand je suis parti de la Syrie, j'ai commencé à grandir, à être plus adulte et plus responsable. Et j'ai eu l'idée de garder l'histoire de l'enfance de mes frères et sœurs, par

> les photos. Parce qu'en fait les photos, c'est une autre identité des fois. Parce que comme je vois des anciens albums qui sont chez mes parents, en ce moment-là je ne peux pas les récupérer parce que malheureusement ils sont en Syrie, mais je sens que, ah...pas je rêve de l'avoir, mais c'est mon histoire, mon enfance, mes amis, où j'ai grandi, et voilà, tout est lié à ces photos. Et voilà, j'ai pensé à garder ou...pas à garder mais, comment on dit...documenter leurs vies, par des photos. Mais...je n'ai pas un chemin qui est clair, mais j'ai toujours fait des photos et gardé les photos, c'est le plus important. Et surtout quand j'étais au Liban, parce que je n'étais pas toujours avec mes parents, j'étais à Beyrouth, mes parents étaient à Zahlé, du coup ça fait beaucoup de temps que je ne suis pas à la maison, mes frères et sœurs sont en train de grandir et moi je suis ailleurs. Et comme on a des réseaux sociaux, ma mère m'envoie toujours des photos, on a un petit groupe sur *Facebook* pour la famille et du coup il y a toujours des nouvelles, des photos, des vidéos...Et voilà, j'ai commencé à sauvegarder tout ce qu'on partage sur ce groupe (Entretien avec Monzer, 30/04/2016).

Cet extrait, dense, parle de pertes, de passage à l'âge adulte, d'absence. Motivé en partie par l'indisponibilité de ses albums d'enfance, et ayant la sensation d'avoir atteint un niveau suffisant de maturité, Monzer commence à collecter des photos et vidéos de ses frères et sa sœur (il donne même des instructions à ses parents sur les clichés à prendre et sur les moyens d'envoi). En l'écoutant, j'avais l'impression d'être face à un père qui rassemblait des outils pour la construction de l'identité de ses enfants. Plusieurs fois dans son discours il réalisait des sauts temporels. Il pensait au moment où, dans le futur, ses frères et sa sœur rechercheront de tracés du passé, qui est aujourd'hui un présent digne de sauvegarde. En devenant gardien de leur « ça-a-été » (Barthes, 1980 : 120), Monzer prend soin, au présent et au futur, de ces enfants.

Conclusion

La migration forcée a ébranlé les vies et les liens des enquêté·es. Car elles sont facilement réalisables, relativement économiques et tenues pour des représentations fiables de la réalité, les photographies se sont intégrées dans le répertoire d'outils mis en action par ces personnes afin de construire, reconstruire et maintenir leurs sociabilités. Elles sont mobilisées localement ou à travers les frontières. Elles aident dans la coprésence, dans les pratiques de *care* et dans la maintenance des infrastructures relationnelles. Elles sont parfois à l'origine de tensions ou de conflits, qui découlent en la transformation du photographiable ou encore du partageable et du publiable. En tant que déclencheur éphémère de conversations, ou future archive de l'enfance, les personnes en situation de migration forcée, à la fois pratiquants ordinaires et spécifiques, interagissent à propos et avec des photos (Alcalá et Appiotti, 2018 : 1) afin de se mettre et de rester en relation.

Chapitre 9 : Pratiques photographiques et subjectivation en exil

« Necesito un descanso de quien soy aquí » (Añez, 2022).

« Je nécessite une pause de qui je suis ici ». Cette phrase, incluse dans l'album *Tomas Verdes* du vénézuélien installé en Espagne Armando Añez, danse depuis des années à l'intérieur de mon cerveau. Elle évoque une identité impermanente, souvent ancrée à un endroit spécifique, fatigante, parfois. Elle me semble aussi une belle porte d'entrée pour ce chapitre : après avoir exploré les pratiques photographiques comme instruments dans la transplantation et dans la construction, la reconstruction et le maintien des sociabilités, le présent chapitre examine les rôles que celles-ci jouent dans la subjectivation en exil.

Pour ce faire, je reprendrai les références pragmatistes déjà mobilisées tout au long du texte, et je les articulerai avec une compréhension constructiviste de l'identité. Plus spécifiquement, je me servirai des écrits tardifs de Stuart Hall où, dans les années 1990-2000, il aborde « la question des processus de formation et de transformation des identités culturelles » (Cervulle, 2019 : 26) en donnant à voir « la part de fiction de toute identité et les conditions dans lesquelles elle s'énonce » (Cervulle, 2019 : 12). La jonction de ces deux approches revient à appréhender l'identité comme un récit, provisoire et partiellement sous contrainte, qui s'exprime à travers des pratiques sociales.

Il se pose ensuite la question de l'intérêt de se pencher particulièrement sur les subjectivations et les pratiques en exil. On pourrait penser que, si toute subjectivation est instable, il suffirait d'étudier n'importe quel moment. Pourtant, comme le souligne la chercheuse en sciences de l'éducation Marianne Trainoir (2017 : 326), « dans les expériences sociales ordinaires, la routinisation du quotidien et le sens commun allègent pour chacun le souci existentiel de son identité. Les rites d'interaction, en permettant d'interpréter les attentes et d'anticiper les réactions, cadrent les situations et orientent les pratiques ». Il existe, au contraire, des moments extraordinaires « qui, lorsqu'[ils] surviennent, obligent à reconnaître que "je ne suis pas le même qu'avant" », (Strauss cité par Tcholakova, 2016 : ¶ 10). La migration est l'un de ces événements. En observant une photographie de presse de 1956 représentant des personnes arrivées à Londres depuis les Caraïbes, Stuart Hall déclare : « [elles] viennent de traverser le

voyage le plus long et le plus difficile de leur vie : celui vers une autre identité. Ce sont des personnes “en transition” vers un nouvel état d’esprit et de corps : la condition migrante[147] (migranthood) » (Hall, 2002 [1984] : 254).

À partir de ces prémisses, j’interroge les manières dont les pratiques photographiques vont participer du processus de reconfiguration de l’identité provoqué par l’exil. Je soutiens que les pratiques photographiques, cet ensemble de « faits et de paroles » (Schatzki cité par Rose, 2010 : 18) lié aux photographies, participent à la subjectivation en migration forcée de deux façons : elles permettent de performer, malgré le changement, des positions subjectives déjà existantes, telles qu’artiste, militant·e ou syrien·ne. Elles sont également employées dans la construction de nouvelles positions subjectives telles qu’exilé·e. La place que les pratiques photographiques jouent dans cette subjectivation en migration dépendra de plusieurs facteurs tels que l’équipement technique, la propension des personnes à faire usage de photographies en général et les changements dans les pratiques photographiques survenus dans le sillage de la révolution-conflit. La reconfiguration identitaire participera, à son tour, d’une transformation des pratiques photographiques, en particulier des pratiques de publication d’images sur les réseaux sociaux numériques.

Le chapitre est structuré en trois parties. Les deux premières parties expliqueront les principales contraintes qui pèsent sur la subjectivité des enquêté·es. La première partie se concentre sur leurs vies en Syrie, y compris pendant la révolution-conflit, tandis que la deuxième examine les changements qu’y sont survenus suite à leur migration forcée. La troisième partie examine le rôle des pratiques photographiques dans la reconfiguration des subjectivités en exil.

9.1 Subjectivations en Syrie : du statisme autoritaire à la révolution-conflit

Cette recherche place la focale sur la subjectivation des enquêté·es à partir de la rupture biographique de l’exil. Pourtant, comme cela a été rappelé tout au long de ce texte, ces personnes ne sont pas réductibles à cette expérience : elles avaient déjà vécu toute une vie avant la migration. Elles avaient formé leur identité « au point instable où se croisent les histoires “indicibles” de la subjectivité et les récits historiques, les récits d’une culture » (Hall, 2019 :

[147] J’ai traduit *migranthood* par « condition migrante », en m’inspirant du titre de l’ouvrage collectif dirigé par Michel Agier et Stefan Le Courant : *Babels. Enquêtes sur la condition migrante* (2022).

51) et avaient vu leur identité ébranlée (parfois plusieurs fois) avant même d'arriver sur le sol français. Je n'énumérerai pas toutes les identités découvertes lors des entretiens : cela semble artificiel et, somme toute, peu utile. Je reviendrai plutôt à la notion d'identité comme un récit, temporaire et sous contrainte, exprimé au travers des pratiques sociales. Je me concentrerai ensuite sur les contraintes qui pèsent sur les récits identitaires. Au lieu d'un passage en revue général, j'explorerai les contraintes qui dévoilent les spécificités de la population d'enquête : l'influence de l'autoritarisme, ainsi que celle des rapports sociaux (interethniques, religieux, de genre) sur les subjectivations minoritaires.

9.1.1 Subjectivations minoritaires

J'ai déjà évoqué la diversité ethnique et religieuse de la Syrie, ainsi que le fait que le régime déchu entretenait les méfiances entre les différents groupes (Balanche, 2016 : 130 ; Kachee, 2013 : 107). Rose, seule chrétienne parmi les enquêté·es, a élaboré un discours reconnaissant les insuffisances démocratiques du gouvernement[148], tout en les considérant comme le prix à payer pour garantir que sa communauté vive en paix. À un moment de l'entretien, j'ai essayé d'en savoir plus sur sa socialisation politique primaire. Voici sa réponse :

> María : Pardon, ton papa parlait de politique à la maison avec ta maman, ou pas ?
>
> Rose : Euh, oui, mais pas beaucoup. Il ne se mêlait pas. Mes parents aimaient beaucoup être toujours sains et saufs, et vivre en paix. Alors, ils ne se mêlaient jamais. Et nous, les chrétiens, dans ce pays où la majorité est musulmane, on vivait en paix dans ce pays, parce qu'il y avait la sécurité, il y avait le président qui aimait beaucoup les chrétiens, jusqu'à maintenant il aime beaucoup les chrétiens, il voulait protéger, son père avant lui voulait protéger les chrétiens, et Bachar qui est son fils, veut toujours protéger les chrétiens.
>
> María : Donc il s'entend bien avec les chrétiens ?
>
> Rose : Oui, il aime beaucoup, et sa femme aussi. Alors pour nous, c'était rassurant, on se dit « non non, même s'il y a la guerre, on doit rester, c'est notre pays ». Parce qu'à l'origine, avant d'être musulman, c'était le pays du christianisme. Le christianisme a débuté là-bas. Tu sais, Saint-Paul, il a marché à Damas, il a visité les églises de Damas,

[148] Voir plus loin dans le chapitre.

> il a marché à côté d'Alep. Le berceau du christianisme c'est chez nous, en Syrie, ou bien à Damas, ou bien à Alep.
>
> […]
>
> María : J'ai une question, moi je ne savais pas qu'autant Hafez que Bashar s'entendaient bien avec les chrétiens. Mais ton père disait « ils nous laissent vivre en paix, je ne me mêle pas trop ». Mais est-ce que malgré ça, il y avait des moments où ton père, ta mère, ou même toi ou ton frère, n'étaient pas d'accord avec ce qu'il se passait, ou c'était plutôt tranquille jusqu'au moment où... ?
>
> Rose : En fait oui, il y a des choses qu'on n'aimait pas. Mais pas du président. Des gens, de la population même. Parce que les musulmans parfois, font des choses qu'on n'aime pas. Les sunnites, qui sont beaucoup plus fanatiques que les alaouites. Les alaouites, c'est le président. Il y a toujours ce conflit entre les alaouites et les sunnites, qui veulent gouverner et que le président ne soit plus là. Alors, il y a toujours ce conflit entre les deux. Nous, on sent, et on est certain et convaincus que les musulmans veulent tout gouverner, et ils ont aussi quelque chose qu'on n'aime pas, même si on a cet... on devait vivre avec eux, même si quelque chose de leurs habitudes ne nous va pas, mais on est obligés, parce que la plupart sont musulmans, sunnites (Entretien avec Rose, 08/05/2019).

Dans le récit de Rose, malgré leur présence ancienne, les chrétien·nes seraient menacé·es par la majorité musulmane, et plus spécifiquement par les sunnites. En tant qu'alaouite – et donc plus modéré – Bachar Al-Assad aurait une fonction de protecteur contre le risque de disparition. S'il est vrai que les chrétien·nes – un groupe d'ailleurs hétérogène et affaibli démographiquement – « ne pèsent pas d'un grand poids politique » en Syrie (Heyberger, 2024 : ¶7), le régime « gouvernait non pas par l'apaisement des tensions et la pacification entre communautés, mais au contraire par une ingénierie confessionnaliste, communautariste et géographique qui jouait à plein la compétition entre les groupes et la peur des uns par rapport aux autres » (Heyberger, 2024 : ¶9). Au-delà des actions du gouvernement, les histoires entendues lors des entretiens invitent à nuancer ce discours. Duha, sunnite et fille d'un imam, a donné à sa fille le prénom de sa meilleure amie, qui est une femme chrétienne. Mazen raconte une enfance et adolescence dans un Deir ez-Zor mélangé.

> Mazen : Moi j'ai passé du temps plus à l'église en fait, pas à la mosquée. A la mosquée juste j'allais parfois le vendredi avec mon père, mais pas toujours. J'ai commencé à jouer

> au basket à l'église, parce qu'il y avait l'espace, et c'est juste en bas de chez nous. Donc il y a des gens qui pensaient que j'étais chrétien, parce que je me balade toujours avec des chrétiens, et ma première *girlfriend* c'était une chrétienne. Mon père, son meilleur ami c'est un mec du même quartier, ils se connaissent depuis 60 ans (Entretien avec Mazen, 07/06/2018).

La subjectivation minoritaire de Rose informe non seulement les représentations des relations entre groupes ethniques et religieux à l'intérieur de la Syrie, mais également son rapport à l'idée de la migration.

> María : Quand tu étais petite, ou même avant d'arriver ici, quel était ton avis sur la migration, sur partir de la Syrie ? Est-ce que pour toi c'était quelque chose de bien, de mauvais ? Comment tu le voyais ?
>
> Rose : En fait je me souviens bien, quand j'étais petite, mes deux oncles ont fait le passeport canadien. Chez nous, parce que depuis longtemps il y a cette idée dans la tête des gens que les chrétiens sont la minorité, et qu'ils devaient avoir une autre nationalité, parce qu'avec le temps, il va y avoir la guerre peut-être, les choses vont changer, on doit tous avoir un recours à un autre pays étranger.
>
> María : Un plan B.
>
> Rose : Oui (Entretien avec Rose, 08/05/2019).

Il faut pourtant souligner le fait que, même si la migration avait toujours existé comme possibilité pour Rose (au contraire d'autres enquêté·es qui ne l'avaient jamais envisagée), l'actualisation de cette possibilité a été pour elle immensément douloureuse.

Le récit de Rose place donc les chrétien·nes en tension avec d'autres segments de la population syrienne. Ces dernier·es seraient protégé·es non seulement par une sorte d'alliance avec le régime Al-Assad, mais également par la fierté d'avoir peuplé la Syrie avant les musulman·es. Dans le cas de trois autres enquêté·es, Aliyah, Khalil et Rudi, qui appartiennent à la population kurde syrienne, la subjectivation minoritaire se construit autrement. Dans le cas d'Aliyah, elle savait que les Kurdes constituaient une minorité à l'échelle nationale, mais cette conscience ne correspondait pas à son expérience d'enfance à Afrin, ville à majorité kurde.

María: So this village was mostly Kurdish people, right ?

Aliyah : Oui.

María: I was actually talking to someone last week who is Kurdish, but he lived in Damas, born in Damas, etc, and he says that there is this difficulty in Damas because he couldn't speak Kurdish in official places, and if you are speaking Kurdish in the streets, people can tell you « look, speak Arabic, we can't understand », these kind of things. And I'm guessing, you'll tell me if I'm wrong, your experience growing up wasn't like this, because you were in a Kurdish...

Aliyah: Oui, even the Arab people also, we know all of them. Because we didn't haven't got a lot of Arabs in Afrin, but we have Arabs, but we know them […]

María: So you would say that you had friends, growing up, that weren't Kurdish?

Aliyah: Yes.

María: So it could be less of a tense situation than in other places.

Aliyah: Yes. I learned Arabic with my friends, and in the school (Entretien avec Aliyah, 25/06/2018).

Aliyah a passé toute sa vie en Syrie comme résidente d'un endroit à majorité kurde. Khalil a vécu une situation similaire pendant ses dix premières années, avant de déménager à Damas.

Khalil : Je suis né dans une ville qui s'appelle Malikiyah, dans le nord-est de la Syrie, c'est une petite ville kurde, il y a des chrétiens aussi, il y avait d'autres aussi... des arabes, et tout. Mais les hassakah, c'est les départements de Syrie, plutôt kurdes, surtout Nord, Est. J'ai vécu là-bas dix ans, et ensuite on a déménagé à Damas […]. A l'époque, c'était difficile de se communiquer avec les autres, parce qu'à la maison on parlait kurde tout le temps, et à l'école l'arabe était moins fort, même parfois des profs nous parlaient en kurde, ça peut arriver.

María : Dans la petite ville, pas à Damas ?

> Khalil : Oui. Et ça c'était un peu étrange, enfin un peu difficile, quand je suis arrivé à Damas, j'avais dix ans, tout le monde à l'école parlait arabe sauf les amis, puisqu'à Damas on habitait dans un quartier kurde aussi, sauf l'école, qui était dans un autre quartier qui est arabe. Du coup pour un enfant qui a dix ans, c'était un peu difficile de se communiquer avec les autres avec la langue arabe, du coup on a appris petit à petit. Même des fois quand on parlait avec des profs, le féminin-masculin c'était difficile (rires), parce que c'est une différence entre kurde et arabe, c'est comme entre français et arabe. (Entretien avec Khalil, 21/02/2019).

L'expérience des difficultés de communication liées à la non-maîtrise de l'arabe illustre la diversité syrienne : s'installer dans la capitale signifie aussi voyager vers une autre langue. Pour Rudi, né à Damas, il ne s'agissait pas tant de ne pas pouvoir parler arabe, mais plutôt de devoir le parler dans l'espace public sous peine de sanction. En effet, « les gouvernements des pays qui ont divisé le Kurdistan, principalement la Turquie, la Syrie et l'Iran, ont toujours veillé à interdire ou à décourager l'usage de la langue kurde, excepté l'Irak qui s'est montré plus tolérant » (Rollan, 2010 : ¶ 20). Il a aussi expérimenté une sorte de double étrangeté : pour sa famille étendue il était le damascène ; pour les habitant·es de Damas il était le kurde. Cette position incommode dont Rudi a fait l'expérience trouve une forte résonnance dans les écrits de Stuart Hall. En s'inspirant des théories féministes et de la psychanalyse, il souligne à quel point toute identification est fragile et peuplée d'ambivalences, « dans la mesure où la formation d'une identité repose sur la mise en suspens de tout un ensemble de différences (par exemple en termes de classe, de genre, de sexualité ou de capacités corporelles), dont le reflux à la surface pourrait rompre l'homogénéité apparente de cette catégorie » (Cervulle, 2019 : 30).

Farah, quant à elle, met en avant son appartenance à la diaspora palestinienne.

> Farah : Je m'appelle Farah (00:24), je viens de Syrie mais d'origine palestinienne, je suis née en Syrie en 1987
>
> […]
>
> María : Et tes parents viennent d'où en Palestine?
>
> Farah : D'un petit village à côté de Taberiyah (note du transcripteur: actuelle Tibériade), tu connais?

María : Non, je connais Ramallah.

Farah : Ah non, c'est au Nord de la Palestine.

María : Et ils sont arrivés en quelle année?

Farah : Mes parents sont nés en Syrie aussi.

María : C'était tes grands-parents qui sont venus.

Farah : Oui, c'est ça (Entretien avec Farah, 22/02/2019).

En se nommant palestinienne, Farah prend acte de son statut d'étrangère au sein de son pays (pourtant) de naissance. La situation des palestinien·nes était plus favorable en Syrie que dans d'autres pays d'accueil car ces dernier·es bénéficiaient quasiment des mêmes droits que les citoyen·nes syrien·nes. Ainsi que le relève le géographe Kamel Doraï, ils et elles « jouissent par exemple pleinement d'un accès à l'éducation et au marché du travail (incluant la fonction publique) ». Les palestinien·nes sont néanmoins presque totalement exclu·es du droit à la nationalité syrienne et limité·es dans leur accès à la propriété (Doraï, 2015 : 106). J'interprète aussi l'identification de Farah comme une identification diasporique plus proche de son sens premier, avant sa complexification au cours des années 1990. En un sens, elle revendique ainsi « "l'idée de maintien et de continuité" d'une culture et d'une identité en dépit de la dispersion (Chivallon citée par Mattelart, 2009 : 13).

Un autre type de subjectivation minoritaire est lié aux rapports sociaux de genre. Rose relate son entrée à l'université. Elle souhaitait suivre des études de pharmacie, mais elle n'a pas obtenu les notes nécessaires pour y accéder.

María : Et tu as dit que tu voulais faire de la pharmacie et que c'était à cause d'un groupe de notes...

Rose : Oui, c'est ça.

María : Et c'est ta maman qui t'a dit de faire de la littérature française ?

Rose : Oui, en fait, les deux m'ont encouragée, m'ont dit « toutes les filles font de la littérature, pourquoi toi tu ne veux pas ? ». Je leur ai dit « voilà, parce que toutes les

> filles font de la littérature, moi je ne veux pas faire ! » (rires). Parce que c'est très connu et comme ça, pour les gens qui ne sont pas intellectuels et tout ça. J'avais ça dans la tête, que c'était une branche très facile et comme ça, et moi je voulais une branche scientifique, parce que moi j'ai fait un bac scientifique. Et j'ai voulu parce que tu sais, chez nous, quand les enfants sont grands et sont à l'université, les gens commencent à parler "ah, tu sais, l'enfant de telle personne est maintenant en médecine" ; et si quelqu'un fait de la médecine, alors c'est une très très grande chose, il va devenir un docteur, et c'est très fameux, alors...Il y a beaucoup de parlé à Alep, parce que nous, et surtout les chrétiens, nous sommes une petite communauté, et chacun connaît chacun (rires).
>
> María : Vous vous connaissez tous.
>
> Rose : Oui. Alors on parle beaucoup ; « ouh, tu sais, Caroline est entrée en médecine et va devenir une grande docteure ». Ou aussi pharmacienne c'est très bien, ou ingénieur aussi. Et la littérature, je ne sais pas, les autres branches, c'est presque rien. Alors moi je ne voulais pas ça, je voulais quelque chose de très fameux ; mais je n'ai pas eu (Entretien avec Rose, 08/05/2019).

Les parents de Rose s'étonnaient du fait qu'elle n'ait pas été satisfaite par la perspective d'étudier la littérature, malgré son moindre prestige. Il est aussi intéressant de souligner l'utilisation de l'argument généralisateur : selon ses parents, toutes les filles désirent suivre des études moins exigeantes.

Les rapports sociaux de genre ont également joué un rôle fondamental dans la vie et dans la subjectivation de Duha. Fille d'un imam qui est décédé quand elle avait dix ans, son refus face à une demande en mariage a causé son expulsion du logement familial.

> Duha : Un événement, c'était crucial pour moi, on a été habiter dans une grande maison, mais c'est pour l'Etat, c'est pas privé, parce que d'habitude l'Etat donnait les maisons à l'imam. Et le loyer c'est très petit […]. Et après sa mort, le gouvernement a décidé de laisser la maison pour nous. Parce qu'il travaille beaucoup de temps, et il dit, on a la probabilité de laisser la maison pour les enfants, c'est pas grave on reste à Hassakah. Après, ils sont morts après quelques années. Mais à 15 ans, il y a l'autre imam, au lieu de Papa, il est marié, il est assez grand, et il me demande en mariage. Oui! J'ai été...(rires). Et ma famille, et moi, c'est quoi? Il est très grand, il est marié. Oui, en islam, c'est possible, mais...(rires), pourquoi ça?

María : Comment vous avez fait? C'était délicat comme situation.

Duha : Oui, mais on a...forcément, on a refusé, mais la manière de refuser, pour les grands hommes, les grands voisins, c'est pas comme ça, son père qui crie il doit apprendre la licence, après...de cette façon...

María : De façon très diplomatique.

Duha : Oui, mais il n'accepte pas ça. Et quand on est à Alep en visite, on a pas encore déménagé, juste de visite, il amène la police, et elle demande la maison, moi aussi je suis imam, j'ai le droit à sa maison. Oui mais il doit attendre, pour trouver la solution ; mais il n'attend pas, il amène la police et il a pris la maison. Et il jette les affaires, les meubles, les souvenirs, beaucoup de choses, à la rue. Et notre voisine...c'est très dégradant, c'est très violent, très agressif. C'est très méchant. Et pour ça, j'ai décidé que non, c'est pas l'islam, l'islam qui...éviter de faire ça, je n'aime pas ça.

[…]

María : Tu étais assez croyante jusqu'à ce moment?

Duha : Oui, oui, jusqu'à quinze ou quatorze. Mais après, je réfléchis...beaucoup de choses, c'est non, c'est pas tous les musulmans comme Papa.

María : Je comprends. Tu avais eu un exemple merveilleux d'un imam qui était...

Duha : Oui, mais après je comprends, non, c'est la qualité personnelle, c'est pas grâce à l'islam ou pas (Entretien avec Duha, 03/07/2019).

Cette expulsion a non seulement menacé les conditions matérielles d'existence de toute la famille, elle a aussi provoqué une rupture d'identification. Face au constat de la violence que même un imam pouvait infliger, elle ne pouvait plus habiter la même catégorie identitaire. Cette « décroyance » n'a pourtant pas été facile. Une autre identification, cette fois-ci politique, l'a aidée dans ce processus.

DUH : Oui. Mais en fait je souffre beaucoup pour renoncer à la religion. Même plusieurs fois j'ai pleuré, parce que c'est conflit, c'est...

MA : Oui, en plus ton papa était imam, je comprends

DUH : C'est pas juste pour Papa, c'est pour Dieu, j'étais rassurée par l'existence de Dieu, et après je pense, c'est comment ? Logiquement, je commence à comprendre un peu les choses, mais j'ai perdu la ré-assurance. C'est un grand conflit, mais après...(rire). J'étais en colère de Dieu, après. Pour les souffrances, les souffrances de mes oncles, de mes frères...

MA : Et aujourd'hui, quelle est ta relation avec la religion ?

DUH : Je pense, euh...je suis plutôt athée. Après...j'ai participé au Parti communiste...secret...j'aimais bien ça, parce que...j'apprends beaucoup de choses, et je trouve l'ambiance très bonne, et...et j'ai fait beaucoup de choses quand j'étais convaincue que c'était juste. Et tout ça m'aide, à porter toute la...

MA : Tu avais d'autres croyances, qui n'étaient pas forcément religieuses, mais d'autres croyances qui t'ont aidée à faire la transition ?

DUH : Oui, c'est ça (Entretien avec Duha, 03/07/2019).

Duha s'est donc fortement impliquée dans l'une des branches du parti communiste syrien. Elle y a toutefois découvert, par la suite, l'empreinte du patriarcat.

Duha : À l'époque, j'étais jeune, et c'est normal que ça m'intéresse, et le politique, dans le Parti communiste, c'est trop strict, parce qu'il est un peu...différent du Parti communiste traditionnel, mais quand même, c'est la même racine, donc il est strict.

María : C'était strict dans quel sens par exemple, tu peux m'expliquer un peu ?

Duha : Comme on a notre religion, c'est vrai, c'est pas vrai, il y a des pressions 1:16:41-(interruption son), ça ne me touche pas moi mais c'est vrai en général. Mais il y a beaucoup "un communiste doit...". Par exemple, j'aime beaucoup porter une jupe, mais "c'est quoi ça, c'est pas bon? Tu dois mettre des choses...". C'est pas obligatoire, mais...

María : Ils te regardent, c'est la sanction morale...

Duha : Oui! J'étais les cheveux longs, et j'aime beaucoup juste laisser comme ça. "C'est pas bon, tu dois faire comme ça, pas comme ça...". Il y a beaucoup de choses précises, c'est juste pour l'apparence, mais pour d'autres choses aussi, les communistes doivent faire ça, doivent pas faire ça. C'est toujours, il y a les règles.

> María : Est-ce que tu trouvais qu'il y avait plus de règles pour les femmes que pour les hommes?
>
> Duha : Hmm! Oui oui! (rires). Et après j'ai fait attention à ça (Entretien avec Duha, 03/07/2019).

Pour Duha, le fait de se découvrir comme appartenant au groupe social des femmes a a pris « la forme d'une longue et importante éducation politique […], [d']une autre manière de reconnaître son "moi" à travers la différence, c'est-à-dire à travers certaines polarités ou certaines extrémités contre lesquelles on essaye de se définir » (Hall, 2019 : 52).

9.1.2 Subjectivations en autoritarisme

Après avoir exploré le rôle des rapports sociaux dans les subjectivations minoritaires, j'aborderai à présent un autre facteur de poids dans la construction et reconstruction des identités en Syrie : l'autoritarisme du régime Al-Assad. Celui-ci prenait la forme d'une répression féroce de toute opposition, d'une politique de la peur et d'un système économique profitant aux élites proches du pouvoir (Alsadhan, 2022 : 23 ; Kachee, 2013 : 106 ; Napolitano, 2018 : 223). Lors des entretiens, j'ai trouvé les marques d'un tel verrouillage. Elles prenaient la forme de deux contraintes sur les subjectivités : la prévalence de la peur et (chez certaines personnes) l'incapacité à imaginer un futur sans le régime.

J'ai déjà évoqué une phrase prononcée par plusieurs enquêté·es : « les murs ont des oreilles ». Cela signifie que même les espaces domestiques pouvaient être des espaces de surveillance. Omar a ajouté un autre avertissement, sous la forme d'un dicton.

> Parce qu'en fait c'est dangereux. On a une expression en Syrie, quand tu parles de politique, on dit « arrête, tu veux aller derrière le soleil », derrière le soleil ça veut dire [inintelligible, 50:30]. Parce qu'on a vu, la génération des années 1980, ils ont passé quinze ans en prison pour rien. Pour une blague, tu vois. Si tu dis une blague, pff ! (Entretien avec Omar, 16/08/2018).

Rose n'a pas eu recours à des phrases toutes faites, mais elle a clairement exprimé la contrainte au silence et au désengagement politique.

> Moi, je ne suis pas très bien en politique, je ne m'en mêle pas. Chez nous, on ne se mêlait pas de politique, parce que c'était tabou pour nous, parce que ce n'était pas la démocratie, tu sais. On avait peur comme ça de dire. Le système gouvernemental là-bas, on ne peut pas parler. On ne doit pas se mêler, parce que nous on doit vivre, se taire, et ne pas se mêler. (Entretien avec Rose, 08/05/2019).

La consigne apprise par Rose de « se taire et de ne pas s'en mêler » a vraisemblablement joué un rôle dans nos interactions, qui se sont soldées par la non tenue du second entretien. Dans la famille de Raed, il s'agit moins de ne pas se mêler et plus clairement de se taire. La leçon est déjà incorporée par sa sœur, âgée de moins de dix ans au moment de nos échanges.

> María : Et ta petite sœur elle se rend un peu compte ou pas ?
>
> Raed : Si, si. Je t'ai dit peut-être, ma petite sœur là, elle sait qu'on est contre le régime et elle ne le dit pas à l'école, parce qu'elle habite dans les banlieues du régime (Entretien avec Raed, 28/04/2016).

La crainte était proportionnelle à l'échelle de la menace. Il était rare, même avant 2011, que des syrien·nes – appartenant à différentes classes sociales et provenant de différentes régions – aient ne serait-ce qu'un·e proche qui ne soit pas passé·e par les prisons politiques du pays. Cela imprègne les esprits de récits d'enfermement, de torture et de mort (Bader-Eddin, 2024 : 12-13). À l'exception de Rose, tou·tes les enquêté·es ont mentionné des histoires d'ami·es ou de membres de leur famille ayant été victimes de la répression (cela même avant son augmentation exponentielle suite au déclenchement de la révolution). Duha, Mazen et Rudi ont, de surcroit, eux-mêmes vécu dans leur chair l'incarcération et la violence répressive. Attardons-nous sur l'histoire de Duha :

> Duha : J'ai déménagé à Damas après quatre ans.
>
> María : C'était quelle année?
>
> Duha : 87. C'est en raison, j'étais recherchée par la police politique, à Alep.
>
> María : Pourquoi?

Duha : Parce que je suis, j'étais au parti communiste. Quelqu'un a dit… Et donc, j'étais cachée à Damas, parce qu'à Alep, beaucoup de gens me connaissent.

María : Et à Damas tu pouvais faire un peu ta vie normale?

Duha : Non, pas du tout. J'ai une autre identité, oui, et j'ai fait un peu changement...

María : De couleur de cheveux...

Duha : Oui. J'ai fait blonde! (rires). Et les cheveux bouclés, un peu. Je n'aime pas ça, ça me dérange beaucoup, parce que je suis plutôt normale, naturelle, mais j'étais obligée.

María : Tu pouvais marcher dans les rues, aller acheter des choses?

Duha : Oui oui, parce que je portais le personnage de cette identité, et par exemple j'étais de Homs, je parlais un peu comme quelqu'un de là-bas...

María : Tu devais imiter l'accent de Homs.

Duha : Oui. On doit faire ça, pour convaincre les autres, les voisines (Entretien avec Duha, 03/07/2019).

Pour se protéger, Duha a été obligée non seulement d'émigrer au sein du pays et donc de vivre, à une autre échelle, le chamboulement du quotidien propre à toute migration : elle a également dû construire une autre identité. Elle a changé son apparence physique et même sa manière de parler pour essayer d'échapper aux menaces du gouvernement. Cela a fonctionné pendant quelques années, jusqu'au moment où elle a été emprisonnée.

María : Donc on arrive dans les années 90.

Duha : Oui. C'est l'année où j'ai été emprisonnée. Avant cette année, j'étais tombée amoureuse avec un camarade qui a été sorti à la prison, quelques mois après, j'étais emprisonnée. Et j'étais enceinte, oui […]. Heureusement, il ne connaît pas que je suis enceinte, normalement on connaît pas beaucoup de détails personnels les uns sur les autres. Il est interdit de dire des choses personnelles. Pour la sécurité. Mais ça arrive, parce qu'on s'entend, et on dit parfois des choses, et tout le monde est très intelligent et fait le lien entre l'information, et comme ça. Et quand j'étais restée, je n'avoue pas, que je suis enceinte mais sans mariage, en Syrie, c'est très difficile. Mais on arrive pas à

> faire ça, parce que je suis l'autre personnage... Et donc je dis pas que je suis enceinte, je suis restée à porter une jaquette longue, je restais comme ça pour cacher mon ventre […] (Entretien avec Duha, 03/07/2019).

Après avoir donné naissance à sa fille en prison et y est être restée pendant six ans, Duha a été libérée. Elle s'est pourtant retrouvée privée de ses droits (au travail, au vote, à la propriété). Elle a dû aussi se familiariser avec une ville changée.

> María : Et donc quand tu es sortie, qu'est-ce que tu as fait, tu es allée vivre chez qui, comment tu as fait pour le travail, avec ta fille ?
>
> Duha : J'ai été privée de tous les droits civils après la prison, pendant six ans. Oui, c'est...
>
> María : Donc tu ne pouvais pas voter, pas travailler?
>
> Duha : Non! J'ai pas le passeport, j'ai pas le droit de posséder des choses, j'ai pas le droit de vendre, de travailler, de voter, de... J'ai pas du tout de droits[…]. Et donc c'est pas facile, et c'était l'époque en Syrie quand... beaucoup de choses changeaient […]. Oui. Il y a beaucoup d'entreprises privées, oui. Parce qu'il y a de nouvelles règles... Il y a beaucoup de changements en Syrie et pour moi, j'étais comme absente, pendant longtemps, parce que quand j'étais à Damas j'étais cachée, et donc je... je comprends pas très bien les relations entre les gens, et entre les entreprises... je connais pas tous les détails, parce que je ne parle pas beaucoup avec les gens […]. Et donc je trouve toutes les choses très bizarres pour moi. J'étais pas à l'aise. Et la Syrie vit comme un pays isolé, fermé, mais après quand je suis sortie, je trouve beaucoup de choses, même les marchandises... (Entretien avec Duha, 03/07/2019).

Duha était restée sur le Damas d'avant son emprisonnement, tandis que le Damas « de dehors » vivait des transformations importantes. Cette nécessité de s'habituer au nouveau contexte n'est pas très dissemblable des changements vécus lors d'une migration.

Le clan Al-Assad s'accrochait au pouvoir depuis les années 1970. Il réprimait brutalement les oppositions. Il saturait les espaces sémiotiques avec de la propagande (Bader-Eddin, 2024 : 15) et verrouillait les registres de représentation (Riboni, 2016 : 119). Il n'est donc pas surprenant qu'une partie des enquêté·es ait eu des difficultés à s'imaginer dans une Syrie sans le régime.

L'exemple de Rudi est particulièrement éloquent. Socialisé à la politique d'opposition depuis son enfance (car son père appartenait à un parti clandestin) et ayant été lui-même emprisonné pendant un mois à ses 17 ans, il avait pourtant accepté de la part de l'épouse de Bashar Al-Assad un financement pour l'un de ses projets associatifs qui bénéficiait à des enfants atteints du cancer. Un peu surprise, je lui ai demandé si cela ne représentait pas pour lui un conflit éthique. Il m'a répondu qu'à ce moment il n'abritait aucun espoir réel de changement de régime. Ce à quoi il pouvait aspirer était de jouer dans les limites imposées et de faire vivre des projets utiles (Entretien avec Rudi, 21/06/2018).

9.1.3 Subjectivations en révolution-conflit : tout dépasser

J'ai déjà évoqué à plusieurs reprises les conséquences de la révolution-conflit : je l'ai fait de manière plus générale dans le chapitre méthodologique, puis en me concentrant sur les récits des enquêté·es dans les précédents chapitres consacrés à l'analyse des entretiens. Je reviendrai ici sur quelques illustrations des effets d'un tel bouleversement sur les subjectivités.

Commençons par établir une différence entre le dernier point de la section précédente. Si avant 2011 il était difficile d'imaginer un futur sans le régime, la révolution a ouvert le champ des possibles, à l'instar de ce qu'Omar relate :

> Tu as peur, parce que peut-être tu vas mourir. Beaucoup de fois on dit au revoir à nos amis, parce que peut-être on va mourir. Mais oui, on était contents. On fait une manif pour la première fois, on dit non pour la première fois. Sur les murs il y a toujours marqué "oui, jusqu'à la fin avec Hafez". C'est ça, tu vois? Et toute notre vie, on va la passer avec Hafez, avec son héritage. Il y a ce slogan tout le temps : "oui, jusqu'à la fin". Donc pour la première fois après 40 ans, on dit "non". (Rire). (Entretien avec Omar, 16/08/2018).

Que ce soit pour les militant·es de longue date, ou pour ceux et celles qui ont débuté leur action politique en 2011, la révolution

> représente une bifurcation biographique de grande ampleur, vécue par des milliers de personnes. S'ouvre alors pour les révolutionnaires une phase d'imprévisibilité produisant des irréversibilités biographiques conséquentes. L'engagement pour la révolution implique une prise de risque très forte, mettant en jeu la survie même des révolutionnaires […]. Nous pouvons

supposer que l'importance de la bifurcation vécue lors de l'entrée en révolution est à la hauteur de ces risques (Fourn, 2020 : 294-295).

L'ampleur de la rupture biographique influe également sur l'évaluation que les enquêté·es font de leur vie et de leur échelle de valeurs avant 2011.

> Et vraiment, la guerre m'a grandi, parce qu'en 2011 j'étais... j'avais ma vie parfaite, d'un mec de vingt ans. J'étais un joueur de foot, j'avais beaucoup de filles, (rires), j'avais beaucoup de soirées, j'étais bon en maths... donc tu vois, c'était parfait, mais à un moment donné j'ai trouvé que tout ça est ridicule, si on le compare avec une révolution pour changer. Pour changer la vie, pour changer la société, pour changer moi-même. (Entretien avec Raed, 20/04/2016).

Comme plusieurs autres personnes, Raed décrit cette période comme ayant eu un effet profond sur sa vie et sa personnalité.

> MA : Tu dirais que la révolution t'a beaucoup fait grandir?
>
> KAH : Oui. Oui. Je dirais qu'au niveau des sentiments, ça me donne un peu de froideur, parce que là, je suis jamais choqué, je suis un peu plus fort au niveau des sentiments, je pleure pas facilement, je... j'arrive bien à réagir au niveau d'être triste, j'arrive bien à contrôler mes émotions, et à me débrouiller facilement, parce que quand j'étais en Syrie j'étais contre le régime, mais je devais être dans les banlieues du régime, donc je devais dire que j'étais avec le régime... tu vois, donc c'était un peu comme ça, ça m'a entraîné à m'intégrer facilement dans n'importe quelle société.
>
> MA : De t'adapter aux situations.
>
> KAH : Oui. Comme j'ai perdu beaucoup d'amis, j'ai perdu ma/mon meilleur(e) ami(e) (1:09:45), j'ai perdu ma maison, j'ai perdu tout ça, c'est quelque chose de mauvais, je sais que c'est négatif mais quand même, ça donne un peu de force à la personnalité au niveau des sentiments, au niveau de se contrôler vraiment. Et même au niveau de vivre, je pense que j'ai vécu plus de dix ans pendant les quatre ans de révolution (Entretien avec Raed, 20/04/2018).

Que les personnes aient été impliquées ou non dans la contestation, elles ont été touchées à vie par les conséquences du conflit. Il les a aussi amenées à entreprendre un voyage vers ce nouvel état d'esprit et de corps décrit par Stuart Hall : « la condition migrante (*migranthood*) » (2002 [1984] : 254).

9.2 Subjectivation en exil

On retrouve donc les enquêté·es sur le sol français. Soudainement, les contraintes qui pesaient sur leurs récits identitaires se sont transformées. Lors d'une recherche sur la quête de travail des réfugié·es, la sociologue Albena Tcholakova identifie trois caractéristiques de cette expérience sociale, au-delà de l'hétérogénéité liée aux origines sociale et géographique des exilé·es ainsi qu'aux rapports sociaux de genre (2016 : ¶16).

> La première [caractéristique] est relative à l'exil et son cortège d'épreuves souvent très douloureuses, aux nombreuses ruptures biographiques dans le processus d'installation dans un nouveau pays. La deuxième est l'obtention du statut de réfugié qui constitue, simultanément et paradoxalement, une forme de reconnaissance de la "spécificité" de leur migration, une promesse de participation à une nouvelle société (ils obtiennent les mêmes droits que les autres citoyens, excepté le droit de vote et certaines mobilités) et une institutionnalisation de la rupture avec le pays d'origine (n'ayant plus le droit de se réclamer des autorités de leurs pays d'origine, ni d'y séjourner de nouveau tant qu'ils conservent le statut de réfugié). Une troisième caractéristique a trait au droit de travailler dans un cadre légal (ce qui n'est pas le cas lors de la période de la demande d'asile), et à la possibilité de rechercher à réaliser par le travail les promesses de la participation à la nouvelle société (Tcholakova, 2016 : ¶ 17).

J'illustrerai, nuancerai et compléterai ces observations par des éléments recueillis lors des entretiens avec les 16 personnes rencontrées pendant le terrain.

9.2.1 Corps et esprits en décalage ou le deuil de l'exil

Les chapitres précédents ont évoqué le fait que la migration forcée demande un énorme investissement d'énergie et de ressources (financières, cognitives, émotionnelles) dans ce que l'on pourrait identifier comme le « travail de l'exil ». Il n'est donc pas surprenant que dix personnes sur seize aient déclaré avoir traversé une période difficile en termes de santé mentale à différents moments de leurs parcours migratoires. Dans le cas d'Omar, l'une des difficultés a été d'accepter la fracture avec son militantisme tel qu'il le pratiquait.

> C'est pas facile, depuis quelques jours tu étais activiste et... (claque des doigts), tout a changé. Donc au début j'étais bloqué, j'ai beaucoup de travail, tous mes amis sont là-bas, j'ai les contacts là-bas, tout le temps sur Internet, téléphone... Mais après, j'ai vu que... il faut prendre la décision, il faut continuer la vie. Et donc j'ai commencé à apprendre la langue française, qui a duré beaucoup de temps parce que j'arrive pas après les cours à suivre les cours, donc j'ai fait beaucoup tout seul […]. J'ai fait l'équivalence de mes études, donc j'étais en 3ème année à Paris 8. De 2012 à 2015, 2015, j'ai repris mes études. De 2012 à 2015, tu as fait quoi ? J'ai travaillé, j'ai compris ce qu'il se passe.... (rire). J'ai compris le choc. J'ai repris mes études en 2015. (Entretien avec Omar, 16/08/2018).

Il y a deux points à souligner. Omar relate un moment de basculement où il prend la décision de « continuer la vie » : j'ai entendu cela dans les récits de cinq autres enquêté·es. C'est comme si leurs corps étaient arrivés en France avant leurs esprits. Le second est le temps qu'Omar a nécessité pour effectuer cette transition. Duha la décrit comme un deuil.

> Les deux premières années, je vis un deuil, j'arrive à voir aucune chose. Je restais au foyer, il y a beaucoup de temps mais je n'arrive pas, la beauté de Paris me blesse, parce que toujours, pourquoi, oui, c'est très beau, mais la Syrie aussi est très belle, je n'accepte pas la situation au début. Mais après ça oui, petit à petit, j'habite... je m'habitue. Je dois m'habituer aussi. Mais avant non (Entretien avec Duha, 11/07/2019).

Plus tard dans l'entretien, Duha a formulé un plaidoyer : contre les discours qui obligeraient les exilé·es à performer une « identité réfugiée résiliente » basée sur le mérite, la gratitude et l'adaptabilité (Udwan, Leurs, Alencar, 2020 : 2), elle réclame ce que l'on pourrait nommer un « droit au deuil migratoire ».

> Duha : J'ai écrit un article là-dessus, parce que toujours tu sais, comme les français et tout le monde me demandent pour intégration, tout ça, mais j'écris sur tout ça, on a le droit de faire le deuil. Parce que toujours, il fait pression sur nous "il doit faire comme ça, comme ça". Oui, mais on a...
>
> María : Une grande blessure.
>
> Duha : Oui, il y a beaucoup de changements, c'est pas des changements, c'est notre vie qui est détruite complètement, donc c'est pas facile de recommencer. On peut faire, tout

> le monde peut faire ça, mais, petit à petit. Et surtout il n'y a pas de services... jusqu'à maintenant je cherche des cours de langues, le logement, les meubles, c'est pas facile. Et je pense que moi aussi j'ai le droit au deuil, et surtout c'était pas prévu pour moi, c'était soudainement, ma vie a...
>
> María : A basculé complètement.
>
> Duha : Oui (Entretien avec Duha, 11/07/2019).

9.2.2 Interruption du parcours professionnel et académique

Tcholakova a identifié le droit au travail légal comme élément structurant de l'expérience sociale de l'exil. Bien que cet élément ait été présent, les études ont occupé une place plus prépondérante dans les récits des enquêtée·es (en raison sûrement de leur âge moyen). Dans sa thèse sur les parcours biographiques des révolutionnaires syrien·nes résidant en France et au Liban, Léo Fourn soutient que « la reprise d'études est envisagée comme un moyen pour maintenir une certaine cohérence biographique mise à mal par les épreuves traversées » (2020 : 500). Pour certaines personnes, il s'agit de continuer la voie empruntée en Syrie : tel est le cas d'Ali, de Monzer, de Raed et de Shadi. Pour d'autres, le nouveau départ en France a représenté l'opportunité d'une réorientation. Tammam était un graphiste et photographe autodidacte qui avait développé une carrière réussie dans le domaine de la communication visuelle. En parallèle, et motivé par son militantisme, il faisait des études de droit. Une fois en France il a dû choisir quelle voie continuer.

> Tammam : Donc le secrétariat de cette bourse m'a contacté, ils m'ont dit que même si je n'avais pas le DELF B1, qu'ils pouvaient faire quelque chose pour moi, faire un entretien avec l'administration de l'université, et peut-être qu'on s'en fout du DELF B1. Donc on doit choisir maintenant qu'est-ce qu'on va faire comme études. Le premier choix, c'est toujours le conflit dans ma tête entre droit et art. Donc l'art pour moi, j'ai commencé au début pour gagner l'argent, pour faire les logos, avoir un meilleur travail, dans un bureau, comme ça. Donc... j'ai jamais réfléchi à me dire je dois étudier l'art, comme ça... Même quand j'apprends le français, je me concentre bien pour tout ce qui est vocabulaire du droit. Tu vois? […] Les deux m'acceptent. Dans ma tête j'ai vraiment un conflit, qu'est-ce que je dois faire, l'art ou le droit. Dans ma mentalité, moi je pense toujours le droit, je dois faire le droit.

María : Pourquoi, parce que tu pensais que c'était le moyen d'aider des gens en Syrie?

Tammam : Exactement. Et en général, le truc que je vais étudier, travailler en Syrie, quelque chose en lien avec le pénal international […] et j'avais le rêve ou l'envie de faire quelque chose là-dedans, pour juger les crimes de guerre en Syrie. Et là ça m'intéresse beaucoup. En même temps il y a un conflit, entre le rôle du droit, la théorie, et l'art, quelque chose que tu peux toucher directement, le résultat de ton travail comme ça […]. Et j'ai bien réfléchi, et j'ai des conflits dans ma tête. Et... là, après une conversation avec des amis, les gens autour de moi m'ont dit l'art ça va, c'est un moyen pour toi, tu as déjà fait quelque chose, tu peux faire, tu as déjà commencé, pourquoi tu ne vas pas apprendre dans l'académie, tu fais ça et... Et là le truc, j'ai peur, est-ce que ce choix est le meilleur pour moi, est-ce que ça va bien pour moi. Tu vois, c'est beaucoup de questions. Pour prendre la décision, ça prend beaucoup de temps dans ma tête. Après, je prends la décision, mon père est un petit peu choqué il attend toujours que je continue le droit, il attend le résultat de ça, et je dis non. Quand j'ai pris la décision, ça va, je suis très content, je prends la bonne décision pour moi.

María : Donc tu as décidé de prendre l'art.

Tammam : Oui (Entretien avec Tammam, 25-26/02/2019).

J'ai aussi observé qu'« une distinction générationnelle importante apparaît entre les plus jeunes, qui peuvent débuter ou reprendre des études, et les plus âgé[·es] qui possèdent moins de moyens pour se projeter dans la société d'exil et sont de ce fait davantage enferm[é·es] dans un quotidien dominé par l'attente et l'ennui » (Fourn, 2020 : 500). Tel est le cas de Duha qui, malgré le fait d'être diplômée et de posséder un capital symbolique élevé, se voit proposer des emplois qui ne tiennent pas compte de ses qualifications ni de ses compétences (Tcholakova, 2016 : ¶ 19).

Toujours Pôle Emploi [la dénomination ancienne de l'agence France Travail] « elle doit travailler », mais comment on peut travailler sans langue, sans information ? Je ne sais pas. Ils regardent les réfugiés comme les gens de... seconde classe, oui, même si on est diplômés, même on a des Masters, mais il n'y a pas de travail sauf le secteur cuisiner, nettoyer, c'est ça... Et je suis assez modeste, mais j'arrive pas à faire ça. J'ai toujours travaillé le cerveau, même si dans Syrie je suis pas... J'ai la capacité de recommencer, mais le travail physique c'est dur pour moi, je ne suis pas assez sportive, j'ai pas des muscles. Mais ils disent "non, elle doit travailler, ce sont les travaux qui existent, elle

> doit accepter". Mais je n'arrive pas, c'est très dur pour moi (Entretien avec Duha, 03/07/2019).

Les parents de Mazen, Moemen et Monzer se retrouvent, depuis leur migration, dans une situation similaire à celle décrite par Duha. Moemen témoigne d'un changement chez son père, qui était une figure aimée et respectée en Syrie. Dépourvu de la capacité à parler la langue, ainsi que de ses contacts, il s'est fragilisé. Moemen a donc assumé le rôle de soutien principal de la famille.

> Yeah, this was in Syria. But then we went to Turkey, and I started to work, to give the money, to find the house... he was weak. Without language, without money, without anything. This was different. He's still the same of course, but, you know... He feels himself not strong anymore. He thought before he was strong, he tried to be strong. But when he became a stranger, in Turkey... he's different […]. And then, when you... ..now, he's good, but I'm sad for him. Because I was imagining that he deserved other kind of life, of end. (Entretien avec Moemen, 13/05/2018).

Afin de nuancer cette idée d'une distinction générationnelle absolue, où les jeunes suivraient des études supérieures tandis que les plus âgé·es resteraient dans une inactivité contrainte, j'évoquerai l'exemple d'Aliyah. Née en 1997, elle n'a pas pu commencer l'université à cause de la transformation du mouvement contestataire syrien en conflit armé national.

> When I tried to finish the bac, I cannot go to the university because the situation was so bad, so I stayed there for two years, I didn't do anything, just in the Institute, and also for English, for conversation of English (Entretien avec Aliyah, 26/06/2018).

Au moment de nos rencontres en France, et contrairement à ce qu'elle aurait souhaité, Aliyah n'avait toujours pas entamé ses études.

> Aliyah: My project was arriving and studying some languages and going to the university, but I'm seeing that it's so difficult to go to university
>
> María: So you're finding that it's very difficult to go through the step of learning language...

Aliyah: Oui

María: And getting to university?

Aliyah: [Ininteligible, 46:02] is easy to learn it, it's so easy for me ; but other things, I don't know, it's very complicated

María: So what you are saying, to see if I understand you completely, is that the system is very complicated?

Aliyah: Yes, the system (Entretien avec Aliyah, 26/06/2018).

Le projet académique d'Aliyah est bloqué depuis l'obtention de son baccalauréat. Elle regrette que l'arrivée en France n'ait pas aidé dans cet aspect : elle a attiré mon attention sur le fait que même ses ami·es en Afrin rentraient dans leur quatrième année d'études. Elle est en attente, espérant pouvoir démarrer une partie de la vie qu'elle avait prévue.

L'exil a éloigné les enquêté·es de la violence, mais aussi de certaines formes de militantisme. Ils et elles ont quitté la destruction, mais aussi leur chez-soi. Leurs familles, leurs métiers, leurs projets ont été bouleversés. Face à cela, et revenant au sujet de cette recherche, il est pertinent de poser la question suivante : dans quelle mesure et de quelles façons les pratiques photographiques participent du processus de reconfiguration identitaire ? La troisième partie de ce chapitre se chargera d'y répondre.

9.3 Pratiques photographiques et subjectivités en exil. Continuités, ruptures

Afin de traverser le « remaniement identitaire » (Tcholakova, 2016 : ¶ 2)[149] survenu comme conséquence de l'exil, les enquêté·es mettent en place tout un ensemble de pratiques photographiques. Diverses, elles peuvent néanmoins être classées selon deux types de fonctions. Celles-ci peuvent d'abord permettre de continuer à occuper, au sein d'un nouveau contexte, des positions fondamentales pour la subjectivité de la personne. Elles peuvent aussi

[149] « L'expérience du remaniement identitaire est une expérience vécue par les acteurs comme mettant en question leur identité, et c'est une expérience de transformation de soi problématique face à laquelle ils tentent de trouver des solutions en se référant à leur identité » (Tcholakova, 2016 : ¶ 2).

contribuer à l'incorporation de nouveaux rôles. J'ai identifié quatre positions subjectives dont la continuité est assurée, malgré les nouvelles contraintes, par les pratiques photographiques : l'artiste, le membre d'un réseau de sociabilité (familial ou amical), le ou la militant·e et le ou la syrien·ne. J'ai identifié deux nouveaux rôles assumés par les enquêté·es depuis l'exil : l'artiste et l'exilé·e. Observons cela plus en détail.

9.3.1 Continuer ailleurs

Artiste

Khalil, diplômé de l'Académie des Beaux-Arts de Damas, était établi comme artiste et enseignant à son arrivée en France. La photographie n'a jamais été son *medium* artistique de prédilection. Il l'avait pourtant étudiée, pratiquée. Il l'utilisait et il l'utilise comme une sorte de pont vers un état d'attention accrue, de recherche esthétique.

> Khalil : En fait pour moi l'appareil c'était un support qui m'aide à faire attention à la ville ou à autre chose. C'est-à-dire si j'ai pas cet appareil, on parle pas de la qualité de la photo là, on parle juste, quand je mets la caméra devant mon oeil, là je fais attention à tous les détails que je vois à travers cet appareil. Et c'est ça pour moi l'importance de l'appareil. (Entretien avec Khalil, 31/03/2019).
>
> […]
>
> María : Je me demande... donc, cette histoire, aller chercher des côtés cachés de la ville, et aller utiliser l'appareil comme un outil pour faire attention et arrêter un peu le mouvement, est-ce que tu faisais des choses similaires en Syrie ?
>
> Khalil : Oui, c'était le même pour moi (Entretien avec Khalil, 31/03/2019).

Je reconnais également dans les discours de Khalil « le refus des objets rituels de la photographie commune » (Bourdieu, 1965 : 65-66), ainsi qu'une critique de la prolifération d'images. Voici sa réponse à propos des échanges d'images ordinaires avec sa famille.

> Toute la famille le fait parfois mais moi non. Je sais pas pourquoi j'ai cette distance entre la photo et la photographie. Peut-être parce qu'on est tellement nombreux dans ce monde, et il y a tellement de photos qu'on prend tous les jours. J'aimerais bien avoir un

> sondage pour voir la quantité de photos qu'on prend tous les jours. Je suis sûr que c'est des milliards de photos par jour. Et t'imagines des milliards de photos... si on choisit pas, c'est trop. Notre cerveau arrive pas, c'est très chargé pour moi. C'est pour ça, je choisis ce que j'ai envie de voir après. C'est ça surtout le rôle de la photo, revoir la même scène que tu voyais (Entretien avec Khalil, 31/03/2019).

Son discours sur un les images ordinaires est construit depuis la position d'artiste, enseignant et chercheur. Une telle identification se manifeste aussi dans ses pratiques de publication sur les réseaux sociaux numériques. Il regrette la standardisation et les limites que la « technostructure » (Saemmer, 2024 : 190) de ces plateformes impose aux formats de publication.

> María : Et pourquoi tu n'es pas très actif sur les réseaux sociaux ?
>
> Khalil : Euh, ça c'est le deuxième côté de la photographie pour moi, c'est la façon de présenter le travail. Et ce qui compte pour moi en fait dans la photo, quand tu mets sur le support numérique, c'est le support lui-même.
>
> María : C'est-à-dire?
>
> Khalil : C'est-à-dire moi, comment je peux publier les quatre photos comme ça, pour moi c'est une seule photo. Et si je vais prendre les quatre ensemble, et mettre sur le support numérique, c'est très limité, on ne voit plus le détail, plus le contexte, on voit... C'est comme quand tu vois un tableau géant, dans un catalogue d'art. Ce n'est pas le même rapport. C'est pour ça je ne publie pas trop, sauf si c'est des photos individuelles comme ça, ça peut aller. Pour juste montrer un peu quel type de travail dans la photographie je fais, mais à part ça, pour moi ce n'est pas la meilleure façon de présenter (Entretien avec Khalil, 31/03/2019).

Dans le récit de Khalil, son identification en tant qu'artiste s'est développée depuis le début de ses études supérieures en Syrie. Elle s'est poursuivie et enrichie tout au long de son séjour en France. Cela peut être lié au fait qu'il avait déjà quitté le pays au moment du déclenchement de la révolution. Sa bourse d'études a été interrompue, dans un clair exemple de la « répression transnationale » (Moss, 2016 : 1), mais il n'a pas été incarcéré ni torturé, comme cela a été le cas d'autres enquêté·es, à l'instar de Tammam. Le parcours de ce dernier a, quant à lui, été beaucoup plus mouvementé.

Tammam a très été tôt socialisé aux pratiques photographiques. En effet, dans sa maison se trouvait une archive photographique familiale et locale.

> Tammam : En fait mon père a adoré les photos, on a pleins d'albums photos, il adorait toujours les photos, toujours il a beaucoup de photos, de souvenirs, avec ses parents, ses proches... Même si le village, dans l'architecture, il dit tu vois cette maison est détruite maintenant, tu vois comment elle était... Dans le village il y a un grand château, il a dit tu vois c'est comme ça, il a tellement changé, il est tellement détruit maintenant, et tu vois les photos de 1980 je sais pas, c'était tellement différent de maintenant...Toujours en fait, dans le placard, on a pleins d'albums de photos. Des photos de mariage, de ses amis, tu vois ?
>
> María : Donc il prenait beaucoup de photos ?
>
> Tammam : Oui, mais c'est pas juste lui, il y a beaucoup de photos de quelqu'un d'autre...
>
> María : Il collectionnait aussi les photos?
>
> Tammam : Oui, exactement. Donc il a toujours pas mal de photos.
>
> María : Donc tu regardais beaucoup les photos?
>
> Tammam : Oui, toujours, quand il en a marre qu'on ne fasse rien avec ma soeur, "allez, va chercher le... ", et toujours on a regardé beaucoup […]. Oui. Après avec mon frère, mon frère est aussi photographe, très intéressé, il a continué ça et il a fait des grandes archives avec l'oncle de mon père, il avait un appareil photo, et donc grâce à lui il a décidé de faire une grande archive numérique, il a scanné toutes les photos de mon père, et les photos de son oncle. Après, il a trouvé beaucoup de vieux photographes, de photographes anciens, même si le photographe, ce n'est pas, ce sont des gens qui vont prendre des photos comme ça...
>
> MA : Oui, des amateurs (Entretien avec Tammam, 25-26/02/2019).

Comme développé ci-dessus, Tammam s'était établi en tant que graphiste et photographe. Il était aussi très impliqué dans une association de défense des droits humains. En 2011 il a articulé les deux aspects de son identité professionnelle et militante avec sa socialisation aux

pratiques photographiques. Il a tout de suite insisté pour donner une place d'honneur à la documentation visuelle et audiovisuelle du soulèvement.

> Tammam : Oui, exactement. J'ai filmé les premières manifestations à Damas, j'ai fait de petites vidéos pour documenter. Après […], la relation entre moi et la photographie documentaire, je trouve que c'est très important, on doit tout documenter, les manifestations, les gens qui sont dans la rue, les policiers, comment ils attaquent les gens... Donc petit à petit, je me suis vraiment lié avec ça, la photo documentaire en Syrie. Je trouve que c'est vraiment très important, et je parlais avec des amis, des activistes, pour pourquoi on doit vraiment prendre beaucoup de photos pour documenter. Au début ils disaient on s'en fout, on doit organiser les manifestations, mais je disais le plus important après organiser les manifestations, c'est en parallèle de documenter cette action. Donc on doit vraiment faire une force pour prendre des photos, même si le risque est hyper dangereux, on doit, 2 ou 3 personnes entre nous, s'organiser pour prendre des photos.
>
> María : Pourquoi tu te disais que c'était si important de documenter des choses de la manifestation ?
>
> Tammam : Après mon travail dans cette organisation des droits de l'homme, et les photos que j'ai vues avec mon père, je croyais à ça. C'est vraiment hyper important pour documenter les violences, documenter... parce que la propagande du régime d'Assad dit "il y a des terroristes" dans la manifestation où ils ont tiré sur les gens. Ils disaient qu'ils sont entrés dans la manifestation et ont frappé les gens, mais ça, c'est la propagande du régime d'Assad. Et l'islamisme... Mais ça, on a vu directement, les policiers qui frappaient les gens, qui tiraient sur les gens dans la rue. Donc on doit vraiment documenter ça par le film, le reportage, par l'écrit, par les témoignages des gens. On doit vraiment parler sur... C'est notre droit aussi, le droit des victimes. Voilà ce qu'a fait le régime d'Assad en 2011, on a documenté par les photos, les vidéos, et les témoignages des gens.
>
> María : Donc tu pensais, il y a une machine de propagande du régime qui est hyper lourde, donc il faut faire face à ça avec photos, vidéos, etc.
>
> Tammam : Et avec de l'art aussi, en même temps
>
> […]

> María : Donc il ne s'agissait pas de dire "il y a un moyen qui est meilleur que l'autre", mais juste de dire, "il faut multiplier les sources".
>
> Tammam : Exactement, toutes les sources (Entretien avec Tammam, 25-26/02/2019).

Tammam a été emprisonné et torturé plus d'une fois. Traumatisé et déçu par la dégradation du contexte syrien, il a aussi traversé une crise de confiance vis-à-vis du pouvoir de la photographie documentaire.

> C'est ça la première chose qui casse avec moi entre le truc de documenter avec les photos. C'est la première fois que cette chose elle est cassée. Plusieurs choses, à côté : le monde est mensonge, il s'en fout de notre photo, notre photo elle est bien arrivée, et personne ne bouge. Les trucs qu'on a documentés, ils sont bien arrivés, ils sont très forts, ils sont... les témoignages sont hyper importants... il y a eu les attaques chimiques, devant tout le monde, beaucoup de personnes ont documenté tout, personne ne bouge... Donc tout ça... C'était une petite partie de chaque chose... je ne suis plus convaincu des photos documentaires (Entretien avec Tammam, 25-26/02/2019).

Pour se réconcilier avec l'identification en tant que photographe, Tammam a pris deux décisions : celle de choisir de poursuivre des études supérieures en art et celle d'explorer d'autres styles photographiques, moins attachés au documentaire. En regardant ensemble la photo ci-dessous, il m'a expliqué qu'il voulait représenter les prisonnier·es en Syrie. J'ai donc compris qu'il continuait, autrement, l'articulation de sa démarche artistique et de son engagement militant.



Image 17. « 15 », Tammam Alomar

María : Et ça c'est quoi ? Ce sont des pierres ?

Tammam : Non, ce ne sont pas des pierres.

María : C'est comme des moules ?

Tammam : Oui. Là pour moi c'est pour espérer tu vois, ils sont vivants. Ils sont vivants. Tu vois, là ?

María : Donc tu as fait une métaphore entre ça et la prison.

Tammam : Oui. C'est la même...

María : La même sensation d'enfermement. (Entretien avec Tammam, 23/03/2019).

Contrairement à Khalil, Tammam se prête plus fréquemment aux échanges d'images via différentes plateformes. Il élabore pourtant un discours de distinction (Bourdieu, 1979) entre les photographies ordinaires et celles réalisées par des artistes.

Tammam : Oui, c'était comme ça […], tu vois, ça c'est mon quartier... Comme ça, des photos pas de photographe. Pour moi, la définition de photographe, c'est pas du tout le truc... Peut-être à la fin c'est un photographe quoi, mais pour moi quand je dis je prends des photos, je dis quelque chose, il y a des conditions pour dire que ça c'est une photographie, ce ne sont pas toutes les photos.

María : C'est quoi?

TAM : Je n'ai aucune réponse de ça (rires). Mais il y a des trucs, ça je dis "c'est une photo normale".

María : Donc tu fais la différence entre les photos de tous les jours...

Tammam : Oui, les photos quotidiennes, je prends pleins de photos, je ne sais pas pourquoi, pour le plaisir, par exemple d'une place, et je l'envoie à une amie...

María : Est-ce que c'est lié au fait que tu veux parler avec quelqu'un qui n'est pas là ou qui est loin, donc tu envoies une photo pour dire "je suis là", ou "je fais ça à manger" ?

Tammam : Exactement […]

MA : Mais ça, tu ne l'appelles pas des photos...

TAM : Pour moi, ce n'est pas une photographie. Oui, à la fin c'est une photographie, mais...

MA : Ce n'est pas pas une vraie photo, tu dirais, ou...

TAM : Ça, c'est une photo, je ne peux pas parler sur cette photo, il n'y a rien à dire, c'est un repas, une chambre...

MA : Donc tu dis que ces photos sont des photos de tous les jours parce qu'elles sont très claires, il n'y a pas besoin d'explications.

TAM : Elles ne racontent pas d'histoire, et il n'y a pas de choses, pas de questions de lumière, de cadrage, de qu'est-ce que tu montres... Il y a une photo normale (Entretien avec Tammam, 23/03/2019).

Après un peu d'hésitation, Tammam identifie deux critères pour séparer les photographies artistiques, qu'il qualifie de « vraies photographies », de celles « de tous les jours ». Le premier est lié au niveau de complexité représentationnelle : le message des photos quotidiennes serait trop clair. Le deuxième critère est le manque d'attention aux qualités esthétiques de l'image.

Membre d'un réseau de sociabilité

Ce point a été développé autrement lors du chapitre consacré au rôle des pratiques photographiques dans la construction, reconstruction et maintien de liens de sociabilité. Je ne m'y attarderai donc trop. Je soulignerai néanmoins trois observations. Je propose, justement, une lecture du chapitre précédent qui fait appel à la compréhension de la subjectivité aussi comme intersubjectivité[150]. Les efforts pour tisser et retisser des relations constituent également des efforts pour construire ou garder une place au sein d'un réseau et, qui plus est, un rapport positif à soi. « Dans une situation marquée par la mise à mal de la cohérence biographique, en raison de l'exil […], la vie familiale représente enfin un pôle de stabilité auquel il est possible de se raccrocher, et qui fournit la possibilité d'une identification à une fonction sociale […] » (Tcholakova, 2016 : ¶ 46).

La deuxième observation concerne ce que certain·es auteurs et autrices ont appelé « *technology enabled code-switching* » (transcodage social aidé par les technologies) (Lingel *et al* cité·es par Udwan, Leurs et Alencar, 2020 : 8), en adaptant leurs répertoires du « partageable »[151] selon les destinataires.

> María: Do you make a difference between the pictures you send to your friends, and the pictures you send to your family?
>
> Aliyah: Yes, the pictures which are a bit stupid I don't send them to my family.
>
> María: I have a friend who told me that when she had party photos, she would send them only to her friends and not to her family. The family was like serious and...
>
> Aliyah: (Laughs). It's the same.
>
> María: You try to send pictures to your family where you're...
>
> Aliyah: Good.
>
> María: A good child, I see (laughters) (Entretien avec Aliyah, 02/07/2018).

[150] Voir, à ce sujet, des réflexions sur « Le concept de reconnaissance [qui] a fait l'objet de nombreuses utilisations philosophiques, politiques et sociologiques depuis le début des années 1990. Les principaux développements théoriques sont proposés par Axel Honneth (2000, 2006), Charles Taylor (1994), Nancy Fraser (2005) et Paul Ricœur (2004) » (Tcholakova, 2016 : ¶ 4).

[151] Concept dérivé de celui de « photographiable » (Bourdieu, 1965 : 24). Voir le chapitre VI pour plus de détail

Aliyah choisit les images qu'elle partage avec sa famille afin de préserver son identité de « fille sage ». Shadi fait de même : très prudent dans les espaces où sa famille pourrait voir des photos, il se permet des écarts dans l'espace privé d'un groupe *WhatsApp* avec ses amis.

La troisième et dernière observation concerne aussi le répertoire du « partageable » et du « publiable » : il ne s'agit pas ici d'une adaptation mais plutôt d'une réduction considérable (et parfois temporaire) du volume de photographies publiées ou partagées. Quand la famille et les ami·es sont encore dans un pays en guerre, publier des images d'une vie tranquille et insouciante pourrait représenter non seulement un manque de tact, mais aussi une dés-identification du groupe. Tou·tes les enquêté·es ont déclaré avoir restreint leurs pratiques de partage de photos. Afin de justifier leur silence, ils et elles mentionnaient l'identification et leur devoir envers la famille et les ami·es. Plusieurs personnes ont aussi mis en avant l'identité nationale syrienne et leur engagement militant.

Militant·e

Avec l'exil, les enquêté·es ayant participé à la révolution s'éloignent, en même temps, de la violence directe du régime et du terrain de leur engagement. Mais comment rester militant·e à distance ? Quel est le rôle des pratiques photographiques dans cette reconfiguration de l'engagement politique ? Quelles transformations des pratiques permettent de remplir les fonctions subjectivantes désirées ?

Une voie pour les révolutionnaires en exil est de mener des actions en France, que ce soit par des manifestations, des projections de films, des conférences… Les photographies sont employées comme outil promotionnel et comme trace de l'événement.

> Duha : Là, ce sont mes amis. C'était... ma camarade au même parti, avant, qui s'appelle Samira Al-Khalil (note transcripteur : Samira Khalil), que Daech a kidnappée, et depuis cinq ans, jusqu'à maintenant. On a fait un petit portrait, c'est moi, c'est ma soeur, et le reste, mes camarades, on est tous des camarades du parti. Et on a fait ça pour demander Samira.
>
> María : Pour demander des nouvelles.
>
> Duha : Oui.

María : Vous avez publié ça sur *Facebook*?

Duha : Oui, surtout. On a fait un événement à la République, et j'ai lu une petite parole pour Samira (Entretien avec Duha, 11/07/2019).

Duha manifeste peu de réticence à publier des images politiques sur les RSNs. Inversement à Rudi, qui a créé un nouveau profil *Facebook* « en français » pour séparer son activisme de sa vie d'étudiant (même si, en regardant les photos, nous avons conclu que les frontières entre ses deux facettes de son identité sont tout sauf étanches), Duha a fermé les pages avec des pseudonymes ouvertes en Syrie.

María : Est-ce que sur *Facebook* tu partages des photos, des choses sur la situation politique, la révolution et les conflits?

Duha : Oui, oui, toujours! C'est pour ça que je l'ai fait. Quand j'étais en Syrie, j'avais plusieurs profils, sous des autres noms...

María : Les noms de tes papiers

Duha : Oui. Mais après quand je suis arrivée en France non, je reste une page, sous mon nom. Et je cherche... je fais beaucoup de choses. Surtout si c'est mon article...

María : Des gens m'ont dit "moi je ne partage pas de choses politiques sur mon *Facebook*, parce que j'ai peur pour ma famille en Syrie"?

Duha : Moi non, parce que moi... le régime me connaît. C'est mon opinion, c'est mon... Donc oui je fais ça. Là, c'est un article ; j'ai aussi un blog. (Entretien avec Duha, 11/07/2019).

Raed, quant à lui, est beaucoup moins enclin à télécharger des images, malgré son engagement pour la Syrie et pour l'amélioration de l'accueil en France.

María : Donc sur *Facebook* tu ne mets pas beaucoup de photos?

Raed : Non.

María : Quand tu étais en Syrie tu mettais plus de photos?

Raed : Oui.

María : Beaucoup plus? Parce que c'était lié à tes activités d'activisme?

Raed : Oui, à mes activités et tout ça. Aussi j'avais peur, ici, si je mets mes photos dans les conférences, par exemple ou dans les trucs que j'organise avec l'association, j'avais peur pour ma famille, du régime. Donc je ne mets rien de tout ça, presque rien.

María : Parce que tu penses que le régime syrien va...

Raed : Donc je n'ai pas mis beaucoup de choses, si j'ai mis une vidéo, de Homs, parce que j'avais l'habitude de passer dans toutes ces rues, et d'habiter pas loin d'ici. Normalement je préfère les photos sans public, soit j'ai peur du régime soit j'ai honte parce que moi je n'ai pas de problèmes. Quand tous mes amis sont là-bas et tout ça... (Entretien avec Raed, 28/04/2016).

Si Khalil communique son identification artistique par le biais de ces discours sur les RSNs, Moemen en fait de même afin de manifester sa coloration politique.

María: So you say that it has to do with the fact that you don't want to show that you're doing good because you feel responsible for people who are there, in Syria, and you don't want to be like the guy who's like "look at me".

Moemen: Yes, one of the reasons, but yeah one of them is like this.

María: And the other reasons?

Moemen: I don't know, for me I... I'm afraid from *Facebook*, I don't like them so much, I read those articles, those kind of things, they can know too many information about you... I started to really take care of those kind of things. If I want to speak with my friends, I don't call them on *Facebook* (Entretien avec Moemen, 26/05/2018).

Moemen revendique aussi une sorte de « regard militant » qui influe sur les sujets et objets photographiés.

María: So you were saying that when here you started to travel, to meet more people and feel more comfortable in France, you started taking more pictures. You started

> taking pictures of moments, which is not a big change from what you did in Turkey ; and because it's France, and Eiffel Tower and those kind of things, did you take any pictures of that?
>
> Moemen: No, no. When I arrived to France, I met nice people, nice contacts who made me really... not change, but stay in the same kind of...You know, a lot of people arrive to France here, and they change. They don't change because...it's not about being good or bad, but because France, it's so strong here, the things, the new things, a lot of things, of money, of girls, of drinks... Ok, we have some things, but in different ways. There are many people who have this idea that if they become more bourgeois, they will be closer to the French people. And for me, I met all the people who work in politics here, like camarades, they do everything, hitch-hiking, they don't have money but at the same time they have nice lives, nice links, and for me I discovered France with these people. (Entretien avec Moemen, 26/05/2018).

Le positionnement politique de Moemen, et l'établissement de contacts avec des personnes semblables, lui ont montré une France allant au-delà des représentations typiques. Qui plus est, ses socialisations militantes lui ont permis de résister aux tentations d'abandonner ses valeurs au profit de l'espoir d'une intégration dans la société française.

Syrien·ne

J'ai déjà développé l'argument selon lequel le refus de prendre ou publier certaines photos est un moyen de maintenir l'identification – via la solidarité – avec le pays d'origine. Parfois il ne s'agit pas d'un refus mais plutôt d'un manque de désir dicté par un moindre attachement à la France. Lors du second entretien avec Aliyah, je lui ai demandée si elle avait pris des photos de la neige qui était tombée quelques mois plus tôt sur Paris[152].

> María: Did you take pictures of the snow in France?
>
> Aliyah: No. Actually I didn't feel... when it snowed in Syria it made me so happy, but here I didn't do anything.
>
> María: Ok, because you had already seen the snow?

[152] Les épisodes de neige sont rares dans la capitale et, pour cette raison, souvent amplement documentés.

Aliyah: No, because it's not my country, it's not my city. Because it didn't snow a lot of times in Syria so it was so special. So when I saw it here, I didn't care.

[…]

María: So you're Syrian and you live here, but you arrived less than one year ago. What do you think, if you think there are differences, between the pictures that you take, and the pictures that someone who is French and who has lived here the whole time take? Do you think they're the same?

Aliyah: No, I'm sure they're not the same. It's like what I said about when it's snowing in my village and it's snowing here, it's the same difference I think, when a French person takes it I think he has some feelings when he takes the photo, he feels something.

María: You haven't felt good emotions here?

Aliyah: No, I feel it, but it's not so strong, it's normal.

María: Because you feel less attached to the country

Aliyah: Yes. (Entretien avec Aliyah, 02/07/2018).

La posture décrite par Aliyah tranche avec celle identifiée par Pierre Bourdieu comme la « posture touristique », où « tout [serait] source d'étonnement » (Bourdieu, 1965 : 59). Car moins attachée à la ville, elle a peut-être moins conscience de la rareté d'un épisode neigeux. Surtout, elle semble moins disposée à l'admiration, car moins attachée émotionnellement au lieu. Cela est aussi dû au fait qu'Aliyah n'est pas une touriste en visite à Paris : elle est une exilée. Je reviendrai sur les identifications exilé·es lors de la prochaine section, consacrée aux rôles joués par les pratiques photographiques dans l'incorporation des nouvelles identifications.

9.3.2 Qui je suis ici

Artiste

Si pour Khalil et pour Tammam l'identification en tant qu'artiste précédait la migration forcée, pour Ahed elle a été construite à la suite (et en conséquence) de l'exil.

> I've got the smartphone, and when I had a lot of empty time. Normally, I had no home, nothing, only the smartphone. I was living in a squat, and I was discovering Paris from zero, discovering myself from zero. It was a tough time but it was really interesting to discover the... what I'm missing about the world. I mean, like... Ah, ok, *Instagram*, I can see a lot of interesting things. And I was really attached to the minimalist, minimalism. It was a thing that... really attracted me, and I knew nothing about minimalism at that time. It was really something like wow. Like wow. That moment I started with photos like this... (Entretien avec Ahed, 15/08/2018).

La pratique photographique à visée esthétique (à l'aide d'un *smartphone*) a été un outil d'auto-connaissance après une bifurcation biographique d'envergure. Il est intéressant de noter une autre différence entre Ahed, d'un côté, et Khalil et Tammam, de l'autre. Ahed publiait fréquemment sur *Instagram*. De plus, il s'est servi comme ressource pour recueillir des références visuelles, pour s'auto-former en tant que photographe.

> María: And you have never had a formal photography course?
>
> Ahed: No, never. I wish.
>
> María: And do you do things like, I like this photographer, so I'm gonna look for books and stuffs?
>
> Ahed: Books, the first photography book I've gotten, it was a few days ago, and it was a gift as well. Yes, I have... I don't know if I can say I have a list, but I have a plan to look after the schools. I need to read more about many things, to know more about the history of photography, I would love to learn who is behind many photos that I look at on *Instagram*, when I see something that really attracts me I go see who took it, and I see his or her other works. And if it was really what I imagined or what I'm looking for, I follow, and I've learned a lot from others (Entretien avec Ahed, 15/08/2018).

Le cas d'Ahed montre que, malgré les critiques légitimes que l'on peut (et l'on doit) adresser aux réseaux socionumériques, ce qu'ils permettent et ce qui s'y passe doit être observé avec des yeux attentifs aux nuances, loin d'une position « héritière du pessimisme adornien » (Saemmer,

2024 : 203). Pour une personne qui débutait sa démarche artistique dans des conditions précaires, l'*Instagram* des années 2015-2018[153] a été musée, gallerie et atelier d'artiste.

Exilé·e

Occupons-nous à présent de l'utilisation des pratiques photographiques pour assumer une position subjective inespérée et non voulue : celle de personne exilé·e. Ici, aussi, différent·es enquêté·es mobilisent différentes opérations et discours. Ali, par exemple, a documenté de façon détaillée sa traversée (en bateau, en bus, en taxi, à pied) depuis la Syrie et jusqu'en France. Lors de notre second entretien il m'a montré plusieurs dizaines d'images : une embarcation gonflable percée avec des couteaux pour que les garde-côtes ne puissent pas obliger les personnes à faire marche-arrière ; un coucher de soleil ; un centre d'accueil de demandeurs et demandeuses d'asile entouré de barbelés ; les murs d'une maison abandonnée qui servait de refuge, pleins d'inscriptions des ceux et celles qui y étaient passé·es, les pancartes de bienvenue peintes par des citoyen·nes qui les accueillaient dans les gares en Allemagne… (Entretien avec Ali, 16/03/2019). À plusieurs reprises je lui ai demandé quel était l'objectif de ces images : voulait-il dénoncer des conditions ? Envoyer les photos à un·e destinataire en particulier ? La plupart du temps il m'a répondu qu'elles avaient été prises pour lui. Photographe avide depuis son enfance, on dirait que par le biais de ce journal visuel il pourrait non seulement tenir les rigueurs de la migration, mais aussi en faire sens. D'autres personnes déclarent plutôt un choc qui empêchait d'adopter une « posture touristique » (Bourdieu, 1965 : 59) et limitait donc le répertoire des images prises.

> María: So going back to Turkey, you'd take pictures of people who went to those kind of meetings, and what else did you take pictures of? Because it was a new country, was it the first time you were outside of Syria?
>
> Moemen: Yes.
>
> María: Did you take pictures of things that you found...
>
> Moemen: You know, it's weird because when I left Syria I was shocked, I left the country, and at the same time, there was no shock, I was surprised and not surprised at

[153] Je précise ces dates car les observations sur les réseaux socio-numériques sont souvent uniquement valables pendant une période temporelle spécifique, avant que des changements (techniques, de modèle économique, de ligne éditoriale) ne les rendent obsolètes.

> the same time. I was surprised that I'm in another country, but at the same time I feel like everything is broken inside, but I don't feel like ok, like...
>
> María: Like taking pictures.
>
> Moemen: Yes, like this.
>
> MA: I can understand that (Entretien avec Moemen, 26/05/2018).

Tout comme Moemen, Duha explique que son deuil l'empêchait de prendre des photos qui pourraient ressembler aux photos de n'importe quel·le touriste.

> María : Quand tu es arrivée est-ce que tu as pris beaucoup de photos de la ville en disant oh, la Tour Eiffel, l'Arc de Triomphe...?
>
> Duha : Non, jamais! Les deux premières années, je vis un deuil, j'arrive à voir aucune chose. Je restais au foyer, il y a beaucoup de temps mais je n'arrive pas, la beauté de Paris me blesse, parce que toujours, pourquoi, oui, c'est très beau, mais la Syrie aussi est très belle, je n'accepte pas la situation au début. Mais après ça oui, petit à petit, j'habite...je m'habitue. Je dois m'habituer aussi. Mais avant non. (Entretien avec Duha, 11/07/2019).

Plus tôt dans ce chapitre j'ai souligné que Moemen revendiquait un « regard militant » à l'œuvre dans ses pratiques photographiques. Raed, quant à lui, clame un « regard exilé »[154] délesté de certains préjugés.

> Raed : Comme mon arrivée ici était soudaine, en une semaine, c'était pas préparé, j'ai pas eu le temps de penser à ce qu'était la France. Je suis venu et j'ai commencé à voir la France sans préjugés. Tu vois? Donc pour moi, il y a beaucoup de choses qui sont beaucoup plus jolies que la Tour Eiffel. Pour moi, c'est juste beaucoup de fer. Pas plus.
>
> María : Qu'est-ce qui est plus joli par exemple ?
>
> Raed : Le Sacré-Cœur. En fait, moi je préfère Belleville, vraiment. Donc il y a beaucoup de choses intéressantes à Paris, à part la Tour Eiffel. C'était juste pour une exposition,

[154] Pour un autre exemple de ce que l'on pourrait nommer un « regard exilé », voir l'anecdote racontée par Rudi dans le chapitre II.

> après elle est restée. Comme ça attire 7 millions de touristes, c'est bon c'est gagné (Entretien avec Raed, 28/04/2016).

Rudi a, quant à lui, gardé la trace d'un moment où quelques mois après son arrivée, il pouvait réconcilier plusieurs identités.

> Là, c'était le premier nouvel an en France. C'était organisé par une femme et un homme algériens, on était tous les syriens ensemble, c'était trop bien et c'était trop bizarre pour moi d'écouter, de danser, de m'exprimer à la façon syrienne, en France. C'était exactement ça, c'était ça le concept, je me souviens même quand j'ai publié la photo, j'ai mis que c'est sûr que je ne suis plus en Syrie, mais la Syrie est avec moi dans cette soirée, il y a tous les syriens et tout. Donc c'était une photo de la Syrie avec du vin français (Entretien avec Rudi, 17/08/2018).

Conclusion

Combinant une approche hallienne de l'identité avec une approche pragmatiste des sciences sociales, ce chapitre a examiné le rôle des pratiques photographiques dans le remaniement identitaire des demandeurs, demandeuses d'asile et des réfugié·es syrien·nes résidant en France depuis 2011. J'ai démontré que les enquêté·es mettent en place différentes opérations afin de se maintenir dans des positions subjectives précédant la migration, ainsi que pour en assumer des nouvelles.

Le terrain montre qu'il n'existe pas une correspondance parfaite entre certaines identifications (en tant qu'artiste, par exemple) et certaines pratiques (la publication sur les réseaux sociaux numériques) : ces dernières seront aussi informées par tout un ensemble de facteurs (les conditions matérielles d'existence, la socialisation, entre autres). Les pratiques peuvent elles-mêmes se transformer afin de garder la cohérence subjective.

Les images non prises ou non publiées sont une constante auprès de la population d'enquête. Elles invitent à prêter une attention particulière à ces absences qui pourraient passer inaperçues et qui néanmoins constituent un élément clef de ces récits identitaires, provisoires et sous contrainte, racontés à travers les pratiques photographiques.

Conclusion



Image 18. Menhir de Kerloas. Louis-Julien de la Bouëre / CC-BY-SA-3.0

9,50 mètres : telle est la hauteur du Menhir de Kerloas, situé en Finistère, qui constitue le plus haut menhir encore debout depuis le Néolithique. Bien qu'elle évoque la stabilité, l'énorme pierre a pourtant été utilisée par l'architecte et chercheur Francesco Careri pour illustrer une hypothèse aussi surprenante que séduisante sur la place des mobilités dans l'histoire humaine. En considérant les menhirs (ces monuments mégalithiques plantés verticalement) comme les premiers objets ayant été situés dans l'espace avec l'intention de signifier, Careri affirme que « c'est probablement le nomadisme, et plus exactement l'errance, qui a donné lieu à l'architecture en faisant émerger la nécessité d'une construction symbolique du paysage » (Careri, 2013 : 40). Des milliers d'années plus tard, nous continuons le mouvement en faisant usage des objets pour nous repérer, pour signifier, pour communiquer. Avec cette thèse, je me suis intéressée à l'une des formes contemporaines de ce phénomène : les pratiques photographiques des demandeurs, demandeuses d'asile et réfugié·es syrien·nes résidant en France depuis 2011.

Située à la croisée des études sur les pratiques médiatiques et communicationnelles en migration forcée, des études visuelles, ainsi que des études sur le quotidien, la présente recherche s'est également construite à partir d'une profonde réflexion méthodologique, nourrie par les épistémologies féministes, les méthodologies visuelles critiques et l'éthique du *care*. J'ai réalisé 29 entretiens de stimulation photographique afin de comprendre dans quelle mesure et de quelles façons les pratiques photographiques des demandeurs, demandeuses d'asile et des réfugié·es syrien·nes résidant en France depuis 2011 modulent leur quotidien migratoire.

Rappelons quelques éléments avant d'exposer les résultats. Ahed, Ali, Aliyah, Anas, Duha, Farah, Khalil, Mazen, Moemen, Monzer, Omar, Raed, Rose, Rudi, Shadi et Tammam sont seize personnes éduquées, détentrices souvent d'un capital social et culturel considérable. Leur vie en Syrie avant la révolution-conflit s'est construite dans des réseaux denses de sociabilité. Leur subjectivation a aussi été marquée par les conséquences de l'autoritarisme et par l'influence des rapports sociaux (interethniques, religieux, de genre). En 2011 survient la révolution, qui se transformerait rapidement en un conflit armé dévastateur. Ces personnes ont expérimenté l'euphorie et la peur, l'espoir et l'abattement.

Face à une violence démesurée, portant les traces de la surveillance et de l'éclatement du maillage social, ces personnes ont quitté leur pays et sont arrivées en France. Alourdies par leurs blessures, elles se sont retrouvées inespérément dans un pays autre et lointain. Elles ont dû se mettre rapidement en mouvement afin de réaliser des démarches, comprendre de nouveaux codes et vivre. Mieux accueilli·es que les ressortissant·es d'autres pays, les exilé·es syrien·nes ont néanmoins dû faire face à un système de l'asile où trois logiques (politique, juridique et gestionnaire) interagissent et s'affrontent (Fassin et Kobelinsky, 2012 : 663-664) et créent des politiques d'inhospitalité (Da Lage, 2021). Ces politiques sont dénoncées et palliées par des associations, des collectifs et des individus.

Pendant le voyage et une fois installé·es en France, ils et elles avaient dans leurs poches un *smartphone*[155] : un dispositif crucial pour le processus migratoire qui présente néanmoins des contraintes nouvelles et inattendues (Diminescu, 2014 : 8-9), telles que la vulnérabilité à la surveillance (des états, mais aussi des membres de la famille). À l'aide de cet instrument – mais aussi à l'aide d'appareils photographiques, de tablettes, d'ordinateurs, d'imprimantes – les enquêté·es ont poursuivi leurs pratiques photographiques usuelles ou en ont développé de

[155] Et bien souvent d'autres dispositifs.

nouvelles, que je définis ainsi : des façons répétées et assez cohérentes de prendre, manipuler retoucher, afficher, partager (via différentes plateformes et logiciels), effacer, archiver et regarder des photographies. En raison de leur (relative) facilité d'accès – tant en termes d'équipement qu'en termes de savoir-faire technique – et du rôle hégémonique du visuel et de la vision dans les sociétés contemporaines (Rose, 2012 : 3), ces pratiques photographiques se sont insérées dans un éventail de pratiques communicationnelles et médiatiques préexistantes, et y ont pris une place considérable, même pour les personnes qui s'en déclaraient originellement éloignées. De ce fait, les pratiques photographiques participent de « [la réinvention] de [leur] quotidien » (Certeau, 1990). Elles le modulent en tant qu'instruments dans la reconstruction, reconfiguration et transformation des pratiques survenues comme conséquence de la migration forcée.

1 Trois domaines : transplantation,sociabilités, reconfiguration identitaire

J'ai observé trois types principaux de pratiques reconstruites à l'aide, entre autres, de la pratique photographique. La première catégorie est constituée par les pratiques de transplantation dans le pays d'accueil. Cela se réfère non seulement aux aspects concrets (se repérer dans l'espace, assurer l'accès à un logement ou à un travail, comprendre un nouvel espace sémiotique ou « sémiosphère » [Lotman, 1999 : 10]), mais aussi au soutien émotionnel. La deuxième catégorie de pratiques concerne l'établissement et le maintien de liens de sociabilité, que ce soit localement ou à distance. La troisième catégorie est celle des pratiques de subjectivation dans un moment de rupture biographique qui demande un remaniement identitaire (Tcholakova, 2016).

1.1 Les pratiques photographiques pour se transplanter dans le pays d'accueil

Les demandeurs, demandeuses d'asile et les réfugié·es syrien·nes résidant en France depuis 2011 constituent l'un des groupes faisant l'expérience de la « vulnérabilité spécifique » produite par les rapports sociaux (Ghliss et Voskresenkaya 2019). Équipé·es en TICs, ils et elles mettent en place un ensemble de pratiques photographiques pour s'adapter à leur nouvelle situation. Les pratiques photographiques deviennent pour ces personnes des outils pratiques, mais aussi des outils de soutien émotionnel.

Outils pratiques	Outils de soutien émotionnel
Avoir des documents à portée de main Avoir accès à des informations pratiques Réviser, étudier Travailler	Soulager les blessures migratoires Traverser des deuils à distance Se distraire Digérer des émotions intenses Rechercher des sensations agréables

Table 10. Synthèse du rôle des pratiques photographiques dans la transplantation

J'ai identifié quatre types d'actions assistées par les photographies : avoir de documents à portée de main ; avoir accès à d'informations pratiques ; étudier ; travailler. Les trois premières fonctions s'appuient sur le fait que les *smartphones* permettent, en réalisant une photo ou une capture d'écran, de conserver rapidement une information. Pour ce qui est des photographies comme outils de travail (et pour d'autres cas développés plus tard), l'*affordance* mise en avant est la croyance dans la photographie en tant qu'enregistrement réaliste et objectif du monde (Bourdieu, 1965 : 108-109). La photographie sert de preuve d'un travail bien réalisé.

Les pratiques photographiques sont également employées en tant qu'instruments de soutien émotionnel de cinq manières différentes. Elles aident à : soulager les blessures migratoires ; traverser des deuils à distance ; se distraire ; digérer des émotions intenses ; rechercher des sensations agréables. On observe ici de l'ajout de nouvelles opérations appartenant aux pratiques photographiques, élargissant ainsi le répertoire de celles observées pour des fins pratiques. Il s'agit non seulement de prendre, archiver, envoyer des photos, mais aussi de faire des montages, découper des images retrouvées dans la presse ou encore de faire des recherches sur internet.

En analysant les manières par lesquelles les pratiques photographiques des enquêté·es contribuent tant à faire face à leur nouvelle situation qu'à faire avec, je contribue au champ de recherche sur les usages des photographies en migration, souvent exclusivement focalisées sur les (auto)représentations des populations immigrées (Gencel-Bek, Prieto-Blanco, 2020 ; Chouliaraki, 2017) ou sur leur rôle dans les sociabilités en migration (Carville, 2021 ; Fedyuk, 2012). J'ai moi-même souligné l'influence des pratiques photographiques sur la construction, reconstruction et maintien des relations sociales des enquêté·es. Cependant, mon apport a consisté en actualiser des travaux phares sur les usages sociaux des photographies (Bourdieu,

1965 : Rose, 2012). J'ai également élargi le spectre des notions telles que le « *digital care labour* » (travail numérique de *care*) (Leurs, 2019).

1.2 Les pratiques photographiques pour tisser, retisser, et maintenir les liens

À l'instar d'autres bifurcations biographiques (Denouël, 2017 : 36), l'exil ébranle les liens sociaux des enquêté·es. Conjointement avec d'autres usages des TICs, les pratiques photographiques participent à la construction, à lareconstruction et au maintien desdits liens sociaux. Elles sont employées de trois façons : en tant qu'instruments de coprésence, en tant qu'huile dans les rouages des relations sociales et en tant qu'outils pour des pratiques de *care*.

Coprésence	**Huile dans les relations sociales**	**Pratiques de *care***
Partager des occasions spéciales Partager des moments ordinaires	Déclencher, continuer, raviver des conversations Mettre à jour l'interconnaissance	Rassurer Réconforter Aider à la sociabilité des proches Construire l'archive de demain

Table 11. Synthèse du rôle des pratiques photographiques dans les sociabilités en exil

En concordance avec d'autres recherches sur les usages des TICs en migration, j'ai observé que la prise et l'échange d'images « ont transformé le lien à distance : désormais, il ne s'agit plus d'une brève communication épisodique, mais d'une manière de vivre ensemble à distance (Turkle, 2011 ; Madianou et Miller, 2011 ; Beck et Beck- Gernsheim, 2013) » (Diminescu, 2014 : 8). Par leur biais, les enquêté·es partagent des occasions spéciales, telles que les fêtes religieuses, autant que des moments ordinaires. Censées faire oublier la séparation, elles en sont parfois une manifestation tangible (quand elles mettent par exemple en exergue le décalage horaire).

Les photographies diverses et variées (un tableau dans une salle de classe, un selfie, une chambre…) sont échangées afin de maintenir les relations sociales, localement ou à travers les frontières. Elles servent tantôt à déclencher, poursuivre ou raviver des conversations, tantôt à mettre à jour l'interconnaissance (Bourdieu, 1965 : 42-43). Elles peuvent néanmoins avoir des conséquences inespérées : elles peuvent mettre en lumière les différences de conditions

matérielles d'existence entre les personnes participant à l'échange, voire provoquer des conflits. Ce qui est partagé est donc le fruit de contraintes, autant techniques que sociales.

J'ai finalement observé que les enquêté·es participaient – autant comme émetteurs et émettrices que comme destinataires – aux pratiques photographiques de care. Ces dernier·es s'appuient ici à nouveau sur la confiance dans la capacité documentaire des photographies afin de rassurer et réconforter les proches, mais aussi afin de constituer la future archive imagée des enfants de la famille et de reconstruire les réseaux de sociabilité des parents.

L'étude des pratiques photographiques comme instruments dans les relations sociales en migration ont permis d'actualiser des travaux phares sur le lien entre photographie et sociabilité (Bourdieu, 1965 ; Rose, 2012). La prise en compte des affordances des dispositifs numériques ont montré, par exemple, que les contraintes techniques peuvent transformer le statut et l'intention de certaines images : si à l'époque où Pierre Bourdieu a dirigé l'ouvrage Un art moyen leurs limites techniques et leur coût rendaient les photos à la fois pérennes et précieuses, les limites techniques parfois éprouvées par les enquêté·es (la faible capacité de stockage, entre autres) les rendent éphémères.

Cette étude a également permis de compléter le concept de « digital care labour » (travail numérique de care) proposé par Koen Leurs, c'est-à-dire « le travail émotionnel et numérique nécessaire au maintien de liens entre des personnes vivant à distance, [souvent] dans des conditions matérielles radicalement différentes » (Leurs, 2019 : 641). La reconstruction des réseaux de sociabilité aidée par les photographies, ainsi que la constitution d'une archive future, constituent des formes autres de travail de care que celles décrites par l'auteur. De plus, les exilé·es sont autant la source que les destinataires de ces pratiques de care.

1.3 Les pratiques phtographiques pour reconfigurer l'identité

Articulant les références pragmatistes avec une compréhension hallienne de l'identité, j'ai exploré la participation des pratiques photographiques au remaniement identitaire (Tcholakova, 2016) provoqué par l'exil. Elles influent de deux façons : en permettant de performer, malgré le changement, des positions subjectives déjà existantes, ou en appuyant la construction de nouvelles positions subjectives.

Continuation d'identifications déjà établies	Construction de nouvelles identifications
Être artiste Être membre d'un groupe (familial, amical) Être militant·e Être syrien·ne	Être artiste Être exilé·e

Table 12. Synthèse du rôle des pratiques photographiques dans le remaniement identitaire comme conséquence de l'exil

Les pratiques photographiques aident les enquêté·es dans leurs efforts à continuer d'être qui ils et elles étaient, mais ailleurs et autrement. Ces personnes maintiennent des identifications professionnelles, politiques, sociales et nationales. Étonnamment, la continuité de ces positions subjectives est rendue possible moins par la production, la publication et l'échange d'images que par les discours (sur la photographie, sur les RSNs) et par l'absence de photographies. Quand les enquêté·es réalisent des photos, ils, elles adaptent les répertoires du « partageable » selon les destinataires grâce aux *affordances* des dispositifs et des plateformes numériques. Ces personnes s'engagent ainsi dans ce que certain·es auteurs et autrices ont appelé « *technology enabled code-switching* » (transcodage social aidé par les technologies) (Lingel *et al* cité·es par Udwan, Leurs et Alencar, 2020 : 8).

Les pratiques photographiques sont aussi des instruments permettant d'assumer de nouvelles positions subjectives, que ce soit des positions subjectives désirées et désirables (artiste) ou inespérées et non voulues (exilé·e). On retrouve ici des pratiques photographiques intimes, « pour soi », ainsi que la revendication d'un « regard exilé » qui, délesté de certains préjugés, pourrait relever des éléments souvent passés inaperçus.

Il n'existe pas de correspondance parfaite entre certaines identifications (que ce soit celles déjà existantes ou celles qui se construisent après l'exil) et certaines pratiques : ces dernières seront aussi informées par tout un ensemble de facteurs (les conditions matérielles d'existence, la socialisation, entre autres). Les pratiques peuvent elles-mêmes se transformer afin de garder la cohérence subjective.

2 Observations générales sur les pratiques photographiques des exilé·es syrien·nes

J'ai observé des pratiques photographiques, parfois intenses, auprès de la totalité de la population d'enquête, y compris auprès de personnes qui se déclaraient peu enclines à prendre des photos. Il est néanmoins important de ne pas surévaluer le poids des pratiques photographiques dans le quotidien migratoire, participant ainsi d'un biais visuel dans la recherche. Elles s'articulent avec un éventail vaste de pratiques médiatiques et communicationnelles et prennent plus ou moins d'importance selon les contextes. Si pour Ahed, Ali ou encore Tammam les photographies sont essentielles, elles le sont moins pour Mazen, Moemen ou Omar. L'importance de ces pratiques peut également varier, pour une même personne, en fonction de contraintes techniques, de l'état émotionnel, ou simplement du temps disponible.

La production d'images pour des destinataires divers et à des fins différentes résulte dans des variations du « photographiable » – ce contingent de photographies « faisables » ou « à faire » selon les normes sociales, par opposition à l'univers des photographies techniquement possibles (Bourdieu, 1965 : 24). Elle introduit surtout des variations dans l'ordre du « partageable » et du « publiable » : le sous-ensemble de photographies dignes d'être partagées et/ou rendues publiques ; que ce soit à travers la publication sur des réseaux sociaux numériques ou à travers le partage via des plateformes de messagerie.

Les pratiques photographiques peuvent servir plusieurs fonctions, simultanées (une photo prise par Tammam comme outil pour la sublimation de son trauma peut aussi être employée pour continuer son identification en tant qu'artiste) ou successives (une photo prise par Duha à l'occasion d'une soirée en Syrie peut être utilisée des années plus tard pour soulager la nostalgie du pays d'origine). Dans ce dernier cas, sa « re-contextualisation » (Parsons cité par Rose, 2010 : 22) peut provoquer une sorte d'insuffisance dans la nouvelle fonction (par exemple, une photo prise quand on habite dans un endroit ne montre pas forcément tout ce que l'on voudrait voir quand on n'y est plus).

Finalement, l'étude de leurs pratiques photographiques donne à voir les exilé·es syrien·nes résidant en France depuis 2011 comme des producteurs et productrices d'images à la fois spécifiques et « ordinaires » (Aksoy et Robins cités par Mattelart, Setoul et Aoudia, 2014 : 471).

En effet, la migration forcée, ce chamboulement des pratiques, pèse de façon importante, mais non totale, sur les pratiques photographiques.

3 Ouvertures

Bien que les graines de la problématique (l'intérêt pour le quotidien, l'attention nuancée aux pratiques photographiques et aux expériences des migrations, l'emphase sur la méthodologie et la réflexivité) aient nourri la recherche depuis ses débuts, la problématique définitive a été formulée lors d'une phase tardive de la thèse. Une évaluation rétrospective du terrain à la lumière de cette dernière montre que l'articulation des entretiens de stimulation photographique avec des méthodes plus proches de l'ethnographie (en ligne et hors ligne) aurait enrichi la recherche. Je précise néanmoins que l'idée de mettre en place un dispositif multimodal de recueil de données (par exemple pour des recherches futures) ne serait pas de *confirmer* ou *infirmer* ce que les exilé·es ont dit lors des entretiens : il s'agirait plutôt de mieux saisir la place des pratiques photographiques dans les différents espaces et temps sociaux vécus par les enquêté·es.

Le retour réflexif sur le terrain révèle aussi les façons dont ma socialisation genrée, ma situation migratoire et une confusion entre une éthique de *care* et une « illusoire pureté morale » (Clair, 2016 : 77), ont constitué des entraves à l'obtention des données (un exemple de cela étant le fait que je n'ai conservé les images que de cinq enquêté·es). Ayant acquis plus d'expérience et d'expertise dans le terrain, je serai plus à même de naviguer parmi les tensions et conflits des futures recherches.

Un des prolongements possibles et nécessaires de cette recherche serait d'observer le fonctionnement techno-sémiotique des logiciels et applications à travers lesquels les exilé·es engagent leurs pratiques photographiques. Il s'agirait de suivre le chemin tracé par des chercheurs et chercheuses tel·les que : Etienne Candel, Gustavo Gómez-Mejía, Lisa Nakamura et Alexandra Saemmer, afin d'identifier les valeurs et visions du monde (Péquignot, 2022 : 96) qui les sous-tendent. La généralisation de l'intelligence artificielle dans les dispositifs numériques constitue un terrain d'enquête riche et urgent.

Le 8 décembre 2024 arrivait en Syrie ce qui avait été rêvé par des secteurs multiples de sa population depuis mars 2011. Treize ans après le déclenchement d'une révolution citoyenne –

violemment réprimée, transformée en rébellion armée (Alsadhan, 2022 : 24) et ensuite en conflit international (Da Silva, 2019 : 25) – le régime de Bachar Al-Assad touchait à sa fin. Il serait donc également important d'interroger dans quelle mesure et de quelles façons les pratiques photographiques des exilé·es syrien·nes se sont transformées à la suite de cet événement.

Mon intérêt pour les pratiques médiatiques et communicationnelles en situation de migration a commencé en 2013, quand j'ai quitté le Venezuela et que j'ai acheté mon premier *smartphone*. Tout au long de cette recherche j'ai relevé des points communs ainsi que des divergences entre mes propres pratiques et celles des enquêté·es. Cela démontre l'intérêt des recherches comparatives entre diverses populations immigrées (Leurs, 2023 : 4). Il serait aussi extrêmement riche de pouvoir réaliser des recherches dans les pays d'origine et dans les pays d'accueil des migrations, afin de rendre compte des concordances et des écarts entre les pratiques.

4 Apports de la recherche

Les améliorations et prolongements possibles de cette recherche sont divers et multiples. Mais cette thèse doctorale s'achève, comme une phrase que l'on prononce. « Alors, [demandait Stuart Hall], qu'est-ce que cela veut dire, "terminer" une phrase [ou une thèse] ? Eh bien, c'est faire une sorte de pari. "J'ai besoin de dire quelque chose... et de le dire maintenant ! Cette chose qui est dite ne l'est pas pour toujours, ce n'est pas une vérité universelle : elle n'est sous-tendue par aucune garantie infinie. Mais, "maintenant", c'est exactement ce que je veux dire » (Hall, 2019 : xx). Voici donc le pari engagé par cette thèse.

Premièrement, profondément inspirée par les travaux de Michel de Certeau, de Ben Highmore et de Marianne Trainoir, j'ai opérationnalisé l'étude du quotidien via l'étude des pratiques. En me concentrant sur les demandeurs, demandeuses d'asile et réfugié·es syrien·nes résidant en France depuis 2011, j'ai proposé une caractérisation particulière des migrations : elles sont des processus qui viennent modifier, interrompre, rompre, ou encore désaxer ce vaste ensemble de pratiques qui composent le quotidien. Les migrations touchent non seulement les pratiques liées à la sociabilité, à la famille, au métier, mais aussi d'autres plus élémentaires, comme les pratiques langagières, vestimentaires ou alimentaires. Cette description vient non seulement enrichir la compréhension des mouvements migratoires ; elle permet aussi l'étude des

contraintes qui pèsent sur les immigré·es, ainsi que des tactiques qu'ils déploient pour y faire face.

Deuxièmement, j'ai proposé de transposer la notion de modulation, issu du champ de la musicologie, dans les sciences de l'information de la communication. En musique, cette notion est utilisée pour représenter des variations sur un même ton et qui suivent une certaine cadence (CNRTL, 2022 : ¶ 1-2). Une autre acception la définit comme l'acte de « faire varier d'une manière souple, pour adapter dans le détail aux conditions du moment, aux circonstances diverses ou à chaque cas particulier » (CNRTL, 2022 : ¶ 4). L'utilisation du terme permet d'évoquer des ajustements qui ne transforment pas essentiellement (une musique, une situation) mais qui nuancent, apportent des couleurs, changent, de façon modeste mais indéniable. Le concept de modulation permet de saisir les tensions persistantes entre dominations et résistances, en tant qu'élément de variation dans l'intensité des contraintes.

Je reviens en troisième lieu à un pari central de cette thèse : la mise en place d'une méthodologie visuelle critique (Rose, 2016) nourrie par une éthique du care (Gilligan citée par Svandra, 2015 : 19). Si cela s'est produit dans le doute et dans l'inconfort (éléments que j'ai développés avec les épistémologies féministes du point de vue), je revendique son intérêt scientifique et son urgence éthique. Je suis également convaincue que le *care* (dans la recherche ou ailleurs) doit être collectif pour être adéquat et durable.

La mise en pratique d'une telle méthodologie pour étudier les pratiques photographiques des exilé·es syrien·nes, l'emphase sur les rôles assumés par ces pratiques en tant qu'elles modulent le quotidien migratoire ont permis une compréhension fine, détaillée et nuancée du sujet, évitant ainsi des écueils aussi divers et piégeux que le média-centrisme, la célébration acritique des pratiques des dominé·es ou encore l'emphase sur leur spécificité en dépit des pratiques ordinaires qui font également partie de leur répertoire.

Cette recherche doctorale, enfin, a fait le pari de répondre au plaidoyer de Ben Highmore : celui de faire de la recherche en sciences sociales suivant la voie tracée par Michel de Certeau. Autrement dit, celle d'engager « une pratique fondée sur une méta-méthodologie, une épistémologie critique et une exigence éthique afin de modifier la culture au profit de vies et de savoirs assujettis » (Higmore, 2006 : 22). Tel a été le projet que j'ai tenté de suivre lorsque j'ai entrepris d'étudier ces images fixes et ces regards en mouvement.

Bibliographie

Références bibliographiques

ABIRACHED, Zeina, *Le piano oriental*, Paris, Casterman, 2015.

AGIER, Michel, « Exilés, réfugiés, déplacés, déboutés… Vers un monde sans asile ? », in CLOCHARD, Olivier (dir.), *Atlas des migrants en Europe, Géographie critique des politiques migratoires*, Réseau Migreurop, Paris, Armand Colin Atlas, 2012, pp. 22-25.

AGIER, Michel, « La lutte des mobilités. Catégories administratives et anthropologiques de la migration précaire ». LENDARO, Annalisa, RODIER, Claire, VERTONGEN, Youri, *La crise de l'accueil Frontières, droits, résistances*, Paris, La Découverte, 2019, 81-95.

AGIER, Michel, LE COURANT, Stefan (dir.), *Babels. Enquêtes sur la condition migrante*, Paris, Éditions du Seuil, 2022.

AKOKA, Karen, « Interroger les catégories » in Olivier Clochard (dir.), *Atlas des migrants en Europe, Approches critiques des politiques migratoires*, Paris, Armand Colin, 2017, p. 18-19.

AKOKA, Karen, L'asile et l'exil. Une histoire de la distinction réfugiés/migrants, Paris, La Découverte, 2020.

AL-ABDEH, Maria, AL-RAHABI, Maya, AL-ZAHRE, Nisrine, MEREI, Yasmine, « Révolution syrienne et libération de la femme », *Festival Sy rien n'est* fait, Paris, 2018.

ALCALÁ, María, APPIOTTI, « Appel à communications », *Le "nous" en images : approches critiques des pratiques photographiques et de la sociabilité*, Paris, 2018.

ALSADHAN, Mohammad, *Paroles syriennes en exil. Expériences, représentations et identités multiples*, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, 2022.

ALINEYAD, Donya, PONZANESI, Sandra, , « Migrancy and digital mediations of emotion », *International Journal of Cultural Studies*, 2020 Vol. 23(5) 621–638.

APPIOTTI, Sébastien, *Photographiez, participez ! : cadrage du regard et pratiques photographiques du public au fil des mutations du Grand Palais*, thèse de doctorat de Sciences de l'information et de la communication, Saint-Denis, Université Paris 8, 2020.

APPIOTTI, Sébastien, *Prendre des photos au musée ? Quand les visiteurs gardent l'œil sur l'objectif*, Paris, MkF éditions, 2022.

ARAGO, François, « Rapport de M. Arago sur le daguerréotype, lu à la séance de la Chambre des députés, le 3 juillet 1839, et à l'Académie des sciences, séance du 19 août. 1839 », 1839, Bibliothèque Royale, 1-34.

AZOULAY, Ariella, The Civil Contract of Photography, New York, Zone Books, 2008.

BADER-EDDIN, Elyaf, *Translating the Language of the Syrian Revolution (2011/12),* Boston, De Gruyter, 2024.

BALANCHE, Fabrice, « Syrie : de la révolution laïque et démocratique à Daech », *Hérodote*, no. 160-161, 2016, 123-142.

BARBOT, Janine, « Mener un entretien de face à face », dans : Serge PAUGAM éd., *L'enquête sociologique,* Paris, Presses Universitaires de France, « Quadrige », 2012

BARTHES, Roland, *La chambre claire. Note sur la photographie*, Paris, Éditions de l'Étoile, Gallimard, Le Seuil, 1980.

BECKER, Howard, *Les ficelles du métier, comment conduire sa recherche en sciences sociales*, Paris, La Découverte, 2002.

BENSON, Rodney, *L'immigration au prisme des médias*, Rennes, PUR, 2017.

BENSON, Rodney and Wood, Tim, "Who Says What or Nothing at All: Speakers, Frames, and Frameless Quotes in Unauthorized Immigration News in the United States, Norway, and France." *American Behavioral Scientist*, 59 (7) 2015, 802-821.

BERRY, Mike, GARCIA-BLANCO, Iñaki, MOORE, Kerry, *Press Coverage of the Refugee and Migrant Crisis in the EU: A Content Analysis of Five European Countries. Report prepared for the United Nations High Commission for Refugees*, Cardiff, 2015

BEUSCART, Jean-Samuel *et al.,* « Pourquoi partager mes photos de vacances avec des inconnus ? Les usages de Flickr », *Réseaux*, 2009/2 (n° 154), p. 91-129.

BLANCHET, Alain, GOTMAN, Anne, *L'entretien*, Paris, Armand Colin, 2007.

BOURDIEU, Pierre, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Editions de Minuit, 1979.

BOURDIEU, Pierre (dir.), *Un art moyen, essai sur les usages sociaux de la photographie*, Paris, Minuit, 1965.

BRUNEAU, Michel, ROLLAN, Françoise « Les Kurdes et le(s) Kurdistan(s) en cartes », *Anatoli*, 8, 2017, 21-41.

BUTLER Judith, *Ce qui fait une vie. Essai sur la violence, la guerre et le deuil*, trad. Joëlle Marelli Paris, Zones, 2010.

BUTLER, Judith, *Vie précaire. Pouvoirs du deuil et de la violence*, Paris, éditions Amsterdam, 2005.

BUTLER, Judith, GAMBETTI, Zeynep, SABSAY, Leticia (2016). « Introduction », in Judith BUTLER, Zeynep GAMBETTI, et Leticia SABSAY (eds), *Vulnerability in Resistance*, Durham, Duke University Press, 1–11.

CADENAS, Rafael, *Intemperie*, Caracas, 1977.

CARERI, Francesco. *Walkscapes, la marche comme pratique esthétique*, Paris, Actes Sud, 2013.

CARTWRIGHT, Ryan Lee, *Peculiar places: a queer crip history of white rural nonconformity*, Chicago, The University of Chicago Press, 2021.

CARVILLE, Justin, « A Letter from Pat in America: Photo-remittances and the Irish American Diaspora », Justin CARVILLE, Sigrid LIEN, *Contact Zones. Photography, Migration, and Cultural Encounters in the United States*, Leuven University Press, 2021, 79-107.

CASELLA COLOMBEAU Sara, CLOCHARD Olivier, « Les chiffres de la "crise des migrants", in Olivier Clochard (dir.), *Atlas des migrants en Europe, Géographie critique des politiques migratoires*, Réseau Migreurop, Paris, Armand Colin Atlas, 2012, pp. 22-25.

CERVULLE, Maxime, *Cours de Méthodologie de la recherche*, Université Paris 8, 2013.

CERVULLE, Maxime, *Cours : Rapports sociaux de race, cultures subalternes*, Université Paris 8, 2015-2016.

CERVULLE, Maxime, *Cours : Rapports sociaux de sexe, cultures féministes*, Université Paris 8, 2015-2016.

CERVULLE, Maxime, *Dans le blanc des yeux: diversité, racisme et médias*, Paris, Éditions Amsterdam, 2021.

CERVULLE, Maxime, « Faire la différence : Stuart Hall, les *cultural studies* et le racisme », HALL, Stuart, *Identités et cultures 2, Politiques des différences*, édition établie par Maxime CERVULLE, Paris, Éditions Amsterdam, 2019, 11-47.

CERVULLE, Maxime, *Le théâtre subventionné face à ses spectres : publics, diversité et controverse sur le racisme*, Volume 2, Mémoire de recherche, Habilitation à diriger des recherches en sciences de l'information et de la communication, Saint-Denis, Université Paris 8, 2020.

CERVULLE, Maxime, « Looking into the light: Whiteness, racism and regimes of representation », in Richard Dyer, *White*, London, Routledge, 2017.

CERVULLE, Maxime, TESTENOIRE, Armelle, « Du sujet collectif au sujet individuel, et retour. Introduction », *Cahiers du Genre*, No. 53, 2012, pp. 5-17.

CHOULIARAKI, Lilie « Symbolic bordering: the self-representation of migrants and refugees in digital news », *Popular Communication*, 15 (2), 2017, 78-94.

CHOULIARAKI, Lilie, GEORGIOU, Myria, *The Digital Border. Migration, Technology, Power*, New York, New York University Press, 2022.

CHOULIARAKI, Lilie, ZABOROWSKI, Rafal, « Voice and community in the 2015 refugee crisis: A content analysis of news coverage in eight European countries », the International Communication Gazette, Vol. 79(6–7), 2017 613–635.

CLAIR, Isabelle, « Faire du terrain en féministe », *Actes de la recherche en sciences sociales*, No. 213, 2016, pp.66-83.

CRARY, Jonathan, *Techniques of The Observer. On Vision and Modernity in the Nineteenth Century*, Cambridge Massachusetts, MIT Press, 1990.

DAHDAH, Assaf, PUIG, Nicholas, (coord.), « Exils syriens – Parcours et ancrages (Liban, Turquie, Europe) », AGIER, Michel, LE COURANT, Stefan (dir.), *Babels. Enquêtes sur la condition migrante*, Paris, Éditions du Seuil, 2022, 9-130.

DAHMANI Taous, « From a Photography of Displacement to a Transnational Photographer » Communication à la conférence Internationale *Diverse Migrations : Photography Out of Bounds,* Leicester, 2017.

DA LAGE, Émilie, in GUILLOT-FARNETI, Laure et BOKOUM, Aboubacar, « Écouter les voix de la migration : discours minoritaires et sensibilité en transition », *Congrès de la société française des sciences de l'information et de la communication*, Rennes, 2025.

DA LAGE, Émilie, *La musique le temps le camp, faire du terrain en fermant les yeux*, Volume original en vue de l'habilitation à diriger des recherches en Sciences de l'information et de la communication, Paris, Sorbonne Université, 2021.

DALIBERT, Marion, *Accès à l'espace public des minorités ethnoraciales et « blanchité »,* thèse de doctorat en sciences de l'information et de la communication, Université Lille 3, 2012.

DALIBERT Marion, DOYTCHEVA Milena « Migrants roms dans l'espace public : (in)visibilités contraintes », *Migrations Société* 2014/2 (N° 152), p. 75-90.

DA SILVA, Marina, « Comprendre le conflit syrien », *AND#9 - Le Journal du TANDEM Scène nationale*, Arras, 2019, pp. 25.

DE CERTEAU, Michel, *L'invention du quotidien 1, arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990.

DE CERTEAU, Michel, GIARD, Luce, MAYOL, Pierre, *L'invention du quotidien 2. Habiter, cuisiner*, Paris, Gallimard, 1994.

DE COCK, Rozane, SUNDIN, Ebba MISTIAEN, Valériane, « The Refugee Situation as Portrayed in News Media: A Content Analysis of Belgian and Swedish Newspapers – 2015-2017 », D'HAENENS, Leen, JORIS, Willem, HEINDERYCKX, François (éd.), *Images of Immigrants and Refugees in Western Europe*, Leuven, Leuven University Press, 2019.

DE LARMINAT, Éliane, *La forme des politiques urbaines. Photographie et logement social à Chicago, 1937-2000*, thèse de doctorat de Langues et littératures étrangères. Langue et cultures des sociétés anglophones, Paris, Université Paris Cité, 2019.

DENOUËL, Julie, « Faire, défaire, refaire famille. Les usages et les sociabilités numériques à l'épreuve des bifurcations biographiques », Dialogue, 2017/3 (n° 217), p. 31-44.

DE VENDEUVRE, Philippe, « Préface », BOURDIEU, Pierre (dir.) *Un art moyen, essai sur les usages sociaux de la photographie*, Paris, Minuit, 1965.

DIDI-HUBERMAN, Georges, L'invention de l'hystérie : Charcot et l'iconographie photographique de la Salpêtrière, Paris, Macula, 1982.

DIKOVITSKAYA, Margaret, « Major Theoretical Frameworks in Visual Culture», in SANDYWELL, B., HEYWOOD, I. (éditeurs), *The Handbook of Visual Culture*, Londres et New York, Berg, 2012. Pp. 68-89.

DIMINESCU, Dana, « Éditorial », *Revue européenne des migrations internationales*, Vol. 30, No. 3 et 4, 2014, pp. 7-13.

DIMINESCU, Dana, « The connected migrant ; an epistemological manifesto », *Social Science Information*, no. 4, vol. 47, 2008, p. 565-579.

DONÀ, Giorgia, GODIN, Marie, « Mobile technologies and forced migration », BLOCH, Alice, DONÀ Giorgia (éd.), *Forced Migration. Current Issues and Debates*, Oxon, Routledge, 2019.

DUBOIS, Philippe, VAN CAUWENBERGE, Genèvieve, « De la verisimilitude à l'index. Petite retrospective historique sur la question du réalisme en photographie », DUBOIS, Philippe, L'acte photographique et autres essais, Paris, Nathan, 1990, 17-53.

DUFRENNOY, Émeline, « Papiers, s'il vous plaît ! », PAREJA, Robert, Papiers, s'il vous plaît !, Gentilly, Maison Robert Doisneau, 2016, 1-6.

DYER, Richard, « la lumière du monde : photographie, cinéma et blanchité » Poli, politique de l'image, No. 10, 16-41.

DYER, Richard, *WHITE*, Oxon, Routledge, 1997, 2006.

EMERLING, Jae, Photography. History and Theory, Oxon, Routledge, 2012.

FASSIN, Didier, KOBELINSKY, Carolina, « Comment on juge l'asile. L'institution comme agent moral » *Revue française de sociologie*, Vol. 53(4), 2012, pp. 657-688.

FEDYUK, Olena, « Images of Transnational Motherhood: The Role of Photographs in Measuring Time and Maintaining Connections between Ukraine and Italy », *Journal of Ethnic and Migration Studies*, vol. 38, No. 2, 2012, 279-300.

FLORES-ESPÍNOLA, Artemisa, « Subjectivité et connaissance : réflexions sur les épistémologies du 'point de vue' », *Cahiers du genre*, No. 53, 2012, pp. 99-120.

FONTCUBERTA, Joan, *El beso de Judas, Fotografía y verdad*, Barcelona, Gustavo Gili, 1997.

FOURN, Léo, *Des vies mouvementées. Bifurcations et ajustements biographiques au fil des parcours militants et migratoires de révolutionnaires syrien·ne·s exilé·e·s en France et au Liban*, Thèse de doctorat en sociologie, Aix-Marseille, Université Aix-Marseille, 2020.

GAGNON, Mélanie, BEAUDRY, Catherine, DESCHENAUX, Frédéric, « "Prendre soin" des participants lors d'entretiens réalisés en contexte de recherches sensibles », Recherches qualitatives, Vol. 38, no. 2, 20019, 71-92.

GARCÍA-CANCLINI, Néstor, *Culturas Híbridas. Estrategias para entrar y salir de La Modernidad*, Mexique, Grijalbo, 1990.

GARDINER, Michael E., *Critiques of Everyday Life*, Londres et New York, Routledge, 2001.

GENCEL BEK, Mine, PRIETO BLANCO, Patricia, « (Be)Longing through visual narrative: Mediation of (dis) affect and formation of politics through photographs and narratives of migration at DiasporaTürk », *International Journal of Cultural Studies*, Vol. 23(5), 2020, 709–727.

GEORGIOU, Myria, ZABOROWSKI, Rafal, Media coverage of the “Refugee Crisis”: A cross-European perspective, *Council of Europe report*, 2017.

GERVAIS, Thierry, MOREL, Gaëlle, « Les formes de l’information. De la presse illustrée aux médias modernes » in GUNTHERT, André, POIVERT, Michel (dir.) *L’art de la photographie. Dès origines à nos jours*, Paris, Citadelles & Mazenod, 2007, pp. 303-355.

GHLISS Yosra et VOSKRESENSKAYA Valeriya, (dir.), 2019 (à par.), « La relationalité à l’aune de la vulnérabilité », Actes du colloque *Jeunes chercheur.e.s*, mai 2017, Montpellier, MSH Sud éditions.

GIARD, Luce, « Des moments et des lieux », DE CERTEAU, Michel, GIARD, Luce, MAYOL, Pierre, *L’invention du quotidien 2. Habiter, cuisiner*, Paris, Gallimard, 1994, I-XV.

GILLESPIE, Marie, *Television, Ethnicity and Cultural Change*, Londres, Sage, 1995.

GILLESPIE, Mary, OSSEIRAN, Souad, CHEESMAN, Margie, « Syrian Refugees and the Digital Passage to Europe: Smartphone Infrastructures and Affordances », *Social Media + Society*, 2018, p. 1-12.

GOHARD-RADENKOVIC, « L’approche autobiographique dans la formation de futurs médiateurs linguistiques et culturels : de mobilités géographiques vers des déplacements identitaires », in Aline GOHARD-RADENKOVIC et Lyliane RACHEDI (Dir.), *Récits de vie, récits de langues et mobilités : nouveaux territoires intimes, nouveaux passages vers l’altérité*, Paris, L’Harmattan, 2009, p. 143-162.

GOHARD-RADENKOVIC, Aline et RACHEDI, Lyliane, « Introduction », in GOHARD-RADENKOVIC, Aline et RACHEDI, Lyliane (Dir.), *Récits de vie, récits de langues et mobilités : nouveaux territoires intimes, nouveaux passages vers l’altérité*, Paris, L’Harmattan, 2009, pp. 5-16.

GROSSI, Valentina*, L'image négociée. Une sociologie des professions du photojournalisme à l'ère numérique*, thèse de doctorat de Sociologie, Paris, École des hautes études en sciences sociales, 2018.

GUILLEMETTE, François. « L'approche de la Grounded Theory pour innover ? », *Recherches qualitatives*, 2006, vol. 26, 32-50.

GUNTHERT, André, POIVERT, Michel (dir.), *L'art de la photographie. Dès origines à nos jours*, Paris, Citadelles & Mazenod, 2007.

HALL, Stuart, *Identités et cultures, politiques des Cultural Studies*, édition établie par Maxime CERVULLE, Editions Amsterdam, Paris, 2007.

HALL, Stuart, *Identités et cultures 2, Politiques des différences*, édition établie par Maxime CERVULLE, Paris, Éditions Amsterdam, 2019.

HALL, Stuart, « Reconstruction Work » in Ben HIGHMORE (Dir.), *The Everyday Reader*, London/New York, Routledge, 2002 [1984].

HALL Stuart, « The White of their Eyes. Racist Ideologies and the Media » in Gilbert B. Rodman *The Race and Media Reader*, Londres, Routledge, 2014, pp. 37-51.

HARAWAY, Donna, *Manifeste cyborg et autres essais. Sciences, fictions, féminismes*, Paris, Exils, 2007.

HARDING, Sandra, « Rethinking Standpoint Epistemology : What is 'Strong Objectivity'? », in Linda Alcoff et Elizabeth Porter (dir.), *Feminist Epistemologies*, Londres et New York, Routledge, 1992, p. 49-82.

HARPER, Douglas, « Talking about pictures: a case for Photo Elicitation », *Visual Studies*, Vol. 17, No. 1, 2002, pp. 13-26.

HASHEM, Nehal, *Socialisation et Politisation chez des réfugiés Syriens en France. Études de cas pour une sociologie politique de l'exil*, Thèse de doctorat en sciences politique, Paris, Université 1 Panthéon-Sorbonne, 2023.

HIGHMORE, Ben, 2006, *Michel de Certeau. Analysing Culture*, Londres, Continuum International Publishing Group, 2006

HIGHMORE, Ben (Dir.), *The Everyday Reader*, London/New York, Routledge, 2002.

HONEYSETT, Bethany Eleanor, « Kinship discontinuities and the construction of the self in Damascus (Syria). What family photographs reveal », *Ethnologie française,* 2014/3 Vol. 44 | pages 439-447.

HORSTI, Karina, « Hope and Despair: Representations of Europe and Africa in Finnish news coverage of "migration crisis" », *Estudos em Comunicação* no3, 2008 125-123.

JACQUEZ, Lise, « De RESF en 2006 à "l'affaire Leonarda" en 2013 : les familles sans-papiers dans l'espace médiatique français » , *Études de communication*, 48, 2017, 21-35.

JOUËT, Josiane, « Retour critique sur la sociologie des usages », *Réseaux*, volume 18, no 100, pp. 487-521.

KACHEE, Akram, « Trajectoires de villes syriennes dans la révolution. Vers l'émergence d'une citoyenneté ? », *Confluences Méditerranée*, no. 85, 2013, 103-113.

KING, Russell, WOOD, Nancy (éd.), *Media and Migration: Constructions of Mobility and Difference*, Londres, Routledge, 2001.

KOBELINSKY, Carolina, « Des corps en attente. Le quotidien des demandeurs d'asile », *Corps*, 2012, 183-192.

KOIVUNEN, Anu, KYRÖLÄ, Katariina, RYBERG (éd.) *The power of vulnerability. Mobilising af-fect in feminist, queer and anti-racist media cultures*, Manchester, Manchester University Press, 2018.

LAPIERRE, Philippe, *Raymond Roussel et Marcel Duchamp. Enquête sur une gémellité*, Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, 2024.

LAUGIER, Sandra, « Le sujet du *care* : vulnérabilité et expression ordinaire », in MOLINIER, Pascale, LAUGIER, Sandra, PAPERMAN, Patricia, Qu'est-ce que le care ? : Souci des autres, sensibilité, responsabilité, Paris, Payot & Rivages, 2009, pp. 159-200.

LE MAREC, Joëlle, « Usages : pratiques de recherche et théorie des pratiques », *Hermès*, 38, 2004, 141-147.

LENDARO, Annalisa, RODIER, Claire, VERTONGEN, Youri, « Introduction générale », in LENDARO, Annalisa, RODIER, Claire, VERTONGEN, Youri, *La crise de l'accueil Frontières, droits, résistances*, Paris, La Découverte, 2019 pp. 9-29.

LEURS, Koen, « Communication rights from the margins: politicising young refugees' smartphone pocket archives » *International Communication Gazette*, 79(6-7), 2017. 674-698.

LEURS, Koen, *Digital Migration*, Londres, Sage, 2023.

LEURS, Koen, « Transnational connectivity and the affective paradoxes of digital care labour: Exploring how young refugees technologically mediate co-presence », *European Journal of Communication,* Vol. 34(6), 2019, 641-649.

LEURS, Koen, PONZANESI, Sandra (édit.), *Doing Digital Migration Studies. Theories and Practices of the Everyday*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2024.

LEURS, Koen, SMETS, Kevin, « Five Questions for Digital Migration Studies: Learning From Digital Connectivity and Forced Migration In(to) Europe », *Social Media + Society*, 2018, 1–16.

LORDE, Audre. « The Master's Tools Will Never Dismantle the Master's House », *Sister Outsider: Essays and Speeches*, Ed. Berkeley, 1984.

LOTMAN, Youri, *La sémiosphère*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 1999.

LUCKERHOFF, Jason. et GUILLEMETTE, François. « Introduction. La méthodologie générale de la théorisation enracinée : un projet épistémologique ». Dans J. LUCKERHOFF et F. GUILLEMETTE (dir.), *Méthodologie de la théorisation enracinée : fondements, procédures et usages* Québec, Presses de l'Université du Québec, 2012, 1-8.

LUGON, Olivier, « L'esthétique du document. Le réel sous toutes ses formes » in GUNTHERT, André, POIVERT, Michel (dir.) *L'art de la photographie. Dès origines à nos jours*, Paris, Citadelles & Mazenod, 2007, pp. 353-

LUGON, Olivier, *Le style documentaire. D'August Sander à Walker Evans, 1920-1945*, Paris, Macula, 2011.

MATTELART, Armand, MATTELART, Michèle, *Histoire des théories de la communication* (quatrième édition), Paris, La Découverte (Repères), 2018.

MATTELART, Tristan (Dir.) *European Journal of Communication,* Vol 34(6), 2019.

MATTELART, Tristan, « Les pratiques médiatiques et communicationnelles au sein des foyers issus de l'immigration, entre le local et le transnational. Retour sur une enquête », *RFSIC*, No. 17, 2019.

MATTELART, Tristan, SETTOUL, Elyamine, AOUDIA, Karima, « Les usages des technologies de communication par les populations issues de l'immigration : du transnational au local » in Tristan MATTELART (dir.), *Médias et migrations dans l'espace euro-méditerranéen*, Paris, Mare &Martin, 2014, 519-559.

MATTELART, Tristan, « Media, communication technologies and forced migration: Promises and pitfalls of an emerging research field » European Journal of Communication, 2019, 34(6), 582-593.

MATTELART, Tristan, (dir.), *Médias et migrations dans l'espace euro-méditerranéen*, Paris, Mare &Martin, 2014.

MATTELART, Tristan. (dir.), *Médias, migrations et cultures transnationales*, Paris, De Boeck et Ina, 2007.

MAURIN, Mélanie, « Traumatisme, rupture du lien social et désaffiliation », *Mémoires*, No. 73, 2018, 19

MEYER, Michaël, « Le travail des regards. Photographier les interactions et interagir avec les photographies », in PERRENOUD, Marc, *Les mondes pluriels de Howard S. Becker*, Paris La Découverte, 2013, pp. 147-166.

MIGNOLO Walter, « The Global South and World Dis/Order », *Journal of Anthropological Research*, Vol. 67, No. 2, 2011, pp. 165-188.

MIRZOEFF, Nicholas. (éditeur), *The Visual Culture Reader*, Londres et New York, Routledge, 1994.

MOLINIER, Pascale, LAUGIER, Sandra, PAPERMAN Patricia, « Introduction. Qu'est-ce que le care ? » in MOLINIER, Pascale, LAUGIER, Sandra, PAPERMAN, Patricia, *Qu'est-ce que le care ? : Souci des autres, sensibilité, responsabilité*, Paris, Payot & Rivages, 2021, pp. 7-34.

MORICE, Alain « Ce que la crise de 2015 nous révèle sur les politiques migratoires européennes », in LENDARO, Annalisa, RODIER, Claire, VERTONGEN, Youri, *La crise de l'accueil Frontières, droits, résistances*, Paris, La Découverte, 2019 pp. 31-64.

MORELY, David, *Communications and Mobility. The Migrant, The Mobile Phone, and The Container Box*, Oxford, Wiley Blackwell, 2017.

MORLEY, David, *Home Territories. Media, Mobility and Identity*, Oxon et New York, Routledge, 2000.

MOSS, Dana, « The ties that bind: Internet communication technologies, networked authoritarianism, and "voice" in the Syrian Diaspora », *Globalizations*, 1–18, 2016.

NAPOLITANO, Valentina, « Matthieu Rey. *Histoire de la Syrie (XIXe-XXIe siècle*). Paris, Fayard, 2018, 398 pages. », *Critique internationale*, no. 89, 2020, 221-225.

ODIN, Roger, *Les espaces de la communication. Introduction à la sémio-pragmatique*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 2011.

O' REILLY Karen, « 'Blackpool in the sun': images of the British on the Costa del Sol », in Russell KING et Nancy WOOD (ed.) *Media and Migration. Constructions of mobility and difference*, Oxon, Routledge, 2001, 173-189.

PANNETIER, Julie, « Liens transnationaux et santé mentale : de la nécessité du lien entre ici et là-bas ? Le cas des migrations africaines en Île-de-France », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 34, no 2/3, 2018, 79-98.

PÉQUIGNOT, Adrien, « Se rencontrer sur une *app*. Expérimentation de rétro-ingénierie sociale sur l'application Tinder », *Communication & Langages*, no. 212, 2022, 95-112.

PINNEY, Christopher, « Introduction : "How the Other Half…", PINNEY, Christopher, PETERSON, Nicholas (éd.), *Photography's Other Histories*, Durham, Duke University Press, 2003.

POOLE, Deborah, « An Excess of Description: Ethnography, Race, and Visual Technologies », *Annual Review of Anthropology*, No. 34, 2005, p. 159-179.

PROULX, Serge, « Une lecture de l'œuvre de Michel de Certeau : l'invention du quotidien, paradigme de l'activité des usagers », *Communication*, vol. 15 no. 2, 1994, 171-197.

PUNJABI, Suresh, PINNEY, Christopher, *Artisan camera: studio photography from central India*, Chennai, Tara Books, 2014

RAÏD, Layla, « Care et politique chez Joan Tronto», in MOLINIER, Pascale, LAUGIER, Sandra, PAPERMAN, Patricia, *Qu'est-ce que le care ? : Souci des autres, sensibilité, responsabilité*, Paris, Payot & Rivages, 2009, pp. 57-87.

RECKWITZ, Andreas, « Toward a Theory of Social Practices. A Development in Culturalist Theorizing», *European Journal of Social Theory*, 5 (2), 2002, 243-263.

REY, Matthieu, TANNOUS, Manon-Nour, « Still researching. La Syrie comme objet d'étude (des années 1980 aux années 2010) », *Mondes arabes*, no. 1, 2022, 119-140.

RIBONI, Ulrike Lune, « Juste un peu de vidéo ». La vidéo partagée comme langage vernaculaire de la contestation : Tunisie 2008-2014, Thèse de doctorat en sciences de l'information et de la communication, Saint-Denis, Université Paris 8, 2016.

RICHARDSON Allisa V., « Black bodies at risk: Exploring the corporeal iconography of the anti-police brutality movement », *Journalism*, 23(3), 599-613.

RODIER, Claire, « Chapitre 13. Fermer les frontières pour conjurer la peur : la réponse de l'Europe à la crise migratoire" de 2015 », P. BLANCHARD, N. BANCEL et D. THOMAS, Vers la guerre des identités ? : De la fracture coloniale à la révolution ultranationale, Paris, La Découverte, 2016, 179-186.

RODRÍGUEZ, Clemencia, *Fissures In The Mediascape. An International Study Of Citizen's Media*, Hampton, 2001.

RODRIGUEZ LEHMANN, Cecilia. « La fotografía y el álbum de cigarrillos. Relatos menores del entresiglo venezolano », *Estudios Filológicos*, No. 61, 2018, 265-282.

ROSE, Gillian, *Doing family photography: the domestic, the public and the politics of sentiment*, Surrey, Ashgate, 2010.

ROSE, Gillian. « The Question of Method: Practice, Reflexivity and Critique in Visual Culture Studies», SANDYWELL, B., HEYWOOD, I. (éditeurs), *The Handbook of Visual Culture*, Londres et New York, Berg, 2012. Pp. 542-558.

ROSE, Gillian, *Visual Methodologies : An Introduction to Researching with Visual Materials*, Londres, Sage, 2016.

ROTH, Lorna « Looking at Shirley, the Ultimate Norm : Color Balance, Image Technologies and Cognitive Equity », *Canadian Journal of Communication*, vol. 34, 2009, 111-136.

SAADA, Emmanuelle, «Abdelmalek Sayad and the Double Absence, towards a Total Sociology of Immigration », *Culture and Society*, Vol. 18, No. 1, 2000, pp. 28-47.

SAYAD, Abdelmalek. *La double absence : des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Seuil, 1999.

SAYAD, Abdelmalek. *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité*, Bruxelles, De Boeck, 1991.

SCHAEFFER, Jean-Marie, *L'image précaire : Du dispositif photographique*, Paris, Éditions du Seuil, 1987.

SCHATZKI, Theodore R., KNORR-CETINA, Karin, SAVIGNY, Von Eike, (dir.) *The practice turn in contemporary theory*, Londres, Routledge 2001.

SEKULA, Allan, *Écrits sur la photographie*, édition établie et préfacée par Marie Muracciole Beaux-Arts de Paris éditions, Paris, 2013.

SHOHAT, Ella, STAM, Robert, *Unthinking Eurocentrism, Multiculturalism and the Media*, New York, Routledge, 1994.

SMETS, Kevin, « Media and immobility: The affective and symbolic immobility of forced migrants», *European Journal of Communication*, Vol. 34(6), 2019, 650-660.

SUMMERS, Fiona, « Photography and Visual Culture », in Heywood Ian, Sandyweel Barry (dir.), *The Handbook of Visual Culture*, Londres, Berg, 2012, p. 447-463.

SVANDRA, Philippe, « Le care entre éthique, travail et politique » *Recherche en soins infirmiers*, No. 122, 2015, p.18-25.

SWIDLER, « What anchors cultural practices », Theodore R.Schatzki, Karin Knorr Cetina and Eike von Savigny, *The Practice Turn in Contemporary Theory,* Londres et New York, Routledge, 2005, P. 83-101.

TAGG, John, *The Burden of Representation. Essays on Photographies and Histories*, Minesota, University of Minesota Press, 1993.

TANNOUS, Manon-Nour, *La Syrie au-delà de la guerre. Histoire, politique, société*, Paris, Le cavalier bleu, 2022.

TRAINOIR, Marianne, *Ethnographie des pratiques numériques des personnes à la rue*, Thèse de doctorat en sciences de l'éducation, Rennes, Université Rennes 2, 2017

TRICAUD, Karine, VERMANDE, CÉLINE, *Trouble Déficit de l'Attention/Hyperactivité Théorie et prise en charge orthophonique*, Paris, De Boeck supérieur, 2017

TRONTO, Joan, « Care démocratique et démocraties du care », in Molinier, Pascale, Laugier, Sandra, Paperman, Patricia, *Qu'est-ce que le care ? : Souci des autres, sensibilité, responsabilité*, Paris, Payot & Rivages, 2009, pp. 35-55.

UDWAN, Ghadeer, LEURS, Koen, ALENCAR, Amanda, « Digital Resilience Tactics of Syrian Refugees in the Netherlands: Social Media for Social Support, Health, and Identity », *Social Media + Society*, 2020, 1–11.

VAN CAMPENHOUDT, Luc, QUIVY, Raymond, *Manuel de la recherche en sciences sociales*, Paris, Dunod, 2011.

VAN DIJK Jose, « Digital photography: communication, identity, memory » *Visual Communication*, 7(1), 2008, 57-76.

VAN DIJK, Teun, “New(s) Racism : A Discourse Analytical Approach”, in S. COTTLE (dir.), *Ethnic Minorities and the Media*, Philadelphia, Open University Press, 2000, p. 211-226.

VÖRÖS, Florian, Communication personnelle, 2019.

WATIZAT, « Guide d’information pour les personnes exilées », 2020.

YAZIGI, Sana, « Mémoire créative de la révolution syrienne », *AND#9 - Le Journal du TANDEM Scène nationale*, Arras, 2019.

Références numériques

AKOKA, Karen, CLOCHARD, Olivier, TCHOLAKOVA, Albena, « Éditorial : La condition de réfugié·e : expériences subjectives et mobilisations collectives », *Revue européenne des migrations internationales* [En ligne], vol. 33 - n°4 | 2017, http:// journals.openedition.org/remi/8915 [consulté le 07/10/2024].

ALCALÁ, María, « “Il y a deux ans, j’étais dans cette image” : réflexions sur la mise en place d’une méthode collaborative de l’image dans l’analyse de représentations politiques de migrations », *Demi-journée d'étude L’éducation à l’image en contexte numérique*, Maxeville, 2019, https://vimeo.com/336842295 [consulté le 05/10/2025].

ALCALÁ, María, « La “double absence” en images : pratiques photographiques de l’exil et de l’asile », Revue Signes, discours et sociétés. Dossier No. 20, Dynamiques discursives de la vulnérabilité [En ligne]

ALCALÁ, María, « Regards en mouvement : l’interprétation des messages médiatiques sur les migrations par les exilé-e-s syrien-ne-s résidant en France », *Revue française des sciences de l’information et de la communication*, 17 | 2019 URL : http://journals.openedition.org/rfsic/7369 [consulté le 07/09/2025].

AL-KHALILI, Charlotte al-. 2023. « La Révolution / الثورة : Penser La Révolution Syrienne Par-Delà Sa Défaite (1) » *Lexique Vivant de La Révolution et de La Guerre En Syrie*, https://syria-lexicon.pubpub.org/pub/m9dlc2fm/release/1 [consulté le 07/10/2024].

AÑEZ, Armando (Recordatorio), « Ya Mañana », *Tomas Verdes*, https://open.spotify.com/track/3KKzo3qmZsRmDKN9IOc3ry [consulté le 07/09/2025].

ASSOCIATION QUÉBÉCOISE DES NEUROPSYCHOLOGUES, « Les fonctions cognitives », Association québécoise des neuropsychologues, 2024, https://aqnp.ca/la-neuropsychologie/les-fonctions-cognitives/ [consulté le 07/10/2024].

AZOULAY Ariella, « The Photographic Universe II: Can Photographs Claim Rights? - Thomas Keenan with Ariella Azoulay », *Vera List Center*, 2013. Disponible à l'adresse : https://vimeo.com/64313233 [Consulté le 16/05/2018].

BAHAR, Dany, DOOLEY, Meagan, « Venezuelan refugees and their receiving communities need funding, not sympathy », *Brookings*, 2021 [2019], https://www.brookings.edu/articles/venezuelan-refugees-and-their-receiving-communities-need-funding-not-sympathy/ [Consulté le 15/07/2021].

BAUDELAIRE, Charles, « Le public moderne et la photographie », *Études photographiques* [En ligne], 1999, http://journals.openedition.org/ etudesphotographiques/185 [Consulté le 15/07/2022].

BERRY, Josephine, Royal College of Art, *'Matters of Everyday Life and Death' with Nishat Ashwan & Ben Highmore*, 2025, https://www.rca.ac.uk/news-and-events/news/matters-of-everyday-life-and-death-with-nishat-ashwan-ben-highmore/ [consulté le 08/09/2025].

CLAIR, Isabelle, « Faire du terrain en féministe », communication prononcée lors du séminaire *Limites, frontières*, Groupe de recherche Audre Lorde, CNRS Site Pouchet, Paris, 14 avril 2015 https://www.canal-u.tv/chaines/cnrspouchet/limites-frontieres-qu-est-ce-qu-un-terrain/limites-frontieres-qu-est-ce-qu-un [consulté le 08/11/2024].

CLEVELAND CLINIC, « ADHD », 2025, https://my.clevelandclinic.org/health/diseases/4784-attention-deficithyperactivity-disorder-adhd [consulté le 08/09/2025].

CLEVELAND CLINIC, « Executive Dysfunction », 2025, https://my.clevelandclinic.org/health/symptoms/23224-executive-dysfunction [consulté le 08/09/2025].

CNRTL, « Modulation », https://www.cnrtl.fr/definition/modulation [consulté le 08/09/2025].

CONNAN, Julie, « DÉCRYPTAGE – Quelles conséquences politiques après la chute de Bachar Al Assad ? », *La Croix*, https://www.la-croix.com/international/syrie-l-apres-assad-une-transition-revee-mais-a-haut-risque-20241208 [consulté le 08/09/2025].

COUCHSURFING, « How Couchsurfing works », 2025https://about.couchsurfing.com/about/how-it-works/ [consulté le 08/09/2025].

CRAZY HORSE MEMORIAL, « About Crazy Horse the Man » s.d. [en ligne], https://crazyhorsememorial.org/story/the-history/about-crazy-horse-the-man [Consulté le 07/08/2022].

DA LAGE, Émilie, « Table ronde: L'engagement des artistes migrants », *Journée d'études et d'échanges Festival BRuMM*, Bruxelles, 2022, https://www.youtube.com/watch?v=pAgdldWejqY&list=PLhazng9vBwmb674HjBy-b-Ol8x3l4mQQB&index=56 [consulté le 08/09/2025].

DA LAGE, Émilie, « L'exil en musique. Partager des « moments musicaux » sur Facebook, une pratique communicationnelle », *Revue française des sciences de l'information et de la communication* [En ligne], 17 | 2019, http://journals.openedition.org/rfsic/6648 ; DOI : https://doi.org/10.4000/rfsic.6648 [Consulté le 14/06/2025].

DIMINESCU, Dana, « Les migrations à l'âge des nouvelles technologies », *Revue Hommes et migrations*, No. 1240, 2002, http://www.hommes-et-

migrations.fr/index.php?/numeros/migrants_com/1054-Les-migrations-a-l-age-des-nouvelles-technologies [Consulté le 14/06/2015].

DIMINESCU, Dana, « Migrations et réseaux sociaux », *Hommes & migrations* [En ligne], 1337 | 2022, 1337 http://journals.openedition.org/ hommesmigrations/13899 ; DOI : https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.13899 [Consulté le 14/06/2015].

DUBOIS, Philippe, « De l'image-trace à l'image-fiction », Études photographiques, No. 34, 2016, [en ligne], URL : https://journals-openedition-org.accesdistant.bu.univ-paris8.fr/etudesphotographiques/3593 [Consulté le 07/08/2022].

DUBOIS, Philippe « Sander August », Encyclopædia Universalis [en ligne], URL : http://www.universalis-edu.com.accesdistant.bu.univ-paris8.fr:2048/encyclopedie/august-sander/ [Consulté le 07/08/2022].

Ensmédi@ / ENS de Lyon, « Le migrant connecté (Dana Diminescu) », Grand Lyon , Conseil de Développement, 18 décembre 2008, http://www.canal-u.tv/video/ecole_normale_superieure_de_lyon/le_migrant_connecte_dana_diminescu.677 7 [consulté le 1/12/2013].

GUERRERO, Omar, COMPRENDRE POUR APPRENDRE, « #1 Un psychologue à l'écoute des réfugiés », 2016, https://www.youtube.com/watch?v=mEwkBSwj-VE&list=PLhazng9vBwmb674HjBy-b-Ol8x3l4mQQB&index=51 [consulté le 10/10/2023].

GÓMEZ PICKERING, Diego, « El Levante y América Latina. Una bitácora de Latinoamérica en Siria, Líbano, Jordania y Palestina », *Distintas Latitudes*, 2012, https://distintaslatitudes.net/archivo/el-levante-y-america-latina-arabe-con-acento-espanol-una-bitacora-de-latinoamerica-en-siria-libano-jordania-y-palestina [consulté le 10/10/2023].

HEYBERGER, Bernard, « La Syrie n'est pas condamnée à l'affrontement entre musulmans et chrétiens », *La Croix*, 17/12/2024, https://www.la-croix.com/a-vif/la-syrie-n-est-pas-condamnee-a-laffrontement-entre-musulmans-et-chretiens-20241217 [consulté le 02/09/2025].

HÉRAN, François, « Et si la France prenait vraiment “sa part” dans l’accueil des réfugiés ? », in : Antonin Durand, Thomas Chopard, Catherine Gousseff et Claire Zalc (dir.), Dossier « Migrations et frontières de l’Ukraine en guerre », *De facto* [En ligne], 33 | Juin 2022https://www.icmigrations.cnrs.fr/2022/05/05/defacto-033–04/ [consulté le 11/08/2025].

HUMAN RIGHTS WATCH, « Syria », 2025, https://www.hrw.org/middle-east/n-africa/syria [consulté le 02/09/2023].

JRS JEUNES, « À propos », Page Facebook de JRS Jeunes, 2017, disponible à l’adresse : https://www.facebook.com/pg/JRS-Jeunes-170795386756329/about/?ref=page_internal [consulté le 26/02/2018].

KONEXIO, « Découvrir Konexio », https://www.konexio.eu/decouvrir-konexio [consulté le 17/08/2025].

LE GOFF, Hervé « Autochrome », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], http://www.universalis-edu.com.accesdistant.bu.univ-paris8.fr:2048/encyclopedie/autochrome/ [consulté le 07/08/2022].

MATTELART, Armand « information : l'utopie informationnelle en question », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/information-l-utopie-informationnelle-en-question/ [consulté le 07/08/2022].

MAYO CLINIC, « Adult attention-deficit/hyperactivity disorder (ADHD) », 2025, [consulté le 03/06/2025].

MCCABE, Jessica, « ADHD and Motivation », *How to ADHD*, 2020, https://www.youtube.com/watch?v=OM0Xv0eVGtY&t=50s [consulté le 21/06/2023].

MINISTÈRE DE L’EUROPE ET DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES, « Syrie », 2025, https://www.diplomatie.gouv.fr/fr/dossiers-pays/syrie/ [consulté le 05/06/2025].

MUSÉE ALBERT KAHN, « Les archives de la Planète Sous la direction de Valérie Perlès avec la collaboration de Manon Demurger », s.d. [en ligne], https://albert-kahn.hauts-de-seine.fr/les-collections/editions/les-archives-de-la-planete [consulté le 07/08/2022].

OFFICE FRANÇAIS DE PROTECTION DES RÉFUGIÉS ET APATRIDES, « Glossaire / D », OFPRA, 2024, https://www.ofpra.gouv.fr/glossaire/d [Consulté le 05/08/2024].

OFFICE FRANÇAIS DE PROTECTION DES RÉFUGIÉS ET APATRIDES, « Glossaire / P », OFPRA, 2024, https://www.ofpra.gouv.fr/glossaire/p [Consulté le 05/08/2024].

OFFICE FRANÇAIS DE PROTECTION DES RÉFUGIÉS ET APATRIDES, « Glossaire / R », OFPRA, 2024, https://www.ofpra.gouv.fr/glossaire/r [Consulté le 05/08/2024].

OFFICE FRANÇAIS DE PROTECTION DES RÉFUGIÉS ET APATRIDES, « Les différentes types de protection », 2016, https://www.ofpra.gouv.fr/fr/asile/les-differents-types-de-protection/l-asile [Consulté le 15/06/2024].

PPP EDITIONS, « Killed: Rejected Images of the Farm Security Administration. William E. Jones », s.d., [en ligne], https://andrewroth.com/Killed [Consulté le 15/06/2024].

RÉSEAU DIAGONAL, « Nuestros Ojos, Nuestras Historias », https://reseau-diagonal.com/projet/nuestros-ojos-mrd#nuestros-ojos-entete [Consulté le 15/06/2025].

ROUILLÉ, André, « Photo: la révolution numérique », Paris Art, 2008, [en ligne],://www.paris-art.com/photo-la-revolution-numerique/ [Consulté le 07/08/2022].

SAEMMER, Alexandra, « Poétique de l'arrière-plan », Revue des sciences humaines [En ligne], 355, 2024, URL : http://journals.openedition.org/ rsh/6906 ; DOI : https://doi.org/10.4000/13g10 [Consulté le 25/09/2025].

SALARIÉ-E-S PADA 127 BOULEVARD DE LA VILLETTE, « Lettre ouverte de salarié(e)s de la PADA gérée par France terre d'asile, Paris 19ème», *Médiapart*, 2016,

https://blogs.mediapart.fr/la-chapelle-en-lutte/blog/210516/lettre-ouverte-de-salariees-de-la-pada-geree-par-france-terre-dasile-paris-19eme [Consulté le 22/07/2016].

SERVICE PUBLIC, « Statut de réfugié, protection subsidiaire ou temporaire : quelles différences ? », 2024, https://www.service-public.gouv.fr/particuliers/vosdroits/F299 [Consulté le 07/07/2025].

TCHOLAKOVA, Albena « Le remaniement identitaire entre reconnaissance et maintien de la cohérence biographique », *Sociologie* [En ligne], N°1, vol. 7 | 2016, mis en ligne le 27 avril 2016, http://sociologie.revues.org/2712 [Consulté le 07/07/2016].

UNIVERSITE DE RENNES, « Page personnelle professionnelle Marianne Trainoir », https://perso.univ-rennes2.fr/marianne.trainoir#ancre_cv [Consulté le 10/08/2025].

UNIVERSITÉ DE TOUS LES SAVOIRS, « Les nouveaux visages du migrant (Dana Diminescu) » 2006, http://www.canal-u.tv/video/universite_de_tous_les_savoirs/les_nouveaux_visages_du_migrant_dana_diminescu.1465 [consulté le 28/06/2014].

VINCENT, Annick, « Qu'est-ce que le TDAH ? », *TDAH, Informations, trucs, astuces*, 2024, https://attentiondeficit-info.com/trouble-deficitaire-attention/ [Consulté le 10/11/2024].

VITTI, Minerva, « Transplantarse », *Legna verde*, 2023, https://legnaverde.substack.com/p/trasplantarse [Consulté le 10/08/2025].

WORLD POPULATION REVIEW, « Refugees by Country », WORLD POPULATION REVIEW, 2024, https://worldpopulationreview.com/country-rankings/refugees-by-country [Consulté le 10/11/2024].

Annexes

Annexe 1 : Modèle texte du mail de prise de contact (exilé·es)

Bonjour,

Comme convenu, je vais te raconter avec un peu plus de détail qui je suis, et les informations sur le projet de recherche.

Je suis vénézuélienne et je fais une thèse de doctorat à l'Université Paris 8, dans le domaine de l'information et communication.

Depuis 4 ans, j'étudie les liens entre photographie et migrations.

L'intérêt pour ces sujets commence avec ma propre migration. En 2013 j'ai quitté le Venezuela pour venir en France, poursuivre mes études universitaires et m'éloigner d'une situation-pays assez compliquée. À mon arrivée à Paris, j'ai acheté mon premier smartphone : au Caracas il me semblait qu'avoir un tel appareil représentait plus un potentiel danger qu'un outil. J'ai donc découvert ici des moyens différents de communiquer avec ma famille et mes amis, des moyens où les photographies jouaient souvent des rôles importants.

Cette découverte m'a beaucoup intriguée, et j'ai décidé d'étudier les liens entre photographies et migrant-e-s pour mes mémoires de M1 et M2. Ces années de recherche m'ont donné des outils pour comprendre un peu plus les processus migratoires, ainsi que pour m'aider à comprendre l'éventail de sentiments et sensations que j'ai en tant que migrante.

Pour la suite de ma recherche (pour ma thèse) je veux toujours explorer les pratiques photographiques des personnes en mouvement, en m'intéressant cette fois-ci aux documentations photographiques que les personnes comme toi, qui proviennent de la Syrie, et qui, ayant quitté le pays, habitent actuellement en France.

L'objectif du projet est d'explorer de quelles manières les photographies que vous prenez, partagez, gardez (avec votre téléphone, tablette, caméra ou autres), peuvent nous aider à comprendre la très grave situation en Syrie ainsi que votre chemin jusqu'à ici et le processus

d'adaptation en France. Je me pose aussi beaucoup de questions sur la capacité de la photographie pour représenter certaines choses, pour communiquer avec la famille et les ami-e-s, etc.

J'aurais besoin de deux rendez-vous pour des entretiens, qui peuvent se dérouler en français, en anglais ou en arabe (avec un traducteur-interprète qui est français, qui a vécu en Syrie et qui parle très bien l'arabe syrien).

Dans une première rencontre, j'aimerais te connaître et mieux connaître l'histoire de ta vie à l'aide des photographies. J'aimerais te demander, avant de nous voir, de choisir 9 photos (en papier ou numériques, prises par toi ou prises par d'autres personnes) pour représenter ton histoire de vie.

Dans un deuxième rendez-vous, j'aimerais savoir un peu sur les photographies que tu prends, que tu envoies à des amis ou à ta famille, que tu publies sur des réseaux sociaux. À la suite de cet entretien j'aimerais, si possible, de prendre quelques photos de ces images. J'aimerais aussi, lors de cette rencontre, parler un peu du traitement que la presse française fait du thème des migrations.

Tout qui sera dit dans le cadre de ces entretiens sera entièrement protégé à travers l'anonymat. Les images envoyées seront utilisées seulement avec des fins académiques. Il est pour moi fondamental de traiter vos histoires avec un grand respect.

Si tu serais partant et disponible pour participer, nous pourrions nous mettre d'accord via mail ou à travers mon portable.

N'hésite pas à me contacter si tu as des questions ou des doutes.

Merci beaucoup d'avance pour ton aide et à bientôt !

I am a Venezuelan currently doing a PHD at Université Paris 8. My thesis is on Communication studies.

For around 4 years I have been studying the connections between photography and migrations.

I first became interested in these subjects as a result of my own migration. In 2013 I left Venezuela and came to France in order to continue my studies, but also to get a way from a difficult political, economical and social situation. When I arrived in Paris, I bought my first smartphone: it seemed to me that in Caracas such an object represented more a risk than a useful tool. But once here I began to discover different ways to communicate with my loved ones, ways in which photographies often played important roles.

I was very intrigued by this discovery, and I decided to study the links between migrants and their photographies in my dissertations of my previous Master. These years of research have provided me with tools to better understand the migration processes, as well as with means to make sense of the wide range of feelings that I myself, as a migrant, have experienced.

For the next step in my research I am still interested in exploring the photographic practices of people in movement, but I want to focus on the photographic documentations of people like you, who used to live in Syria and who came to France.

The goal of the project is to explore the ways in which the photos that you take, that you keep, that you send to friends and family or that you publish through social media can help us to better understand the situation in Syria, as well as your journey to France and your adaptation process to the new country.

To this end, I would need to meet you twice to conduct interviews, in french in english or in arabic (with a French translator who lived in Syria and who speaks arabic very well).

In the first interview, I would like to discover the story of your life with the aid of photographs. I would like to ask you to choose, beforehand, 9 photos (printed or digital, taken by you or taken by someone else) that you think can represent the story of your life.

In the second interview, I would love to get to know a bit about the photos that you currently take and share (the pictures that you keep to yourself, that you send to friends and family or that you eventually publish on social media). At the end of this interview I would like to ask you, if possible, to take somes photographs of the images shown. During this encounter I would also like to talk with you about press coverage of the subject of migrations.

Everything that will be said within the frame of the research will of course be protected through anonymity, and the images given to me will only be used with academic purposes. It is absolutely essential to honor and respect your stories and your experiences.

If you are willing to participate, we would arrange the first meeting via e-mail or via phone.

Please, do not hesitate to contact me should you have any doubt or question.

Thank you very much in advance. Hope to see you soon.

María.

Annexe 2 : Modèle texte du mail de prise de contact (photojournalistes)

Bonjour,

Comme convenu, je vais te raconter avec un peu plus de détail qui je suis, et les informations sur le projet de recherche (je vais écrire le texte en français et en anglais, car je sens que parfois je peux mieux m'exprimer in english. Tu peux lire celui que tu préfères). ;)

Je suis vénézuélienne et je fais une thèse de doctorat à l'Université Paris 8, dans le domaine de l'information et communication.

Depuis 4 ans, j'étudie les liens entre photographie et migrations.

L'intérêt pour ces sujets commence avec ma propre migration. En 2013 j'ai quitté le Venezuela pour venir en France, poursuivre mes études universitaires et m'éloigner d'une situation-pays assez compliquée. À mon arrivée à Paris, j'ai acheté mon premier smartphone : au Caracas il me semblait qu'avoir un tel appareil représentait plus un potentiel danger qu'un outil. J'ai donc découvert ici des moyens différents de communiquer avec ma famille et mes amis, des moyens où les photographies jouaient souvent des rôles importants.

Cette découverte m'a beaucoup intriguée, et j'ai décidé d'étudier les liens entre photographies et migrant-e-s pour mes mémoires de M1 et M2. Ces années de recherche m'ont donné des outils pour comprendre un peu plus les processus migratoires, ainsi que pour m'aider à comprendre l'éventail de sentiments et sensations que j'ai en tant que migrante.

Pour la suite de ma recherche (pour ma thèse) je veux toujours explorer ces interactions, en m'intéressant cette fois-ci aux pratiques de photojournalistes qui, comme toi, travaillent sur le sujet des mouvements migratoires.

L'objectif du projet est d'explorer de quelles manières les photographies que vous prenez, partagez, gardez et publiez peuvent nous aider à comprendre l'actualité.

J'aurais besoin de deux rendez-vous pour des entretiens, qui peuvent se dérouler en français, en anglais ou en arabe (avec un traducteur-interprète qui est français, qui a vécu en Syrie et qui parle très bien l'arabe syrien).

Dans une première rencontre, j'aimerais te connaître et mieux connaître l'histoire de ta vie à l'aide des photographies. J'aimerais te demander, avant de nous voir, de choisir 9 photos (en papier ou numériques, prises par toi ou prises par d'autres personnes) pour représenter ton histoire de vie.

Dans un deuxième rendez-vous, j'aimerais savoir un peu sur les photographies que tu prends dans ton métier. À la suite de cet entretien j'aimerais, si possible, de prendre quelques photos de ces images. J'aimerais aussi, lors de cette rencontre, parler un peu du traitement que la presse française fait du thème des migrations.

Tout qui sera dit dans le cadre de ces entretiens sera entièrement protégé à travers l'anonymat. Les images envoyées seront utilisées seulement avec des fins académiques. Il est pour moi fondamental de traiter vos histoires avec un grand respect.

Si tu serais partant et disponible pour participer, nous pourrions nous mettre d'accord via mail ou à travers mon portable.

N'hésite pas à me contacter si tu as des questions ou des doutes.

Merci beaucoup d'avance pour ton aide et à bientôt !

I am a Venezuelan currently doing a PHD at Université Paris 8. My thesis is on Communication studies.

For around 4 years I have been studying the connections between photography and migrations.

I first became interested in these subjects as a result of my own migration. In 2013 I left Venezuela and came to France in order to continue my studies, but also to get a way from a difficult political, economical and social situation. When I arrived in Paris, I bought my first smartphone: it seemed to me that in Caracas such an object represented more a risk than a useful tool. But once here I began to discover different ways to communicate with my loved ones, ways in which photographies often played important roles.

I was very intrigued by this discovery, and I decided to study the links between migrants and their photographies in my dissertations of my previous Master. These years of research have provided me with tools to better understand the migration processes, as well as with means to make sense of the wide range of feelings that I myself, as a migrant, have experienced.

For the next step in my research I am still interested in exploring the photographic practices of people in movement, but I want to focus on the photographic documentations of people like you, who used to live in Syria and who came to France.

The goal of the project is to explore the ways in which the photos that you take, that you keep, that you send to friends and family or that you publish through social media can help us to better understand the situation in Syria, as well as your journey to France and your adaptation process to the new country.

To this end, I would need to meet you twice to conduct interviews, in french in english or in arabic (with a French translator who lived in Syria and who speaks arabic very well).

In the first interview, I would like to discover the story of your life with the aid of photographs. I would like to ask you to choose, beforehand, 9 photos (printed or digital, taken by you or taken by someone else) that you think can represent the story of your life.

In the second interview, I would love to get to know a bit about the photos that you currently take and share (the pictures that you keep to yourself, that you send to friends and family or that you eventually publish on social media). At the end of this interview I would like to ask you, if possible, to take somes photographs of the images shown. During this encounter I would also like to talk with you about press coverage of the subject of migrations.

Everything that will be said within the frame of the research will of course be protected through anonymity, and the images given to me will only be used with academic purposes. It is absolutely essential to honor and respect your stories and your experiences.

If you are willing to participate, we would arrange the first meeting via e-mail or via phone.

Please, do not hesitate to contact me should you have any doubt or question.

Thank you very much in advance. Hope to see you soon.

María.

Annexe 3 : Feuilles de contact (distribuées dans un cours de français imparti par l'association *Revivre*)

María ALCALÁ
Vénézuélienne
Doctorante à l'université Paris 8 (Information et communication)
marialcala@gmail.com 06XXXXXXXX

_____

María ALCALÁ
Vénézuélienne
Doctorante à l'université Paris 8 (Information et communication)
marialcala@gmail.com 06XXXXXXXX

_____

María ALCALÁ
Vénézuélienne
Doctorante à l'université Paris 8 (Information et communication)
marialcala@gmail.com 06XXXXXXXX

_____

María ALCALÁ
Vénézuélienne
Doctorante à l'université Paris 8 (Information et communication)
marialcala@gmail.com 06XXXXXXXX

_____

María ALCALÁ
Vénézuélienne
Doctorante à l'université Paris 8 (Information et communication)
marialcala@gmail.com 06XXXXXXXX

_____

María ALCALÁ
Vénézuélienne
Doctorante à l'université Paris 8 (Information et communication)
marialcala@gmail.com 06XXXXXXXX

_____

María ALCALÁ
Vénézuélienne
Doctorante à l'université Paris 8 (Information et communication)
marialcala@gmail.com 06XXXXXXXX

María ALCALÁ
Vénézuélienne
Doctorante à l'université Paris 8 (Information et communication)
marialcala@gmail.com 06XXXXXXXX

María ALCALÁ
Vénézuélienne
Doctorante à l'université Paris 8 (Information et communication)
marialcala@gmail.com 06XXXXXXXX

Annexe 4 : Guide d'entretien (exilé·es)

Guide d'entretien biographique

Consigne initiale : Racontez-moi votre histoire de vie à partir de ces photos

-Axe thématique 1 : La vie avant le déplacement

-Enfance/éducation.

-Études/carrière.

-Vie en Syrie (amis, famille).

-Rapport aux photos, films émissions de télévision, jeux-vidéo : quels répertoires ? Quelles références ? Cinéphilie ?

-Rapport à l'information. Quels médias ? Quelles pratiques d'information?

-Axe thématique 2 : Le déplacement

-Les raisons du déplacement (l'année du déplacement).

-La route empruntée.

-Les difficultés, les malheurs du périple.

-L'aide, les expériences positives.

-Les pratiques informationnelles. *WhatsApp*? *Facebook*? Autres?

-Axe thématique 3 : L'arrivée en France

-Raisons d'être ici en France.

-Les démarches, les expériences avec l'administration française. Quelles sources d'information ?

-Les conditions de vie : logement, alimentation, sociabilité.

-L'apprentissage de la langue.

-Les difficultés, les malheurs.

-L'aide, les expériences positives.

-Rupture visuelle? Rapport aux photos, films émissions de télévision, jeux-vidéo : quels répertoires ? Quelles références ? Cinéphilie ?

-Rapport à l'information. Quels médias ? Quelles pratiques d'information?

-Axe thématique 4 : Les plans pour le futur

-Rester en France ? Aller ailleurs ?

-Plans d'études, d'insertion professionnelle ? Changement de profession ?

-Axe thématique 5 : Rapports aux images et représentations (en tant que récepteur/trice. À chercher pendant tout l'entretien)

Représentations, impressions du voyage et comment ces impressions ont changé avec la migration.

Représentations, impressions des migrations, des réfugié-e-s et comment ces impressions ont changé avec la migration.

Représentations, impressions de France et comment ces impressions ont changé avec la migration.

Guide d'entretien sur les pratiques photographiques

Consigne initiale : Parlez-moi des photographies que vous prenez depuis avoir quitté la Syrie. Montrez-moi des exemples sur votre téléphone/tablette/ordinateur.

-Axe thématique 1 : Les pratiques photographiques

-Les dispositifs pour la prise de photographies : modifications sur les paramètres ? (Demander de faire une démonstration) Opinions sur ce que le dispositif permet (ou pas).

-Les sujets/objets photographiés.

-Objectifs des photographies prises.

-Destinataires des photographies prises (la famille, les proches).

-Usages des photographies prises (Rassurer les proches ? Montrer la France autrement ? Se sentir moins étranger-e ? Complément aux actions militantes ?).

-La question du témoin/témoignage.

-Quel usage des outils/logiciels de retouche ? (Demander de faire une démonstration)

-Partage des photographies prises : quelles plateformes (*Facebook*, *Instagram*, *Snapchat*, etc.) (Demander de regarder les comptes) ? Quel usage des plateformes ? Quels enjeux de sécurité et surveillance ? Culpabilité si on partage des photos d'une vie paisible/confortable ?

-Quel archivage des photos ? Quelles méthodes ? Quelles catégorisations ? Qu'est-ce qu'on efface ?

-Axe thématique 2 : Les représentations photographiques

-Les changements dans les sujets/objets photographiés depuis l'émigration.

-Ce qui vaut la peine photographier, ce qui ne vaut pas la peine photographier.

-Ce qu'on peut photographier, ce que l'on ne peut pas photographier

-Les différences entre les photographies prises par l'enquêté-e et celles prises par des non-réfugié-e-s ou demandeurs/euses d'asile.

-La photographie comme porteuse de connaissances. Le rapport entre la photographie et le réel.

-Axe thématique 3 : La presse et la représentation qu'elle fait des migrations. Co-construction d'une analyse

-Quelles pratiques médiatiques ? Médias français ? Européens ? États-Uniens ? Panarabiques ? Syriens ? Autres ?

-La couverture (espace médiatique consacré à la question, précision dans les informations, le cadrage) Comparaison de la qualité de la couverture avec la couverture médiatique d'autres médias (p.e. syriens, États-uniens, etc.)

-À partir d'une photo de presse : OJO. Dejar comentario espontáneo primero.

-Description de la photo.

-Qu'est-ce que cette photographie montre ?

-Quels répertoires (Iser cité par Saemmer et Tréhondart, 2014) ? Bateaux, sauvetage, souffrance ? (Taieb, 2016)

-Qu'est-ce qui n'est pas montré ?

-Qu'est-ce que cette photographie dit à partir de ce qui est montré et de ce qui n'est pas montré ?

-À quel public la représentation s'adresse-t-elle (Cervulle, 2017) ?

-Quelle définition de la migration, de l'asile (à partir de Cervulle, 2017) (Qu'estc-e que l'on voit des migrations dans cette image ? Es-tu d'accord avec cette définition ?

-Quelles différences entre cette représentation et leurs propres représentations photographiques ? Quelles similarités ?

-Pourrait-on construire des représentations différentes de la migration et de l'asile ? Comment ?

Annexe 5 : Guide d'entretien (photojournalistes)

Guide d'entretien biographique

Consigne initiale : Racontez-moi votre histoire de vie à partir de ces photos[156].

-Axe thématique 1 : Enfance, études, premiers contacts avec la photographie

-Enfance/éducation.

-Premiers contacts avec la photo : à travers la famille ? Les amis ?

-Études/carrière. Photographie comme seul métier exercé ? Études de photographie ou autodidacte ?

-Rapport aux photos, films émissions de télévision, jeux-vidéo : quels répertoires ? Quelles références ? Cinéphilie ?

-Axe thématique 2 : Le métier du photojournaliste

-La décision de se dédier au photojournalisme. Quand ? Pour quoi ?

-Quels expériences/moments positifs ?

-Quels expériences/moments négatifs ?

-Quels mots pour se définir ? Photojournaliste ? Photographe documentaire ? Artiste ?

-Relation entre l'exercice du métier et un certain positionnement éthique/politique ?

-Rapport aux photos, films émissions de télévision, jeux-vidéo : quels répertoires ? Quelles références ? Cinéphilie ?

-Axe thématique 3 : Les plans pour le futur

-Continuer dans le photojournalisme ?

-Quel pays de résidence ?

-Axe thématique 4 : Rapports aux images et représentations (en tant que récepteur/trice. À chercher pendant tout l'entretien)

-Quelle définition de la photographie ? Rapport entre photographie et réalité.

[156] Cette consigne peut sembler vague, mais elle este encadrée dans un contexte spécifique de recherche. Les enquêté-e-s savent que l'objectif de la recherche est de comprendre les pratiques photographiques dans et sur la migration et qu'il m'intéresse de comprendre leur parcours en tant que photojournalistes.

Guide d'entretien sur les pratiques photographiques

Consigne initiale : Parlez-moi des photographies que vous prenez en tant que photojournaliste (on se concentrera sur les travaux à propos de la migration et l'asile). Montrez-moi des exemples sur votre appareil/téléphone/tablette/ordinateur.

-Axe thématique 1 : Les pratiques photographiques

-Les dispositifs pour la prise de photographies : modifications sur les paramètres ? (Demander une démonstration avec l'appareil) Opinions sur ce que le dispositif permet (ou pas). Quel rôle de la maîtrise technique dans leurs pratiques photographiques ?

-Les sujets/objets photographiés. La relation émotionnelle avec le sujet. Être « affecté » par son terrain ? (Gerbier-Aublanc, 2017)

-Objectifs des photographies prises.

-La question du témoin/témoignage.

-Quel usage des logiciels de retouche ? (Demander une démonstration sur le logiciel) Quelle position (éthique et esthétique) par rapport à cela ?

-Partage/publication des photographies prises : quelles contraintes du marché ? Partage/publication indépendant-e-s ? Dans ce cas, quelles plateformes (*Facebook*, *Instagram*, Cargo-Collective, etc.) ? Quel usage des plateformes ? Quels enjeux de sécurité et surveillance ? Quels enjeux des droits d'auteur ?

-Prise de photographies sur le terrain destinées à d'autres usages (envoyer à la famille, envoyer à des personnes rencontrées sur le terrain, aider ces personnes, etc.) ?

-Quel archivage des photos ? Quelles méthodes ? Quelles catégorisations ? Qu'est-ce qu'on efface ?

-Quelle position par rapport au passage entre le domaine journalistique et le domaine artistique ?

-Axe thématique 2 : Les représentations photographiques

-Les changements dans les sujets/objets photographiés depuis leur début de carrière.

-Ce qui vaut la peine photographier, ce qui ne vaut pas la peine photographier.

-Ce qu'on peut photographier, ce que l'on ne peut pas.

-Les différences entre les photographies prises par l'enquêté-e et celles prises par des non photojournalistes ?

-Représenter : reflet ou construction ?

-Axe thématique 3 : La presse et la représentation qu'elle fait de la migration/ des réfugié-e-s. Co-construction d'une analyse

-La couverture (espace médiatique consacré à la question, précision dans les informations, le cadrage)

-À partir d'une photo de presse :

-Description de la photo.

-Qu'est-ce que cette photographie montre ?

-Quels répertoires (Iser cité par Saemmer et Tréhondart, 2014) ? Bateaux, sauvetage, souffrance ? (Taieb, 2016)

-Qu'est-ce qui n'est pas montré ?

-Qu'est-ce que cette photographie dit à partir de ce qui est montré et de ce qui n'est pas montré ?

-À quel public la représentation s'adresse-t-elle (Cervulle, 2017) ?

-Quelle définition de la migration, de l'asile (à partir de Cervulle, 2017) ? Qu'est-ce que l'on voit des migrations dans cette image ?

-Quelles différences entre cette représentation et leurs propres représentations photographiques ? Quelles similarités ?

-Pourrait-on construire des représentations différentes de la migration et de l'asile ? Comment ?

Annexe 6 : Article de presse avec la photographie qui a été utilisée pour l'analyse de représentations médiatiques sur les migrations

CHRONOLOGIE

MARS 2011
Après l'Égypte et la Tunisie, la Syrie est secouée par des manifestations pacifiques que le régime va sévèrement réprimer.

NOVEMBRE 2011
La France est le premier pays à reconnaître le Conseil national syrien comme le « seul » représentant de l'opposition.

FÉVRIER 2012
Paris ferme son ambassade à Damas.

JUILLET 2012
La France accueille le général Manaf Tlass, présenté par Laurent Fabius comme un futur leader syrien.

PRINTEMPS 2013
Daech devient peu à peu la principale composante de la rébellion anti-Assad.

AOÛT 2013
Après le refus de Barack Obama, François Hollande doit renoncer à « punir » el-Assad, accusé d'avoir bombardé au gaz chimique la banlieue de Damas.

AOÛT 2015
Hollande demande la « neutralisation » politique d'el-Assad.

240 000
Syriens ont été tués depuis le début du conflit en 2011



« Il faudra qu'il y ait des gens au sol. Je suis convaincu qu'il y en aura au moment adéquat »
JOHN KERRY, SECRÉTAIRE D'ÉTAT AMÉRICAIN

Daech, migrants : Hollande rattrapé par la crise

Le chef de l'État tient lundi une conférence de presse qui sera dominée par l'épineux dossier des migrants, mais aussi par l'impuissance de la coalition à éradiquer l'EI en Irak et en Syrie.

COLIN DE NERVE

QUAND il est interrogé sur son impopularité, la baisse du FN ou la faillibilité économique de la gauche, François Hollande préfère regarder… dans le rétroviseur. « La période « dans laquelle il est archivé aux responsabilités. » Une période Mitterrand », ajoute-t-il ensuite, en citant la cohabitation, la multiplication des foyers de crise, les guerres menées par la France, dans un contexte d'explosion des populismes, partout en Europe. « Ce n'était pas dans mon programme d'aller faire la guerre », poursuit-il, comme pour se dédouaner par anticipation. Et s'y voilà pas : "Si j'avais la guerre." Or nous la faisons. En chaque circonstance, j'essaye de montrer que la France est capable de tenir son rang. »

Alors qu'il doit donner, lundi matin à l'Élysée, sa sixième conférence de presse semestrielle, Hollande se trouve pris en étau entre deux crises, connexion l'une à l'autre. Celle, d'abord, des migrants et plus généralement celle du Proche-Orient qui envahit le débat politique. D'un côté, celle des migrants qui fuient la guerre et les violences en Irak et en Syrie, de l'autre, l'impuissance de la coalition militaire (conduite par les Américains et à laquelle participe la France) à éradiquer l'État islamique, qui sème la terreur dans la région, mais aussi en Europe, comme l'a fait – et a jamais eu une telle interconnexion entre les sujets internationaux et nationaux, constate un conseiller élyséen. La situation au Proche-Orient d'un côté, le terrorisme et les menaces qui pèsent sur nous de l'autre, nous avons les conséquences de cette situation en termes de flux migratoires. »

Initialement, Hollande avait prévu de profiter de sa conférence de presse pour dévoiler une initiative franco-allemande visant à accueillir les migrants de manière équilibrée en Europe. Une bilatérale décidée le 24 août dernier à Berlin mais qui, depuis, a fait long feu. Le gouvernement allemand, en outre dissipé les ministres Bernard Cazeneuve (Intérieur) et Laurent Fabius (Affaires étrangères) sur été mandatés pour proposer des solutions. Mais la photo du petit Syrien retrouvé mort échoué sur une plage turque a ému bien des Français et conduit le président et la chancelière à accélérer.

« Riot sports »

Lundi, Hollande détaillera donc le plan franco-allemand dévoilé jeudi. Il considère à nombre obligatoire l'accueil d'un certain nombre de migrants par pays, afin de répartir l'effort en Europe. Un changement de pied paradoxal, Hollande ayant toujours affirmé ses refus des « quotas d'immigrés ». Il devrait aussi annoncer, avec le chef de l'État, comme le premier ministre Manuel Valls ou Bernard Cazeneuve l'ont fait cette semaine, prendre sa dès de distinguer les candidats à l'immigration pour raisons économiques et les demandeurs d'asile qui faisant la pendrière du Proche-Orient et veulent obtenir le statut de réfugié. À trois mois des élections régionales, le chef de l'État, confronté à l'aggravation des crises, pourrait être amené à changer de stratégie. « La présidentiable, il l'a fait savoir. » Il a été sondages récents.

Hollande sait aussi que l'acceptation de ce plan franco-allemand par l'ensemble des partenaires européens ne sera pas partie aisée. En juillet, le président avait confessé qu'il n'avait jamais vu en Conseil européen aussi élevé et éprouvant que celui sur la crise grecque. « Les pays de l'Est – Les partenaires européens ne seront pas *faciles à convaincre* », reconnaît un proche du président. Le chef de l'État, qui a reçu Valls et Cazeneuve samedi à ce sujet, pourrait préciser lundi le nombre de réfugiés que la France serait prête à accueillir, et ces conditions étaient remplies, notamment la mise en place aux frontières de « hot spots » (centres d'accueil pour les migrants).

Le chef de l'État, qui a préparé cette conférence de presse tout le week-end, précisera également la position de la France dans la lutte militaire contre l'État islamique, dont les violences et exactions nourrissent les exils vers l'Europe. Un conseil de défense s'est tenu à l'Élysée vendredi matin, en présence du chef de l'État, comme le premier ministre Manuel Valls ou Bernard Cazeneuve l'ont fait cette semaine, prendra sein de distinguer les candidats à l'immigration pour raisons économiques et les demandeurs d'asile qui faisant la pendrière du Proche-Orient et veulent obtenir le statut de réfugié. À trois mois des élections régionales, le chef de l'État, confronté à l'aggravation des crises, pourrait être amené à changer de stratégie. « La présidentiable, il l'a fait savoir. » Il a été sondages récents.



Un couple de migrants syriens et son enfant arrivent après avoir traversé la frontière serbo, dimanche.
M. DJURICA / REUTERS

Paris finit par adopter le principe de réalité

GEORGES MALBRUNOT

ET DE TROIS. Pour la troisième fois en quelques semaines, la France s'apprête à procéder à un revirement dans sa politique face au drame syrien. Après s'être opposé pendant un an à des frappes contre Daech en Syrie, au prétexte qu'elles renforceraient le régime honni de Bachar el-Assad, François Hollande pourrait annoncer ce lundi le ralliement de Paris à la coalition internationale qui bombarde déjà l'État islamique son bastion du Nord et de l'Est syrien.

Durant l'été déjà, Paris a été contraint d'accepter que l'Iran fasse partie d'« une solution » au conflit syrien. Depuis le début des violences en 2011, la France soutenait pourtant que « *Téhéran faisait partie* [du contraire] *du problème* » en appuyant, en hommes et en argent, son allié le Hezbollah libanais, qui combattait aux côtés du monde à son appui à Assad. Puis ils a dû, la encore, rétropédaler, sous le poids des événements. En juillet, Téhéran et les Occidentaux – Américains en tête – se mettaient en effet d'accord pour régler diplomatiquement leur différend sur les supérieures nucléaires de l'Iran. Fin août enfin, François Hollande annonçait qu'il était prêt à « parler » avec Assad « si nécessaire ». Paris ne compte plus sur son exigence d'un départ du raïs au début d'un processus de transition négociée du pouvoir à Damas.

Officiellement, l'Élysée justifie son dernier changement de pied par l'émergence de la crise des migrants qui affluent en Europe. Les chiffres – cent de la Fédération internationale des droits de l'homme, par exemple – disent pourtant



Un soldat fidèle au régime syrien prend une pause sur un tank, en 2014 près de Damas.

tout autre chose. Une très grande majorité des Syriens fuient leur pays en raison de la sanglante répression – à coups de barrages de barils d'explosifs souvent – qui leur est infligée par le pouvoir de Damas, plus que par la présence de Daech, là où ils habitent. « Lorsque les difficultés s'empilent d'un côté, les habitants de l'autre ont plutôt tendance à aller se réfugier dans le camp de la stabilité », explique Jean-Pierre Lafrogné, sur la côte méditerranéenne, *encore relativement épargnée par les violences*, relève un diplomate, familier de la crise.

Débat entre services

Dès lors, comment expliquer ce revirement ? Sur le dossier des frappes antiDaech en Syrie, Hollande a toujours eu principe, après l'engagement turc de bombarder les djihadistes et la révision de Londres, après l'attentat antihistorique du juin en Tunisie. « Il pale, rencharit un expert militaire, le Portugeme nous fait *payer notre refus de frapper en Syrie en ne* partageant aucun renseignement opérationnel avec nous ».

Le président a également fini par agir les militaires français. Si la DGSE – les services de renseignements extérieurs – nuits sur-bonnie sur un départ le plus tôt possible d'el-Assad, la DGSE, elle, se concentre sur la menace djihadiste sur le territoire français. « Pour des questions de sécurité intérieure », la France pourrait ne plus s'interdire d'intervenir militairement en Syrie, expliquaient d'ailleurs à l'AFP au cours du week-end des responsables sous couvert d'anonymat. Contrairement les thèses de la DGSE – en gros, la menace djihadiste prime sur un départ d'el-Assad – l'avaient emporté.

« *Nous avons changé de réalité qui prévaut, ne bâtissons pas de réalités précédentes. Notre discours n'était plus crédible. Ne faisons ni n'avons que le temps passe, nous prédisons de notre aspecte et surtout de notre influence.* » Tel en a été pour autant que c'est la fin du « ni-ni » (ni Daech, ni el-Assad) ? Probablement pas. D'abord parce que, comme en Irak, d'éventuelles frappes françaises contre Daech seraient probablement menées… avec et surtout seulement les Américains. D'autre part, Paris continuera de camper sur sa priorité, traiter une alternative politique crédible au régime syrien, là où les États-Unis, la Russie et surtout ses fait de la lutte anti-Daech leur objectif à court terme. En conséquence, tout contact avec el-Assad ou ses services de renseignements – opérationnels – restera souhaitée par la DGSE – techniques.

Après avoir longtemps pratiqué une politique jugée « *courageuse* » en gardien mais « *irréaliste* » dans la pratique, Paris est contraint de bouger. Car ses confrères, d'autres s'activent. Cet été, le chef des services de renseignements syriens, Ali Mamlouk, lui-même visé par des sanctions européennes, s'est rendu chez son homologue saoudien pour rencontrer le fils de roi Salman. La Russie et l'Iran – deux pays que la France avait la encore écarté bilatéralement d'un règlement du dossier – sont également à la manœuvre. Certes, toutes ces initiatives sont loin d'avoir abouti. Mais Paris, on a finalement saisi à Damas, ne veut pas rester sur la touche. « *Le risque, c'est que la position longtemps irréaliste de la France la prisent de relais lorsqu'une vraie négociation s'ouvrira* », redoute l'expert militaire. ■

Un islamiste serait à l'origine des attentats chez les Druzes du Sud syrien

Un insurgé islamiste armée en Syrie a reconnu être responsable des deux attentats à la voiture piégée qui ont fait 37 morts vendredi à Soueida, ville peuplée majoritairement de Druzes dans le sud du pays, rapporte une organisation pro-Assad basée à Londres. Le chef de l'État islamique, dont le bastion se trouve à l'est de la province, a été visé par des frappes aériennes de la coalition internationale ces derniers jours. Le groupe a également revendiqué l'attaque contre un poste-frontière avec la Jordanie, qui a fait quatre morts dimanche.

Le cheikh Walid al-Balaoui, hostile à la fois au gouvernement de Damas et aux rebelles islamistes qui le combattent, Soueida est un fief de la communauté druze syrienne, qui a jusqu'ici maintenu une neutralité dans le conflit. Mais, à la suite des explosions, des manifestants ont détruit le portrait d'Hafez el-Assad, le père de l'actuel président. (AFP)

Washington s'inquiète d'un engagement direct russe

LAURE MANDEVILLE

LES AMÉRICAINS ont de nouvelles raisons d'être inquiets sur le dossier syrien : leurs agences de renseignements disent observer depuis peu la montée en puissance « d'une présence militaire russe importante » en Syrie, présence qui pourrait aller jusqu'à l'envoi de troupes au sol, en cas dans le conflit. Le secrétaire d'État américain, John Kerry, a appelé ce samedi son homologue russe, Sergueï Lavrov, pour exprimer l'« *inquiétude des États-Unis* ». « *Si de telles informations étaient exactes, ces actions pourraient mener à une escalade du conflit* », rapporte un communiqué plutôt abrupt du département d'État. Les États-Unis craignent un « risque de confrontation avec la coalition contre l'État islamique, rassemblée par les États-Unis ». « Cela représenterait un changement dans la trajectoire du conflit en Syrie, et mettrait en question toute contribution russe à un règlement pacifique », a renchéri le porte-parole de la diplomatie américaine, John Kirby. Mais Paris, on a finalement saisi affirme qu'il était « prématuré de dire que nous sommes prêts à y aller tout de suite », rappelant que Moscou fournissait armes et entraînement à l'armée syrienne de longue date.

La Russie a expédié des centaines d'unités de logements préfabriqués vers un aérodrome situé près de Lattaquié au nord-ouest du pays, selon des responsables. Elle a aussi installé sur place une station portable de contrôle aérien, demandant parallèlement des autorisations de survol pour le mois de septembre. Selon le New York Times, les autorités américaines estiment que l'aérodrome pourrait être utilisé pour transporter des équipements militaires mais aussi pour monter des opérations militaires russes directement en Syrie. Selon ces sources, les logements pourraient accueillir environ un millier d'hommes.

Ces développements représentent un coup dur pour John Kerry, qui espérait convaincre la Russie de trouver une solution politique à un conflit qui a fait plus de 240 000 morts et mis des millions de réfugiés sur les routes. Le secrétaire d'État s'était rendu en Crimée, en mai, soulignant la faillibeue croissante d'el-Assad et proposant de lui substituer une coalition large, basée sur certains éléments d'opposition et une partie du régime, pour vaincre Daech. Évènement rare, le ministre russe des Affaires étrangères saoudien, Adel al-Joubeir, débat août, en Qatar, l'Arabie saoudite tentant apparemment de proposer un grand marchandage – une action sur la production de pétrole pour faire remonter le prix du baril dont l'effondrement frappe durement Moscou, contre le lâchage d'el-Assad. Mais, à ce jour, ni Riyad ni Moscou ni Téhéran ni les Alliées n'évoquent avaient ennoncé été reçus en Russie, du même que les représentants de l'opposition syrienne.

« Encourager el-Assad à partager le pouvoir »

L'entrée directe de la Russie dans le jeu syrien inquiète aussi à Washington. Le raid capotar du rais syrien, en apportant à el-Assad un soutien crucial. Une perspective qui glace les organisations qui tiennent une comptabilité des opérations et des morts, et soulignant à quel point le régime syrien a contribué au massacre, tuant beaucoup plus de monde que l'EI selon l'organisation Syrian Network for Human Rights. « Si la Russie veut vraiment détruire l'EI, nous pouvons oublier que le régime d'el-Assad a été la principale source de mort en Syrie depuis 2011, note dans le Washington Post Emile Hokayem, analyste à l'Institut d'études stratégiques de Londres. On ne pourra résoudre ce conflit et on ne finit pas compte. »

Position pourrait toutefois avoir plusieurs lectures. Si elle est perçue par les *Russes militaires en Syrie*, la Russie pourrait être dans une position plus forte pour *modeler un futur accord* « et « *encourager son allié à partager le pouvoir* », explique le New York Times. ■

IFAM
Institut Français de Gestion
THE BEST WAY TO THE MBA®
Programme France-Amériques créé en 1962 avec des universités américaines AACSB.
www.ifam.edu
Affilié au réseau de
Partenaire Management
Institut France-Amériques de Management 76, Rue Cujas – 75231 Paris France Tél. : (+33) 1 47 03 66 00

Le chef de l'État veut étendre à la Syrie le combat de la France contre l'EI

ALAIN BARLUET

QUELLE FORME prendra l'engagement militaire français en Syrie dont François Hollande devrait préciser les contours, lundi, lors de sa conférence de presse à l'Élysée ? Voile de reconnaissance et de renseignement, opérations aériennes contre des cibles de l'État islamique, déploiement sur le sol de troupes au sol ? Une hypothèse improbable mais réclamée par certains différences options ont été mises sur la table du Conseil de défense restreint qui s'est réuni vendredi autour du chef de l'État.

Les analyses qui lui ont été soumises à cette occasion par les hauts responsables de la défense ont mis en lumière de la nécessité d'une « évolution » de la stratégie mise en œuvre. Il s'agit notamment de prendre en compte la « menace Daech » dans sa globalité.

Un an après le lancement, le 19 septembre 2014, de l'opération militaire française, baptisée « Chammal », le chef de l'État a réuni, vendredi matin, les participants du Conseil de défense décrit une région menacée de chaos. La campagne de la coalition dirigée par les États-Unis, n'inscrit dans le cadre d'un éclatement territorial de la Syrie et de l'Irak au profit d'un effacement des frontières et de l'effondrement des États qui constituent une menace majeure pour la sécurité de la France. Depuis un an, les Américains ont conduit près de 3 500 raids aériens en Syrie, frappant l'ensemble des combattants djihadistes, mais sans parvenir à l'endiguer. Les Français, qui participent à l'intervention jusqu'à présent qu'un Irak, avec 12 avions chasseurs, ont effectué dans le même temps 1 354 missions aériennes.

Fragmentation du conflit

Les responsables militaires soulignent que la fragmentation du conflit et la déstabilisation des acteurs (régime, Hezbollah, opposition radicalisée et modérée, Daech…) ont rédait la marge de manœuvre de la coalition, et notamment celle de la France « dont l'action militaire ne peut être isolée d'une négociation avec le président syrien Bachar el-Assad.

L'aggravamento de l'équation stratégique française s'appuie aussi sur l'évolution du rapport des forces sur le terrain. Au niveau tactique, la prise concomitante par l'EI de la ville irakienne de Ramadi, puis de Palmyre, en Syrie, à 200 km à l'est de la capitale Damas, en mai dernier, a montré les limites de ce que pouvait accomplir cette coalition et a dangereusement rapproché les djihadistes de la capitale du régime syrien.

Ce dernier éprouve des difficultés à conserver sa position d'acteur dominant, évalue-t-on à la Défense. Damas, qui a perdu 50 % de son territoire, demeure en posture défensive et peine à reprendre l'initiative.

Les forces syriennes sont sous pression à Alep et au centre du pays, Daech menace l'axe stratégique entre Damas et Homs. Un constat similaire est dressé à Paris à propos de l'insurrection, dans la Ruchar, examinée à la pression de Daech et toujours fragmentée, les forces de l'opposition s'échinent, en vain, à poursuivre leur progression.

Les hauts responsables de la Défense ont fait valoir à François Hollande qu'en Irak, la stratégie déployée a été « efficace », notamment en « fixant » les différents fronts. Mais que cette stratégie ne pouvait suffire en Syrie. Car c'est cette stabilisation du front en Irak qui a conduit l'État islamique à développer récemment son expansion en Syrie.

Le chef de l'État s'est aussi entendu expliquer que la position défendue de longue date par la France sur ce dossier a fait par avoir de fâcheuses conséquences. Le refus de Paris – la stratégie du "ni ni" (ni Bachar, ni Daech) a atteint ses limites et place la *Syrie hors de notre champ d'action : pas de surval, pas de force… Nous sommes aveugles sur une grande partie du territoire occupé par Daech* », explique-t-on à la Défense. Une sérieuse carence alors que des centaines de jeunes Français français se trouvaient en Syrie.

Priorité au renseignement

La priorité est maintenant de « *nous permettre d'avoir une autonomie de décision en renforçant nos actions de renseignements côté Syrie* », à l'image déjà acquis du chef de l'État. Les services français, dont les moyens traditionnellement par l'indépendance de la collecte du renseignement – un des nerfs de l'action militaire dont les Français sont largement privés en Syrie. L'« allié » américain ne partageait en effet que très parcimonieusement les informations dont il dispose.

Dans un total, toutes les options militaires envisagées contre Daech en Syrie ne s'affranchissent pas de quelques fondamentaux : l'emploi du temps long sur une crise qui ne sera finalement dénouée que par des forces au sol et s'agira sur le fond par des moyens qui ne sont pas tous militaires. ■

HOTEL DES VENTES DE MONTE-CARLO
MONTE-CARLO AUCTION HOUSE
CHANTAL BEAUVOIS & FRANCK BAILLE
VENTE AUX ENCHÈRES
L'ART DE VIVRE LA MER
DANS LE CADRE DU PROGRAMME DE LA MONACO CLASSIC WEEK
AU YACHT CLUB DE MONACO
SAMEDI 12 SEPTEMBRE 2015 À 18H
ALBERT MARQUET (1875-1947)
Voilier (1901)
Huile sur toile
46,5 x 77 cm
BATEAU EN BOIS TOUCHÉ
Provenance : Antique
H. HUGUES ANEL (ROUEN)
Globe terrestre
Circa 1830
MAQUETTE
Circa 1880 / 1920, Dieppe
Longueur : 1,40 m
EXPOSITION PUBLIQUE
AU YACHT CLUB DE MONACO
Quai Louis II – 98000 Monaco
DU MARDI 8 AU VENDREDI 11 SEPTEMBRE 2015
DE 10H30 À 12H30 ET DE 14H30 À 18H30
ET LE MATIN DE LA VENTE
RAOUL DUFY (1877-1953)
Les régates à Deauville, Circa 1927
Huile sur toile - 27 x 73,5 cm
CATALOGUE VISIBLE SUR WWW.HVMC.COM
17-19 QUAI ANTOINE Ier – 98000 MONACO
00 377 93 25 85 85 - INFO@HVMC.COM
JOURNÉES D'EXPERTISES GRATUITES ET CONFIDENTIELLES
VENDREDI 11 DE 10H À 19H
ET SAMEDI 12 SEPTEMBRE 2015 AU MATIN
BIJOUX, MONTRES, FAÏENCES, MAROQUINERIE
TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES, VOITURES, BUREAUX

Annexe 7 : Cartographie de catégories et méta-catégories identifiées dans les données (à partir des fiches cartonnées)

RUPTURES BIOGRAHIQUES (AUTRES QUE LA RÉVOLUTION ET LA MIGRATION INTERNATIONALE)

Déménagements et migrations internes

Naissance, maladie ou décès d'un membre de la famille

Mariage

Maternité, paternité

Rébellion adolescente

Éloignement de la religion, décroyance

Moment de transition, décision d'orienter sa vie vers un chemin spécifique

ÉLÉMENTS DU CONTEXTE SOCIAL EN SYRIE (OU DE LEUR CONTEXTE SPÉCIFIQUE)

Expériences de villages/villes/quartiers pendant l'enfance/adolescence

Permanence dans le foyer familial

Contexte familial : protection stricte ? Place importante d'un membre de la famille dans l'éducation, membre de la famille dans un autre pays, contexte familial progressiste ?

Conditions matérielles d'existence : précarité ou aisance

Exemples d'autonomie/rébellion dans la famille

Prestige de membres de la famille au sein de la communauté

Sociabilités en Syrie : famille, contrastes avec la France, générosités

Éléments sur le contexte éducationnel : sévérité, type d'établissements scolaires fréquentés

Dynamiques liées aux études universitaires et aux orientations professionnelles

Discours et pratiques liées à l'argent, au travail, à l'économie

Division genrée de la politisation

CONTEXTE/PRATIQUES CULTURELLES, MÉDIATIQUES ET COMMUNICATIONNELLES EN SYRIE (AVANT 2011)

Offre culturelle (ou manque de celle-ci) pendant l'enfance/adolescence

Enfance/adolescence dans une tradition orale

Saturation de l'espace public/médiatique/culturel par la propagande du régime

Pratiques culturelles, médiatiques, communicationnelles pendant l'enfance/adolescence

SUBJECTIVITÉS MINORITAIRES

Conscience d'être une minorité

Religion comme déterminante dans la vie et dans la vision du monde

Des codes moraux transformés en positions politiques

Position minoritaire ou subalterne qui joue un rôle dans la position politique

EXPÉRIENCES DE L'AUTORITARISME

Socialisation familiale à l'opposition au régime

L'influence du régime Assad dans l'éducation

Moment de relative ouverture du régime

Conscience du danger du régime, influence de la peur dans l'espace domestique

Prise de conscience (par différents moyens) des éléments sur le régime Al-Assad : ses dynamiques, son influence, les conséquences sur les conditions matérielles d'existence, etc.

Engagement politique d'opposition avant 2011

Obstacles/impossibilité d'accès à la formation universitaire ou à l'exercice du métier à cause de l'autoritarisme

Obligation de mener une sorte de double vie

Personne fichée/recherchée par le régime avant 2011

Des incidents avec les forces de l'ordre avant 2011

Personne ou proches victimes de la répression du régime

Séquelles mentales de la répression du régime

Astuces/tactiques pour contourner la censure/les coupures d'Internet

EXPÉRIENCES DE LA RÉVOLUTION/CONFLIT

Récits des amorces et des débuts

Distances et contextes de l'engagement

Expériences de l'engagement : les façons, les conséquences sur les études et les pratiques médiatiques et communicationnelles, les transformations dans le temps

Les conséquences de la révolution/du conflit : sur le chez-soi, sur la ville, sur les conditions matérielles d'existence, sur les expériences de la violence…

Sociabilités en révolution/guerre : intensifications, transformations, délitements

Transformations personnelles et subjectives pendant la révolution/conflit

Émotions en révolution/conflit

Une voix/discours en écart sur la révolution

Séquelles mentales de la violence pendant la révolution/conflit

Des astuces/tactiques pour se protéger et protéger les autres pendant la révolution/conflit

Des gestes/actions de personnes affiliées ou proches du régime qui protègent l'enquêté·e ou un·e proche

Le rôle du hasard comme élément de protection

Photos/anecdotes de moments de beauté, de vie, de légèreté pendant le conflit

EXPÉRIENCES DE LA MIGRATION INTERNATIONALE

Todo lo que tiene que ver con motivaciones, razones de irse. Todo lo que tiene que ver con la decisión (o la obligación) de venir a Francia

Todo lo que tiene que ver con la planificación, improvisación de la migración. Lo que tiene que ver con el cómo y el por dónde

Experiencias con respecto al proceso de asilo. Experiencias de la burocracia

Expériences langagières

Influence du capital social/culturel dans l'expérience de la migration

Difficultés (administratives, matérielles). Précarité, déclassement

Personne occupée

Rencontre avec une nouvelle sémiosphère

Famille et sociabilité en migration : qui est près, qui est loin, quelles réconfigurations des dynamiques, établissement de liens avec d'autres exilé·es…

Émotions sur et en migration. Santé mentale

(Re)subjectivation en migration

Regards sur la condition migrante et sur le pays d'accueil

USAGES DE TICs, PRATIQUES CULTURELLES, MÉDIATIQUES, COMMUNICATIONNELLES EN MIGRATION

Importance des aspects techniques et d'infrastructure

Usage de dispositifs pendant les traversées

Pratiques pensées spécifiquement pour apprendre le français/mieux comprendre la France

TICs pour gérer des démarches à distance

Pratiques médiatiques (informationnelles, spectatorielles

TICs et liens sociaux/sociabilité. Demandes, contraintes

TICS et militantisme

Changement dans les pratiques comme conséquence de la migration

Discours/positionnement sur les TICs et les pratiques médiatiques

(TOUT TYPE DE) PRATIQUES PHOTOGRAHIQUES

Socialisations à la photographie

Tout ce qui est lié à l'équipement

Objets sujets photographiés (et non photographiés)

Pratiques : rechercher, retoucher, archiver, regarder, partager…

Objectifs, usages, fonctions des pratiques photographiques

Conflits dans, sur, à cause de pratiques photographiques

Pratiques photographiques et émotions

Pratiques photographiques et leurs corrélations avec les sociabilités

Discours, critiques sur la photographie/les pratiques photographiques